



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

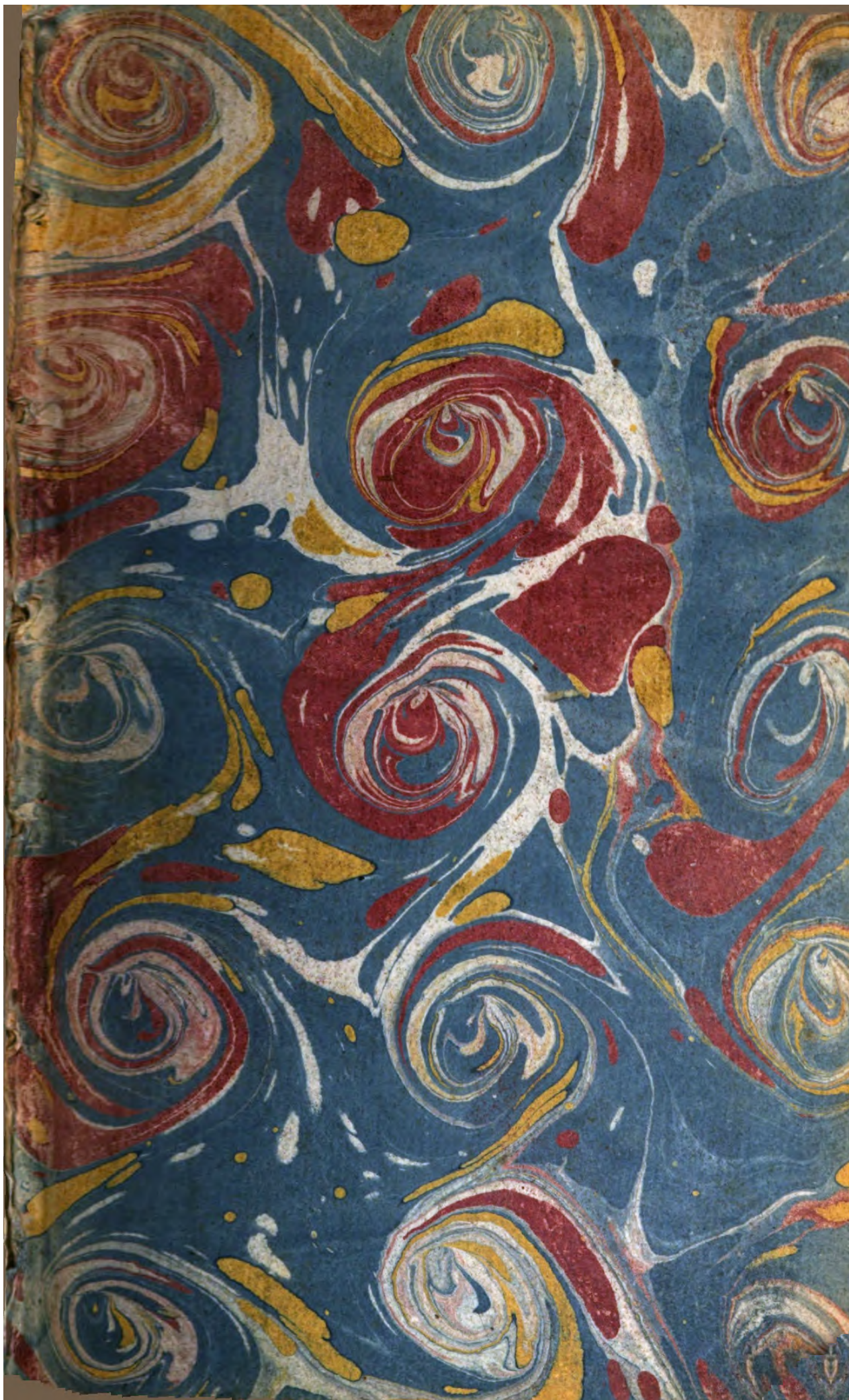


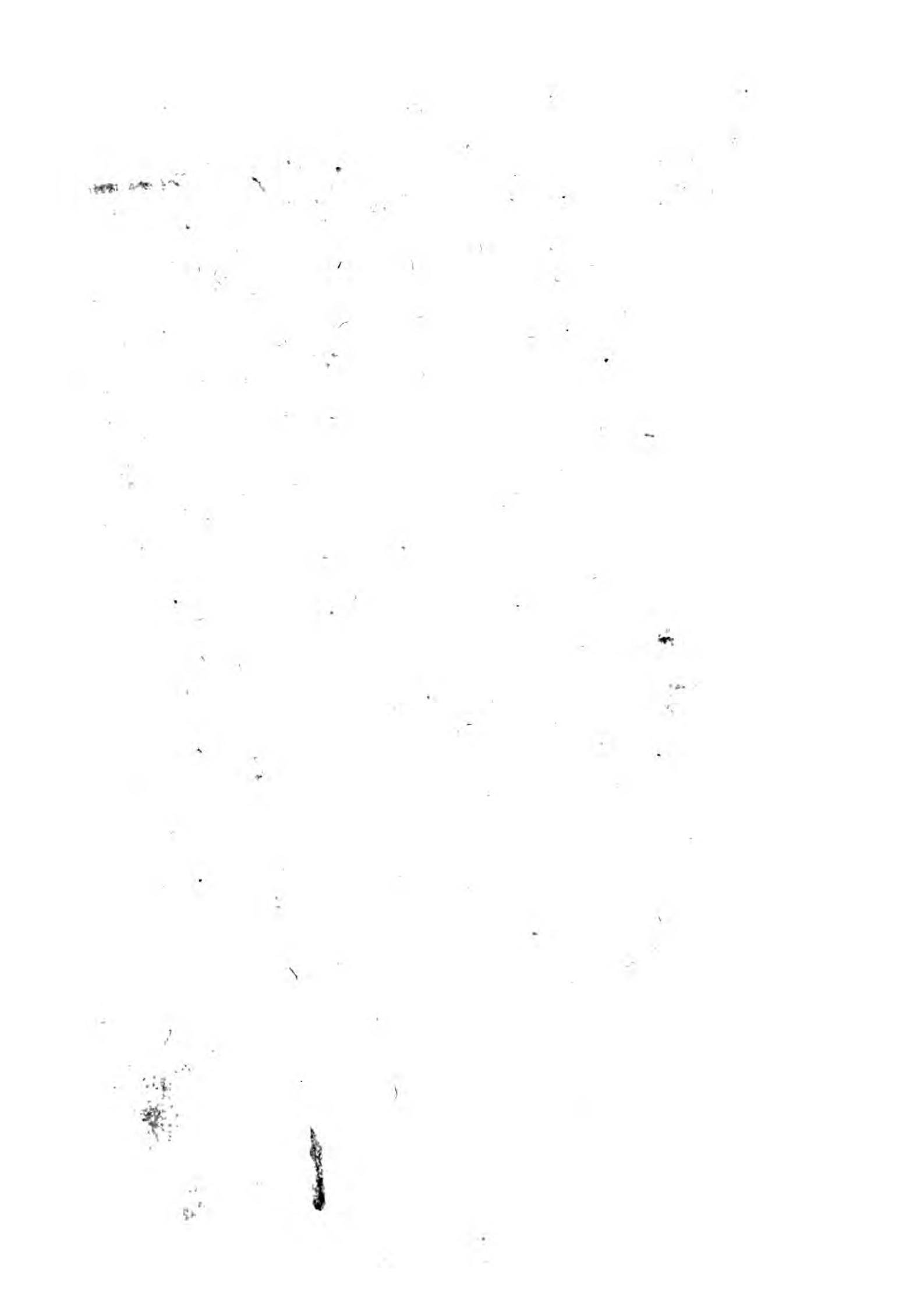
✓ ~~34. g. 1~~  
UNB. 158 f. 26

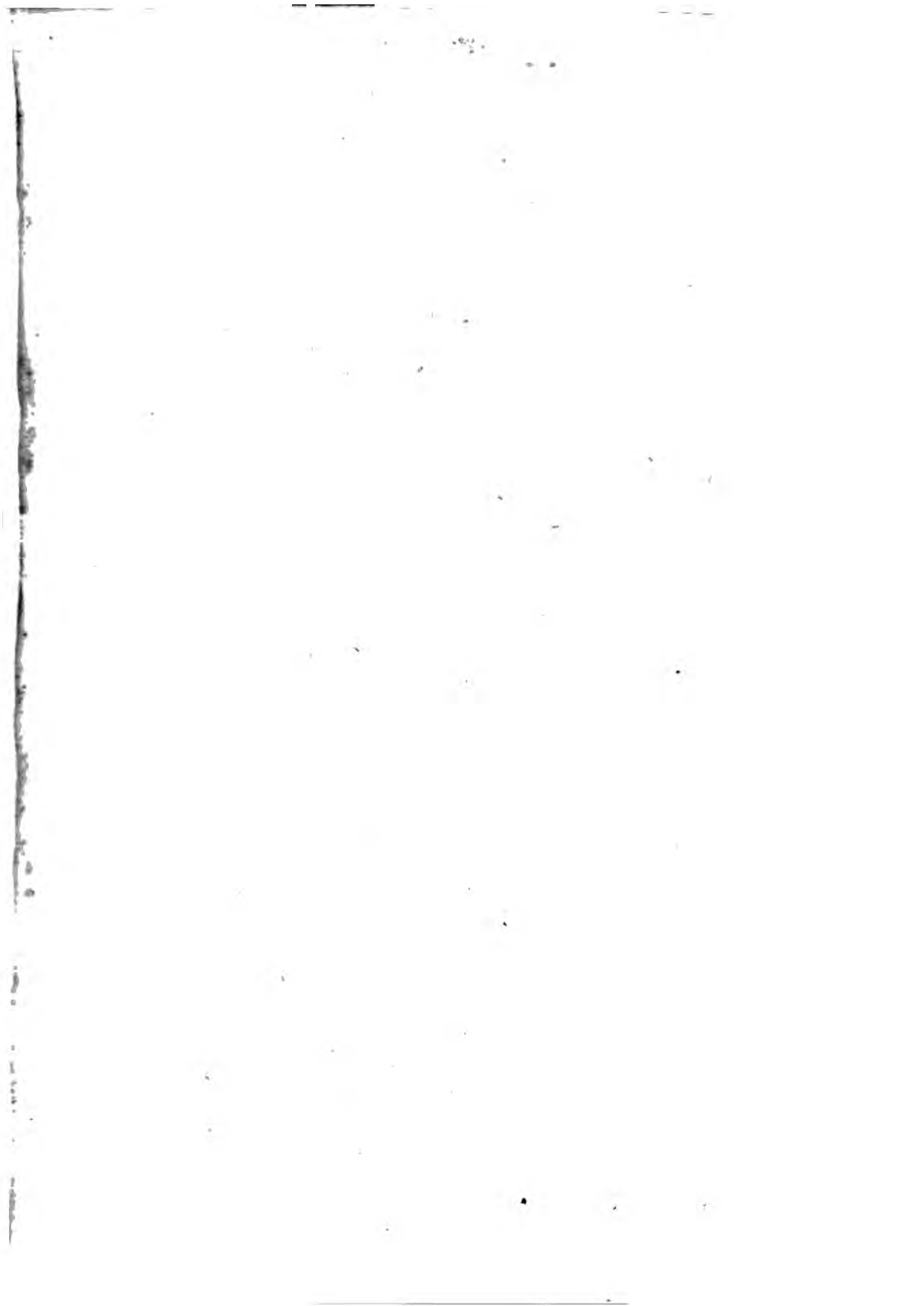


Taylor Institution.  
1864









at

LE  
THEATRE  
ITALIEN.  
TOME PREMIER.



## *Liste des Pièces des six Volumes.*

### *Tome premier.*

Arlequin, Mercure Galant  
 La Matrone d'Ephese.  
 Arlequin Lingere du Palais.  
 Arlequin Prothée.  
 Arlequin Empereur dans la  
 Lune.  
 Arlequin Jason, ou la Toison  
 d'or Comique.  
 Arlequin Chevalier du Soleil.  
 Isabelle Medecin.  
 Colombine Avocat pour &  
 contre.  
 Le Banqueroutier.  
 La Precaution Inutile.

### *Tome second.*

La Cause des Femmes.  
 La Critique de la Cause des  
 Femmes.  
 Le Divorce.  
 Le Marchand Duppe.  
 Colombine Femme Vengée.  
 La Descente de Mezzetin aux  
 Enfers.  
 Le grand Sophy.  
 Arlequin, Homme à bonne  
 Fortune.

La Critique de l'homme à  
 bonne Fortune.

### *Tome troisieme.*

Les Filles errantes.  
 La Fille savante.  
 La Coquette.  
 Elope.

Les deux Arlequins.  
 Le Phenix.  
 Arlequin Phaeton.  
 Ulisse & Circé.

### *Tome quatrieme.*

L'Opera de Campagne.  
 L'Union des deux Opera.  
 La Fille de bon sens.  
 Les Chinois.  
 La Baguette de Vulcain.  
 Les adieux des Officiers.  
 Les Mal-assortis.  
 Les Originaux.  
 Les Champs Elisées.

### *Tome cinquieme.*

Le Souhairs.  
 La naissance d'Amadis.  
 Le Bel-Esprit.  
 Le Defenseur du beau Sexe.  
 La Fontaine de Sapience.  
 Le Départ des Comediens.  
 La Fausse Coquette.  
 Le Tombeau de Maître André.  
 Attendez-moi sous l'Orme,

### *Tome sixieme.*

La These des Dames.  
 Les Promenades de Paris.  
 Le Retour de la Foire de Bezons  
 La Foire S. Germain.  
 Les Momies d'Egypte.  
 Les Bains de la Porte S. Bernard  
 Arlequin Misantrope.  
 Pasquin & Marforio.  
 Les Fées,

## *On trouve chez le même Libraire.*

Le Nouveau Theatre Italien ou Recueil general des Comedies  
 représentées par les Comediens Italiens ordinaires du Roi,  
 depuis 1716. jusqu'à present, in-12. 9. vol. avec les airs gravés.

Les Parodies du Nouveau Theatre Italien, avec les airs gravés.  
 in-12. 4. vol. fig.

Le Theatre de M. DU FRESNY, où se trouvent les Amuse-  
 mens serieux & comiques. in-12. 6. vol. fig.

— de M. DE BRUEYS, in-12. 3. vol.

— de M. PALAPRAT, in-12.

— de M. l'Abbé NADAL, in-12. 2. vol. fig.

— de M. MOLIERE in-12. 8. vol. fig.

Frontispice du Tome 1<sup>er</sup>



*Hic ille est Italiam (Dominici morte)  
Cadentem  
Scenam, cui soli sustinuisse Decus.  
Hic ille est Italiam (Fato cogente) jacen-  
tem  
Scenam, cui soli restituisse Decus.*

*Le C. D. M.*

*J. V. Pison del.*

*G. Edelinck sculp.*



LE  
THEATRE  
ITALIEN  
DE GHERARDI.

O U

LE RECUEIL GENERAL  
de toutes les Comedies & Scènes françoises  
jouées par les COMEDIENS ITALIENS du ROI,  
pendant tout le temps qu'ils ont été au  
service.

*Enrichi d'estampes en taille douce à la tête de  
chaque Comedie , & des airs gravés-notés à la  
fin de chaque volume.*

TOME PREMIER.

Edition nouvelle revue avec beaucoup d'exactitude.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques  
à la Science, & à l'Ange Gardien.

---

M D C C X L I.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

**PIECES CONTENUES**  
*dans ce premier volume.*

**A**RLEQUIN, MERCURE GALANT.

LA MATRONE D'EPHESE.

ARLEQUIN LINGERE DU PALAIS.

ARLEQUIN PROTHÉE,

ARLEQUIN EMPEREUR DANS LA LUNE.

ARLEQUIN JASON , ou , LA TOISON D'OR  
COMIQUE.

ARLEQUIN CHEVALIER DU SOLEIL.

ISABELLE MEDECIN,

COLOMBINE AVOCAT POUR ET CONTRE.

LE BANQUEROUTIER.

LA PRECAUTION INUTILE.



A

SON ALTESSE ROYALE

MADAME.



ADAME,

*Je presente à VOTRE ALTESSE ROYALE  
le recueil general des Comedies & des scenes  
françoises qui ont été jouées sur le théâtre ita-  
lien, & dont quelques unes ont eu le bonheur de*  
Tome I. a

## F P I T R E.

*VOUS* divertir quand *VOUS* nous avez honorez de votre presence. C'est, *MADAME*, la seule obligation que j'ai à mes ennemis de m'avoir fait naître l'occasion de *LUI* presenter ce recueil une seconde fois. Je sais que quand on verra le grand nom de *VOTRE ALTESSE ROYALE* à la tête de ce livre, il n'y a personne qui ne soit surpris du peu de proportion qu'il y a entre un Nom si auguste, & des matieres si risibles : mais, *MADAME*, ce qui peut justifier ma conduite en cette occasion, c'est que je n'ai pas eu de choix à faire, & que les obligations infinies que j'ai à *VOTRE ALTESSE ROYALE*, & l'approbation qu'Elle a bien voulu donner à quelques unes de ces scenes en particulier, m'engageoient indispensablement à les *LUI* offrir toutes. Comme c'est un devoir dont je m'acquitte j'espere qu'on ne regardera pas ce que contient mon present, & qu'on me rendra la justice de croire, que si je n'offre que des bagatelles à *VOTRE ALTESSE ROYALE*, c'est que je n'ai que des bagatelles à *LUI* donner. Que je serois heureux, *MADAME*, si la lecture de quelques unes de ces scenes pouvoit *VOUS* faire le même plaisir que *VOUS* avez trouvé dans leur représentation ! Je sai bien qu'elles ne sont pas toutes d'égale force ; mais, *MADAME*, elles ne seront pas toujours exposées à des juges aussi éclairés que *VOTRE ALTESSE ROYALE*, & chacun y trouvera de quoi s'y divertir à proportion de la delicatesse de son goût. N'at-

## E P I T R E.

*rendez pas, MADAME, que suivant le stile  
des épitres dédicatoires, j'aille étaler ici ces  
grandes qualités qui VOUS rendent les délices  
de la Cour & l'admiration de toute la France.  
Cette matiere est trop au dessus de ma portée, je  
borne toute mon ambition à l'honneur de VOUS  
divertir; & je me tiens trop heureux d'appren-  
dre ici à tout le monde, que je suis avec un très  
profond respect,*

*MADAME,*

*DE VOTRE ALTESSE ROYALE,*

*Le très-humble, très-obéissant,  
& très-soumis serviteur  
EVARISTE GHERARDI.  
a ij*





## AVERTISSEMENT qu'il faut lire.

**Q**N ne doit pas s'attendre à trouver dans ce recueil des comedies entieres , puisque les pieces italiennes ne sauroient s'imprimer. La raison est que les comediens italiens n'apprennent rien par cœur , & qu'il leur suffit , pour jouer une comedie , d'en avoir vu le sujet un moment avant que d'entrer sur le theatre. Ainsi la plus grande beauté de leurs pieces est inseparable de l'action , le succès de leurs comedies dépendant absolument des acteurs qui leur donnent plus ou moins d'agrémens , selon qu'ils ont plus ou moins d'esprit , & selon la situation bonne ou mauvaise où ils se trouvent en jouant. C'est cette necessité de jouer sur le champ qui fait qu'on a tant de peine à remplacer un bon comedien italien , lorsque malheureusement il vient à manquer. Il n'y a personne qui ne puisse apprendre par cœur & reciter sur le theatre ce qu'il aura appris : mais il faut toute autre chose pour le comedien italien. Qui dit *bon comedien italien* , dit un

## A V E R T I S S E M E N T.

homme qui a du fond , qui joue plus d'imagination que de memoire ; qui compose en jouant , tout ce qu'il dit ; qui fait seconder celui avec qui il se trouve sur le théâtre ; c'est-à-dire , qu'il marie si bien ses paroles & ses actions avec celles de son camarade , qu'il entre sur le champ dans tout le jeu & dans tous les mouvemens que l'autre lui demande , d'une maniere à faire croire à tout le monde qu'ils étoient déjà concertés. Il n'en est pas de même d'un acteur qui joue *simplement de memoire* ; il n'entre jamais sur la scene que pour y debiter au plus vîte ce qu'il a appris par cœur , & dont il est tellement occupé , que sans prendre garde aux mouvemens & aux gestes de son camarade , il va toujours son chemin , dans une furieuse impatience de se delivrer de son rôle , comme d'un fardeau qui le fatigue beaucoup. On peut dire que ces fortes de comediens sont comme des écoliers qui viennent repeter en tremblant une leçon qu'ils ont apprise avec soin : ou plutôt ils sont semblables aux échos qui ne parleroient jamais , si d'autres n'avoient parlé avant eux. Ce sont des comediens de nom , mais inutiles & à charge à leur compagnie. Je compare un comedien de cette sorte à un bras paralytique , qui quoi qu'inutile , porte toujours le nom de bras. La seule difference que je trouve entre le bras mort & le membre inutile de

### A V E R T I S S E M E N T.

la comédie , c'est que si le premier ne sert de rien au corps, il est certain aussi qu'il n'en reçoit aucune nourriture , & qu'elle se partage entre les membres qui font leur devoir ; mais le dernier ( quoique du tout inutile à la comédie ) ne laisse pas de recevoir autant de nourriture que les acteurs qui fatiguent le plus , & qui sont les plus nécessaires. Cela soit dit pour ces comédiens inutiles , dont presque toutes les compagnies sont remplies ; gens sans naturel & sans art, qu'une protection capricieuse , ou qu'un bonheur extraordinaire a élevés jusqu'à la part entière, & qui dès-là ne regardent plus la comédie que du côté de la cassette , & non pas du côté de l'emploi qu'elle exige d'eux : faisant une entière différence entre ces comédiens de nom , & ces comédiens d'effet , ces acteurs illustres qui apprennent par cœur à la vérité ; mais qui , à l'exemple des excellens peintres , savent cacher l'art avec l'art , & qui charment les spectateurs par la beauté de la voix , la vérité du geste, la juste flexibilité des tons , & certain air gracieux , aisé & naturel dont ils accompagnent tous leurs mouvemens , & qu'ils répandent sur tout ce qu'ils prononcent.

Mais je m'écarte furieusement de mon sujet. Il ne s'agit pas ici des bonnes qualités que doit avoir un bon comédien , il s'agit de parler des scènes françoises qui ont été

## A V E R T I S S E M E N T.

jouées sur le théâtre italien. Ces scènes sont l'ouvrage de plusieurs personnes d'esprit & de mérite , composées par la plupart dans leurs heures de récréation , & données par quelques uns gratis à la troupe. Elles étoient comme enchâssées dans nos sujets. Tout Paris les a admirées , quand nous les avons jouées , & tout Paris les regrette à présent qu'on ne les joue plus. L'accueil favorable que le public fit au premier volume que j'en donnai en 1694 , excita l'envie de quelques uns de mes camarades : ils représenterent que l'impression de ces scènes pouvoit nuire à la représentation des pièces dont elles étoient tirées. Sur ce fondement il plut à monseigneur le Chancelier , pour remettre la paix dans cette compagnie ( ce sont ses propres termes ) de me redemander le privilège qu'il avoit eu la bonté de m'en accorder , & que je lui rendis avec une entière soumission à ses ordres.

Ce qui justifie cependant que ce n'étoit que par envie & non pas par raison qu'on en avoit demandé la suppression , c'est que les neuf cens exemplaires qu'on m'en avoit faits , & que la compagnie avoit mis en dépôt chez le sieur Octave , l'un des comédiens , furent par lui vendus à plusieurs libraires de Paris , à raison de trente deux sols l'exemplaire ( après toutefois en avoir brûlé deux ou trois feuilles , & avoir fait

## A V E R T I S S E M E N T.

accroire au reste de ses camarades qu'il avoit tout brûlé. ) Ce volume, quoique défendu , a été si bien vendu , & a eu un si grand cours dans le monde , qu'on l'a contrefait non seulement en Hollande , à Bruxelles & à Liege , mais encore dans presque toutes les provinces du royaume. On l'a même augmenté de deux autres volumes dont l'un qui a paru sous le titre de *troisième volume* , m'a été volé dans mon cabinet , en manuscrit ; & avant que de le donner au public , on en a tronqué toutes les pieces , pour m'en ôter la connoissance : & l'autre qui s'est vendu sous le titre de *Supplément au théâtre italien* , & qui vaut moins que rien , a été composé , à ce qu'on dit , par l'auteur de l'*Arlequiniana* , ou par celui de la *vie de Scaramouche*.

Il est vrai que ces deux auteurs sont si conformes dans la bassesse de leur stile , & dans la fausseté des actions qu'ils racontent , qu'on peut aisément s'y tromper & prendre l'un pour l'autre sans beaucoup de peine. Ce sont deux écrivains également mauvais , & deux historiens également faux , chacun d'eux attribuant à son heros des choses que *Arlequin* & *Scaramouche* n'ont jamais ni faites ni pensées. J'excuse cependant l'auteur de la *vie de Scaramouche* , sur ce qu'il convient que son livre est détestable , mais qu'il a été obligé de le faire tel , pour se con-

## AVERTISSEMENT.

former à la capacité de celui qui vouloit y mettre son nom. J'excuserois de même l'auteur de l'Arliquiniana , si je savois les raisons qu'il a eues de mettre tant de pauvretés dans le sien.

Quoiqu'il en soit , cette multiplicité de fades volumes qui paroissent de temps en temps , & qui ne faisoient point d'honneur à notre théâtre , m'a déterminé à faire réimprimer le mien. Je l'ai augmenté de tout ce qui me restoit de scènes jolies , & de toutes celles qu'on a représentées sur notre théâtre depuis. Tant de matière m'a fourni de quoi en faire six volumes , que j'ai enrichis d'estampes en taille douce à la tête de chaque comédie , à la fin de laquelle on trouvera les airs qu'on y a chantés, gravés-notés , avec leur basse-continue chiffrée. En un mot , je n'ai rien négligé de tout ce que j'ai cru capable d'embellir mon ouvrage , & de donner du plaisir au lecteur , qui passera , s'il lui plaît , sur les scènes qu'il ne trouvera pas de son goût , & qui peut-être se trouveront être celles que j'ai déjà condamnées le premier , & que je n'ai imprimées , que parce que tous les goûts ne se ressemblent pas , & que ce qui ne plaît pas aux uns plaît souvent aux autres. Je n'ai connu que les *Gradelins* & les *Polichinelles* , qui n'ont jamais plu à personne ; aussi ne les trouvera-t-on pas dans aucune des scènes de

## AVERTISSEMENT.

mon recueil ; & si je les ai mis dans ma préface , c'est qu'ils ont toujours été à la porte du théâtre italien.

Les curieux de la langue italienne y trouveront par ci , par là des scènes purement en italien , & d'autres mêlées de françois & d'italien , ainsi qu'on les jouoit sur notre théâtre , avec cette différence pourtant que le Docteur & Arlequin n'y parlent pas le langage ferré de Boulogne & de Bergame , parce qu'on ne les entendroit pas.

Les amateurs des sujets suivis y trouveront environ quarante comedies entieres , que j'ai fait imprimer comme on les jouoit sur notre théâtre , à la reserve du langage de *Pasquariel* que j'ai corrigé , & de la plupart des scènes qu'il jouoit , dont je n'ai mis que la teneur : parce qu'elles étoient ou toutes postiches , ou tout à fait italiennes , c'est-à-dire toutes grimaces & toutes postures.

Ces comedies ne sont pas de ces pieces italiennes dont j'ai prétendu parler au commencement de mon avertissement , quand j'ai dit , *Qu'on ne les sauroit imprimer à cause qu'elles sont inseparables de l'action , & que les italiens jouent sans rien apprendre par cœur :* mais ce sont de celles où la troupe étoit obligée ( pour se conformer au goût & à l'intelligence de la plupart de ses auditeurs ) de faire inserer beaucoup plus de françois qu'elle n'y mettoit d'italien , & que mes-

## AVERTISSEMENT.

Plusieurs les auteurs apelloient comedies françoises accommodées au théâtre italien.

Pour ce qui regarde certains mots usités parmi les comediens italiens, j'ai jugé à propos de ne les point alterer ; mais afin qu'ils n'arrêtent pas en les lisant, je les explique. *Lazzi*, par exemple, en est un ; il veut dire, *tour, jeu italien*. Après avoir repeté deux ou trois fois le même *lazzi*, c'est-à-dire, après avoir fait deux ou trois fois *le même tour*, après avoir repeté deux ou trois fois *le même jeu italien*.

*Cantonade* en est un autre. Il signifie *aîle, coin, côté du théâtre*. Arlequin parlant à la *cantonade*, c'est-à-dire, Arlequin parlant vers l'aîle, le coin, le côté du théâtre.

Je passe sous silence la fatyre fine & delicate, la connoissance parfaite des mœurs du siècle, les expressions neuves & détournées, l'enjouement, l'esprit ; en un mot, tout le sel & toute la vivacité dont tous les dialogues de ce recueil sont remplis, & je me contente de dire que si le premier volume que j'en donnai en 1694, & dont j'ai parlé ci-dessus, a mérité le nom de *Grenier à sel* : nom glorieux qui lui a été donné par cet homme divin, ce genie supérieur, à qui le ciel a donné des connoissances & des lumieres qu'il a refusées à tous les autres hommes, afin que tous les autres hommes devinssent les sujets de ses satyres, j'espere que



*A V E R T I S S E M E N T.*

celui-ci pourra meriter le nom de *Saline* ; étant & beaucoup plus ample & beaucoup plus correct que le premier.

A l'égard de mes frontispices, le premier donne une idée de la comédie italienne. Ce sont plusieurs petits génies , qui après la retraite des italiens , se sont emparés de leur théâtre , & y représentent les actions principales de la plûpart de ces acteurs.

Le second est une peinture de mon recueil. Ce sont plusieurs génies qui forment un concert, avec ces mots : *E P L U R I B U S U N U M*

Et le troisiéme exprime le chagrin du public qui en perdant les italiens a perdu les plus beaux ornemens du théâtre comique , & à qui il ne reste rien , pour le consoler d'une si grande perte , que le recueil que je lui presente. Cela se figure par la muse de la comédie , depouillée de tous ses ornemens , & assise sur un théâtre , jettant les yeux sur un volume que le génie d'Arlequin lui presente , sur lequel sont écrits ces mots : *EXUVIÆ TRISTES ; & aux pieds du génie : DUM LEGO , COLLIGO.*

Si après tous ces soins l'on trouve que j'aye bien réussi , qu'on applaudisse : sinon , qu'on excuse. Quand mon recueil n'auroit aucun merite , le seul plaisir que je ressens de le presenter au public , vaut bien la peine qu'on ne le reçoive pas en rechignant.

*Ceux qui n'ont point vu l'explication que je fis autrefois d'un feu d'artifice que la troupe italienne avoit fait dresser devant son hôtel de Bourgogne, au sujet de la paix conclue entre la France & la Savoye, seront peut-être aussi ravis de la trouver ici, que j'ai été ravi de l'y mettre.*

---

## E X P L I C A T I O N

Du feu d'artifice dressé par Messieurs de la troupe royale des comediens italiens devant leur hôtel de Bourgogne.

*Au sujet de la paix conclue entre la France & la Savoye.*

**L**A paix qui vient d'être conclue entre la France & la Savoye, a repandu une joye si universelle dans le cœur de tous les sujets du Roi, qu'il n'y en a point qui n'en ait donné des marques.

Mais les comediens italiens, entretenus par sa majesté, ne se sont pas contentés de prendre part à l'allegresse generale; ils en ont encore voulu donner des temoignages particuliers.

Les bontés du Roi, leur auguste Souverain, sont si profondément gravées dans leurs cœurs, que le zele ardent qui les attache à son service auroit souffert, s'ils avoient laissé passer la moindre occasion d'en témoigner leur reconnoissance.

Ils ont donc choisi un jour particulier

pour leur réjouissance , où ils représenteront gratuitement sur leur théâtre une de leurs meilleures comedies. Ensuite ils feront tirer un feu d'artifice devant leur hôtel.

Ce feu est une pyramide , accompagnée de quatre emblèmes dans quatre cartouches. Les deux premiers regardent la France , & les deux derniers la Savoye.

Le premier cartouche représente le noeud gordien , dont le heros de la France a trouvé un des bouts ; de sorte que le reste paroît aisé à dénouer. Avec ces mots

#### V I R T U T E E T C O N S I L I O .

Cet emblème n'est pas difficile à entendre. Tout le monde a oui parler de ce fameux noeud attaché au char de Gordius dans le temple de Jupiter ; & personne n'ignore que l'empire de l'Univers étant promis à celui qui le déferoit , Alexandre rebuté d'en chercher en vain les bouts qui étoient cachés au milieu du noeud , tira son épée ; & coupant ce qu'il ne pouvoit dé mêler , fit violence à l'oracle.

On veut faire entendre que notre grand Roi , par une conduite plus glorieuse que celle d'Alexandre , se sert de sa valeur & de sa prudence , pour défaire un noeud bien plus brouillé que le gordien , c'est-à-dire la ligue d'Ausbourg.

Il n'y a personne qui n'eut pu faire ce que fit Alexandre. Le moindre soldat de son armée pouvoit , par un coup de sabre, s'affurer l'empire de l'Univers. Mais LOUIS pour démêler ce nœud fatal , qui , depuis qu'il est formé , trouble le repos de l'Europe entiere , joignant cette divine prudence qui accompagne toutes ses actions , avec cette invincible valeur qui épouvante tous ses ennemis , trouve enfin un des bouts de ce nœud par le moyen duquel il démêlera aisément tout le reste , & rendra à l'Univers le repos qu'il lui avoit procuré.

Qu'on ne nous vante plus ce haut fait d'Alexandre  
Comme un fait sans égal.  
S'il fut , armé d'un fer , trancher ce nœud fatal ,  
Qui n'eût pu l'entreprendre ?  
Nos yeux n'en sont point éblouis ;  
C'étoit l'exploit commun d'un soldat temeraire ;  
Mais ce que LOUIS vient de faire  
Ne pouvoit être fait par d'autres que LOUIS.

Le second cartouche represente un théâtre & des acteurs dessus , qui sont avidement écoutés par une foule de peuple qui les environne. On voit dans l'éloignement d'un côté une bataille , & de l'autre une ville assiegée. Avec ce demi vers de Virgile.

DEUS NOBIS HÆC OTIA FECIT.

Rien n'est plus intelligible que cet emblê-

me. Pendant que toute l'Europe est en feu ;  
les sujets du Roi non seulement en sûreté ,  
mais en repos dans le sein de son royaume ,  
goûtent à loisir les plaisirs que ce Prince  
veut bien leur procurer. Les comediens ita-  
liens se font une application particuliere de  
cet emblème , & benissent mille fois le he-  
ros qui par sa valeur & sa bonté les fait  
jouir pendant une guerre sanglante , des  
biens qu'ils n'oseroient esperer ailleurs au  
milieu de la paix la plus profonde.

Heureuse France , & vous que le destin fait vivre  
Sous les loix du plus grand heros ,  
Connoissez le bonheur qu'on trouve à les suivre.  
Tout est en trouble ailleurs , vous goutez le repos.  
Loin du peril des armes ,  
Les spectacles , les ris , les jeux vous sont permis ,  
Et si la guerre a des allarmes ,  
Ce n'est que pour vos ennemis.

Le troisiéme represente les armes du Prin-  
ce d'Orange , d'où sortent des chaînes qui  
tiennent attachées les armes des Alliés. Cel-  
les de Savoye ne sont pas de même : la chaî-  
ne qui les tenoit est rompue , & elles pa-  
roissent au haut du cartouche accollées de  
celles de France : avec ces vers :

DAT REGNARE UNUS , CUM  
MULTIS VINCLA FEREBAM.

Rien n'exprime mieux l'état où se trou-  
veront

voit son Altesse royale de Savoye , & l'avantage qu'elle vient de recevoir. Qu'avoit produit à ce Prince toute la faveur des Alliés & toute la puissance de la ligue ? Il avoit perdu une partie de ses états , & le reste de ses sujets étoit plus opprimé par les troupes mêmes qui étoient destinées à les défendre , que par les autres nécessités de la guerre. La seule union qu'il vient de faire avec la France le met à la tête d'une armée puissante & toujours victorieuse , avec laquelle il rend non seulement le calme à ses sujets , mais il se voit en état de donner la loi à ceux qui la lui faisoient.

Sors du péril où t'avoit mis  
Des princes conjurés l'injuste & vaine rage ,  
Tes Etats à la fin te vont être soumis ,  
Prince , tu vas regner. Voi l'heureux avantage  
Que donne de LOUIS le favorable appui.  
L'on n'apprend avec eux qu'à souffrir l'esclavage :  
Mais l'on apprend à regner avec lui.

On a peint dans le dernier un soleil qui darde ses rayons sur la croix de Savoye , & la rend d'un éclat éblouissant. Avec ces mots :

QUANTUM A SOLE MICAT.

Comme l'autre emblème regarde personnellement le Duc de Savoye , celui-ci doit s'appliquer directement à sa famille. Quelle gloire & quel avantage ne vient-elle point de recevoir ? Sa réconciliation

avec la France élève une de ses filles au  
suprême bonheur de pouvoir augmenter le  
nombre de cette auguste & toujours triom-  
phante Maison , dont les heros suivant les  
traces du Grand LOUIS, seront un jour les  
maitres de toute la terre.

Goûte en repos , trop heureuse Savoye ,  
Le bonheur que le ciel t'envoie.  
T'unissant au sang des Bourbons ,  
Au faite des grandeurs ta fille est destinée.  
Tu confondras ton nom avec tous ces grands noms.  
Que tu reçois d'éclat de ce grand hymenée !  
Des vertus de LOUIS genereux heritier ,  
Ce jeune Epoux suivant la trace ,  
Et du Pere imitant la belliqueuse audace ,  
Donnera quelque jour des loix au monde entier.



Restes d'une ligue cruelle ,  
Contemplez la Savoye en paix ,  
Et son Prince couvert d'une gloire nouvelle.  
C'est ainsi que LOUIS accable de bienfaits  
Ceux qu'animoit en vain la guerre criminelle  
Qui vous fait courber sous le faix.  
Princes , ouvrez les yeux , évitez votre perte  
Par un juste & prompt repentir.  
Cette Paix que LOUIS a tant de fois offerte ,  
Peut seul vous en garantir.



ARLEQUIN  
MERCURE  
GALANT.

COMEDIE EN TROIS ACTES ,  
MISE AU THEATRE

Par Monsieur D \* \* \* .

*Et représentée pour la première fois par les Co-  
mediens Italiens du Roi dans leur hôtel de  
Bourgogne , le 22 Janvier 1682.*

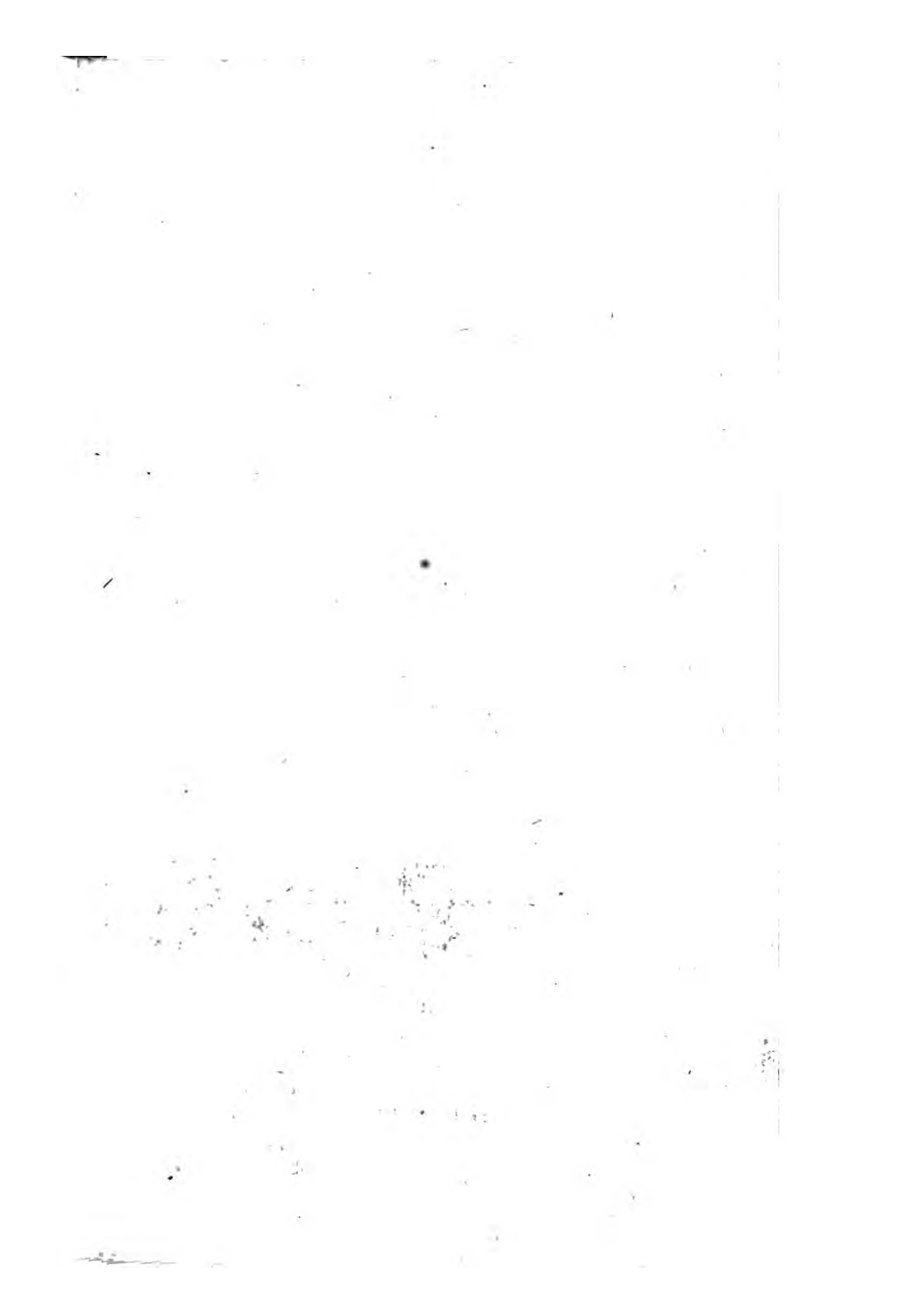


EST

ATA

\*\*\*

... par les Co-  
... dans leur hôtel de  
... de son côté





ARLEQUIN  
MERCURE GALANT



SCENES  
FRANCOISES  
D'ARLEQUIN  
MERCURE  
GALANT.

---

SCENE DES NOUVELLES.  
JUPITER, ARLEQUIN.

*Arlequin en Mercure, paroît sur l'air, monté sur l'aigle de Jupiter, & voyant ce dieu sur la terre déguisé en berger, il lui dit : Adio, signor Giove.*

JUPITER.



Où vient que Mercure est monté sur mon aigle ? N'a t'il pas des aîles aux talons pour voler ?

ARLEQUIN.

Helas ! seigneur Jupiter, mes aîles ne

A ij

peuvent plus me servir , *perche passando per una strada , una servanta m'a vuide un pot de chambre deffus , & me les a tellement mouillées , que se non fossi tombé per bonhor sur un tas de fumier , Mercurio si saria rotto il collo ; e cosi ho trova la vostra aquila dans l'écurie attachée au ratelier , & je m'en suis servi per far tute le commissioni dont je suis chargé.*

### J U P I T E R.

Eh bien , j'ay quelque chose à te dire. Descens , & prends la forme d'un berger. *La machine disparoit , & on voit Arlequin dans son habit naturel , & monté sur un âne.*

### J U P I T E R continue.

Laisse-là ton âne , & vient me donner des nouvelles de là-haut.

*A R L E Q U I N descendant de dessus son âne , & s'avancant vers Jupiter.*

Vrayement , vraiment , il est arrivé bien du fracas là-haut depuis que vous en êtes sorti. *Vulcano , come vosignoria sà , è malizioso come un diavolo.* Il s'est avisé de faire des filets *per attrapar Marte con Venere , e con questa scusa promenandosi nel Zodiaco ,* il s'est approché du signe des poissons , & avec son filet les a pris , & les est allé vendre à la hale à une poissonniere. *Marte che hà visto sta furberia , a tira la spada , & a couru après Vulcain.* Mais par malheur en passant il a marché sur le scorpion , qui l'a

d'abord piqué à la jambe , *che gli è diventa grossa come la testa ; e come l'hà paura ch'el poison non penetra, el m'ho ordina* de lui acheter une boete d'orviétan , & de la lui porter. *Altra commissiõ.* La luna est dans un emportement terrible. Elle dit un million de choses qui n'ont aucune fuite, & j'apprehende qu'à la fin la lune ne devienne lunatique. *L'e in colera contro gli astronomi* , parce qu'ils ont dit qu'elle avoit des taches au visage. *La se picca di beltà* , & cela ne lui fait pas plaisir. *La m'ha pregà* de lui faire en aller des taches. J'ai resolu de lui mener cinq ou six des plus habiles dégreffeurs de Paris , qui en fort peu de temps les lui ôteront à coup sûr. *Saturno est enrhumé ; el m'ha dit d'andar nella rua della huchetta per comprarghe del sirop de capillaires, per madurar il suo rumo.* *Bacco è così imbrìag, che bisogna che ghe porta una botta d'oignons* , per far de la supa à l'ivrogne , per desimbriacarlo. *L'è arrivad in ciel una cometa che hà una coda de deux cent lieues de long, & elle prétend que je lui serve de laquais, & que je la lui porté.* Je lui ai répondu que je ne pouvois pas faire cela, parce que si je lui portois la queue ; quand madame la comete arriveroit au logis pour diner, j'aurois encore deux cent lieues à faire , & je n'arriverois jamais affés tôt pour manger.

J U P I T E R.

Je voudrois bien favoir . . . .

A iij

Quoi ? Des nouvelles des antipodes ? En voici. *Il lit.*

## DES ANTIPODES.

Ces gens-là souhaiteroient avec impatience de savoir si c'est eux , ou si c'est nous qui vont la tête en bas . & les pieds en haut.

## DE TARTARIE.

Le grand Kam des Tartares ayant eû un grande querelle avec sa femme , il lui a fait faire son procès , & l'a fait condamner aux galeres. La cause de cette querelle étoit qu'étant extrêmement pressée d'un cours de ventre , elle s'étoit par megarde servie de son turban au lieu d'un pot de chambre.

## DE BARBARIE.

Le sultan Barbet , quatrième du nom , furnommé le Barbu , a défendu à tous barbiers, de quelque qualité & condition qu'ils soient , de raser la barbe aux eunuques de son ferrail , à peine d'être mis entre les mains du sieur Barbot le questionnaire , & mourir dans l'eau froide.

## DE PARIS.

Les maris sont ici dans une très - grande consternation , car on menace d'enrôler tous ceux qui sont las de leurs femmes . . . . Ma foi , si cela est , je ne vois pas dix maris hors du service.

## JUPITER.

Il vaudroit bien mieux enrôler les femmes

cela feroit un beau regiment de dragons.

ARLEQUIN *continuant de lire.*

D'autres disent qu'il y a un arrêt sous la presse , qui permet à un chacun de se déma-rier , moyennant une somme qui sera liqui- dée suivant la mechanceté de la femme.

JUPITER.

Malepeste ! si l'on crée des tresoriers de ces revenus-là , ces charges rendront plus que celles de tresorier de l'épargne.

ARLEQUIN *continuant de lire.*

Un sergent au châtelet a présenté requête , à ce qu'il soit défendu aux comediens italiens de ne plus jouer son nez à la come- die. Il a voulu engager la communauté d'in- tervenir pour prendre son fait & cause, mais elle n'a pas voulu; parce qu'il n'y a point de sergent qui ait le nez fait comme lui.

D'ESPAGNE.

Ces jours passez , dans un fête de tau- reaux , un homme s'étant présenté pour combattre un taureau extrêmement furieux on fut étonné de voir ce taureau humilié de- vant lui ; & comme on cherchoit la cause d'un effet si prodigieux , on scut que cet homme étoit marié à une femme d'humeur galante , & que fatête étant mieux armée que celle du taureau, cet animal lui avoit té- moigné son respect & sa soumission.

JUPITER.

Ecoutes , Mercure , *Io sono innamorato di*



*Rosalba, ed ho bisogno del tuo sapere per rendermela favorevole. Parla da mia parte, découvre lui mon amour, e fa in modo ch'ella si volga a contentar le mie voglie. Adio.*

*Jupiter s'en va, & Pan arrive ensuite, qui voyant Arlequin, le caresse, & lui apprend qu'il est amoureux de Rosalbe.*

**A R L E Q U I N** *au dieu Pan.*

Vous amoureux de Rosalbe ? Ecoutez, je suis sincere. *Rosalba* è bella ; & vous, vous êtes admirablement effroyable. *Rosalba* ha una bella phisionomie ; & vous, vous avez une phisionomie patibulaire. *Rosalba* è ben fatta ; & vous, vous êtes fait comme un magot.

**P A N** *répond qu'il est beau, & qu'il est le dieu Pan.*

**A R L E Q U I N.**

Cela est vrai. *Vosignoria* è il dio Pane, ma un pane bien bis, un pane bruno, plus propre à faire du biscuit pour des galeriens, qu'à contenter l'appetit d'honnêtes gens.

*Pan* appercevant l'âne sur lequel *Arlequin* étoit monté, demande à *Arlequin* si cet âne lui appartient. *Arlequin* répond qu'il est à lui ; que c'est un âne virtuoso, qui sait faire le manege, qui corbette, qui joue du clavessin. *Pan* demande s'il veut le lui prêter. *Arlequin* y consent. *Pan* monte sur l'âne, lequel après avoir fait quelque pas, se separe en deux, laissant *Pan* par terre. *Arlequin* se mocque de lui & s'en va.

## COMPLIMENT

D'ARLEQUIN

A ROSALBE.

**M** Adame . . . Pour revenir à ce que je vous disois , je suis Mercure , ambassadeur extraordinaire , & je vous dis de la part de Jupiter , que vos yeux font plus de bruit dans le ciel , que Brioché n'en fait sur la terre avec ses marionettes , & que mon bas ventre n'en fait lors qu'il est rempli de vents. Votre taille lui a adroitement taillé la pierre dans la vessie de son cœur , & il urine presentement un deluge de larmes. Jupiter vouloit venir lui-même en personne pour vous faire ce compliment. Mais un malheur qui lui est arrivé l'en a empêché. C'est , madame , que s'étant transformé en taureau pour enlever Europe , & ayant malheureusement passé en cet équipage dans la rue des boucheries , les bouchers l'ont pris pour un bœuf échappé de quelque tuerie , & ont d'abord sauté dessus à grands coups de bâton , & si je ne fusse arrivé au plutôt , & que je n'eusse crié : Arrêtez , arrêtez , c'est Jupiter ; Jupiter couroit risque de servir de bœuf à la mode , pour l'ordinaire de quantité de gascons.

ROSALBE dit qu'elle n'aime point Jupiter, & qu'elle ne le veut point aimer,

ARLEQUIN.

Ah, madame, que dites-vous là? Quel desordre effroyable causeriez-vous dans le monde si vous parliez sérieusement? Jupiter en mourroit de douleur, & cette cruelle mort rendroit les semaines sans jeudis, les mois plus courts de quatre ou cinq jours, & on payeroit douze jours plutôt les termes des maisons, qui ne viennent déjà que trop vite.

## COMPLIMENT

D'ARLEQUIN

A PROSERPINE

AVANT LE PLAIDOYÉ.

ARLEQUIN habillé en deuil, se portant lui-même la queue, après avoir fait le tour du théâtre, chante les paroles suivantes sur ce bel air Italien de l'illustre M. de Lully.

Deh piangete al pianto mio

Per la morte di Plutone

Che ha mangiato un gran marone

Arrostito al foco rio. Deh, &c.

Après avoir chanté il se tourne vers Proserpine, & dit :

*Indiavolatissima signora , benche habbi un processo con vosignoria , nientedimeno non posso far a manco di condolerme : con lei della morte de vostre très chere, très noire, & très diabolique moitié. Parlo del diavolo vostro mari , e mio amico. Helas ! l'era il diavolo il piu honest'homo che si podesse trovar. L'esprit del mundo el piu insinuant , & cosi fin , ch'el veneva à bout de tutto quel ch'el tentava. La perdità è grande , madama ; e benche , e benche si dica : Réjouissez-vous , le diable est mort , bisognerà aspettar un pezzo , avanti ch'el ne venga un altro simile. Non son qui , madama , per arrestar le vostre lagrime , elles sont trop justes. Pleurez donc , madame , de par tous les diables , pleurez ; & si la source de vos larmes se tarit , mi offro , per far honor al vostro defunto mari , de vous donner un lavement expulsatif d'un si grand volume , che la décoction vous en sortira par les yeux , e ne fornira con abbondanza le lagrime.*

**PROSERPINE** *injurie Arlequin, & il lui répond :*

Madame, vous avez le caquet bien affilé; mais vous êtes femme , c'est affés. Vous direz vos raisons, & moi les miennes; & puis que le deffunt m'a laissé executeur du testament , je le ferai valoir dans toutes ses clauses & circonstances. La gueule du juge en petera , madame. A vous revoir. Je vai me preparer.

## P L A I D O Y E

*En faveur des petits Plutons , orphelins par la mort de leur pere le diable : Contre Proserpine leur mere.*

A R L E Q U I N *plaidant.*

**L'**Emphase & l'exorde étant presque toujours l'ornement d'une méchante cause , j'entre à corps perdu dans la mienne , & m'écrie d'un ton piteux & mélancolique : Le diable est mort. Est-il rien de plus surprenant ? Le diable a fait un testament : Est-il rien de plus libre & de plus ordinaire ? Le diable m'en fait l'exécuteur : Que pouvoit-il faire de plus judicieux ? Sa diablesse de femme dispute le testament : Quelle malice ! Grippimini lui prête son secours : Quelle friponnerie ! Deux grands moyens dans cette cause : La méchanceté d'une femme ; la friponnerie d'un procureur. Hésitez-vous , messieurs , à prononcer sur ces deux chefs ? Rien de plus méchant qu'une femme : l'expérience vous l'apprend. Rien de plus ruineux qu'un procureur : il faut n'avoir jamais plaidé pour en disconvenir. Grippimini , messieurs, Grippimini . . . son nom fait son portrait. Je passe au détail de ma cause.

Feu le diable d'affreuse memoire , voulant mourir en bonne odeur , & laisser à sa famille des marques de son naturel & de sa tendresse , a fait un testament : mais un testament vêtu & revêtu de toutes ses formes. A l'égard du testateur , il étoit d'âge competant. Il étoit maître de ses biens , de ses volontés , & de toute diablerie. Quant au testament , n'y a t'il pas mis tous les ingrediens nécessaires pour le rendre valable & solemnel. Ignoroit-il la chicane, lui qui l'a mise dans le lustre où nous la voyons aujourd'hui ? Apprehendoit-il la surprise des procureurs & des avocats, lui qui leur fournit tant de moyens pour affaffiner la justice du fond , par la rigueur de la forme , & pour sauver , quand bon lui semble, l'irrégularité de la forme par le seul mérite du fond ? Pouvoit-il pécher contre les loix & la coutume , lui qui les fait partout interpréter à son gré ? se défioit-il de son crédit parmi les juges , lui qui les corrompt trop souvent par les sollicitations & par l'interêt ? Ah, messieurs, Pluton n'est pas un diable manchot dans les affaires. C'est un pere équitable, qui veut que ses enfans fassent du mal à tout le genre humain sans que le genre humain leur en puisse rendre. C'est un pere surpris par la mort & pressé par l'amitié , qui épanche sur ses enfans en expirant, tous les crimes dont ils

doivent être capables. Beau naturel, messieurs ! Belle tendresse !

L E J U G E.

Mercure, venons au fait. Le testament est-il en bonne forme ?

A R L E Q U I N.

Je le soutiens , messieurs , bon & dans la forme , & dans la matiere. C'est un testament écrit sur la peau du plus malin diable qui ait jamais été corroyé. Testament écrit sur la peau d'un diable blanchi dans l'ordure & dans la chicane ! Le dirai-je, messieurs ? C'est un testament écrit sur la peau d'un greffier. Quand le mensonge & la calomnie voudroient noircir cette verité, les griffes seules démentiroient la calomnie & le mensonge. *Il montre une peau qu'il tient dans la main, aux quatre coins de laquelle sont quatre griffes de fer blanc, & sur laquelle est écrit le testament.* La loi, paragraphe 7. digeste 15. semble n'avoir été faite que pour notre espece , *Ex ungue leonem.* C'est-à-dire , messieurs , que le lion se connoit par l'ongle, & le greffier par la griffe. Venons à la forme. Le testament dont il s'agit est entièrement écrit & paraphé de la main du défunt: premiere formalité. Il est reconnu par devant deux notaires , au desir de la coutume de Paris : autre formalité. Mais , messieurs , ce qui fait la validité du testament olographe, & ce que je vous prie très-humblement

blement de remarquer ; c'est que le deffunt fait mention expresse de l'institution d'heritier , qui est formelle au corps du testament. J'épuiserois le Code & les Pandectes, si . . .

GRIPPIMINI *l'interrompt brusquement.*

A R L E Q U I N.

Laissez , laissez , Grippimini , hé laissez. Voila qui est admirable ! un procureur interrompre un avocat à l'audience ! En verité , messieurs , je n'y connois plus rien . . . Il parlera encore ? Hé laissez , laissez. Contentez-vous de tourmenter les gens dans votre étude , & ne nous venez pas ici incommoder en plaidant. Puisque ces messieurs me font l'honneur de m'entendre , c'est bien la moindre chose que vous vous taisiez quand je parle ! Je ne vous ai point interrompu , moi , je vous ai bien laissé parler. *Il reprend le fil de son discours.* J'épuiserois le Code & les Pandectes, si je rapportois ici tous les textes qui parlent de testament. Aussi-bien nos loix ne sont que trop usées depuis le temps qu'elles servent en de pareilles contestations. Quelqu'un me dira peut-être , que les quatre Plutons pour qui je parle , sont issus *ex damnata conjunctione*. Ah de grace, messieurs, n'agitions point cette périlleuse question. Vivons vous & moi dans la bonne foi sur ce chapitre. Combien les souverains perdroient-ils de sujets, si tous les enfans de leur royaume n'étoient faits que par ceux qui ont



droit d'en faire ? Combien y auroit-il de successions vacantes, s'il ne se trouvoit des amis charitables qui portent des heritiers dans les familles qui en ont besoin ? Mes pupilles font venus *constante matrimonio* : Voilà , messieurs , ce qui établit leur état & le vôtre. Voilà ce qui décide du repos public ; & voilà ce qui m'acharne à soutenir le testament. Quoi ? pour favoriser l'avarice d'une veuve, vous laisserez courir sur la terre habitable les petits Plutons comme de pauvres diables ? Auriez-vous la conscience de les voir sans train & sans équipage , eux qui font rouler tant de monde à Paris ? *Non feram , non partiar*. Puisque leur pere me les a confiés , je veux qu'ils entrent de bonne grace dans le monde, & qu'ils y paroissent comme des diables de leur qualité. J'établirai l'aîné auprès des femmes , & le rendrai si complaisant & si persuasif, qu'elles publieront par tout qu'il a de l'esprit comme un diable. Je mettrai le second avec les gens d'affaires , les usuriers, & les marchands ; afin qu'il soit un diable de tout métier. Le troisième suivra le bareau & ne frequentera que des procureurs pour être quelque jour un diable en procès. Je jetterai le quatrième dans l'épée, où je prétens qu'il fasse le diable à quatre. C'est de cette maniere qu'un tuteur honnête homme doit veiller à l'établissement & à l'éducation de ses mineurs. Je conclus, à ce qu'il vous plai-

se débouter Grippimini de sa demande , & le condamner à une violente réparation , pour certains mots de fripon , que je retorque contre lui , avec ce bel axiome de Pitagore. *Procul hinc , procul este , profani. Pares cum paribus. Odi profanum vulgus. Dixi.*



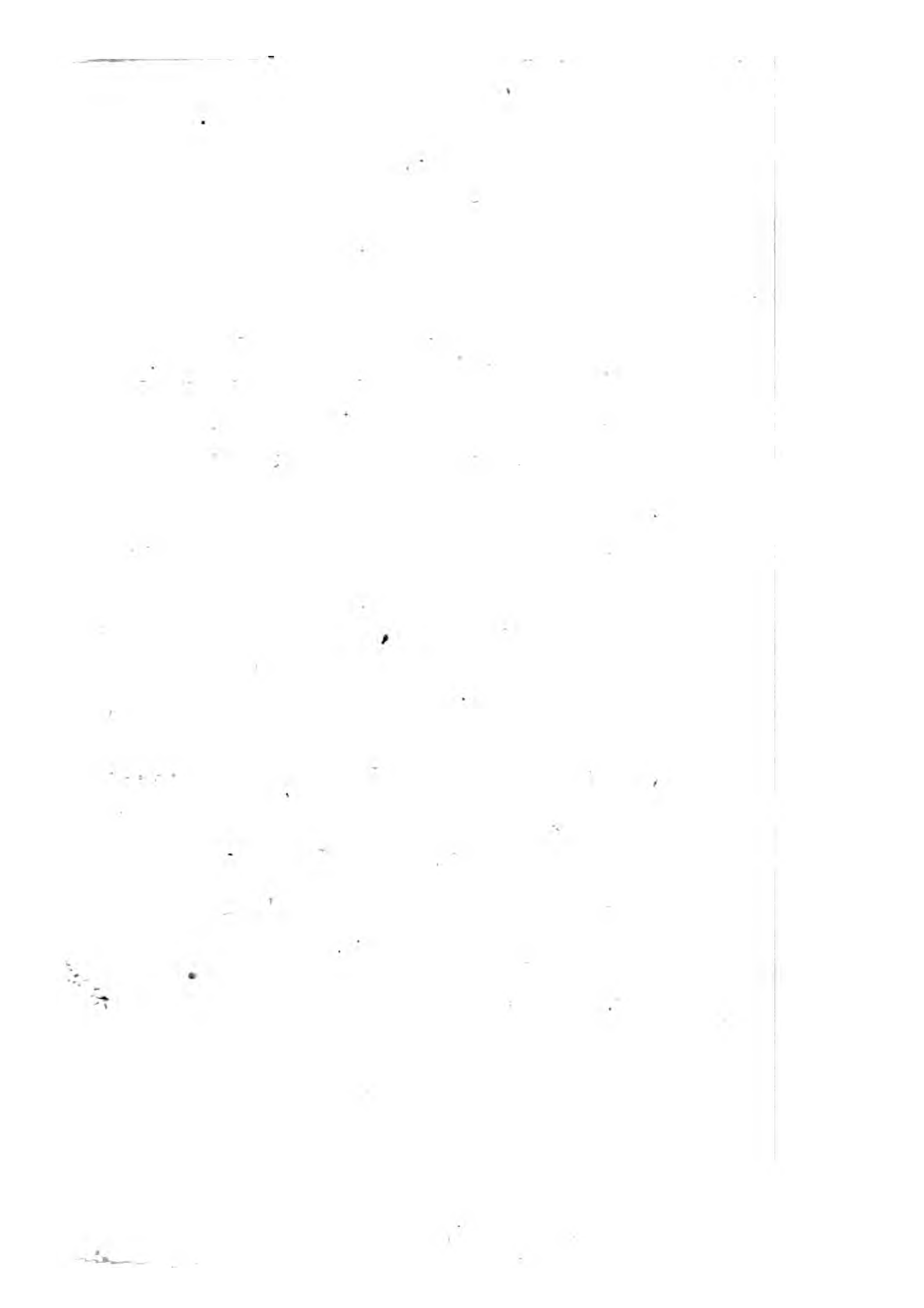
LA  
MATRONE  
D'EPHESE,

OU

ARLEQUIN GRAPIGNAN;

*COMEDIE EN TROIS ACTES*

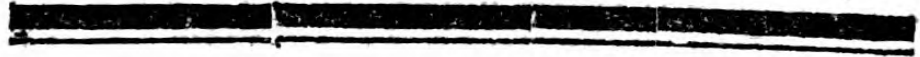
Mise au théâtre par Monsieur D\*\*\*\* &  
representée pour la premiere fois par les  
Comediens Italiens du Roi dans leur  
hôtel de Bourgogne, le 12 Mai 1682.







SCENES FRANCOISES.  
DE LA<sup>3</sup>  
MATRONE  
D'EPHESE.



SCENE DE MARGOT.  
ARLEQUIN, PASQUARIEL.  
ARLEQUIN *en sortant dit à la cantonade*



*Dio, bellissima Ciclope.*  
PASQUARIEL.  
*Bondi, Arliquin. Dimmi a  
chi dai questi epitheti?*

ARLEQUIN  
A une borgnesse que je veux épouser.  
PASQUARIEL.  
*E perche sposar una borgnessa?*  
ARLEQUIN.  
C'est qu'elle mourra plutôt qu'une autre  
B ij

femme , n'ayant plus qu'une fenêtré à fermer. P A S Q U A R I E L.

Et qui est-ce ?

A R L E Q U I N.

Margot la fruitiere.

P A S Q U A R I E L.

Mais elle n'a rien.

A R L E Q U I N.

Est ce que j'ai quelque chose ?

P A S Q U A R I E L.

Elle est vieille.

A R L E Q U I N.

Est-ce que je suis jeune ?

P A S Q U A R I E L.

Elle pûe de tous côtés.

A R L E Q U I N.

Est-ce que je sens bon ?

P A S Q U A R I E L.

Elle a la galle.

A R L E Q U I N.

Est-ce que je ne l'ai pas ?

P A S Q U A R I E L.

Elle a eu le fouet & la fleur de lis.

A R L E Q U I N.

Est-ce que je ne l'aurai pas ?

*P A S Q U A R I E L* demande à *Arlequin* s'il veut contrefaire une ombre , pour venir dire à la *Matrône* de ne plus pleurer & de ne point mourir , & lui promet pour cela cinquante pistoles. *Arlequin* dit qu'il le veut de tout son cœur ; & après un concert fort plaisant ils s'en vont.

---

SCENE DE L'OMBRE.

*ARLEQUIN* en ombre , *EULARIA* ,  
*COLOMBINE*.

*ARLEQUIN* sortant de dessous le théâtre , dit :

**E** U L A R I A ?

*Chi mi chiama ? appercevant l'ombre Hoi-  
me ! chi sei ?*

**A R L E Q U I N .**

*Io son l'ombra scorporificatà del già corporeo  
tuo marito , che vengo per dirti che tu viva , e  
non mora.*

**E U L A R I A .**

*Ombra amata , ch'al mio sposo ti rassembri ,  
tu non vuoi ch'io mora ?*

**A R L E Q U I N .**

Non ne mourez point , car l'enfer est tel-  
lement rempli de méchantes femmes , que  
vous n'y trouverez point de place , ma mi-  
gnonne.

**E U L A R I A .**

*Tu non vuoi ch'io ti segua ?*

**A R L E Q U I N .**

Non vraiment , donnez-vous-en bien de  
garde. **E U L A R I A .**

*E perche ?*

**A R L E Q U I N .**

*Perche in loco di solleva ! mi dalle pene ch'io*



*La Matrône d'Ephèse,*  
*soffro nell' inferno , si vous m'y suiviez , vous*  
*me feriez tomber de fièvre en chaud mal.*

E U L A R I A *pleurant.*

*Ombra cara , giache tu non vuoi ch'io muora ,*  
*e ch'io ti segua , vado a distillarmi in un conti-*  
*nuo pianto. Elle s'en va.*

A R L E Q U I N *à Colombine*

Ha vous voila, madame la friponne ! Par-  
 lez donc ? Vous m'avez tant ferré la mulle  
 mal à propos , que vous m'avez encloué la  
 bourse , de maniere que je ne puis plus m'en  
 servir.

C O L O M B I N E.

*Ah , signora ombra , v'assicuro che non l'ho flat-*  
*to a posta , e se vosignoria vuol perdonarmi . . .*

A R L E Q U I N.

Qu'appellez - vous *perdonarve* ? Je veux  
 vous fouetter tout à l'heure. *Il va vers elle ,*  
*& elle s'en fuit. Il se met à rire , en disant : La*  
*furberia va bene. J'aurai cinquante pistoles.*  
 De la joye , Ha ! ha ! ha . . . Mais j'entens  
 quelqu'un. Observons. *Il se retire.*

SCARAMOUCHE *arrive , dit qu'il*  
*a volé la bourse qu'il tient à sa main , & qu'il y*  
*a dedans cent louis d'or. Arlequin entendant ce-*  
*la , s'approche de lui , se jette sur la bourse , &*  
*la lui arrache. Scaramouche épouventé recule.*

A R L E Q U I N *à Scaramouche.*

Apprenez, mon ami , que je suis l'ombre  
 d'un ancien voleur , & que par droit d'an-  
 cienneté c'est à moi à voler cette bourse ,

ou *Arlequin Grapignan.*

21

& non pas à vous qui n'êtes encore qu'un apprentif voleur.

SCARAMOUCHE *tremblant.*

*Ma , madama l'ombra , où est donc votre corps ?*

ARLEQUIN.

Mon corps est aux galeres ; & comme je suis son ombre , je m'occupe a couper des bourfes pour le nourrir. *Après beaucoup de grimaces & de postures, Scaramouche tout tremblant s'enfuit d'un côté , & Arlequin s'en va de l'autre.*

---

SCENE DU COMPLIMENT

ET DE LA

BOUTEILLE.

EULARIA & COLOMBINE *sortant du tombeau.* ARLEQUIN.

ARLEQUIN , *avec une épée à son côté , & un panier à son bras , dans lequel est une bouteille de vin & vne tasse , s'approche d'Eularia , & dit :*

**B**El astre de charbonnier , charmant étui de chagrin , belle encore luisante ! Hélas ! comme la douleur vous a changée ! vos joues , qui étoient autrefois d'un aussi beau vermeil que les fesses d'un enfant nouvellement fouetté , sont à present si pâles & si maigres , qu'elles ne ressemblent qu'à deux

merluches. *Ma, signora, se il dolor v'è ha tanto affeblida, ve offro sta bottiglia di vin d'Is Spagna che ve darà forza e vigor per tornar a pianger allegramente. Buvez, madame, buvez, mais ne buvez pas tout; car vous me feriez pleurer aussi à mon tour.*

COLOMBINE à Eularia.

*Signora, bevete, bevete, giache questo galant' uomo vel offerisce di si buona grazia,*

EULARIA à Arlequin

*Fratello, ti ringrazio della cordialità. Vane, e lasciami in pace.*

A R L E Q U I N.

*Que je vous laisse en paix! Non, madame, je ne vous laisserai pas que vous n'ayez bu. Une goutte de ce bon vin vaut mieux cent fois que toutes vos larmes. Madame, hélas! laissez-vous persuader à vous enivrer Eularia se rend aux prieres d'Arlequin & de Colombine, & boit. Arlequin la regarde, & voyant qu'elle jette un soupir après avoir bu, il lui dit: Il est pourtant bon, madame. Il veut reprendre sa tasse, mais Eularia fait signe qu'elle veut boire encore. Arlequin lui reverse du vin, en disant: A dieu ma bouteille. Et après qu'elle a bu, il continue: se voi avi tanto amor per un marid, prendene uno che sia vivo, che ve ama, e che ve possa consolar. Car enfin, de pleurer nuit & jour pour une carcasse pourrie, & de ne l'abandonner jamais, c'est tout ce que pourroit faire un corbeau affa-*

mé , ou un chien gourmand. Croyez-moi, madame , vous êtes une pantoufle belle , bien faite , mignonne : mais sans le pied d'un mari vous ne ferez jamais qu'une savatte inutile. *S'el mio servizio ve fosse agréable , e s'apodesse meridar l'honneur de mériter quelque petite part dans vos mérites ; hélas ! que je vous aimerois ! que je vous caresserois ! que je vous flatterois ! que je vous . . . . rosserois , madame !*

C O L O M B I N E.

Quest-ce que dit cet animal ?

A R L E Q U I N.

Ah ! je vous demande pardon , c'est une faute d'ortographe.

E U L A R I A *d'un ton de colere.*

*Come , scelerato , io parlo di morte , é tu mi parli di sposo ? Giuro al cielo , non so chi mi tiene che . . .* Elle va à lui pour le battre ; mais il l'arrête en prenant aussitôt sa tasse d'une main , & sa bouteille de l'autre , & se mettant en posture de lui verser à boire. Après quoi , A R L E Q U I N dit.

*Gia ch'a sie cosi ingrata contra el mio amor , son risoludo d'andar a morir. Adio , matronicida della mia bottiglia. Vado a morir per il vostro amor , e per la vostra crudeltá.* Hélas les bras me tombent , les forces me manquent , j'ex-pire. Il tombe sur l'épaule de Colombine.

C O L O M B I N E.

*Hei , signora , aiuto , aiuto presto che questo*

24. *La Matrone d'Epheſe,*  
*pover huomo mi muore in braccio. Eularia s'ap-*  
*proche de lui, & comme elle veut lui mettre une*  
*main au cœur pour ſentir ſ'il palpite encore,*

A R L E Q U I N dit en riant.

Hé ſy donc, madame! Vous me cha-  
touillez.

E U L A R I A d'un ton radouci.

*Come? tu vuoi morir per amor mio?*

A R L E Q U I N.

Oui, madame, puis-que j'ai été affés mal-  
heureux pour vous déplaire, je veux mourir.

E U L A R I A.

*Ma, come un ſemplice ſoldato, ſenza naſci-*  
*ta, e ſenza beni di fortuna, ardiſce propormi di*  
*maritarsi meco?*

A R L E Q U I N.

Madame, je ſuis un ſimple ſoldat, il eſt  
vrai; mais je ſuis de bonne famille, & je  
n'ai pas toujours été comme vous me voyez.

E U L A R I A.

*Ma che coſa ſai fare, hait appreſo qualche arte?*

A R L E Q U I N.

Oui, madame, j'ai appris la pratique;  
j'ai été ſix ans clerc d'un procureur; & ſi  
j'avois de l'argent pour me pourvoir d'une  
charge, je la ferois auſſi-bien qu'un autre.

E U L A R I A.

*Or ſu mi ſei ſtato amorevole, voglio eſſerti gra-*  
*ta. Ho un mio zio procuratore, che vuol vender*  
*la ſua carica, per eſſer troppo vecchio, e per non*  
*poter piu eſercitarla. Io te la comprard; e ſe a-*

*Vrai della condotta, forsi farò la tua fortuna.*  
*Andianne.* Arlequin donne la main à la Ma-  
trône, & ils s'en vont.

---

## S C E N E

### D'UN VIEUX PROCUREUR

*Instruisant un jeune praticien qui veut acheter sa  
charge.*

COQUINIÈRE, GRAPIGNAN.

COQUINIÈRE.

**J** Amais vous ne réussirez dans votre mé-  
tier, si vous n'avez un sergent, un no-  
taire & un greffier à votre disposition : mais  
un procureur qui a ces trois cordes à son arc,  
peut tout risquer & tout entreprendre.

GRAPIGNAN.

Voilà trois dangereuses bêtes à gouverner.

COQUINIÈRE.

J'en suis bien venu à bout sans miracle.  
Dans toutes les professions, il y a certaines  
humeurs revêches & austères, qui se font  
un calus de leur devoir, & qui s'effarou-  
chent à la moindre proposition. Ne vous  
frottez pas à ces gens là. Ce sont des bru-  
taux qui ne sont bons à rien : mais il y a par  
tout d'heureux naturels, que le besoin rend

sociables , & que l'on apprivoise avec l'argent. C'est à ceux-là qu'il se faut attacher ; & c'est sur leur avidité qu'on doit fonder le succès de toutes les affaires difficiles.

G R A P I G N A N.

Bonne morale !

C O Q U I N I E R E.

Croyez-moi , mon ami , vous ne ferez jamais votre fortune , à moins que vous ne joigniez l'adresse à la procédure. Un homme de notre metier qui voudroit faire sa charge dans l'ordre , n'auroit pas sa maison deffrayée , & mille écus de profit au bout de l'an.

G R A P I G N A N.

Il est vrai qu'on ne plaide plus qu'à son corps deffendant.

C O Q U I N I E R E.

Autrefois nous avions trop d'affaires : presentement il faut en aller quêter : encore , à moins qu'un procureur ne soit alerte , il a bien de la peine à trouver de bonnes pratiques. Ah , monsieur Grapignan , que vous êtes d'un bon âge à bien faire vos affaires ! Je m'assure que vous n'avez pas trente ans.

G R A P I G N A N.

Environ.

C O Q U I N I E R E.

Ah , le bel âge pour bien travailler !

G R A P I G N A N.

Laissez-moi faire.

C O Q U I N I E R E

Il faut que vous soyez une balourde, après les instructions que je vais vous donner, si dans quatre ans vous n'avez ruiné cent familles & acquis dix maisons dans Paris.

G R A P I G N A N.

Dix maisons dans Paris !

C O Q U I N I E R E

Oui dix maisons dans Paris ; & par dessus cela un bon carosse pour votre femme.

G R A P I G N A N.

L'habile homme !

C O Q U I N I E R E.

Tel que vous me voyez , à quarante ans j'avois déjà gagné deux cent mille livres de bon bien ; & si en ce temps-là les femmes de procureurs eussent osé avoir des carosses, & porter de la dorure sur leurs habits , la mienne en auroit eu à bonnes enseignes : mais la mode n'en étoit pas encore venue ; & aussi ne faisoit-on pas tant de façon autour des femmes , comme on en fait aujourd'hui. Que voulez-vous ? il faut aller selon le tems.

G R A P I G N A N.

Ah , monsieur Coquiniere , donnez-moi de bons memoires , je vous en prie , pour ne plus aller à pied. J'ai déjà d'assez bons commencemens. Je fai tout le petit manège de l'étude : mais je ne fai pas encore ces coups de maitres qui font aller en carosse.



C O Q U I N I E R E.

Patience : Paris n'a pas été fait tout en un jour. Avant toutes choses , dites-moi, mon cher enfant , aimez-vous l'argent avec âpreté ? vous sentez-vous d'humeur à tout faire pour en amasser ?

G R A P I G N A N.

Malpeste , si j'aime l'argent !

C O Q U I N I E R E.

Tant mieux. Vous voila déjà à demi procureur. Sachez donc que pour parvenir en fort peu de temps , il faut être dur & impitoyable , principalement à ceux qui ont de grands biens : il ne faut jamais donner les mains à aucun arbitrage , jamais ne consentir d'arrêt diffinitif ; c'est la peste des études. Au reste qu'on ne vous voye que rarement aux audiences. Attachez-vous aux procès par écrit , & multipliez si adroitement les incidens & la procedure , qu'une affaire blanchisse dans votre étude avant que d'être jugée.

G R A P I G N A N.

Ah, diable ! je vois bien que vous l'entendez. C O Q U I N I E R E

Dans notre métier , le grand talent & le grand gain , c'est de beaucoup écrire.

G R A P I G N A N.

Mais , que dire en tant d'écritures ?

C O Q U I N I E R E.

Que dire ? Le pauvre homme ! Il faut dire  
des

des impertinences , des suppositions , des faussetés ; & quand on est au bout , il faut avoir recours aux invectives & aux injures.

G R A P I G N A N.

C'est l'entendre , cela !

C O Q U I N I E R E.

Tu vois, mon cher enfant, que je te parle en pere, & que je te fais voir les entrailles de notre profession. Mon fils, attaches-toi aux saisies réelles, aux préférences des deniers. Remue ciel & terre pour être procureur des bonnes directions, & ne t'endors jamais sur une consignation; c'est le vrai patrimoine des procureurs. Que je ferai consolé en mourant, si je te voi suivre le bon chemin où je te mets ! Voila, mon cher enfant, les préceptes solides que mon honneur & ma conscience me suggerent, & que tu dois suivre, si tu aimes tant soit peu ta fortune.

G R A P I G N A N

Entre deux amis, monsieur Coquiniere, combien votre étude me vaudra-t-elle par an ? là, de bonne foi ?

C O Q U I N I E R E

Cela n'ira pas loin de deux mille francs ; la maison défrayée.

G R A P I G N A N.

Deux mille francs ? Deux mille francs ? Hé si ! vous mocquez-vous ? Ce n'est pas pour avoir un habit d'été à ma femme.

COQUINIERE.

Ho , ho , votre femme le porte donc bien haut ?

GRAPIGNAN.

Et mais , haut comme les autres procureuses. Ma foi , s'il n'y a que cela à gagner , je ne veux point de votre pratique.

COQUINIERE.

Hé , mon Dieu , doucement. Les deux mille francs ne font que le courant de l'étude ; mais le sçavoir faire , & le tour du bâton , valent encore mille bonne pistoles par an.

GRAPIGNAN.

Oh , si cela est , l'affaire change de face. Hé bien , monsieur Coquiniere , gardez le courant de l'étude pour vous , & me vendez seulement le tour du bâton , & le sçavoir faire.

COQUINIERE.

L'un ne va point sans l'autre ; & puisque le contrat est signé , vous allez avoir le tout ensemble. Que vous me remercierez avant qu'il soit un an !

GRAPIGNAN.

Que je ferai de mal avant qu'il soit six mois ! Un chien enragé n'est pas si dangereux qu'un jeune procureur. Malheur à ceux qui tomberont sous ma coupe.

---

SCENE DE L'ETUDE.

*ARLEQUIN* en procureur , nommé  
*GRAPIGNAN* dans son étude dic-  
tant à ses clercs

GRAPIGNAN.

ET pour faire connoître la chicane de  
la demanderesse... de la demanderesse  
produit lesdites quatre pièces sous la cotte G.  
lesquelles... lesquelles...

UN CLERC répétant le dernier mot.  
Cotte G.

GRAPIGNAN.

Vous écrivez bien doucement.

LE CLERC.

Nous n'écrivons pas doucement, mon-  
sieur ; mais vous dictez si vite, qu'on ne peut  
pas vous suivre.

GRAPIGNAN.

On ne peut pas me suivre ! Ho , ho , ne  
vous y trompez pas : je ne veux point de  
clercs céans qui ne fassent quatre-vingt rol-  
les de grosses par jour. On ne peut pas me  
suivre ! Voyons un peu comment vous vous  
y prenez. *Il prend le papier où les clercs ont é-*  
*crit ; & après l'avoir regardé , il dit :* Com-  
ment diable ! Je ne m'étonne pas si vous  
allez si doucement. Vous mettez quatre

mots à une ligne ! Voilà le moyen de faire une bonne maison , ma foi. Que cela ne vous arrive plus , je ne veux pas qu'on mette plus de deux mots & une virgule à chaque ligne. Tu chou , de ce train-là vous enverriez bien-tôt le procureur à l'hôpital. Quatre mots à une ligne , c'est se moquer. *Quand il est à son bureau.* A-t-on envoyé enlever les meubles de ce maître à danser ?

U N C L E R C.

Non , monsieur.

G R A P I G N A N.

Est-ce qu'il prétend payer son terme en gambades ? *Un voleur de grand chemin entre.*

L E V O L E U R.

Monsieur Grapignan est-il là ?

U N C L E R C.

Oui , monsieur , le voilà.

L E V O L E U R à *Grapignan.*

Monsieur , je suis votre serviteur.

G R A P I G N A N.

Monsieur , je suis le vôtre.

L E V O L E U R.

Comme vous êtes le plus honnête homme de tous les procureurs , je viens vous prier de m'aider de votre bon conseil dans une petite affaire qui m'est arrivée.

G R A P I G N A N.

De quoi est-il question ?

L E V O L E U R.

Je marchois sur le grand chemin , quand

Un marchand , monté sur une mazette , m'a heurté fort rudement en passant. Je lui ai dit : A qui en a cet homme-là avec sa roffe ? Lui prenant le parti de son cheval , met pied à terre & dit que son cheval n'étoit pas une roffe. Nous nous gourmons. Et comme il n'étoit pas le plus fort , je le terrasse. Il se leve , & prend la fuite. Il est vrai qu'en nous roulant à terre , il laissa tomber de sa poche vingt-cinq ou trente pistoles.

G R A P I G N A N.

Oh , oh !

L E V O L E U R.

Que je ramassai ; & voyant qu'il avoit gagné au pied , je montai sur son cheval , & je m'en revins comme si de rien n'étoit. Presentement je viens d'apprendre que ce coquin-là , monsieur , fait informer contre moi , comme contre un voleur de grand chemin. Voyez s'il y a la moindre apparence ? Je vous prie de me dire à peu près , où peut bien aller cette affaire ?

G R A P I G N A N.

Ma foi , si cette affaire-là étoit menée un peu chaudement , elle pourroit bien aller tout droit à la greve. Mais il vous faut tirer de là. Quelqu'un a-t-il vu l'action.

L E V O L E U R.

Non , monsieur.

G R A P I G N A N.

Tant mieux : Il faut commencer par fai-

34 *La Matrône d'Ephèse ;*  
re mettre le cheval sous la clef : car si ce marchand venoit à le découvrir , n'ayant pas d'autres témoins , il ne manqueroit pas de le faire interroger sur faits & articles , & vous seriez un homme perdu.

L E V O L E U R .

Il n'y a rien à craindre , monsieur. C'est une roffe qui ne peut pas desserrer les dents.

G R A P I G N A N .

Ne vous y fiez pas , nous voyons tous les jours des témoins muets , faire bravement rouer leur homme.

L E V O L E U R .

Diable !

G R A P I G N A N .

Ca , ça , sans perdre plus de temps , il faut commencer par faire informer les premiers & avoir des témoins , à quel prix que ce soit.

L E V O L E U R .

Mais il n'y avoit personne sur le grand chemin dans ce temps-là ?

G R A P I G N A N .

Allez , allez , nous y en ferons bien trouver . . . Je songe à deux bas Normans , qui travaillent ordinairement pour moi ; mais ils ne se rembarqueront qu'à bonnes enseignes ; car ils sortent d'une affaire , où sans moi . . . vous m'entendez bien ! *Il met la main à son cou , faisant connoître qu'ils auroient été pendus.* Ainsi les témoins seront terriblement chers cette année.

LE VOLEUR.

Et d'où vient ce malheur ?

GRAPIGNAN.

C'est qu'on ne leur fait point de quartier ;  
& qu'on en pend autant qu'on en découvre.

LE VOLEUR.

Qu'à l'argent ne tienne , monsieur , voilà  
ma bourse avec vingt-quatre pistoles.

GRAPIGNAN.

Hé, hé, voilà tout au plus pour un témoin ;  
& ils font deux. Voyez . . . . . N'avez-vous  
pas quelque nippe , quelque bijou , quelque  
vieux diamant ? Dans ces fortes d'occasions,  
il faut se faigner.

LE VOLEUR.

Voici encore un diamant de vingt pisto-  
les , & une montre qui en peut bien valoir  
douze. GRAPIGNAN.

Je pourrai bien , pour l'amour de vous ,  
avancer cinq ou six pistoles de mon argent ,  
& après cela nous compterons.

LE VOLEUR.

Faites, monsieur. Je remets tout entre vos  
mains , & m'abandonne à votre discrétion.

GRAPIGNAN.

Allez , laissez-moi faire. Ce fera un grand  
hasard , si avec mes deux temoins , je n'en-  
voye votre marchand aux galeres. *Le Vo-*  
*leur s'en va , & Grapignan qui avoit déjà exami-*  
*né sa brandebourg , le rappelle , St , st , mon-*  
*sieur , un petit mot. Vous avez là une bran-*



debourg fort remarquable ; les archers sont alertes , votre partie pourroit vous avoir vu entrer ceans , vous y guetter & vous faire prendre à la sortie. Croyez-moi, pour éviter les malheurs , laissez-là ici , & je mettrai votre affaire en bon train.

LE VOLEUR *donnant sa brandebourg à Grapignan.*

Au moins , monsieur , prenez garde qu'elle ne soit perdue.

G R A P I G N A N.

Ho , ne craignez rien : Je vais la faire parapher , *ne varietur.* Après que le Voleur est parti. Une montre ! une brandebourg ! vingt pistoles , & un diamant ! Ne vaut-il pas mieux que je profite de cela qu'un prévôt ? Car aussi bien ce coquin-là va se faire rouer au premier jour. *Comme il veut s'asseoir à son bureau, un sergent nommé Maraudin, entre dans l'étude.*

M A R A U D I N.

Monsieur Grapignan est-il ici ?

G R A P I G N A N *apercevant Maraudin.*

Ah , morbleu, monsieur Maraudin, vous avez joué à me perdre.

M A R A U D I N.

Comment donc ?

G R A P I G N A N.

Je vous avois prié de faire un commandement de 1647 , pour cette affaire qui est sur le bureau.

M A R A U D I N.

Et ne l'ai-je pas fait , & au plus vite.

GRAPIGNAN.

Et oui de par tous les diables , vous l'avez fait : mais au lieu de la datter d'un jour utile , vous l'avez datté d'un Dimanche.

MARAUDIN.

Il est vrai que je n'avois point d'almanach de l'année 1647. & je mis la datte à la boulevard.

GRAPIGNAN.

Que diable n'en veniez-vous prendre un chez-moi ? Vous savez que j'en ai de plus de cent années de suite.

MARAUDIN.

J'avoue que j'ai tort : mais une autrefois je ferai plus circonfpect.

GRAPIGNAN.

Cependant si les juges s'alloient appercevoir de ce petit manége , ils ne manqueroient pas de dire que je suis un fripon ; & vous savez en votre conscience , que ce que j'en ai fait , n'a été que pour vous obliger , & pour faire gagner ma partie ; car sans cela , le procès étoit flambé. A propos , monsieur Maraudin , souvenez-vous que dans le decret de ces marchands de bois , j'occupe pour neuf personnes , sous le nom des procureurs que je vous ai nommé ce matin. Que les significations aillent un peu de bel air.

MARAUDIN.

Ne vous mettez pas en peine , je ferai ma charge. De ce train là vous allez faire une bonne maison.

G R A P I G N A N.

Les cinq ou six premières années on travaille un peu chaudement à ses affaires.

M A R A U D I N.

Garre le heurt.

G R A P I G N A N.

Bon , bon , garre le heurt ! Mon ami , il n'est rien tel que d'établir sa fortune. Après on se fait des amis , & on tâche à devenir marguillier.

M A R A U D I N.

Vous marguillier ! vous marguillier !

G R A P I G N A N.

Très - assurément marguillier. C'est un très-bon vernis sur la réputation d'un procureur.

M A R A U D I N *en sortant.*

Ho le franc scelerat ! le franc scelerat !

G R A P I G N A N.

Il faudra que je me défasse de ce fripon-là , il gateroit toutes mes affaires. Voyez un peu quelle brutalité ! Datter une fauffeté d'un Dimanche ! *Etant à son bureau.* Ce marchand de vin m'a-t-il envoyé les deux demi-muids qu'il m'avoit promis.

U N C L E R C.

Non , monsieur.

G R A P I G N A N.

Et bien , son affaire ira comme je boirai.

U N C L E R C.

Un page , monsieur , demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Un page ! La mode en est-elle donc revenue ? Ces gens ont-ils des affaires ? N'est-ce point quelque mauvais train qu'on a délogé ? C'est peut-être aussi quelque enfant de bonne maison , qui voyant qu'il n'y a plus rien à faire auprès des gens de qualité, me vient demander une place dans mon étude : mais je n'en ai point à lui donner. Faites-le entrer. *Le page entre.*

LE PAGE.

Monseigneur le marquis de Grimouche ; monsieur , qui demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Qui ?

LE PAGE.

Je vous dis que monsieur le marquis de Grimouche demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Si ce n'est pas pour longtemps, qu'il vienne. *Après que le page est sorti , Grapignan continue.* Visites de marquis n'achalandent gueres une étude : car outre que ces gens-là sont fort ignorans en affaires , c'est qu'ils empêchent un procureur de faire les siennes. *Le Marquis entre.*

LE MARQUIS.

Hé bonjour , monsieur Grapignan , bonjour monsieur Grapignan. Que je suis gros de vous voir ! Je me fais un vrai plaisir de vous embrasser , & sans une grosse affaire

20 *La Matrône d'Ephèse,*

qui m'a un peu derangé, je n'aurois pas été si longtems sans vous temoigner combien je suis dans vos interêts. Touchez-là , monsieur Grapignan. *Il lui donne la main.* Au pied de la lettre vous n'avez pas un meilleur , ni un plus chaud ami que moi. Dieu fait , morbleu , comme je m'en explique !

GRAPIGNAN.

Monsieur le marquis , vous feriez bien mieux de vous expliquer sur certains frais qui me sont dus. Vous autres gens de qualité , quand vous avez frapé deux fois sur l'épaule d'un procureur , vous croyez que c'est de l'argent comptant , & qu'un peu de bienveillance acquitte toutes vos dettes. Monsieur le marquis , on ne nourrit pas quatre clerks avec des complimens ; & nous autres procureurs nous n'écrivons que pour toucher de l'argent.

LE MARQUIS.

Je le fai bien : mais dieu merci je ne vous dois plus rien.

GRAPIGNAN.

Vous ne me devez plus rien ! Et cette requête de salvation de trente rolles de grosse , qui me les payera ? Vous savez que j'y ai passé deux nuits. *Aux clerks.* Hola , vous autres , où est la requête de monsieur le marquis ? *Il va prendre la requête , & puis revient.*

LE MARQUIS.

Hé bien ! Combien est ce qu'il vous faut ?

ou *Arlequin Grapignan.*

GRAPIGNAN.

Comme les gens de qualité n'ont pas plus d'argent qu'il ne leur en faut , & que d'ailleurs vous me faites la grace de m'aimer , je ne prendrai que vingt fols du rolle , il y a trente rolles ; ce font trente francs.

LE MARQUIS.

Quoique le jeu m'ait un peu coulé à fond , s'il n'y a que cela j'ai encore de quoi payer. Tenez , monsieur Grapignan : Voila une piece de quatre pistoles. Prenez dix écus , & me rendez quatorze francs. *Grapignan songe en tenant la piece entre ses mains : le marquis lui dit : Quoi vous songez ?*

GRAPIGNAN.

Je songe qu'il ne vous faut rien rendre.

LE MARQUIS.

Il ne me faut rien rendre ! Ne m'avez-vous pas dit , qu'il ne vous falloit que vingt fols du rolle ?

GRAPIGNAN.

Oui.

LE MARQUIS.

De votre propre aveu la requête n'a que trente rolles , qui font trente francs.

GRAPIGNAN.

Cela est vrai.

LE MARQUIS.

Je vous en donne quarante-quatre.

GRAPIGNAN.

J'en demeure d'accord.

LE MARQUIS.

Il me semble donc que je compte bien quand je vous redemande quatorze francs.

GRAPIGNAN.

Vous comptez bien : mais vous redemandez mal. Quand je fis votre requête le rapporteur étoit si hâté de juger, que je fus obligé d'entasser vos raisons les unes sur les autres, & de mettre en trente rolles, ce qui ne pouvoit tenir qu'en quarante-quatre. Presentement que l'affaire est jugée, & que nous avons du temps de reste, je m'en vais faire étendre vos défenses, & faire ajouter à cette requête, les quatorze rolles qui y manquent. *Aux Clercs.* Hola vous autres, qu'on me broche vîtement quatorze rolles de grosse pour ajouter à la requête de monsieur le marquis. Je pense qu'il y en a là de tout faits ?

LE MARQUIS.

Non, monsieur Grapignan, puisque mon affaire est jugée, pourquoi y ajouter quelque chose.

GRAPIGNAN.

Ce n'est pas par intérêt ce que j'en fais, c'est pour mon honneur. Je ne veux pas qu'il sorte une piece d'écriture de mon étude, sans que j'y aye donné la dernière main. Attendez : cela va être fait toute à l'heure.

LE MARQUIS.

Non, mon ami, je ne puis attendre. Je

cours le bal cette nuit ; j'étois venu même pour vous parler d'une affaire , mais ce sera une autre fois. Adieu donc mon ami.

G R A P I G N A N.

Laissez donc un de vos gens pour emporter la requête.

LE M A R Q U I S.

Un de mes gens ? Quoi j'irois dans les rues avec trois laquais ? Et monsieur Grapignan , vous vous moquez : on me croiroit à l'hôpital. Adieu mon cher , un peu de part en vos bonnes graces , je vous en prie.

G R A P I G N A N.

Vous la prendrez donc en passant.

LE M A R Q U I S.

Oui , oui. Serviteur.

G R A P I G N A N.

Il faut avouer que l'argent devient bien rare parmi les gens de qualité ; un marquis à page , demander un miserable reste de quatorze francs ! *Le chapelier entre , après que Grapignan est assis à son bureau.*

LE C H A P E L I E R.

Bon jour , monsieur Grapignan.

G R A P I G N A N

*Après avoir regardé le chapelier , dit aux clercs :*

Qu'on me prenne demain quinze appointemens sur ces quinze dossiers.

LE C H A P E L I E R.

Bonjour , monsieur Grapignan. Mon affaire est-elle jugée ?



74 *La Matrone d'Ephèse ;*  
GRAPIGNAN regardant brusquement le chapelier.

Non.

LE CHAPELIER.

Comment , monsieur ! Et pourquoi ?

GRAPIGNAN.

Parce que votre affaire ne vaut pas le diable.

LE CHAPELIER.

Mon affaire ne vaut pas le diable ! Voilà bien autre chose , ma foi !

GRAPIGNAN.

Non pas le diable , ce qu'on appelle pas le diable , & que je n'y veux pas travailler.

LE CHAPELIER.

Et que deviendra le chapeau de castor que j'ai donné au secrétaire de mon rapporteur.

GRAPIGNAN.

Un chapeau de castor : Vrai castor ?

LE CHAPELIER

Des meilleurs qui se fassent. En voici le pareil que je rapporte chez moi.

GRAPIGNAN se leve , prend le chapeau des mains du chapelier , & après l'avoir bien manié , dit :

A propos de votre affaire , n'est-ce pas un Patiflier avec qui vous avez eu du bruit dans la rue ?

LE CHAPELIER.

Oui , monsieur.

GRAPIGNAN.

*ou Arlequin Grapignan.*

41

GRAPIGNAN.

Et qui vous a frappé ?

LE CHAPELIER.

Oui , monsieur.

GRAPIGNAN.

Vous avez rendu votre plainte chez le  
commiffaire du quartier.

LE CHAPELIER.

Vraiment , je le crois.

GRAPIGNAN *mettant le castor sur sa tête.*

Je me remets votre affaire. Votre affaire  
est bonne , & je la gagnerai.

LE CHAPELIER.

Que je vous aurai d'obligation !

GRAPIGNAN.

Presentement que je l'ai en tête , je vous  
assure que je la gagnerai. Laissez-moi seule-  
ment quatre pistoles pour commencer les  
informations.

LE CHAPELIER.

Très-volontiers , mais au moins , mon-  
sieur , que je n'en aye pas le démenti.

GRAPIGNAN.

Tenez-moi pour le plus grand fripon de  
tous les procureurs , si je ne vous en fais pas  
sortir à votre honneur.

LE CHAPELIER *voulant reprendre  
son castor de dessus la tête de Grapignan.*

Monsieur , le chapeau ?

GRAPIGNAN *l'empêchant , & le re-  
poussant hors de son étude.*

*Tome I.*

D

Allez vous-en , vous dis-je.

LE CHAPELIER.

Mais le chapeau. . . . .

GRAPIGNAN.

Demeurez en repos.

LE CHAPELIER.

Il est de commande , & il faut que je  
l'aïlle porter.

GRAPIGNAN.

Ne vous embarrassez point. Allez. Je  
m'en vais lui faire fermer sa boutique à per-  
petuité.

LE CHAPELIER.

Il est pour un homme qui. . . . .

GRAPIGNAN.

Je vous dis encore un coup que j'ai votre  
affaire en tête , & qu'elle n'en sortira point.

*Seul.* C'est un perou que l'étude d'un procu-  
reur. *Aux Clercs.* A-t-on achevé cette re-  
quête. UN CLERC.

Il y a déjà cent rolles de faits.

GRAPIGNAN.

Achevez le reste en diligence : car on dit  
que les parties sont en terme d'accommo-  
dement. *Un patissier entre.*

LE PATISSIER.

Mon sieur Grapignan y est-il ?

UN CLERC.

Oui , monsieur.

LE PATISSIER.

Bonjour , monsieur ; pourrai-je vous dire  
un petit mot ?

GRAPIGNAN.

Bon jour , mon maitre , qui a-t-il pour votre service ?

LE PATISSIER.

Je voudrois bien vous parler d'une affaire. ....

GRAPIGNAN *voyant un garçon qui porte quelque chose , lui dit :*

Approche , mon ami , approche : au pâtissier ; ça , monsieur , qu'y a t'il ?

LE PATISSIER.

On m'a dit , monsieur , que vous étiez procureur contre moi dans une petite affaire qui m'est arrivée.

GRAPIGNAN.

Qui est votre partie ?

LE PATISSIER.

C'est un chapelier.

GRAPIGNAN.

Tenez , il ne fait que de sortir d'ici.

LE PATISSIER.

Ah , monsieur , c'est un méchant homme !

GRAPIGNAN.

Bon ! à qui le dites vous ? Je n'ai jamais vu un homme plus acharné aux procès.

LE PATISSIER.

Il se vante par tout qu'il me fera faire amende honorable.

GRAPIGNAN.

Il fera bien pis , si je le laisse faire. Mais

D ij

je ne veux pas qu'il pousse à bout un honnête homme comme vous.

LE PATISSIER.

Je viens vous prier de retenir un peu vos poursuites , à son garçon qui tient quelque chose de couvert. Approche, Champagne. *A Grapignan.* C'est monsieur , un petit plat de mon métier que je vous apporte.

GRAPIGNAN *regardant le pâté.*

C'est toujours quelque chose : mais , mon ami , le criminel va diablement vite , & il y a déjà bien du papier de brouillé.

LE PATISSIER.

Ah , monsieur , je m'en vais vous rendre sur le champ tout l'argent que vous avez déboursé.

GRAPIGNAN.

Vous ne sauriez mieux faire. Ecoutez , je ne suis pas un tiran , & je vous en sortirai pour peu de chose.

LE PATISSIER *ouvrant sa bourse , & la lui présentant :*

Tenez , monsieur , prenez par où il vous plaira.

GRAPIGNAN.

Ah , vous me comblez ! & puisque vous en agissez si honnêtement , je ne prendrai que vingt écus. Vous voyez que ce n'est pas le papier.

LE PATISSIER.

Monsieur , je ne regarde point après vous.

Je vous prie seulement de tirer mon affaire en longueur.

G R A P I G N A N.

Laissez-moi faire, je vais vous mettre avec mes pensionnaires.

L E P A T I S S I E R.

Qui sont-ils vos pensionnaires, monsieur? G R A P I G N A N.

Ce sont d'honnêtes gens comme vous, qui me lient les mains, en me donnant tous les ans quelque chose pour les laisser en repos. Les uns cent pistoles, les autres quatre cents livres; qui cent écus; plus ou moins, selon les affaires. Voyez-vous ce gros facta? C'est contre un homme de la première qualité, que je laisse jouir en paix de tout son bien à la barbe de ses créanciers. Ce seroit une terrible chose si nous faisons tout le mal que nous pouvons faire. Il faut être humain en certaines occasions, & ne pas pousser à bout des gens qui s'aident, & qui viennent au devant de vous.

L E P A T I S S I E R.

Dieu vous conserve, monsieur Grapignan, pour tous ceux à qui vous rendez service.

G R A P I G N A N.

Vous êtes bien-heureux d'être tombé entre mes mains.

L E P A T I S S I E R.

Adieu, monsieur. Tirez mon affaire en longueur.

*La Matrône d'Ephèse,*  
G R A P I G N A N.

Allez , je vous repond que d'un an d'ici il ne sera fait une pance d'a contre vous. *Seul.* Encore vingt écus ! Mais si cela continue, il me faudra un coffre fort. *Aux clerks.* Vous jasez au lieu de travailler à cette requête: Parbleu, vous ne mangerez que des fèves & de la morue. *Une vieille plaideuse entre.*

L A V I E I L L E.

Que deviendrai-je , bon Dieu ! Je suis perdue. Ha , maudit Grapignan , tu es cause de mon malheur !

G R A P I G N A N.

A qui en a cette folle là ?

L A V I E I L L E.

Après m'avoir ruinée , tu me traites de folle , voleur ! Je t'étranglerai.

G R A P I G N A N.

Ah, point d'emportement, s'il vous plait.

L A V I E I L L E.

En peut-on trop avoir contre un coquin qui me jure que ma cause est bonne ; & je viens de la perdre avec dépens.

G R A P I G N A N.

Cela n'empêche pas qu'elle ne soit bonne , mais je dis bonne , & une des meilleures de mon étude : J'en ai déjà touché plus de huit cens francs.

L A V I E I L L E.

Fripon , voila donc l'endroit par où tu la trouves bonne ?

G R A P I G N A N.

Ah , que de babil ! Si vous n'étiez pas si colere, je vous ferois voir au doigt & à l'œil que vous gagnez votre cause en perdant votre procès. Mais comme je suis un fripon ...

L A V I E I L L E.

Ne vous dis-je pas ! j'aurois tort d'avoir perdu mon procès !

G R A P I G N A N.

Vous avez tort de n'être qu'une ignorante ; & vous ne meritiez pas de tomber en des mains aussi affectionnées que les miennes : il y a mille procureurs étourdis qui auroient gâté votre affaire en vous la faisant gagner ; mais moi , par ma prudence , je vous enrichis en vous la faisant perdre.

L A V I E I L L E.

Grand-merci.

G R A P I G N A N.

C'est une chose pitoyable , de voir comme on traite aujourd'huy les gens d'honneur de notre profession. Nous avons beau écrire jour & nuit , avancer notre argent , perdre notre tems : bon , au bout de tout cela , les procureurs sont encore des fripons. Voila en un seul mot toute la recompense de nos peines.

L A V I E I L L E.

Mais faites-moi donc voir par où je vous suis redevable ?



*La Matrone d'Ephese,*  
G R A P I G N A N.

Par où ? Et n'est-ce pas un vrai coup d'ami d'avoir tiré la principale pièce de votre sac , pour en faire un moyen infallible de requête civile contre l'arrêt d'aujourd'hui ? Vous pleurez presentement : mais que vous rirez à gorge déployée dans cinq ou six ans d'ici , quand la requête civile sera gagnée , & qu'il y aura de bons gros dommages & interêts à toucher , qui excéderont deux fois la somme qui vous est due ! Je sai bien qu'il n'y aura rien à perdre pour moi : mais enfin le procureur est un fripon.

L A V I E I L L E.

Ah, monsieur Grapignan, je ne veux point tâter de requête civile.

G R A P I G N A N.

Que vous êtes folle ! sans requête civile, une affaire n'a point de gout. C'est la rocambole du procès.

L A V I E I L L E.

Gardez votre ragout pour quelque plaideuse plus friande. Pour moi , j'aime mieux m'accomoder , & passer une transaction qui termine toutes mes affaires.

G R A P I G N A N.

Qui termine toutes vos affaires ! Et combien y a-t-il que vous plaidez , ne vous deplaïse ?

L A V I E I L L E.

Il y a déjà treize ans ; & me voilà, dieu

merci & vous , aussi avancée que le premier jour.

**G R A P I G N A N.**

Quoi ! il n'y a que treize ans ? je ne m'étonne pas si vous n'êtes qu'une novice. Ho, ça , ça , il faut avoir pitié de vous.

**L A V I E I L L E.**

Il n'y a pitié qui tienne , monsieur , je veux m'accommoder.

**G R A P I G N A N.**

Ce ne sera pas de mon avis , toujours.

**L A V I E I L L E.**

Et pourquoi ?

**G R A P I G N A N.**

Parce qu'un procureur , qui fait son métier , ne consent jamais ni arbitrage ni transaction : ce sont nos premiers élémens.

**L A V I E I L L E.**

Quoi , si je vous priois de m'en dresser une ?

**G R A P I G N A N.**

Vous auriez beau m'en prier , je ne pourrais pas le faire en conscience.

**L A V I E I L L E.**

Mais. . . . .

**G R A P I G N A N.**

Mais cela est directement contraire aux statuts de notre communauté. Malepeste , j'aurois tous mes confreres à dos , s'ils alloient découvrir qu'à mon âge j'eusse donné les mains à quelque accommodement. C'est

tout ce que pourroit faire un de nos anciens à l'agonie : Encore y regarderoit-il à deux fois , oui.

L A V I E I L L E.

Sur ce pied-là , monsieur Grapignan , il faut donc que je plaide toute ma vie malgré moi ?

G R A P I G N A N.

Sur ce pied-là , mademoiselle , il faut croire aveuglément ceux qui ont soin de vos affaires , me laisser 450 livres pour la consignation de la requête civile , & au sortir d'ici vous aller mettre au lit. Vous avez assez fait de vacarme pour prendre un peu de repos. *Tout ce qui suit , se dit dans le temps que la vieille tire sa bourse.* Il faut avouer que je n'ai guere de fiel après les injures . . . . . mais je mets tout cela sous les pieds : Le ciel m'est témoin avec combien d'honneur je fais ma charge.

L A V I E I L L E.

Bailler encore 450 livres , après tout ce que j'ai déjà déboursé.

G R A P I G N A N.

Patience , *En prenant la bourse ,* le temps de la recolte viendra.

L A V I E I L L E.

On a beau se fâcher contre ces bourreaux de procureurs , ils attrapent toujours votre argent. Dans le desespoir où je suis , je souhaiterois avoir donné mon bien à quelque honnête homme qui m'en fit jouir en pa-

*ou Arlequin Grapignan.* 55

tience le reste de mes jours: car à la fin il faudra que je me marie pour être en repos.

G R A P I G N A N.

Et combien avez-vous de bien à peu près, mademoiselle ?

L A V I E I L L E.

Ce que j'ai de bien ? J'ai trois cens mille bonnes livres. Est-ce que vous ne le savez pas bien ? Vous en avez tous les papiers entre vos mains.

G R A P I G N A N.

Trois cens mille livres ! Malpeste quelle aubeine ! Croyez-moi, mademoiselle, vous ne sauriez mieux faire que de m'épouser.

L A V I E I L L E.

Bon, vous épouser ! On dit que vous êtes marié avec la matrone.

G R A P I G N A N.

Ce n'est qu'en attendant mieux. Et quel âge avez-vous à peu près ?

L A V I E I L L E.

Quel âge ? & mais, j'ai à peu près quatre-vingt ans. G R A P I G N A N.

Ho, ho, pour trois ou quatre ans qu'il vous reste encore à vivre, il faut vous les faire passer joyeusement.

L A V I E I L L E.

Mais monsieur Grapignan, en vous épousant, si la matrone reprend sa charge ?

G R A P I G N A N.

Ho diable, j'y ai mis bon ordre. Le con-

trat n'est pas fait en faveur de mariage. C'est une vente pure & simple de la charge , où j'ai fait mettre : compté , nommé & delivré des deniers dudit sieur Grapignan. Diable , cela tient comme teigne.

L A V I E I L L E .

Mais , monsieur Grapignan . . . . là . . . . m'aimez-vous du fond du cœur ?

G R A P I G N A N .

Si je vous aime ? Belle demande ! Peut-on haïr une femme qui donne trois cens mille livres en mariage ? Je vous adorerais. *La Matrône arrive , qui ayant entendu les dernieres paroles de Grapignan à la vieille , dit d'un ton de colere : Tu l'adoreras , traître ?*

G R A P I G N A N *sans s'étonner.*

Madame , on prend son bon quand on le trouve. Vous avez fait pendre le défunt pour moi , vous pourriez bien me faire rouer pour un autre , oui.

L A M A T R O N E *désespérée.*

*Ha che pur troppo conosco questi esser un gastigo d'al Cielo. Torno à deplorar la mia sventura. Elle s'en va.*

G R A P I G N A N .

*Après que la Matrône est sortie , il va à la vieille , lui met une fontange , & la prend par le bras , en lui disant : Allons , prenons le chemin de la nôce. Le chapelier & le patissier entrent , & prennent Grapignan au collet , l'un d'un côté & l'autre de l'autre.*

LE CHAPELIER.

Trouveriez-vous bon auparavant de vous soulager de mon chapeau de castor & de mes quatre pistoles? il faut rendre gorge, monsieur le fripon.

LE PATISSIER.

Allons, monsieur Grapignan, de bonne grace, sans vous faire presser, rendez-moi mes vingt écus. Diable! Vos pensions sont bien chères!

LA VIEILLE.

Voilà un assés bon préparatif de nôces.

GRAPIGNAN.

Hé, messieurs, ne me perdez point à la veille de mes nôces. J'aime mieux faire vos affaires gratis.

LE CHAPELIER.

Quoi, fripon, tu voudrois que nous t'aidassions à tromper une femme?

LE PATISSIER.

Non, non, il faut que tout à l'heure justice en soit faite.

LA VIEILLE.

Voilà de bien honnêtes gens!

LE PATISSIER.

Bon, monsieur le Bailly vient ici fort à propos. *Il entre.*

LE BAILLY.

Qu'est-ceci, mes enfans?

LE CHAPELIER.

Ce n'est pas grand'chose : il ne s'agit que

58 *La Matrône d'Ephèse ;*  
de faire pendre un procureur , fripon s'en-  
tend. LA VIEILLE.

Cela va sans dire.

LE BAILLY.

Il y a donc un grand desordre dans cette profession ? J'en cherche un qui fait plus de mal lui seul que tous les autres ensemble. Notre greffe n'est rempli que de plaintes & d'informations contre lui.

GRAPIGNAN.

Franchement , monsieur le Bailly , il y a bien des fripons dans notre metier : il n'en faut que trois ou quatre , pour décrier tous les autres.

LE BAILLY.

Celui que je cherche s'appelle Gra. . . . .  
pian , gramian , gra. . . . .

LE CHAPELIER.

Grapignan ?

LE BAILLY.

Justement.

GRAPIGNAN.

Ouf !

LE PATISSIER.

Le voilà , monsieur.

LE BAILLY.

Quoi , c'est-là ce fameux fripon ?

GRAPIGNAN.

Hé , monsieur , pour l'honneur du corps. . . .

LE BAILLY.

C'est justement pour l'honneur du corps

*ou Arlequin Grapignan.* 59

qu'il te faut pendre tout à l'heure. Il faut châtier un scelerat qui deshonore messieurs les procureurs. La potence est toute dressée. Allons vite, qu'on l'emmene.

GRAPIGNAN *en s'en allant.*

Monsieur Coquiniere me l'a baillé belle avec son carosse. De ce train-là je n'irai qu'en charette.

LA VIEILLE.

*Après que tout le monde est sorti.* Un quart d'heure plus tard, mes trois cens mille livres s'en alloient au gibet avec le procureur.



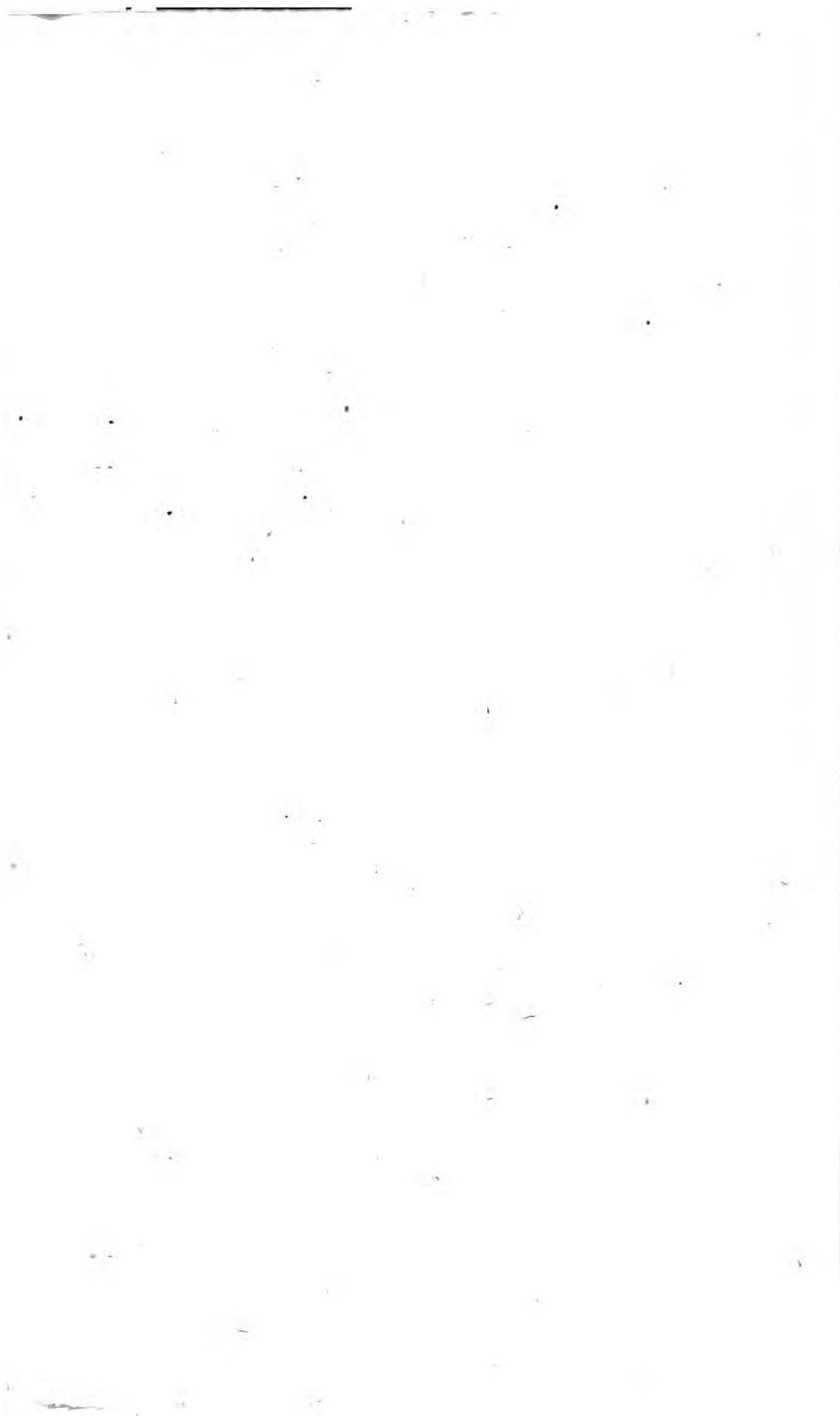


ARLEQUIN  
LINGERE  
DU PALAIS.

*COMEDIE EN TROIS ACTES*

Mise au théâtre par Monsieur D\*\*\*\* &  
representée pour la première fois par les  
Comediens Italiens du Roi dans leur  
hôtel de Bourgogne , le 4 Octobre  
1682.

SCENES







SCENES FRANCOISES  
 D'ARLEQUIN<sup>3</sup>  
 LINGERE DU PALAIS.

---

SCENE DE LA LINGERE  
 ET DU LIMONADIER.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

*Arlequin habillé moitié en femme & moitié en homme , paroît dans le fond d'une boutique de lingere , contigue à celle d'un limonadier.*

ARLEQUIN

*Se montrant du côté de l'habit de femme , & contrefaisant la lingere , crie :*

**D**

Es chemises , des cravates , des caleçons , des torchons , messieurs.

PASQUARIEL.

Voici justement une boutique de lingere. J'ai affaire de quelque peu de linge : je veux voir si elle n'auroit point ce qu'il me faut.

Tome I.

E

A R L E Q U I N.

Venez voir chés nous , monsieur. De très belle toile de Hollande, de beaux chauffons à l'épreuve de la sueur.

P A S Q U A R I E L *prenant une chemise qu'il trouve sur le comptoir , & regardant Arlequin , dit :*

Je serois ravi d'acheter quelque chose chés vous. *A part.* Cette fille-là est jolie , bien faite. Les beaux yeux bleus !

A R L E Q U I N *qui n'a entendu queles derniere s paroles.*

Du bleu, monsieur ? Je vous garantis qu'il n'y en a point dans ma toile.

P A S Q U A R I E L *regardant la chemise.*

Cette chemise m'accommoderoit assés , mais je la crois trop petite.

A R L E Q U I N.

Petite , monsieur ? Vous n'y pensez pas , elle a trois quartiers & demi de haut.

P A S Q U A R I E L *regardant Arlequin , dit à part.*

Le beau nez !

A R L E Q U I N.

Oh pour bien aunié , ne vous mettez pas en peine , mon aune a à peu près d'un douze plus que les autres.

P A S Q U A R I E L.

Combien en voulez-vous ?

A R L E Q U I N.

Elle vous coutera dix écus , fans vous urf aire.

P A S Q U A R I E L.

Dix écus !

A R L E Q U I N.

Oui , monsieur , c'est en conscience , je n'y gagne qu'une livre par fol.

P A S Q U A R I E L.

Je vous en donnerai trente fols.

A R L E Q U I N.

Trente fols ! On voit bien que vous n'êtes pas accoutumé à porter des chemises.

P A S Q U A R I E L.

Tenez , voila un écu fans marchander : si vous pouvez , ne me laissez pas aller ailleurs.

A R L E Q U I N.

Ca , ça , prenez-là , mais à condition que vous me ferez l'honneur de me revenir voir. C'est à l'enfeigne de la pucelle. C'est moi , monsieur , qui fournis des layettes pour tous les enfans des eunuques du grand ferrail.

P A S Q U A R I E L.

Comment vous appelez-vous ?

A R L E Q U I N.

Je m'appelle la belle Angelique , à votre service.

P A S Q U A R I E L.

Je vous suis obligé. A l'honneur de vous revoir.

A R L E Q U I N

*Se tourne du côté de l'habit d'homme , & paroît dans la boutique du limonadier , où il crie :*

64 *La Lingere du Palais.*

Des biscuits , de la limonade , des macarons , du café , du chocolat à la glace , messieurs. *Vers Pasquariel.* St , st , monsieur ? *Pasquariel se tourne.* Un petit mot , s'il vous plaît. *Pasquariel s'approche.* Apparemment , monsieur , que vous êtes étranger ? Ne vous amusez pas à cette peste de gueuse-là , elle vous duppera. Sa boutique n'est remplie que de plumets , de breteurs , & de petits collets. *Pasquariel hausse les épaules d'étonnement.* Dans ce moment *Alequin rentre dans la boutique de la lingere , & y paroissant du côté de l'habit de femme , prend Pasquariel par le bras , & lui dit :* Qu'est-ce que cet empoisonneur du genre humain vous conte ? Voilà encore un plaissant coquin pour me traiter de gueuse : Qu'est-ce que la boutique d'un limonadier , mon ami ? Deux seaux d'eau , deux citrons , & un once de sucre la composent. *Pasquariel veut parler , aussitôt Arlequin rentre dans l'autre boutique , & paroît en limonadier.*

*A R L E Q U I N vers la lingere.*

Il est vrai qu'une lingere est bien mieux fournie : De trente paquets qui sont dans sa boutique , il n'y en a pas quatre pleins de marchandises. Témoin cet âne , qui étant l'autre jour attaché à ta porte , en mangea six qui n'étoient remplis que de foin.

*P A S Q U A R I E L au limonadier.*

Mais , monsieur. . . .

**A R L E Q U I N** *en lingere , toujours vers le limonadier.*

Comme tu donnes à boire , je suis bien aise de donner à manger ; car qui boit de l'eau , peut bien manger du foin.

**P A S Q U A R I E L** *à la lingere.*

Mais madame. . . . .

**A R L E Q U I N** *en limonadier , toujours vers la lingere.*

Tais-toi , vendeuse de point d'Angleterre fait à Paris.

**P A S Q U A R I E L.**

Encore. . . . .

**A R L E Q U I N** *en lingere.*

Tas-toi , vendeur de limonade à la Romaine. Pour qu'elle en fût , il faudroit que Rome eût été bâtie dans la riviere de Seine.

**P A S Q U A R I E L.**

Hé , de grace. . . . .

**A R L E Q U I N** *en lingere.*

Ce ne seroit donc pas chez toi , car tu n'es guere faine. On fait bien de tes nouvelles, va.

**P A S Q U A R I E L.**

N'écoutez pas. . . . .

**A R L E Q U I N** *en lingere.*

Va vendeur de café du Levant. Va-t-en vendre au couchant ; car tu es bien foul.

**P A S Q U A R I E L.**

Il ne faut pas. . . . .

**A R L E Q U I N** *en limonadier.*

Tu as la langue bien longue ; si ton au-



ne en étoit de même , les marchands nes'en plaineroient pas comme ils font.

P A S Q U A R I E L.

Encore faut-il. . . . .

A R L E Q U I N *en lingere.*

Je te vais montrer que mon aune est de mesure. *Il prend l'aune , & feignant d'en donner un coup au limonadier , il frappe Pasquariel.*

P A S Q U A R I E L.

Oh , par ma foi , c'en est trop.

A R L E Q U I N *en limonadier.*

Oui ! Oh je t'apprendrai à lever la main sur un homme comme moi. *Il prend un pot de fayence , & feignant de le jeter à la lingere , il le jette à la tête de Pasquariel. Après deux ou trois répétitions du même lazzi , Arlequin sort en limonadier ; & comme s'il vouloit sauter sur la lingere , il se tourne tantôt d'un côté & tantôt de l'autre : en sorte que Pasquariel qui le voit bomme d'un côté & femme de l'autre , & qui les croit veritablement aux prises , s'empresse à les separer , & reçoit plusieurs coups. Après quoz Arlequin se retire en riant , & laisse Pasquariel par terre , qui dit , après s'être relevé : Voilà des gens bien animez l'un contre l'autre ! & s'en va.*

---

SCENE DE LA NOURRICE,  
*PASQUARIEL, LE DOCTEUR,*  
*ARLEQUIN.*

*Arlequin en nourrice , suivi d'un homme  
qui conduit un âne , sur lequel est un berceau.*

*ARLEQUIN au Docteur.*

**B** On jour , monsieur.

**LE DOCTEUR.**

Bon jour , ma mie , que demandez-vous ?

**ARLEQUIN.**

Monsieur , je cherche un nommé Pasquariel : C'est que je suis la nourrice d'un de ses petits enfans , & pour l'amour de lui j'ai perdu ma fortune , mon bon monsieur.

**LE DOCTEUR.**

Comment donc ?

**ARLEQUIN.**

Helas , quand j'y songe je suis toute hors de moi ! Je devois nourrir le fils de la republique de Raguse : & . . . ha , ha , ha. *Il pleure.*

**LE DOCTEUR.**

Tenez , madame , consolez-vous , voilà monsieur Pasquariel.

**ARLEQUIN à Pasquariel.**

Ha , bon jour , monsieur ; vraiment voilà qui est bien honnête , demeurer trois ans

fans demander des nouvelles de son enfant !  
fi , cela crie vengeance !

P A S Q U A R I E L.

Qu'est-ce à dire un enfant ? tu es folle ma  
mignonne ? Je n'ai jamais eu d'enfans.

A R L E Q U I N.

Hà ciel , qu'entens-je ! Defavouer son en-  
fant , n'est-ce pas donner un camouflet à la  
nature ? Mon bavolet en pâlit d'horreur ,  
mon lait s'enfuit , & les oreilles de mon âne  
se dressent contre ton mauvais naturel. Pere  
barbare ! Defavouer un enfant qui t'aime  
dès le berceau ! Le pauvre petit, du plus loin  
qu'il voit un âne , un cochon , un bœuf , il  
court le flatter , croyant caresser son papa  
mignon.

P A S Q U A R I E L.

Monsieur le Docteur , cette femme-là a  
perdu l'esprit.

A R L E Q U I N.

Dès l'âge de deux mois il avoit toutes tes  
inclinations ; il n'avoit jamais de repos que  
ses petites menottes ne fussent pleines de  
cartes ; il ne vouloit que des pipes pour ho-  
chet ; & il ne tétéroit jamais , si je n'avois  
frotté mes mamelles de vin.

L E D O C T E U R.

Voilà qui est admirable !

A R L E Q U I N.

Dame , monsieur , nos collecteurs qui  
sont des gens savans, disent qu'ils ont remar-

qu'è qu'à la naissance des grands hommes il est toujours arrivé quelque chose d'extraordinaire. **LE DOCTEUR.**

Cela est vrai.

**ARLEQUIN.**

Quand le petit Pasquariel vint au monde, la chandelle pâlit par trois fois , le vin se tourna dans la cave ; & par un prodige la marmite fut répandue. Ce qui nous presage, monsieur, qu'il sera un jour le flambeau des tabacs , le soutien des cabarets , & la terreur des marmites.

**LE DOCTEUR.**

Mais où est l'enfant ? l'avez-vous amené avec vous ? **ARLEQUIN.**

Oui , monsieur , *vers l'homme qui mene l'âne.* Descendez le petit Pasquariel. *On descend du berceau qui est sur l'âne , un petit garçon habillé comme Pasquariel , qui d'abord qu'il est à terre court vers lui , en criant : Ha mon papa , ha mon papa !*

**PASQUARIEL**

*Le repousse , puis se tournant vers Arlequin , dit : Allez , portez vos impostures ailleurs. Par la mort. . . . . Il lui donne un coup de pied dans le ventre.*

**ARLEQUIN** *en criant.*

Ha je suis morte ! Un coup de pied dans le ventre ! Je suis grosse de quatorze mois. *Alla Giustizia , alla Giustizia , au commissaire , au commissaire. Et il s'en va.*

---

SCENE DE RODRIGUE  
ET DE CHIMENE.

*Pour l'intelligence de cette scene : il faut savoir que Pasquariel étant devenu fou , rencontre Arlequin une bouteille de vin à la main , le prend pour son rival , tire l'épée & la passe au travers de la bouteille. Arlequin au desespoir , sort du théâtre , & un moment après revient habillé tout de noir , avec un grand manteau qui lui va jusques aux talons , & un crêpe au chapeau qui lui traine par terre. Pasquariel qui s'en étoit allé triomphant de l'action qu'il venoit de faire , rentre sur le théâtre , en disant qu'il est Rodrigue ; & voyant Arlequin habillé en dueil , il le prend pour Chimene : ce qui donne lieu à la scene qui suit.*

PASQUARIEL , ARLEQUIN.

PASQUARIEL.

**H**E bien , sans vous donner la peine de poursuivre ; Soulez - vous du plaisir de m'empêcher de vivre.

ARLEQUIN.

Ah ciel ! où sommes-nous , & qu'est ce que je vois ?  
Rodrigue en ma maison ! Rodrigue devant moi !

PASQUARIEL.

N'épargnez pas mon sang , goûtez sans résistance  
La douceur de ma perte & de votre vengeance.

ARLEQUIN.

Helas !

PASQUARIEL.

Ecoutez-moi.

ARLEQUIN.

Je me meurs.

*La Lingere du Palais.*

71

PASQUARIEL

Un moment.

ARLEQUIN.

Va, laisses-moi mourir.

PASQUARIEL.

Quatre mots seulement.

Après, ne me répons qu'avec cette épée.

*Il tire son épée, & mettant un genou en terre, il la presente à Arlequin.*

ARLEQUIN.

Du jus de ma bouteille encore toute trempée.

PASQUARIEL.

Ma Chimene.

ARLEQUIN.

Ote-moi cet objet odieux,

Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux.

Ah! quelle cruauté, qui tout en un jour tue

La pinte par le fer, le buveur par la vue!

Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir.

Toute ma soif redouble, & tu me fais mourir.

Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême

Le cruel assassins d'une liqueur que j'aime.

Dieux! je n'entendrai plus ce langage si doux,

Qui s'exprimoit à moi par d'aimables glous glous.

Malgré tes sentimens qui flatent mon oreille,

Je ferai mon possible à venger ma bouteille.

Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,

Si tu ne rends mon vin, je n'ai plus de pouvoir.

PASQUARIEL.

O miracle d'amour!

ARLEQUIN.

Que j'eusse bu des verres!

PASQUARIEL.

Que de maux & de pleurs nous couteront nos peres!

ARLEQUIN.

Rodrigue, qui l'eut cru.

PASQUARIEL.

Chimene qui l'eut dit!

ARLEQUIN.

Que ce vin prêt à boire aussitôt se perdit!

PASQUARIEL *se leve.*

A dieu, je vais trainer une mourante vie,  
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

*Il s'en va.*

ARLEQUIN.

Si j'en obtiens l'effet, je te jure ma foi  
De m'enyvrer, afin de crever, après toi.

*Il s'en va, imitant dans sa marche mademoiselle Chamelai, dont il avoit contrefait les tons dans sa déclamation. Mademoiselle Chamelai étoit une Comedienne Françoisse, grande, belle & bienfaite, qui avoit la voix très-belle, le geste libre & naturel, & qui jusqu'aux derniers jours de sa vie, dans l'âge le plus avancé, a toujours fait l'admiration de tous ses auditeurs.*

---

## SCENE DU CONTRAT.

*Le Théâtre represente la chambre de Scaramouche.*

ARLEQUIN, CINTHIO, & EULARIA  
en ombres. SCARAMOUCHE. Quatre  
hommes representant des Statues, & sou-  
tenant le manteau de la cheminée de la  
chambre.

**C**omme ce contrat est une récapitulation de  
plusieurs incidens dont la piece est remplie,  
il faut savoir que Scaramouche voulant marier sa  
fille à Pasquariel, qu'elle n'aime point, Arlequin  
valet de Cinthio, amant aimé, invente plusieurs  
fourberies pour détourner ce mariage. Il fait pas-

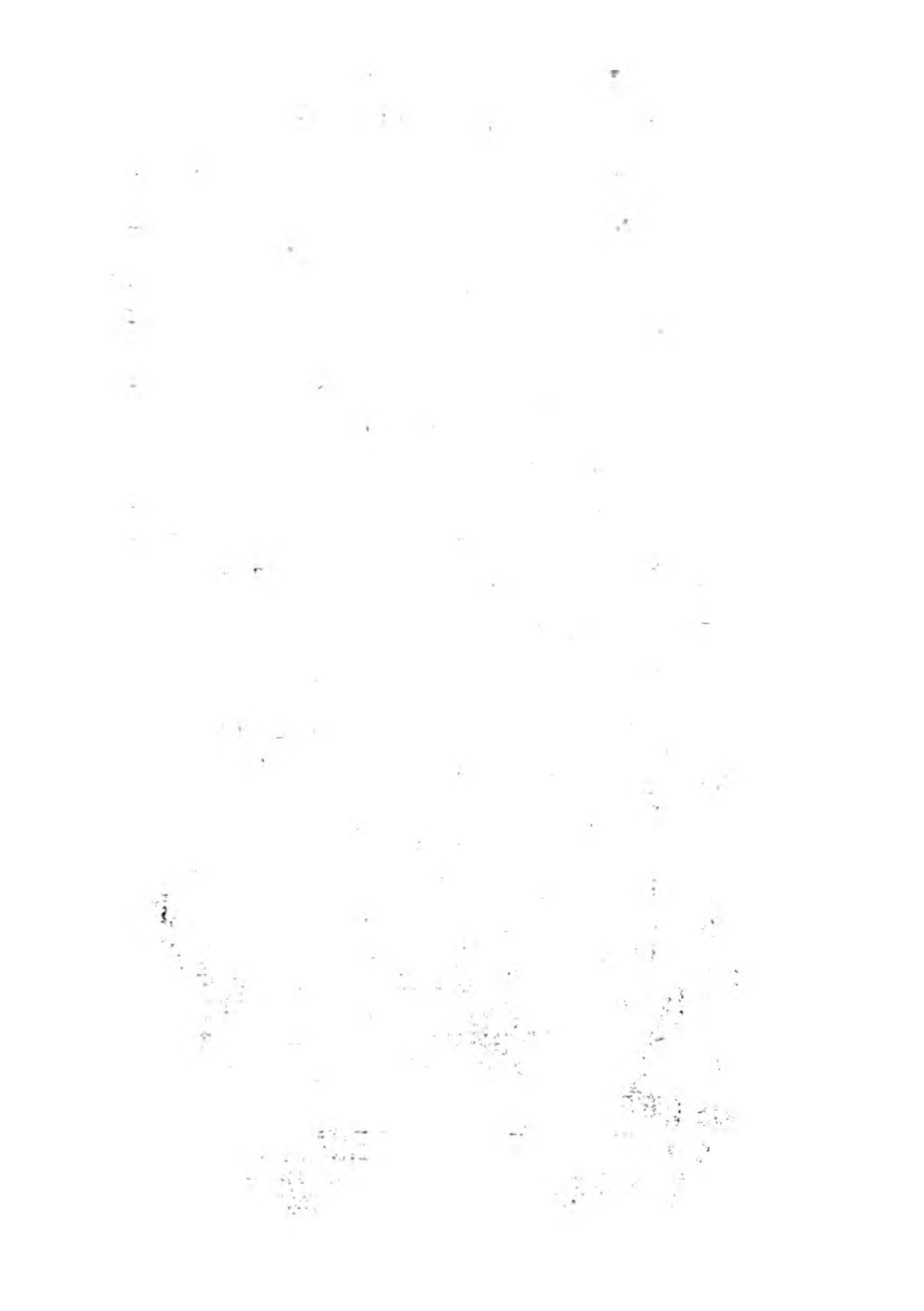
*ser Pasquariel pour un joueur & un débauche , afin de dégôûter Scaramouche. Il substitue le portrait de son maître à la place de celui de Pasquariel , dont le pere s'étoit chargé pour le presenter à sa fille , & cet échange donne lieu à une scene équivoque de Scaramouche & d'Eularia , dans laquelle la fille promet à son pere d'épouser l'original du portrait qu'elle a entre les mains. Dans un regal que Scaramouche fait à son prétendu gendre , Arlequin caché sous une corbeille de fruits , en versant d'une certaine eau dans le verre de Pasquariel , le fait devenir fou ; enforte que se croyant Rodrigue , & prenant Arlequin pour Chimene , ils font ensemble la parodie qu'on vient de lire. La folie de Pasquariel continuant toujours , il tue un cabaretier , dont Arlequin represente l'ombre dans cette scene , où il dit à Scaramouche qu'il est l'ame du cabaretier qui vient pour l'emmener à tous les diables , s'il ne consent au mariage de sa fille avec Cinthio ; ce que Scaramouche refusant de faire , Arlequin commande qu'on l'emprisonne. Aussitôt les quatre statues qui paroissent soutenir la cheminée , se détachent , deux l'arrêtent , & les deux autres transportent sur lui le manteau de la cheminée , & le lui font glisser sur la tête : enforte qu'il paroît comme dans un étui , n'ayant que la tête dehors. Arlequin le somme encore de donner sa fille à Cinthio , & Scaramouche lassé de tant d'outrages , consent au mariage , & signe le contrat qui suit , dont Arlequin fait la lecture.*



---

**P**ARDEVANT les conseillers , notaires & gardenottes infernales , fut present, parce qu'il ne put s'enfuir, messire en noir Scaramouche , pere rétif , contrevenant aux prolifiques intentions de damoiselle Eularia sa fille, d'une part; & l'ombre en petit deuil du feu sieur corps mort , stipulante pour Cinthio amoureux , d'autre part. LESQUELS ayant reconnu que tous les diables ensemble ne peuvent gêner ni contraindre l'inclination d'une fille qui veut absolument l'original du portrait en question; & que d'ailleurs Pasquariel par ses extravagances étant devenu le Rodrigue des petites maisons , les susdites parties conviennent que ce n'est pas pour lui que le four chauffe , & que Cinthio sera le futur époux d'Eularia sa future épouse , à laquelle Scaramouche son futur pere, donnera trente mille futurs écus , pour le susdit futur mariage. Lequel contrat sera executé des parties. Fait & passé sous la cheminée le 4 Octobre 1682. Et en cas de contravention, sera dès à present ladite cheminée , avec toute sa garniture , portée aux enfers , pour droit de messieurs les diables.

*Scaramouche signe, on decouvre la fourberie , & la scene finit.*

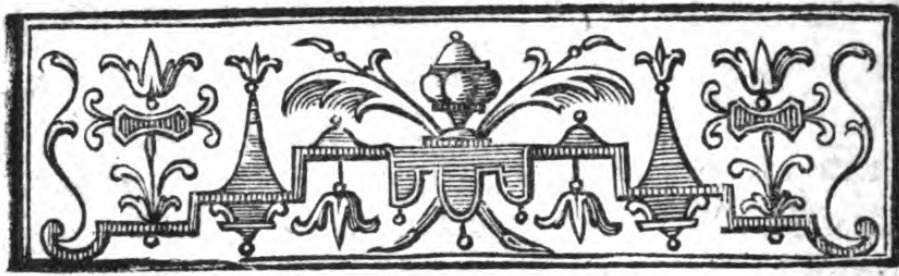




# ARLEQUIN PROTHÉE.

*COMEDIE EN TROIS ACTES ,*

Mise au théâtre par Monsieur D\*\*\*. &  
representée pour la premiere fois par les  
Comediens Italiens du Roi dans leur hô-  
tel de Bourgogne le 11 jour d'Octobre  
1683.



SCENES FRANCOISES  
 D'ARLEQUIN<sup>3</sup>  
 PROTHEE.

SCENE DE PROTHEE  
 ET DE GLAUCUS.

*Le théâtre représente la mer. On y voit Neptune qui chasse Arlequin & Mezzetin, dont l'un est Prothée, & l'autre Glaucus.*

NEPTUNE, ARLEQUIN,  
 MEZZETTIN.

NEPTUNE *sur son char au milieu de la mer.*



la sortite fuori del mio Regno ; insolenti ; se non volete provar quanto possa l'ira d'un Nume contro di voi giustamente sdegnato.

ARLEQUIN *sortant de la mer.*

Vraiment je me soucie beaucoup de  
 demeurer

demeurer dans ton diable d'empire maritime, où l'on ne converse qu'avec des morues, qui ont l'esprit aussi plat que leur taille ! Voilà ma foi un plaisant pays, où l'on ne voit jamais d'homme, si ce n'est quelque enragé qui viennent s'y baigner; où l'on fait toute l'année maigre, même le jour du mardi-gras ! Encore me consolerois - je de cela, si dans ces vilaines montagnes roulantes, je pouvois d'ailleurs avoir un moment de repos. Mais point du tout. La nuit, si je veux dormir, ces pestes de faumons ronflent si fort, qu'il m'est impossible de fermer l'œil. Si je me tourne d'un côté, une écrevissè me pique la tête; si je me retourne de l'autre, les sardines m'entrent dans les trous du nez & des oreilles : les crabes me piquent aux fesses; & ces maudites baleines me lancent un robinet d'eau dans le visage. Par ma foi, après toutes ces incommodités-là, ne faudroit-il pas être fou, pour rester davantage avec toi dans ton impertinent séjour. Adieu.

N E P T U N E.

*Temerario loga la lingua, e rispetta un Dio che ti farà pentire delle tue insolenze, se tu non taci.*

A R L E Q U I N.

*Non ho paura di niente, e mi burlo delle tue minaccie.* Le fond du théâtre se ferme.

M E Z Z E T I N.

Tout cela est beau & bon : mais, mon

Tome I.

F

sieur Prothée , que ferons-nous à present ?  
Nous n'avons pas un sou , & sur terre il faut  
de l'argent pour vivre.

A R L E Q U I N.

Bon , bon , je m'embarasse bien de cela !  
Ne suis-je pas Prothée ? Ne change-je pas de  
forme quand je veux.

M E Z Z E T I N.

Oui. Mais sous quelque figure que tu te  
mettes , il faudra toujours de quoi la faire  
subsister.

A R L E Q U I N.

Tu as raison. Hé bien , je prendrai la fi-  
gure d'un filou , d'un coupeur de bourse ,  
& j'irai travailler à la presse & dans les lan-  
quenets.

M E Z Z E T I N.

Fort bien. Mais la justice découvrant tes  
petits manéges , te fera d'abord prendre la  
figure d'un pendu.

A R L E Q U I N.

Point d'inquiétude là-dessus. Je trouverai  
bien le moyen de me tirer d'affaire , ne te  
mets point en peine.

M E Z Z E T I N.

Allons , tout coup vaille , je ne t'aban-  
donne point , & je veux courre la même  
fortune que toi. Mais où irons-nous ? Son-  
geons serieusement au séjour que nous de-  
vons prendre.

A R L E Q U I N.

C'est bien pensé. Cherche un peu quelque bon pays.

M E Z Z E T I N *après avoir songé.*

Allons en Espagne.

A R L E Q U I N.

En Espagne? Hé fy! tu te mocques. Ces gens-là sont trop fiers & trop gueux, nous n'y trouverions pas de l'eau à boire.

M E Z Z E T I N.

Il est vrai. Hé bien, allons en Italie. Nous y boirons du bon vin, & nous y mangerons de bons fruits.

A R L E Q U I N.

Encore pis, tu tombes de fièvre en chaud mal. Dans ce pais-là on sacrifie tout à la jalousie, & j'aime trop à sacrifier à l'amour. Je n'y vivrais jamais en repos.

M E Z Z E T I N.

Allons donc en France.

A R L E Q U I N.

Oh pour cela je le veux bien, allons en France. C'est le centre des plaisirs de la vie. Tout le monde y est bien venu; les conversations y sont fréquentes; les dames y brillent; les cavaliers y sont bien reçus; & selon les faisons, on y jouit toujours des bals & des promenades. Mais quelle ville choisirons nous?

M E Z Z E T I N.

Belle demande! La première & la capi-



taie du Royaume , qui est à mon sens la première & la capitale du monde. Paris.

A R L E Q U I N.

Tu as raison. C'est le rendez-vous de toutes les nations. Elles viennent en foule y apprendre le bel air , les manières aisées , les exercices , la danse , la musique , & tout ce qui sert à rendre un homme parfait dans la politesse & le bon goût. L'opéra & la comédie s'y représentent tous les jours ; & c'est dans le parterre de ce spectacle que je donnerai de l'exercice à la souplesse de mes mains , & que j'apprendrai aux gens qui m'environneront , à avoir un œil au théâtre , & l'autre à leurs poches.

M E Z Z E T I N.

Oui , mais il faudra changer de noms. Car Prothée & Glaucus ne sont gueres des noms convenables pour des hommes.

A R L E Q U I N.

C'est bien dit , cherchons - en d'autres. Att. . . Attends , j'en imagine un pour toi.

M E Z Z E T I N.

Hé bien ?

A R L E Q U I N.

Tu t'appelleras. . . . paillasse.

M E Z Z E T I N.

Oui , & toi bois de lit. Hé fy ! Est-ce là un nom d'homme ?

A R L E Q U I N.

Attends. . . en voici un autre. Appelle-

toi réchaud. Voila qui est significatif cela ; déjà tu as l'air d'un chaudronnier. D'ailleurs étant réchaud , comme tu aimes la bonne chère , tu es sûr par là d'être de tous les bons repas.

M E Z Z E T I N.

Cela est vrai ; mais je ressemblerois au violon qui joue pour faire danser les autres. Je chauferois les viandes , & les autres les mangeroient.

A R L E Q U I N.

Oh par ma foi , tu es trop difficile , j'y renonce. M E Z Z E T I N.

Je l'ai trouvé , moi. *Il rit.* Ha , ha , ha ! Le joli nom ! il fera plaisir à tout le monde.

A R L É Q U I N.

Tu as raison , je le prends pour moi , il me convient à merveille.

M E Z Z E T I N.

Il vous convient ! Et quel nom est - ce ?

A R L E Q U I N.

Je n'en fai encore rien.

M E Z Z E T I N.

Attends donc que je le dise , & tu le sauras. Me. . . ze. . . Mezzetin. Hé bien , ne voilà-t-il pas un joli nom ?

A R L E Q U I N.

Oui assurément. Oh ça , cherches-m'en quelqu'un qui approche du tien. Oh ma foi je le tiens. Arle. . . . Arlequin. Qu'en dis-tu ? Harlequin , c'est comme qui diroit

Charlequint. Il faut dire la vérité , voilà un nom bien heroïque.

M E Z Z E T I N.

Serviteur ; seigneur Arlequin.

A R L E Q U I N.

*Bacio le mani al signor Mezzetin.*

M E Z Z E T I N.

Monsieur Arlequin voudroit - il venir boire chopine ?

A R L E Q U I N.

Je me ferai toujours un plaisir de suivre monsieur Mezzetin. *Ils s'en vont.*

## SCENE DU MARCHAND

J O U A I L L I E R.

*Arlequin grotesquement habillé , avec un chapeau en pain de sucre , & une très-grande épée , dit à Mezzettin qui l'accompagne , qu'il a pris la figure d'un marchand forain , & qu'il va voler la premiere maison où il entrera. Mezzetin l'encourage , & se retire voyant venir du monde.*

A R L E Q U I N , deux AUBERGISTES.

I. AUBERGISTE à Arlequin.

Venez loger chez nous , monsieur. Bon logis à pied & à cheval. C'est au croissant.

A R L E Q U I N.

Au croissant ? Voilà une enseigne de mauvais augure.

## II. AUBERGISTE.

Venez chez nous , monsieur. Au soleil d'or. Vous serez fort bien pour le lit & pour la table.

## ARLEQUIN.

Au soleil d'or ? Ceci vaut mieux ; écoute mon ami , il me faut une petite chambre pour moi , & une grande chambre pour mon épée.

I. AUBERGISTE *prenant Arlequin par le bras , & le tirant à côté.*

Gardez-vous bien, monsieur , d'aller loger chez cet homme-là.

## ARLEQUIN.

Et pourquoi mon ami ?

## I. AUBERGISTE.

C'est un fripon ; il fait boire du vin blanc pour du rouge.

## ARLEQUIN.

Ouais ! *Au II. Aubergiste.* Fy, donc, monsieur , n'avez-vous point de honte de faire boire du vin blanc pour du rouge ? Ah fy !

I. AUBERGISTE *tirant encore Arlequin par le bras.*

Ce n'est pas le tout , monsieur. Croiriez-vous bien , que ce coquin-là l'autre jour fit manger à un pauvre étranger qui étoit logé chez lui , un coq d'inde pour un pigeon ?

## ARLEQUIN.

Ah ! cela ne se peut souffrir. *Vers le II.*

*Aubergiste.* Quelle conscience ! Faire manger à un pauvre étranger un coq-d'inde pour un pigeon , au hazard de le faire crever ! Fy ! cela crie vengeance.

**I. A U B E R G I S T E** *tirant toujours Arlequin par la manche.*

Il ne savonne jamais ses draps, monsieur, il ne fait que les blanchir avec du blanc d'Espagne , & ses matelats sont remplis de paille.

**II. A U B E R G I S T E** *à Arlequin.*

Monsieur , n'écoutez point ce misérable, c'est un envieux qui. ....

**A R L E Q U I N** *au II. Aubergiste.*

Allez , vous êtes un malheureux. Vos matelats sont remplis de paille ! Vous prenez donc les étrangers pour des nêfles ? De ma vie je ne logerai chez vous.

**II. A U B E R G I S T E.**

Ne voyez-vous pas bien que ce qu'il vous en dit n'est que par envie ? entrez seulement chez moi , & vous trouverez qu'il n'y a rien de tout ce qu'il vient de vous dire. D'ailleurs je loge les gens sans prendre d'argent, moi.

**A R L E Q U I N.**

Vous ne prenez point d'argent ? Diable , c'est quelque chose cela ; & que prenez-vous donc ?

**II. A U B E R G I S T E.**

Je ne prends que de l'or , monsieur.

I. A U B E R G I S T E.

Monfieur , fans barguigner , entrez chez moi , vous me portez la mine d'un grand feigneur , &....

A R L E Q U I N.

Point , point , je ne fuis qu'un marchand.

I. A U B E R G I S T E.

Un marchand ! Et quel marchand , s'il vous plait.

A R L E Q U I N.

Marchand pierreux.

I. A U B E R G I S T E.

Je vous entends. Marchand tailleur de pierres. A R L E Q U I N.

Hé non. Marchand pierreux , c'est-à-dire , marchand de pierreries , de diamans , de perles , de rubis , de topafes , d'éme-raudes , de pommes cuites.

I. A U B E R G I S T E.

Et combien l'aune tout cela ?

A R L E Q U I N.

Cela ne fe vend point à l'aune. Je m'en vais vous en faire voir. *Il ouvre fa valife qui eft à terre derriere lui , & il en tire un petit coffret rempli de bijoux.* Voyez s'il y a rien de plus beau & de mieux travaillé au monde ?

I. A U B E R G I S T E *montrant un gros diamant qui eft dans le coffret.*

Quelle pierre eft-ce là , monfieur ?

A R L E Q U I N.

C'est une pierre que j'ai tirée de la veflie

du grand Mogol. L'autre qui est à côté est une fistule lacrymale du roi de Maroc. *Dans le temps que les deux Aubergistes regardent attentivement , il leur vole à l'un la bourse & à l'autre la montre ; puis refermant son petit cofret , il dit : Vous voyez bien que je n'ai rien apporté que de merveilleux.*

II. AUBERGISTE.

Cela est vrai, monsieur ; mais il faut que vous me fassiez le plaisir de venir loger chez moi.

I. AUBERGISTE.

Oh , monsieur ne voudroit pas faire cet affront-là à mon auberge. *Ils le tirent chacun de leur côté.*

ARLEQUIN.

Ecoutez , messieurs : A vous parler franchement , je ne puis loger ni chez l'un ni chez l'autre.

I. & II. AUBERGISTES *ensemble.*

Et d'où vient ?

ARLEQUIN.

C'est qu'à présent mes affaires sont faites, *montrant l'endroit où il a mis ce qu'il leur a pris.* Il faut que je m'en aille.

I. AUBERGISTE.

C'est une excuse inutile. *Vers son auberge.* Holà hé garçons , qu'on apporte une robe de chambre & un bonnet à monsieur.

II. AUBERGISTE *aussi vers son auberge.*

Holà hé garçons , qu'on vienne débouter

monsieur. Plusieurs garçons sortent des deux auberges , les uns voulant obliger Arlequin à prendre une robe de chambre , & les autres le voulant débotter malgré lui. Des violons de cabaret qui se trouvent là par hazard , jouent dans le temps qu'on violente Arlequin , qui après s'être bien débattu , prend une de ses bottes qu'on lui avoit ôtée de force , leur en donne des coups , & les met en fuite. Voyant après, la porte du docteur ouverte , il entre dans la maison , & laisse sa valise sur le théâtre. Les deux aubergistes reviennent sur leur pas pour chercher la bourse & la montre qu'ils ont perdues ; & se doutant bien qu'ils ont été volés par le marchand , & trouvant sa valise à leurs pieds, ils l'ouvrent pour se saisir des pierreries qu'il leur avoit fait voir. Mais ils n'y trouvent que des chiffons , & d'autres bagatelles. Ils s'en vont en criant : Au voleur , au commissaire.

Mezzetin qui a entendu ce bruit , fort & aperçoit Arlequin à la fenêtre de la maison du Docteur. Arlequin lui dit qu'il va lui jeter par la fenêtre les meubles de cette maison. Mezzetin attend , reçoit un matelas , un lit de plume , des couvertures , de la tapisserie ; & un petit enfant au maillot qu'Arlequin dit avoir trouvé dormant sur le lit. Il lui donne aussi une souricière pour mettre , à ce qu'il dit , dans sa chambre , afin d'empêcher les souris d'aller ronger une petite croute de fromage de Milan qu'il y a dix ans qu'il conserve dans sa paille ; & la précipitation de



*l'un & de l'autre à donner & à recevoir les hardes, fait un jeu très-agréable. Le Docteur arrive, Arlequin sort de la maison & rentre au fond du theatre où les hardes ont été transportées. Scaramouche survient tenant à son bras un panier plein d'argenterie. Arlequin l'observe, & si-tôt qu'il a posé son panier à terre, il le lui prend & s'enfuit. Scaramouche court après criant au voleur. Le Docteur qui a trouvé sa maison dégarnie, sort criant aussi au voleur. Les deux Aubergistes reparoissent, & s'unissant avec les autres, ils appellent le commissaire. Le théâtre s'ouvre & représente une salle au milieu de laquelle on voit Arlequin en commissaire, en bonnet & en robe de chambre, & assis sur un fauteuil.*

## II. AUBERGISTE.

Mon sieur le commissaire, on m'a pris une bourse où il y avoit trente écus.

ARLEQUIN.

Les aviez-vous compté ?

## II. AUBERGISTE.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN.

C'est donc votre faute. Brebis comptée ; le loup la mange.

## I. AUBERGISTE.

Mon sieur, je me plains d'une plainte plaintive.

ARLEQUIN.

Je croiois que tu te plaindrois d'une plainte joyeuse.

I. AUBERGISTE.

On m'a pris, monsieur, une montre de douze pistoles, la meilleure montre du monde.

A R L E Q U I N.

Si elle avoit été aussi bonne que tu le dis, elle t'auroit montré l'heure qu'on devoit te la prendre. Et qui est-ce qui te l'a volée? Le connois-tu?

I. AUBERGISTE.

Non, monsieur; mais je sai que c'est un étranger.

A R L E Q U I N.

Un étranger? Diable! il faut aller bride en main. C'est peut-être la mode de son pais. Que fait-on? Si c'étoit, par exemple, quelque bas-Normand.

S C A R A M O U C H E.

Monsieur, on m'a pris un panier de vaisselle d'argent que je portois chez moi.

A R L E Q U I N.

Et à qui l'aviez-vous pris, vous?

S C A R A M O U C H E.

A personne, monsieur, je l'avois acheté.

L E D O C T E U R.

Et à moi, monsieur, dans le temps que j'étois en ville, on m'a démeublé toute ma maison.

A R L E Q U I N.

Vous n'aurez pas tant de peine à déménager à la fin du terme. Mais je vais vous

rendre bonne justice. Dans ce moment son fauteuil se change en un monstre affreux, qui jette feu & flamme par la gueule & par les narines. Ce qui épouvente & fait fuir les complaignans, & finit le premier acte.

---

## SCENE DU COMEDIEN.

*Arlequin en comédien nommé la Comete, dit à Mezzetin qu'il a pris la forme d'un comédien François préférablement à celle d'un comédien Italien, parce que les Italiens ne gagnent pas grand chose. Mezzetin lui dit qu'il a parlé au Docteur, qui consent qu'on répète dans son jardin, & que sa fille Isabelle y joue un rôle. Arlequin lui dit qu'il voudroit bien avoir une nommée Colombine, dont il a entendu parler comme d'une fille qui a de beaux talens pour la comédie. Mezzetin répond qu'il la connoit, & qu'il va la lui envoyer. Il s'en va, & Arlequin demeure.*

CINTHIO, ARLEQUIN.

CINTHIO apercevant Arlequin, le regarde, & dit :

L A com.....  
 ARLEQUIN regardant aussi Cinthio.

Cin .....

CINTHIO.

La Comete?

ARLEQUIN.

Cinthio ?

**C I N T H I O.**

Que je suis ravi de vous embrasser ! Que faites-vous dans ces quartiers en une saison si avancée.

**A R L E Q U I N.**

Ma foi , seigneur Cinthe , je suis venu ici aux vendanges , pour voir si je ne pourrois point faire quelque petite recrue de comédiens.

**C I N T H I O.**

Comment ? Faire une recrue de comédiens parmi des vendangeurs & des vendangeuses : Ma foi vous voulez rire.

**A R L E Q U I N.**

Non , la peste m'étouffe. On m'a parlé d'une nommée Isabelle fille du Docteur , & d'une autre nommée Colombine , nièce de Scaramouche , que je voudrois bien avoir , & aujourd'hui même je dois répéter quelque chose chez ce même docteur , & sa fille en doit être.

**C I N T H I O.**

Vous me donnez la vie , monsieur de la Comete , en m'apprenant cette bonne nouvelle. Je vous prie , donnez-moi quelque petit rôle dans votre pièce. Je vous ferai le plus d'honneur qu'il me sera possible. J'aime cette Isabelle fille du Docteur , & je ne ferois souhaiter une meilleure occasion pour avoir le plaisir de l'entretenir en particulier.

A R L E Q U I N.

Toujours amoureux à votre ordinaire.

C I N T H I O.

Que voulez-vous ? Chacun a sa passion dominante ; l'amour est la mienne.

A R L E Q U I N.

Je veux bien vous rendre ce petit service ; & si vous voulez faire la campagne avec moi , vous n'en ferez pas fâché. Il ne me manque que des acteurs ; car pour des pièces , j'en ai tant que j'en veux.

C I N T H I O.

C'est-à-dire , que vous avez toutes celles de Corneille , de Racine , de Molière.

A R L E Q U I N.

Bon , bon ! voilà quelque chose de beau que Racine , Corneille & Molière ! Savez-vous bien que depuis que je ne vous ai vu , je suis devenu auteur.

C I N T H I O.

Auteur ?

A R L E Q U I N.

Auteur. Avez-vous jamais lû les comédies de Plaute & de Terence ?

C I N T H I O.

Oui plus de vingt fois.

A R L E Q U I N.

C'est moi qui les ai faites.

C I N T H I O *riant*

Ha ha ha ! c'est vous qui les avez faites ! On voit bien que vous voulez plaisanter.

A R L E Q U I N.

A R L E Q U I N.

Je vous parle sérieusement.

C I N T H I O.

Mais vous ne vous appelez ni Plaute ni Terence. A R L E Q U I N.

Cela est vrai. Mais pour vous dire la chose comme elle est , c'est que dans ce temps-là on taxoit les auteurs qui étoient en réputation ; & pour éviter la taxe , au lieu de mettre mes pièces sous le nom de la Comète , je les mis toutes sous le nom de Plaute & de Terence.

C I N T H I O.

Mais comment cela se peut-il ? Il y a plusieurs siècles qu'elles sont imprimées pour la première fois.

A R L E Q U I N.

Cela n'empêche pas que les vers n'en soient admirables. J'ai inventé aussi depuis peu une manière particulière pour faire voler en l'air douze personnes à la fois , sans corde , sans fil d'archal & sans contrepoids.

C I N T H I O.

J'avoue que cela me passe , & que vous êtes un homme admirable. Faire voler douze hommes à la fois sans contre-poids , sans corde & sans fil d'archal ! il faut que vous me montriez ce secret-là à quelque prix que ce soit.

A R L E Q U I N.

Je n'ai rien de caché pour vous :

Observons si personne ne nous écoute. *Ils regardent de tous côtez.*

C I N T H I O.

Il n'y a personne.

A R L E Q U I N.

Ecoutez. Voici comme je m'y prends. Je trace d'abord sur le théâtre un demi cercle quarré , sur lequel je marque de distance en distance la place de mes douze voleurs , où je les poste ensuite dans l'attitude que demande le caractère qu'ils doivent représenter. Après je descends sous le théâtre , & perpendiculairement sous chaque place de voleur , je mets un baril de poudre à canon , de la meilleure que je puisse trouver. Puis je fais partir de l'ouverture de chaque baril une trainée ( remarquez bien ceci , c'est le fin de l'affaire ) une trainée particulière de poudre qui vient se rejoindre par l'autre bout à une trainée générale d'environ trente pieds géométriques. Les choses disposées de la sorte , je tiens une mèche allumée de la main droite , & un sifflet de la main gauche , & quand il est temps de faire partir mes gens , au même moment que je donne le signal du sifflet , je mets le feu à la trainée , qui dans un clin d'œil fait partir mes douze voleurs en l'air sans contrepoids , sans corde & sans fil d'archal. *Cinthio rit.* Vous riez. Je veux morbleu que vous en fassiez l'épreuve vous-même , & que vous voliez des premiers.

C I N T H I O.

Oh pour cela , non , je vous en réponds.

A R L E Q U I N.

Avouez que c'est , peut-être un des beaux secrets qu'on ait jamais inventé.

C I N T H I O.

Oui pour faire mourir douze personnes à la fois.

A R L E Q U I N.

Parbleu ! si l'on n'en mourroit pas ; je me ferois tout d'or avec ce secret-là.

C I N T H I O.

Oh ça , monsieur de la Comete , souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite de me donner un petit rolle dans votre piece , & me croyez tout à vous. Au plaisir de vous revoir. *Il s'en va.*

A R L E Q U I N.

Vous serez content. Serviteur.

## SCENE DE L'INCENDIE.

C O L O M B I N E , A R L E Q U I N.

C O L O M B I N E.

**M**'Hanno detto che vosignoria vuel parlar-  
mi. . . . ha , ha , ha ! che figura grazio-  
sa ! Vosignoria mi pare un dindon à la daube.

A R L E Q U I N.

Come un dindon ? Son un comedien , chef

Gij



d'une troupe de dindons ; *ho volu dire de comedians.*

COLOMBINE.

*Vosignoria e comediante ? E quando comediate ? Mi muoro di voglia di vedervi.*

ARLEQUIN.

*Comediarò quando havrò trovà dei comedianti per comediar.*

COLOMBINE.

*Che personaggio fate ?*

ARLEQUIN.

*Fo il personaggio principale. Je suis celui qui finit toujours les actes.*

COLOMBINE.

*Vous êtes donc le moucheur de chandelles , che finisce sempre gli atti.*

ARLEQUIN.

*Vosignoria si burla. Si vous voulez venir dans ma troupe , ve donarò un bon rollo.*

COLOMBINE.

*O signor si ; ho un grand genio per la comedia. Ma come vosignoria dice , voglio un bon rolo : per essempio , le rolle du portier che mannegia l'argento. C'est un bon rolle celui-là.*

ARLEQUIN.

*Selon le temps & les pieces.*

COLOMBINE.

*Mais quelle pièce jouerez-vous d'abord ?*

ARLEQUIN.

*Noi cominceremo per l'Incendio di Troja.*

COLOMBINE.

*Ah sí sí , mi piace , il soggetto è buono. E che personaggio farete ?*

ARLEQUIN.

*Il personaggio principale. C'est moi qui ferai le cheval de Troye.*

COLOMBINE.

*Ditemi per grazia l'istoria di questo incendio di Troja.*

ARLEQUIN.

*Volontieri. C'est. . . C'est. . . Mais tout le monde fait cela.*

COLOMBINE.

*Io non la sò , e vorrei ben saperla.*

ARLEQUIN.

*C'est. . . . Mais cela feroit trop long.*

COLOMBINE.

*Nò importa.*

ARLEQUIN.

Voici ce que c'est. L'incendie eut quelque differend avec Troye, & un jour il voulut l'attaquer : mais dans le même temps il arriva une très-grande pluye qui vint au secours de Troye, & mouilla furieusement l'incendie, lequel enragé se retira, & l'histoire finit par une grande fumée.

COLOMBINE.

*Nò nò nò mi piace; è una comedia che farebbe male agli occhi , e che farebbe pianger tutto il mondo. Bisogna trovare qualche soggetto plus élevé. . . Per essempio , gli amori di Piramo e*

*Thisbe , overo d' Angelica e Medoro. Ma no ,  
vorrei ancora qualche cosa di piu elevato.*

A R L E Q U I N.

Plus élevé ? Nous pourrions jouer les  
amours des monts Pirenées. C'est un sujet  
fort élevé.

C O L O M B I N E.

*E chi diavolo vorebbe montar così alto per ve-  
der la comedia.*

A R L E Q U I N.

*E bene , giocaremo gli amori di Titus empe-  
reur Romain. Io farò Titus , e voi Berenice.*

C O L O M B I N E.

*Oh questa sí sarà bonissima. Apunto a forza  
di vederla , e di leggerla , la sò tutta a memoria.  
Vado ad imberenicciarmi. Adesso , adesso vengo.*

A R L E Q U I N.

*Ed io vado ad intituninarmi. Adesso , adesso  
torno. Ils s'en vont.*





# P A R O D I E

## D E B E R E N I C E .



### S C E N E I.

*I S A B E L L E seule.*

**D**ieux ! Je ne le voi point, cet amant que j'adore ;  
Tous les jours dans ces bois je devance l'aurore :  
Je tâche à démêler la trace de ses pas ,  
Je le cherche par tout , & ne le trouve pas.  
Heureuse indifférence & tendresse fatale !  
Helas ! peut-être est-il aux pieds de ma rivale.  
Puisqu'il n'a plus pour moi le même empressement :  
Ah , sans doute ma sœur a charmé mon amant !  
Ses yeux sont éblouis des yeux de Colombine.  
Il me quitte ; & c'est-là le sort qu'il me destine.  
Et moi , je souffrirois un si cruel affront ?  
J'en ferai réjaillir la honte sur son front.  
Je me ferai raison d'une telle injustice.  
Il faut qu'il l'abandonne , ou que l'ingrat perisse :  
Et , sans fremir , j'irai dans son perfide cœur  
Moi-même ensanglanter l'image de ma sœur.  
Mais que dis-je ? pour moi l'ingrat a trop de char-  
mes.  
Son nom seul m'attendrit , & m'arrache des lar-  
mes.  
Et malgré mon dépit , & malgré ma fureur ,  
Je sens qu'il est toujours le maître de mon cœur.  
Mais Colombine vient : cachons notre foiblesse ;  
Et tachons de sonder son cœur avec adresse.

## S C E N E I I.

ISABELLE, COLOMBINE *en Berenice.*

I S A B E L L E.

**E**T bien le cherchez-vous ? qu'en dites-vous ma  
sœur ?

Etes-vous aujourd'hui maîtresse de son cœur.

Cinthio pour vous seule & languit & soupire.

Parlez. Qu'en dites-vous ?

C O L O M B I N E.

Que pourrois-je vous dire ?

Si Cinthio m'aimoit, il m'aimeroit en vain.

Oui, ma sœur ; & j'adore un Empereur Romain.

I S A B E L L E.

Ne raillons point, ma sœur : car enfin je devine. ....

C O L O M B I N E.

Et bien, connoissez mieux le cœur de Colombine.

Je hai le sérieux, & j'aime l'enjouement,

Arlequin Phaeton me plut infiniment,

J'aime *S'a son Dottor* ? & s'il vous faut tout dire,

Sur ma foi, je ne veux d'un amant que pour rire.

J'ai dans la tête encore un bien plus grand dessein.

Arlequin va paroître en Empereur Romain.

Je lui reprocherai toute son injustice.

Il sera mon Titus, & moi sa Berenice ;

Et je vais, s'il se peut, en prenant le haut ton,

Eriger Phaeton en défunt Celadon.

Il étoit mon Cadmus dans l'adieu d'Hermione :

On connoit les transports où son cœur s'abandonne,

Pour vous, ma sœur dont l'air, le visage & les yeux,

Sont faits pour la tendresse, & pour le sérieux,

Vous l'avez fait paroître avec délicatesse,

Et certain petit air qui prêche la tendresse,

Un peu de jalousie, un peu d'emportement

Vous sied fort bien, ma sœur, & plaît infiniment.

Pour moi, je vais jouer, en stile magnifique,  
Avec mon cher Titus, un sérieux comique.

I S A B E L L E.

Je vous entends, ma sœur, vous raillez assés bien.  
Vous jouez votre rôle, & j'ai joué le mien.

*Elle s'en va.*

C O L O M B I N E *seule.*

Moi Berenice! Ha dieux! par où m'y prendre?  
Aurai-je un port de voix & languissant & tendre?  
Et puis-je prononcer sur le ton langoureux:  
*Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.*  
Tantôt, devant Titus, il faut que je soupire.  
Mais quoi? mon sérieux fera mourir de rire.  
Berenice aura beau pousser deux mille hélas.  
En voyant Colombine on ne la croira pas.  
Mais Titus vient. Rentrons pour prendre un port de reine!

S C È N E I I I.

A R L E Q U I N *en Titus*, S C A R A M O U  
C H E *en Paulin*

A R L E Q U I N.

A T-on vu de ma part, le roi de Comagene?  
Sçait-il que je l'attends?

S C A R A M O U C H E.

*Si signor, Si signor.*

A R L E Q U I N.

Parle François. Je dis que tu n'es qu'un butor.  
Réponds, âne: Que fait la reine Berenice?

S C A R A M O U C H E.

*La reina Berenice . . . la reina . . . Ber. . . . Berenice,*  
*elle est la haut qui pisse, signor . . . & . . . per se ben . . .*

A R L E Q U I N.

Parle, acheve! fy donc. Quel Paulin! quelle bête!  
Diable soit de Paulin, & de sa confidence!  
Cheval, âne bâté, va fors de ma présence.

Cours apprendre ton rolle , évite ma fureur ;  
Indiscret confident d'un discret empereur.

*Scaramouche s'en va.*

**A R L E Q U I N.**

Hé bien , Titus , que vas-tu faire ?  
Berenice t'attend. Où vas-tu , téméraire ?  
Tes adieux font-ils prêts ? T'es-tu bien consulté ?  
Ton cœur te promet-il assés de fermeté ?  
Car enfin au combat , qui pour toi se prepare ,  
C'est peu d'être constant , il faut être barbare.

*Aux auditeurs.*

Ce début n'est pas mal , messieurs , & sur ce ton  
Je m'en vais effacer Floridor & Baron.  
Mais Berenice vient.

**S C E N E I V.**

**C O L O M B I N E** en Berenice. **A R L E Q U I N** en Titus.

**C O L O M B I N E.**

**N** On , laissez-moi , vous dis-je ?  
En vain tous vos conseils me retiennent ici ,  
Il faut que je le voye. Ah pargué le voici.  
Hé bien , il est donc vrai que Titus m'abandonne ?  
Il faut nous séparer , & c'est lui qui l'ordonne ?

*Elle le pousse.*

**A R L E Q U I N.**

Ne poussez point , madame , un prince malheureux  
Il ne faut point ici nous attendre tous deux.  
Il faut . . . . mais que faut-il ? Dans l'horreur qu'  
m'accable.  
Il faut , madame , il faut , il faut que j'aille au diable.  
Vous voyez cependant , mes yeux sont tout en eau :  
Je tremble , je frémis. Tout beau , Titus , tout beau ,  
Il faut que l'univers reconnoisse sans peine ,

Les pleurs d'un empereur , & les pleurs d'une reine :  
Car enfin , ma princesse , il faut nous separer.

COLOMBINE.

Ah , coquin , est-il temps de me le déclarer ?  
Qu'avez-vous fait , maraut ? je me suis cru aimée.  
Aux plaisirs de vous voir , mon ame accoutumée . . .

ARLEQUIN.

La friponne !

COLOMBINE.

Seigneur , écoutez mes raisons.

Vous m'allez envoyer aux petites maisons :  
Car enfin , après vous , je cours comme une folle,  
Oui , j'expire d'amour , & j'en perds la parole.  
Helas plus de repos , seigneur , & moins d'éclat !  
Votre amour ne peut-il paroître qu'au sénat ?  
Ah , Titus : car enfin l'amour fuit la contrainte  
De tous ces noms que suit le respect & la crainte ;  
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner ?  
N'a-t-il que des Etats qu'il me puisse donner ?  
Rome a ses droits , seigneur , n'avez-vous pas les vôtres ?  
Ses interêts sont-ils plus sacrés que les nôtres ?  
Répondez donc . . . *Elle le tire par la manche , & la lui déchire.*

ARLEQUIN.

Helas que vous me déchirez !

COLOMBINE.

Vous êtes empereur , seigneur , & vous pleurez ?

ARLEQUIN.

Oui , madame , il est vrai , je pleure , je soupire ;  
Je frémis. Mais enfin , quand j'acceptai l'Empire . . .  
Quand j'acceptai l'Empire . . . on me vit empereur . . .  
Ma mignone , m'amour , redonne-moi mon cœur.  
Pour Berenice , hélas ! c'est un grand coup de foudre.  
Mais mon petit tendron , il faut vous y résoudre.  
Car enfin aujourd'hui , je dois dire de vous ,  
Lors que vous m'étranglez pour être votre époux :

*Puis qu'elle pleure , qu'elle crie ,  
Et qu'elle veut qu'on la marie  
Je veux lui donner de ma main  
L'aimable & le jeune Paulin.*



Hola, ho, Paulin, Scaramouche.

COLOMBINE.

Allez-vous-en au diable, avecque Scaramouche.  
 Pour un si vieux frelon, je suis trop jeune mouche.  
 Si j'ai crié, pleuré, pour avoir un époux,  
 Cher Titus, j'en veux un qui soit beau comme vous.  
 Pour Titus empereur, je pleure, je soupire :  
 Mais Titus Arlequin, me fait crever de rire.

*Elle s'en va.*

SCENE V. & dernière.

ARLEQUIN, UN FRIPIER.

ARLEQUIN voyant le Fripier.

**J**E pense que le Fripier qui ma loué cet habit, me vient demander de l'argent. Continuons notre rôle.

Rome a de mes pareils exercé la constance.

Ah, si vous remontiez jusqu'à sa naissance!...

LE FRIPIER.

Ah! si vous me donniez, monsieur, six écus que vous me devez, vous me feriez bien plus de plaisir.

ARLEQUIN *d'un ton grave.*

Un Empereur Romain connoit-il les écus?

Tu te trompes, mon cher, je ne les connois plus.

Tu me fais à plaisir des contes ridicules;

Et mon grand tresorier te va payer un Jules.

LE FRIPIER.

Je ne connois point vos Jules, monsieur :  
 Je vous demande, de la bonne monnoye  
 de France.

ARLEQUIN.

Le Jules, ignorant, gravé au champ de Mars,

Fut jadis la monnoye & l'argent des Cefars:

LE FRIPIER.

Je me moque de vous, & de vos Cefars :  
je veux être payé. *Il va sur Arlequin, & lui  
arrache son juste-au-corps.*

ARLEQUIN.

Quoi jusques sur le thrône, avec tant de fureur,  
Un maraut de Fripier, insulte un empereur !  
Gardes, qu'on le faiffie.

LE FRIPIER.

Maraut, voila un joli empereur ! *Il se met  
à rire, & s'en va avec le juste-au-corps.*

ARLEQUIN seul.

Quel changement, hélas ! quelle viciffitude !  
Que le deffin de l'homme est plein d'incertitude !  
Je le voi, je le sens, & je l'éprouve bien.  
J'étois un empereur, & je ne fuis plus rien.  
Ah qu'on est malheureux d'avoir des creanciers,  
Si l'empire Romain avoit eu des fripiers  
Contre lui dechainés & plus juifs que le diable,  
Il n'auroit pas été fi ferme & fi durable.

*Il s'en va, & la Parodie finit.*

---

## PLAIDOYE' DE PROTHE'E.

LE JUGE, plusieurs Officiers. PILLARDIN,  
LA RUINE Procureurs. UN CLELC  
avec une épée au côté. LE DOCTEUR.

LE JUGE après que tout le monde est placé.

**A**ppellez les placets.

UN OFFICIER appellant un placet & lisant :  
Entre Policarpe Rude-ferre, & Taqui-

net Pelle-Vilain. Tracassin Ravage.

L E J U G E.

Appellez-en un autre.

L'OFFICIER *continuant de lire.*

Entre Paul Griffonet & le Docteur Grazian Balouard. Pillardin : la Ruine.

L A R U I N E.

Me voila ? me voila.

P I L L A R D I N.

Avant toutes choses , messieurs , ( attendu qu'il est expressément défendu aux clercs de porter des épées ) je demande que celle de notre partie adverse , présente à l'audience , soit mise au greffe , & qu'il soit condamné à l'amende.

L E J U G E.

Sur la remontrance de Pillardin , nous ordonnons , que par provision l'épée du clerc sera mise au greffe ; ensuite portée chez le coutelier de la Bazoche , pour être convertie en canifs de Toulouse , qui seront distribués aux pauvres clercs qui en ont besoin.

L A R U I N E.

Peste soit de l'épée , & de quoi diable vous avisez-vous de paroître au barreau dans cet équipage-là ? Il a raison : c'est prostituer l'épée , que d'en laisser porter à des clercs. Voyons un peu comme nous r'habillerons tout ceci.

LE CLERC à la Ruine.

Mais , monsieur , tous mes autres camarades en portent.

L A R U I N E.

Tous les autres sont des garnemens & des libertins comme vous. Hé , une bonne écritoire , mon ami , une bonne écritoire !

P I L L A R D I N.

Messieurs , je parle pour maître Grazian Balouard , comédien dans la troupe Italienne , opposant à toute la procédure faite par Paul Griffonet , clerc & neveu d'un procureur au Châtelet.

Je crois , messieurs , que je n'offense personne , quand je dis que le clerc à qui nous avons affaire , est beaucoup plus à craindre que le levrier dont il se plaint ; & que si jamais il parvient à être procureur , il sera très-dangereux de tomber sous sa coupe. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous êtes importunés de ses gentilleses. Tantôt c'est un chirurgien pour le pansement de certains maux : Tantôt c'est un rotisseur pour de la viande ; une lingere pour des calleçons , un cabaretier pour du vin. Enfin vos audiences ne retentissent que des plaintes honteuses que l'on fait tous les jours contre sa conduite. Je viens dans la foule crier avec les autres , & vous supplier de faire un exemple d'un picoreur , qui prétend , avec de la malice & du papier marqué , se tailler un ha-

bit complet , & s'équiper tout à neuf aux dépens d'un étranger.

L A R U I N E.

Voilà qui ne commence pas mal ! un picoreur , voilà qui ne commence pas mal ! Allons , bon , courage.

P I L L A R D I N.

Ho , ne vous effarouchez pas , maitre la Ruine , vous n'y êtes pas encore.

L A R U I N E.

Non : mais j'y ferois bien-tôt ; & je vous apprendrai que maitre Griffonet est un clerc d'honneur & de probité. Voilà une jolie maniere de plaider , vraiment !

P I L L A R D I N.

Ecoutez , maitre la Ruine , je suis bien averti que vous n'êtes payé que pour faire du bruit à l'audience : Mais. ....

L A R U I N E.

Ho , ne le prenez pas là. J'y ferai bien autant de mal que de bruit ; & vous allez voir que votre Docteur n'est qu'un âne en comparaison d'un clerc du Châtelet. Nous verrons vraiment si je ne suis payé que pour faire du bruit à l'audience ? Je pretends. ....

P I L L A R D I N.

Encore ?

L A R U I N E.

Hé , que diable , plaidez : on ne fonge pas à vous. Du bruit à l'audience !

PILLARDIN.

## P I L L A R D I N.

Lorsque l'on m'a interrompu , je commençois , messieurs , à vous exhorter au châtiment d'une vexation qui ne peut avoir été imaginée que par un clerc de procureur du Châtelet. Je dis du Châtelet , parce que les clercs du Parlement ne font point les breteurs , & ne s'attachent qu'à travailler à leurs écritures avec honneur. Cette parenthese , messieurs , vous insinue que nous avons affaire à un personnage alteré , qui regarde le Docteur comme un homme fort ignorant en affaires , mais fort propre à payer les frais monstrueux dont on nous accable depuis six mois sans misericorde & sans relâche.

## L A R U I N E.

La grande nouveauté , qu'un clerc fasse des frais !

## P I L L A R D I N.

Voici le chef-d'œuvre sur lequel vous avez à prononcer. Il y a environ six mois que le nommé Griffonet & deux autres clercs ses camarades , couroient les rues , chacun une brette au côté. Je ne vous dirai point , messieurs , si c'étoient les affaires ou l'amour qui les mettoient en campagne. Quoiqu'il en soit , en passant dans la rue Guenegaud , un levrier surpris de voir trois clercs de procureur avec des épées , commence à aboyer. Les trois spadassins inti-

midez prennent la fuite. Dans cette déroute , Griffonet laisse tomber son manteau : le chien en folâtrant , le secoue. Voila ce qui donne occasion au burlesque procès qu'on nous fait aujourd'hui ; & c'est sur ce manteau mordu , qu'on a brouillé tout le papier que maitre la Ruine tient entre ses mains.

### L A R U I N E.

Il n'y a pas en tout cela une virgule d'inutile ; & depuis que je plaide , je n'ai point vû de procedure mieux gouvernée. Fy , cela est honteux de se déchaîner contre un jeune praticien qui fait les choses dans l'ordre.

### P I L L A R D I N.

Pour faire les choses dans l'ordre , votre partie n'avoit qu'à ramasser son manteau , & poursuivre son chemin. Mais un clerc du Châtelet , qui n'a que sa plume pour patrimoine , tâche de se pousser par des voies extraordinaires : *Aude aliquid , brevibus garris , & carcere dignum , si vis esse aliquid.* Maitre Griffonet veut être procureur , il n'importe aux dépens de qui sa charge soit achetée. Le chien qui a décousu son manteau est un chien vagabond : mais le chien est sorti de la maison où demeure le Docteur de la comédie. Le Docteur est un étranger : cet étranger est en réputation d'avoir de l'argent. En voila assés , messieurs , pour acharner un clerc

avide & chicaneur. Il demande, à la vérité, trente francs pour le dommage de son manteau : mais il se contente de neuf cens livres pour les dépens du procès.

## L A R U I N E.

Helas ! c'est bien peu.

## P I L L A R D I N.

Il n'est pas besoin, messieurs, d'exagerer cette persécution, pour la rendre plus sensible & plus odieuse. Je pense en avoir assez dit, pour faire préjuger de quoi ce Griffonet sera capable, si jamais il est procureur. Je finis, en vous suppliant très-humblement, de retrancher de votre illustre corps ce membre infecté qui le deshonore. Souvenez-vous que la Bazoche est la pépinière des procureurs. Souvenez-vous encore, que l'indulgence des juges est une espèce d'autorité pour le mal ; & que le grand secret pour ne plus trouver de désordres parmi les procureurs, c'est de n'en point souffrir parmi les clercs.

Je conclus, à ce qu'il vous plaise débouter maître Griffonet du prétendu dommage de son manteau, & de tous les frais faits en conséquence ; & pour l'indue vexation, ordonner qu'il sera déchu & dégradé de la dignité de clerc : Défenses à lui de porter à l'avenir ni écritoire ni épée ; & le condamner aux dépens.



## L A R U I N E.

Ho , ça , ça , nous allons voir. Messieurs ; je parle pour Paul Griffonet , Manceau d'origine , cleric de profession , beau-frere de sergent , neveu de procureur au Châtelet , & par-dessus tout cela , ci-devant prévôt de la Bazoche : Contre maitre Grazian Balouard , Docteur de la comedie Italienne ; & encore contre maitre Bruitomar , chien mâtin , soi disant levrier , & justifié domestique dudit Docteur.

Vous voyez , messieurs , qu'il y a trois parties interessées dans cette cause , un docteur , un chien & un cleric. Un Docteur , premier animal : un chien autre animal ; & un cleric qui tient de nature de tous les deux , puisqu'un cleric , ou du moins un bachelier en procès , est un levrier en chicane. Sur la seule qualité des parties , on va croire que cette cause est la matiere d'une scene risible , parce que nous avons affaire à un comedien. Ah , de grace , messieurs , banissez toutes ces joyeuses préventions , pour vous preparer au recit d'un malheur , qui pour être sans exemple , ne doit pas être sans compassion. Malheur , messieurs , malheur , qui fourniroit le sujet d'un poeme plus grave que l'Enéide , & plus serieux que le Lutrin , puisqu'il ne s'agit pas ici d'une ville embrasée par le stratagème d'un cheval de bois , ni d'une contestation fondée sur un

pupitre de pareille étoffe ; mais d'un manteau d'un bon bouracan , mordu , déchiré & mis en pièces par l'inhumanité d'un levrier effectif. *Quis talia fando , temperet à lacrimis.* Voici le fait en trois paroles.

La foire saint Germain attire tout Paris par la nouveauté de ses spectacles. Ma partie fatiguée d'un gros inventaire de productions , voulut pour se délasser l'esprit , aller voir les marionnettes. Fatale & dangereuse curiosité ! Ce pauvre garçon accompagné de deux clercs ses camarades , s'entretenoit , chemin faisant , de choses concernant la profession , lorsqu'un matin affamé s'échappe de chés le Docteur , s'élançe sur maître Griffonet ; & soit qu'il trouvât le manteau ou plus gras & plus tendre que le clerc , il déchire ce manteau en trois coups de dents : ce manteau , le fruit de tant de veilles , & la reconnoissance de tant de cliens ! ce manteau , qui par ses differens usages , se pouvoit appeller un meuble universel ! le matin , robe de chambre : le long du jour , il redevenoit manteau : la nuit il servoit de couverture ; & dans le mauvais temps , c'étoit un parapluie impénétrable. Ce manteau , messieurs , tel que je viens de vous le décrire , demeure en proye à un levrier , qui par ses cris & ses morsures , jette une telle épouvante dans l'ame des trois clercs , qu'ils ne cherchent leur salut que

dans la fuite. *Timor addidit alas.* L'un court à toute jambe chés lui : L'autre se cache dans la foule. Ma partie seule dispute quelque temps le terrain. Mais comme il n'est pas honteux de céder à la force , il est obligé de se sauver avec les lambeaux de son bouracan déchiré : *Exuvias tristes Danaum.*

L E J U G E.

Maitre la Ruine , voilà bien de la broderie sur un méchant manteau ! Vous feriez mieux de nous dire , si après tout ce grand carnage , votre partie a rendu sa plainte.

L A R U I N E.

Il a bien fait pis , messieurs : car il a fortifié sa plainte d'une grosse enquête , composée de trente-sept témoins , soutenu de plusieurs demandes incidentes , de requêtes , de sommations , de faits & articles , & généralement de tout ce qu'il y a de plus friand dans la pratique. C'est dans cette affaire que maitre Griffonet ma partie , va paroître un véritable clerc du Châtelet. Depuis six mois , messieurs , il ne dort point ; & je puis dire à son honneur , que depuis six mois , il ne s'est point passé de jour qu'il n'ait fourré quelque nouvelle procédure dans son sac. Enfin il a mis son procès sur un si bon pied , & a fait parler si heureusement ses témoins , qu'il n'est pas en votre pouvoir de douter que le chien en question n'appartienne au Docteur de la comédie. Or si le chien ap-

partient incontestablement au Docteur de la comédie, maître Griffonet peut-il demander moins de trente francs pour le dommage de son manteau , & de neuf cens livres à quoi il se réduit pour ses dépens ? Je ne crois pas qu'un clerc puisse plaider avec plus de retenue. Quand on ne taxeroit à ma partie que quinze sols de chaque citation de latin , je suis sûr qu'il y en a pour plus de quatre cens francs dans ses écritures. Il en a mis jusques dans ses exploits. Diable , je ne plaide pas pour une bête. La loi , *Si quadrupes pauperiem.*

## L E J U G E.

La Ruine , hé pas tant de latin pour une bagatelle !

## L A R U I N E.

Puisque la Bazoche s'offense du latin , je vais repondre en françois aux faits calomnieux dont on a voulu noircir ma partie. Commençons par le chirurgien , la maladie & le pansément dont maître Pillardin a prétendu scandaliser celui pour qui je parle. Pour confondre , messieurs , une telle imposture , ma partie est prête d'affirmer à l'audience , que depuis quatre ans qu'il est à Paris , il ne voit & ne frequente que la nièce de maître Pillardin , & quelques autres femmes de procureurs fort honnêtes & fort réservées. Je ne pense pas , messieurs , qu'il en faille davantage pour vous persuader que

maitre Griffonet est sain & entier : & plutôt au ciel qu'il en fut de même de son manteau ! Passons à la vexation qu'on nous impute. Ce Griffonet , dit-on , est un clerc alteré , qui veut succer le Docteur , & s'équiper aux dépens d'un étranger. Ce sont , messieurs , les propres termes dont on s'est servi. En vérité , maitre Pillardin , vous ne devriez pas faire un crime d'un usage dont vous profitez aussi bien que ma partie. Si j'étois d'humeur. . . . .

P I L L A R D I N .

Maitre la Ruine , vous vous passeriez bien. . . . .

L A R U I N E .

Hé , maitre Pillardin , vous vous passeriez bien mieux de décrier la conduite d'un clerc qui ne fait que ce qu'il vous voit faire. Et où est le mal de plumer un comedien quand il a de l'argent ? Quoi ! ce n'est pas assez que les Italiens déchirent les procureurs , il faut encore que leur chiens viennent déchirer les manteaux des clercs ? Et on se fera une conscience d'épargner ces sortes de bouffons , qui répandent leur fiel sur les professions les plus réglées ? Fy , maitre Pillardin , vous parlez contre vous-même , quand vous défendez ces farceurs , qui ont compris tant d'honnêtes gens dans leur rôle. Il sied bien à ces mauvais plaifans de faire comparaison avec messieurs les clercs , qui sont les fantas-

ains de la justice , les graduez de la chicane, les magistrats de la Bazoche , les timons des études , la charue des procureurs , & la cheville ouvriere de la procedure. Il y a , messieurs , une notable difference entre un clerc & un comedien. Quand les comediens viennent dans nos études , ils y entrent soumis & rampans : mais un clerc ne paroît à la comedie que la critique en main , & comme le controleur né de toutes les piéces nouvelles : privilége , messieurs , établi par le plus fameux poete de notre siècle.

Un clerc pour quinze sols , sans craindre le hola ,  
Peut aller au parterre attaquer Attila :  
Et si ce roi des Huns ne lui charme l'oreille ,  
Traiter de Wisigots tous les vers de Corneille.

Tant d'illustres prerogatives ne serviront-elles qu'à la confusion de ma partie ? Ne compterez-vous pour rien cette longue genealogie de sergens & de procureurs , dont regorge la famille des Griffonets ? Souffrirez-vous qu'un Docteur de théâtre triomphe insolemment de la clericature ? Ah ! messieurs , ne voyons-nous pas que les Italiens sont à l'affut de votre jugement pour en faire une plaisanterie plus cruelle & plus sanglante encore que celle des procureurs ? Si maître Griffonet perd sa cause , Arlequin & sa troupe vont s'enrichir aux dépens des clercs & de la Bazoche. Quoi , ce beau

nom de Griffonet , va devenir la fable & la risée publique ! Et comme les procureurs ne passent aujourd'hui que pour des Grapi-gnans , les clerks ne passeront à l'avenir que pour des Griffonets ! Prevenez , messieurs , prevenez ces piquantes railleries par une severe condamnation : & si des comediens ont la hardiesse de nous jouer , que ce soit du moins après avoir payé le dommage du manteau , & les dépens du procès. C'est à quoi je conclus. *A Pillardin.* Ho , nous allons voir à cette heure , si je ne suis payé que pour faire du bruit à l'audience ! *Ce qui suit se dit dans le temps qu'on est aux opinions.*

LE J U G E *étant aux opinions , dit :*

La Ruine, pourquoi votre partie n'a-t-elle pas apporté son manteau à l'audience ? On verroit mieux de quoi il s'agit.

L A R U I N E.

Cela ne se peut pas , messieurs : c'est un manteau sur la litiere , dont la plus grande pièce ne couvriroit pas un ongle. Trois ravadeuses ont déjà renoncé à le rentrer.

P I L L A R D I N.

Il n'y a en pas un travers de doigt de dé-coufu.

L A R U I N E.

Fy ! Cela est honteux , qu'un Docteur nourrisse des chiens en chambre , pour dévorer les manteaux des passans , & où en serions-nous , si on toleroit ces. . . . Ho , il

faut tout au moins que les chemins soient libres ; & il ne sera pas dit. . . . .

LE J U G E *toujours aux opinions* , dit :

La Ruine , mettez-vous en fait que le chien appartienne au Docteur ?

L A R U I N E .

Oui , monsieur , je soutiens que c'est un chien à sa devotion & à ses gages ; & qu'il boit & mange tous les jours avec lui.

P I L L A R D I N .

Cela n'est pas vrai. C'est un chien qui n'a ni feu ni lieu.

L A R U I N E .

Un bel emploi pour un Docteur , de tenir école de mâtins , & les dresser à manger le monde dans les rues ? Ho , nous allons voir si un clerc n'oseroit demander justice.

LE J U G E *prononce*.

La Bazoché regnante en triomphe & titre d'honneur , a débouté Paul Griffonet du prétendu dommage de son manteau & des frais faits en conséquence : L'a déclaré déchû & dégradé de la dignité de clerc : Défenses à lui de porter à l'avenir ni écritoire ni épée ; & en cas de contravention , permis à maître Bruitomar , & à tous autres chiens ses confreres , de quel poil , âge & qualité qu'ils puissent être , d'aboyer , mordre & courir sus à tous les clers qu'ils trouveront saisis d'épée. Et pour dédomager aucune-

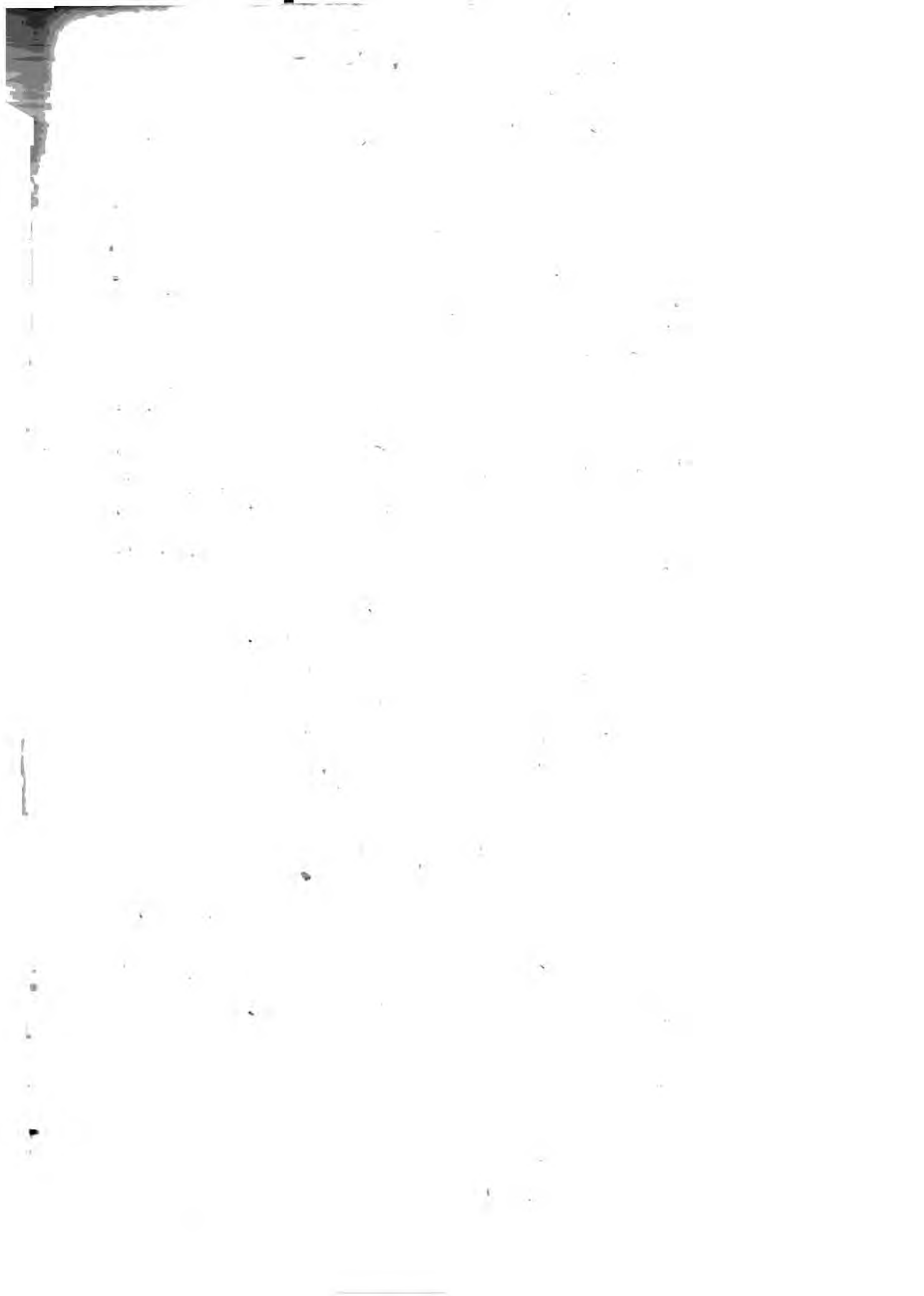


ment le Docteur du temps qu'il a perdu à se deffendre d'une si indue vexation ; permis à lui & à sa troupe de jouer les Griffonets , tant & si risiblement qu'ils aviseront bon être , sans toutefois sortir du respect qui est dû au royaume de la Bazoche. Ainsi prononcé.

### L A R U I N E .

Après cela je ne plaiderai de ma vie. Quelque diable de jugerie. *Il prend son sac des mains de sa partie , & le voulant mettre sous son bras , il lui en donne dans l'estomac si fort , que le pauvre clerc tombe sous le coup ; ce qui fait dire à la Ruine : Vous avez fait un pas de clerc, mon ami.*







ARLEQUIN  
EMPEREUR  
DANS LA LUNE.

*COMEDIE EN TROIS ACTES*

Mise au théâtre par Monsieur D\*\*\*\* &  
representée pour la premiere fois par les  
Comediens Italiens du Roi dans leur  
hôtel de Bourgogne, le 5 Mars 1684.



SCENES FRANCOISES  
 D'ARLEQUIN  
 EMPEREUR  
 DANS LA LUNE.

---

SCENE DE LA PROTHASE.

*Le théâtre représente un jardin , au fond duquel on voit une grande lunette d'approche montée sur son pied.*

LE DOCTEUR, PIERROT.

LE DOCTEUR.



*'Possible , Pierrot , che tu non voglia chetarti ! Tais-toi , je t'en prie.*

PIERROT.

Mais , monsieur , comment voulez-vous que je me taise ? Je n'ai pas un moment de repos. Tant que la journée dure , il faut que je travaille après votre fille , votre nièce , &

▼ votre servante ; & à peine la nuit est-elle venue , qu'il faut que je travaille après vous. Dès que je suis couché , vous commencez d'abord votre carillon : Pierrot , Pierrot , leve-toi vite , allume de la chandelle , & me donne ma lunette à longue vûe , je veux aller observer les astres ; & vous voulez me faire accroire que la lune est un monde comme le nôtre. La Lune ? par la jernibleu , j'enrage.

LE DOCTEUR.

*Pierrot , encor una volta , taci. Ti bastonaró.*

PIERROT.

Parbleu , monsieur ; quand vous devriez me tuer , il faut que je débagoule mon cœur. Je ne serai pas assés sot pour convenir que la lune soit un monde ; la lune , la lune morbleu , qui n'est pas plus grande qu'une aumelette de huit œufs.

LE DOCTEUR.

*Che impertinente ! Si tu avois tant soit peu d'entendement , j'entrerois en raison avec toi : Ma tu sei una bestia , un ignorante , un animale che non sa doue s'habbia la testa se non se la tocca ; e però chiudi la bocca , & tais-toi encore une fois , tu feras mieux.*

PIERROT *se dépitant.*

Ma foi , je m'y ferois hacher. ....

LE DOCTEUR.

*La mia pazienza fa miracoli.* Essayons cependant , s'il est possible de le tirer de cet

124 *L'Empereur dans la Lune.*  
entêtement. *Ascolta animale.* As-tu jamais  
remarqué ces certains nuages qu'on voit au-  
tour de la lune , ces. ....

PIERROT.

J'entens bien , c'est-à-dire l'ornement de  
l'aumelette.

LE DOCTEUR.

L'ornement du diable qui t'emporte. Tais-  
toi *in malhora* , & ne songe plus à l'aume-  
lette.

Ces nuages donc qu'on remarque autour  
de la lune , s'appellent les crepuscules. Or  
voici comment j'argumente.

PIERROT.

Voyons.

LE DOCTEUR.

S'il y a des crepuscules dans la lune , *biso-*  
*gna ch'a vi sia una generation, & una corrution :*  
*e s'al ghè una corrution , & una generation , bi-*  
*sogna ch'a ve nasca dei animali , è dei vegetabili ;*  
*e s'al ghe nasce dei animali , & dei vegetabili ,*  
*ergo la luna è un mondo abitabile com' al nostro.*

PIERROT.

*Ergo* tant qu'il vous plaira. Pour ce qui  
est de moi , *nego* ; & voici comme je vous le  
prouve. Vous dites qu'il y a dans la lune  
les tres. . . cus. . tres. . . pus , les trois pouf-  
feculs.

LE DOCTEUR.

*Crepuscoli* , & non pas pouffeculs , bête.

PIERROT.

P I E R R O T.

Enfin les trois . . . vous m'entendez bien ;  
& que s'il y a les trois puscuscules , il faut  
qu'il y ait une generation & une corrup-  
tion.

L E D O C T E U R.

*Certissimo.*

P I E R R O T.

Ho , voici ce que dit Pierrot.

L E D O C T E U R.

*Vedemo.*

P I E R R O T.

S'il y a une generation & une corruption  
dans la lune, il faut qu'il y naissè des vers : or  
seroit-il que la lune seroit vereuse ? Hé ! en  
tenez-vous ? Il n'y a mordi point de repli-  
que à cela ?

L E D O C T E U R *en riant.*

Ho , non , assurément. Et dis-moi , Pier-  
rot : *In questo nostro mondo*, y nait-il des vers ?

P I E R R O T.

Oui , monsieur.

L E D O C T E U R.

S'enfuit-il pour cela *c'bil nostro mondo sia  
verroso ?*

P I E R R O T.

*Après avoir tant soit peu revé.* Il y a quel-  
que raison à cela.

L E D O C T E U R.

*Al credo ben.* Orsu , Pierrot , *lassem andar  
la luna , & parlem d'altre cose.*

Tome I.

I



P I E R R O T.

C'est fort bien fait , car avec votre diable de lune , j'apprehende que quelque jour vous n'alliez tout comme elle , par quartiers.

L E D O C T E U R.

*Quietati , insolente.* Ma fille , ma niece ; & mes servantes m'embarassent beaucoup. Isabelle ne s'attache qu'à la poesie , & ma maison est toujours remplie de poetes. Eularia ma niece a toujours quelque jeune muguet à ses trouffes , & les servantes pour se conformer à l'humeur de leurs maitresses , sont devenues aussi folles qu'elles : Mais je les marierai bientôt toutes les quatre , & j'aurai le plaisir de faire maison nette. J'ai plusieurs partis fortables qui se presentent pour ma fille & ma niece , & pour mes servantes aussi. Un charcuitier me demande Olivette ; & Colombine. . . .

ARLEQUIN *paroit dans le fond du theatre , qui entendant nommer Colombine , dit :*

Colombina , la mia metressa ?

P I E R R O T *au Docteur , croyant que c'est toujours lui qui parle.*

Vous vous trompez , monsieur : Colombine votre servante , & non pas votre maitresse. L E D O C T E U R.

Et oui , Colombine ma servante.

ARLEQUIN *toujours derriere.*

Et bien Colombine votre servante , qu'a-t-elle fait ?

LE DOCTEUR *à Pierrot.*

Elle n'a rien fait , donnes-toi patience.  
Elle m'est demandée en mariage par un apoticaire , un. . . . .

ARLEQUIN *toujours derriere.*

*Haine !*

PIERROT *regardant le Docteur.*

Qu'est-ce , monsieur , avez-vous la colique ?

LE DOCTEUR.

*Pierrot , in cocienza mia ti bastonardò , lassami parlar.*

PIERROT.

Et c'est vous , monsieur , qui parlez tout comme un éco.

LE DOCTEUR.

Colombine m'est donc demandée par un apoticaire , un fermier & un boulanger. . . .

ARLEQUIN *toujours derriere.*

Et un regiment de cavalerie.

LE DOCTEUR *donnant un soufflet à Pierrot , & le faisant tomber par terre.*

E un cancher , che ti magni , diàvol in malhora , che fias tu maladet.

PIERROT *après s'être relevé.*

Operation de la lune ! operation de la lune ! & s'en va.

LE DOCTEUR *faisant semblant de courir après lui.*

Attends , attends. . . A-t-on jamais vu un plus insolent coquin ? Je ne puis pas dire

528 *L'Empereur dans la Lune.*

vingt paroles de suite avec lui. Il a une demangeaison de parler qui ne se comprend pas , & si il n'a pas une once de sens commun. . . . . Mais revenons un peu à Colombine. Je ne fais auquel des trois partis qui se presentent , je la dois donner. L'apotecaire , dit-on. . . . .

A R L E Q U I N *derriere.*

Est un vilain.

LE D O C T E U R *regarde autour de lui , & Arlequin d'abord se retire.*

L'apotecaire est assés à son aise , mais le boulanger. . . . .

A R L E Q U I N *toujours derriere.*

Le boulanger est un fripon , & vous aussi.

LE D O C T E U R.

Ouais ! qu'est-ce donc que ceci ? *Il regarde de tous cotez.* Le boulanger , dis-je , est plus riche. Cependant j'ai plus d'inclination pour le fermier , & c'est à lui que je la donnerai.

A R L E Q U I N.

Ah ! je suis mort.

LE D O C T E U R *las d'entendre parler , & de ne voir personne , secoue sa robe , son manteau & son chapeau , & puis dit :*

Ha , je comprends ce que c'est , c'est la parole de Pierrot qui est demeurée à sa place , & s'en va.

**SCENE DU DESESPAIR.***ARLEQUIN seul.*

**A**H malheureux que je suis ! Le Docteur veut marier Colombine à un fermier , & je vivrai sans Colombine ? Non je veux mourir. Ah Docteur ignorant ! Ah Colombine fort peu constante ! Ah fermier beaucoup fripon ! Ah Arlequin extrêmement misérable ! Courons à la mort. On écrira dans l'histoire ancienne & moderne : Arlequin est mort pour Colombine. Je m'en irai dans ma chambre : j'attacherai une corde au plancher : je monterai sur une chaise je me mettrai la corde au cou, je donnerai un coup de pied à la chaise , & me voila pendu : *Il fait la posture d'un pendu.* C'en est fait , rien ne peut m'arrêter , courons à la potence. . . . A la potence ? Et si donc , monsieur , vous n'y pensez pas. Vous tuer pour une fille , ce seroit une grande sottise : oui , monsieur : mais une fille trahir un honnête homme , c'est une grande friponerie. . . . D'accord : mais quand vous vous serez pendu , en serez-vous plus gras ? Non , j'en serai plus maigre , je veux être de la belle taille , moi , qu'avez-vous à dire à cela ? Si vous voulez être de la partie , vous n'avez qu'à-

venir. . . . Ho pour cela , non ; mais vous ne vous en irez pas. . . . Ho je m'en irai. . . . Ho vous ne vous en irez pas. . . . Je m'en irai, vous dis-je. *Il tire son coutelas & s'en frappe , puis dit : Ah ! me voila délivré de cet importun ; à present qu'il n'y a personne , courons nous pendre. Il fait semblant de s'en aller , & s'arrête tout court.* Mais, non: Se pendre, c'est une mort ordinaire , une mort qu'on voit tous les jours , cela ne me feroit point d'honneur. Cherchons quelque mort extraordinaire, quelque mort heroique, quelque mort arliquinique. *Il songe.* Je l'ai trouvée. Je me boucherai la bouche & le nez , le vent ne pourra pas sortir, & comme cela je mourrai. Voila qui est fait. *Il se bouche le nez & la bouche avec les deux mains , & après avoir demeuré quelque temps dans cette posture , il dit :* Non , le vent fort par le bas , cela ne vaut pas le diable. Helas ! que de peine pour mourir. *Vers le parterre.* Messieurs , si quelqu'un vouloit mourir pour me servir de modele , je lui ferois bien obligé. . . . Ah , par ma foi j'y suis. Nous lisons dans les histoires , qu'il y a eu du monde qui est mort à force de rire. Si je pouvois mourir en riant , ce feroit une mort fort drole. Je suis fort sensible au chatouillement : si on me chatouilloit long-tems , on me feroit mourir de rire. Je m'en vais me chatouiller , & comme cela je mourrai. *Il se chatouille , rit,*

& tombe par terre. Pasquariel arrive , qui le trouvant ainsi , le croit yvre , l'appelle , le fait revenir , le console & l'emmene.

Nota. Que dans cette scene , par tout où la phrase est suivie de petits points , cela est mis pour avertir qu'en ces endroits Arlequin change de voix & de geste ; tantôt se tirant d'un côté, & tantôt se tirant de l'autre. Le sens des paroles le fait assez connoître , c'est pourquoi cela ne se trouve pas marqué en son lieu. Ceux qui ont vû cette scene , conviendront que c'est une des plus plaisantes qu'on ait jamais joué sur le théâtre Italien.

---

## S C E N E

DE LA FILLE DE CHAMBRE.

*PIERROT en femme du Docteur.*

*ARLEQUIN en fille de chambre.*

P I E R R O T.

**B**on jour , ma mie.

A R L E Q U I N.

On m'a dit , madame , que vous aviez besoin d'une femme de chambre. Je venois pour vous offrir mes services , & savoir si je vous serois agréable.

P I E R R O T.

D'où fortiez-vous , ma mie ?

A R L E Q U I N.

Pour le present , madame , je fors de chés la femme d'un partisan , qui est la maitresse du monde la plus difficile à servir. Je ne pense pas qu'en trois ans que j'ai été avec elle , je l'aye vû aller une feule fois à la garde-robe. P I E R R O T.

Ne pas aller à la garde-robe ! Tu te mocques , ma mie.

A R L E Q U I N.

Il n'est rien de si vrai , madame. Elle faisoit dans sa chambre. C'est-elle qui en a amené la mode.

P I E R R O T.

Qui en a amené la mode !

A R L E Q U I N.

Oh , oh , je vous étonnerois bien davantage si je vous disois qu'elle alloit toutes les semaines une fois aux étuves , & que son mari n'a jamais eu le credit de lui faire ôter ses gans , quand elle se couche. C'est une femme extrêmement propre. Elle n'auroit pas souffert pour un empire , que son mari , au retour d'un voyage d'un an , l'eut baisé à la joue , de peur de défleurir son tein. Je vous dis que c'est une femme merveilleusement propre.

P I E R R O T.

Et tu appelles cela propreté , ma mie ?

A R L E Q U I N.

Je le croi , vraiment , que c'est propreté.

P I E R R O T.

Comment donc as-tu pu te résoudre à quitter une femme si propre.

A R L E Q U I N.

A vous dire vrai , j'en ai bien eu du regret. Mais comme on vouloit m'affujettir à blanchir trois grands gars de commis qui étoient chez nous , & qui sous pretexte de me demander leur linge , venoient toujours bati-foler autour de moi. Vous savez , madame , qu'on n'a rien de si cher que l'honneur. A cette heure , ces friponiers-là me tenoient de certains propos ; enfin tant y a pour bien des raisons j'en ai voulu fortir.

P I E R R O T.

N'est-ce point aussi que les commis t'ont voulu mettre dans leurs interêts ?

A R L E Q U I N.

Des commis , madame , des commis ! Vous direz tout ce qu'il vous plaira : mais une jeune fille comme moi n'est pas un gibier à commis. Si j'avois voulu prêter l'oreille aux fornettes , il hantoit peut-être chez nous d'aussi beau monde qu'en aucune maison de Paris. Mais graces au ciel , les hommes ne m'ont jamais tenté.

P I E R R O T.

Mais , dis-moi , ma bonne , n'as-tu jamais feryi de gens de qualité ?



A R L E Q U I N.

Est-il des gens de plus grande qualité que les partisans.

P I E R R O T.

Je ne te dis pas que non. Mais je te demande si tu n'as point servi des gens de la cour.

A R L E Q U I N.

Qu'entendez-vous , madame , par des gens de la cour ?

P I E R R O T.

J'entends des comtesses , des marquises , des duchesses.

A R L E Q U I N.

Oh , si ce n'est que cela , je n'ai jamais fait d'autre métier en toute ma vie. J'ai servi aussi un commandeur dont j'étois femme de chambre. C'étoit une bonne condition, celle-là , si elle eut duré.

P I E R R O T.

Femme de chambre d'un commandeur ! voici bien autre chose.

A R L E Q U I N.

Et pourquoi non , madame ? Les dames ont bien des valets de chambre.

P I E R R O T.

Elle a raison , cette fille-là me plait fort. Dis-moi , ma mie , ne fais-tu pas blanchir ?

A R L E Q U I N.

Oui , madame. Je coiffe , je blanchis , je brode un peu , je fais de la pâte pour les

mains , je fai faire des jupes , je donne le bon air aux manteaux : je donne aussi fort bien les remedes ; enfin je puis me vanter de savoir faire aussi adroitement qu'un autre tout ce qu'il y aura à faire auprès d'une jolie femme comme vous , madame.

P I E R R O T.

Mais ne fais-tu point aussi. . . . là. . . . faire un peu de pommade pour le visage.

A R L E Q U I N.

Bon , c'est où je triomphe : & la comtesse que j'ai servi vous en diroit bien des nouvelles. Trois mois après que je l'eus quittée , elle étoit vieillie de vingt-quatre ans. Je lui ai usé plus de deux cens pots de pommades sur son corps , & à la fin je lui ai rendu le cuir aussi uni qu'une glace. Si j'avois l'honneur de vous panser seulement quinze jours , votre mari ne vous reconnoitroit plus. Vraiment , vraiment , j'ai remis sur pied des teints bien plus endiablés que le vôtre. Pour faire quelque chose de bien , il faudra recrépir ce visage-là d'un bout à l'autre. Après cela vous charmerez tout Paris.

P I E R R O T.

La folle : Allez , vous demeurerez à mon service. A R L E Q U I N.

A l'égard des gages , madame , je vous croi raisonnable.

P I E R R O T.

Allez , allez , vous ne vous plaindrez pas de moi.

A R L E Q U I N.

Vous donnez du vin , apparemment ?

P I E R R O T.

Du vin : mais les filles n'en boivent point.

A R L E Q U I N.

Cela est vrai , madame. C'est que je suis fort delicate. Je mange fort peu : mais je bois beaucoup.

P I E R R O T *en criant.*

Et bien , je vous contenterai.

A R L E Q U I N.

Qu'est-ce que c'est que cela , madame ?  
Quels vilains bras font-ce-là ? ils sont tous  
velus : il faut arracher ce vilain poil-là.

P I E R R O T.

Ah , ah.

LE D O C T E U R *arrive , qui voyant sa  
femme , dit :*

Bon jour , ma femme.

P I E R R O T.

Bon jour , mon petit homme.

A R L E Q U I N *à Pierrot.*

Qui est cet homme-là ? *Il montre le Doc-  
teur.*

P I E R R O T.

C'est mon mari.

A R L E Q U I N.

Il est bien joli vraiment. *Il se rengorge , se  
mrt la levre , fait des mines , & s'évente.*

LE D O C T E U R *qui a observé les con-  
torsions d'Arlequin , dit à Pierrot.*

Ma femme, qui est cette fille-là qui est avec vous ?

**P I E R R O T** *au Docteur.*

C'est une fille de chambre que je prends à mon service.

**L E D O C T E U R.**

Cette fille-là à votre service ? Vous n'y pensez pas. C'est une coureuse qui se promene tous les jours avec trente soldats devant le cheval de bronze.

**P I E R R O T** *à Arlequin d'un ton de colere.*

Comment, coquine ? vous osez me demander d'entrer à mon service ? Une coureuse qui se promene tous les jours avec des soldats sur le pont-neuf ? Sortez de chez moi tout à l'heure.

**A R L E Q U I N** *mettant ses deux mains sur ses hanches.*

Qui vous a dit cela, madame ?

**P I E R R O T.**

C'est mon mari.

**A R L E Q U I N.**

Votre mari est un sot.

**P I E R R O T.**

C'est toi qui es un infâme.

**A R L E Q U I N.**

Je vous prie d'être persuadée que vous en avez menti.

**P I E R R O T.**

Un dementi à une femme comme moi !

138 *L'Empereur dans la Lune.*

*Il donne un soufflet à Arlequin, qui saute d'abord à sa coëffure, & la lui arrache. Ils se prennent aux cheveux; tombent par terre, se battent & finissent la scene.*

---

## S C E N E

*D'ISABELLE ET COLOMBINE.*

I S A B E L L E.

**E**st-il sous le ciel une plus malheureuse personne? Je tiens mes tablettes. Je les mets sur ma table: & dans le temps que je dispose mon imagination à quelques bouts-rimés, un diable, oui, Colombine, un diable invisible écrit sur mes tablettes des vers sur les mêmes rimes. En ce moment Cinthio entre dans ma chambre, surprend mes tablettes, & veut absolument que ces vers m'aient été donnés par un rival: plus je tâche à le defabufer, plus il s'obstine à le croire. Que maudit soit la visite que je rendis hier à Angelique, & plus maudit encore celui qui m'a mis en tête de faire des bouts-rimez.

C O L O M B I N E.

Quoi, vous vous repentez de frequenter les beaux esprits? Et depuis quand donc ce chagrin? Oh pour cela, vous vous en avisez

un peu tard. Il y a six mois que vous perdez le boire & le manger pour aller deux fois par jour dans cette peste de maison-là faire vos provisions de mots à la mode. Ma foi, je croi que vous êtes enforcelée de fadaïses, & que quelqu'un vous a brouillée avec le bon sens. Si votre oncle favoit ce petit train-là, il vous deffendrait assurément de voir. . . .

I S A B E L L E.

Oh doucement, Colombine : la conduite d'Angelique n'est point frelatée, & sans rien risquer, on peut dire que c'est une fort honnête fille.

C O L O M B I N E.

La grande merveille, laide comme elle est, qu'à quarante-six ans elle soit honnête fille. Ce n'est pas là-dessus que je le prends. C'est sur ce bureau d'impertinences qu'on tient soir & matin chez elle, où deux ou trois petits freluquets d'abbez font les chefs d'academie, & débitent aux precieuses de notre quartier tous les méchans vers qu'ils ont ramassé dans la ville.

I S A B E L L E.

Que tu as l'esprit servante, Colombine, & que je te plains de n'aimer pas le langage des dieux.

C O L O M B I N E.

Dites plutôt le langage des gueux : car les carosses des poetes ne font aujourd'hui guerres d'embaras dans les rues. Par exemple,

c'est un homme bien chanceux que le fils de cet huissier qui vole dans les livres imprimés, les énigmes, les sonnets, les élégies, & mille autres drogues dont vous me faites tous les soirs la receleuse ! J'ai bien affaire moi d'emplir mon coffre de vos sonnettes ! Et où serois-je, si l'on alloit faire le procès aux faux poètes comme aux faux monnoyeurs.

I S A B E L L E.

Que ta simplicité est fade ! Tu ne fais donc pas, Colombine, que la prose est l'excrement de l'esprit, & qu'un madrigal vaut plus de tendresse au cœur, que trente périodes des mieux arrangées. Il faut être du dernier peuple pour ne pas aimer les poètes à la folie.

C O L O M B I N E.

Hé, vous n'en prenez point mal le chemin.

I S A B E L L E.

Pour moi, je suis tellement engouée des vers, qu'un poète me meneroit sans peine jusqu'aux frontières de la tendresse.

C O L O M B I N E.

Ma foi vous perdez l'esprit.

I S A B E L L E.

Ah, Colombine, qu'un homme est charmant, quand il offre des vœux passés par le tamis des muses ! Quel moyen de tenir contre une déclaration qui frappe l'oreille par sa cadence, & dont l'expression figurée  
jette

jette la sensibilité dans l'ame la plus rebelle & la plus farouche! quel plaisir, Colombine, de regaler son cœur de ces nouveutez ingénieuses, qui renferment beaucoup de passion dans fort peu de vers! Ah, l'heureux talent de pouvoir assujettir ses mouvemens & ses pensées aux pieds & aux mesures prescrites par la poesie!

C O L O M B I N E.

Savez-vous, mademoiselle, que ces pieds-là pourroient bien vous mener droit aux petites maisons? Hé, mort de ma vie, faut-il qu'une fille de votre âge employe tout son tems à gober les rimes de trois ou quatre étourdis que la fainéantise érige en poètes, & qui n'oseroient vous avoir regardé en prose?

I S A B E L L E.

Mais que t'ont fait ces gens-là pour leur vouloir tant de mal.

C O L O M B I N E.

A moi? rien. C'est que j'enrage de vous voir la dupe d'un tas de petits poetereaux, qui croient qu'il n'y a qu'à se baisser & en prendre, & que vous êtes fille à épouser un rondeau ou une élegie. Tout franc ce ne sont point là des cotteries pour la niece d'un medecin. I S A B E L L E.

Ne suis-je pas assez mortifiée d'être la niece d'un medecin, sans que tu me le fasse sentir mal-à-propos dans tes remontrances? Ne vois-tu pas que je tâche à rectifier l'ob-



cur de la casse & du fené par l'usage du grand monde , & que je me dégrasse autant que je puis parmi les gens du premier mérite ? La niece d'un medecin ! Ah que tes expressions sont brutales !

## C O L O M B I N E.

Brutales , à la bonne heure. Cela n'empêchera pas que je ne déboude mon cœur , & que je ne vous reproche la hantise de ces bagnodiers qui vous infectent l'esprit de leurs pestes de phrases inventées en dépit du bon sens. Ma foi , depuis que Moliere a célébré les précieuses , nous les voyons monter en graine , & demeurer là pour la prise. Voyez la grande presse d'épouseux qu'il y a autour de votre Angelique ! Cependant , à vous entendre dire , c'est le plus bel esprit de Paris. Mademoiselle, il est bon d'avoir de l'esprit : mais il faut encore autre chose en mariage. Toute servante que je suis , je ne voudrois d'un poete ni pour mari ni pour amant : Quelle ressource y a-t-il à être la femme d'un rimailleur ? Meuble-t-on une chambre d'épigrammes ? Couvre-t-on une table de madrigaux ? & paye-t-on un boucher avec des sonnets ? Ma foi si j'étois à votre place , je butterois à quelque bon gros financier qui feroit rouler mon mérite en carosse , & qui. . . .

## I S A B E L L E.

Un financier , ah l'horreur !

C O L O M B I N E.

Ho , ne faites pas tant la sucrée. Cela n'est pas tout-à-fait à votre choix , non.

I S A B E L L E.

Mais , Colombine , crois-tu que je pourrois me tranquiliser avec un homme qui n'auroit aucun relai de conservation, & qui compteroit de l'argent depuis le matin jusqu'au soir.

C O L O M B I N E.

Oh, point du tout ; bon, vous ferez bien mieux de tirer le diable par la queue avec quelque cancre de poete , qui gagne sa vie quatrain à quatrain.

I S A B E L L E.

Et comment se résoudre à aimer un homme insupportable ?

C O L O M B I N E.

Que vous êtes bonne ! Est-ce qu'on épouse un homme riche pour l'aimer ? On se marie simplement pour se mettre à son aise ; & quand la cuisine est une fois sur le bon pied , on trouve aisément à se consoler de tout le reste. I S A B E L L E.

Mais , Colombine , comment vivre avec un homme de cette nature ?

C O L O M B I N E.

Vous vivrez comme vivent les femmes de Paris. Les quatre ou cinq premières années, vous ferez bonne chere & grand feu ; & puis quand vous aurez mangé la meil-

leure partie du bien de votre mari en meubles , en habits , en équipages , en pierres , vous vous ferez separer de corps & de biens ; on vous rendra votre mariage ; & vous vivrez après cela en grosse madame. Ce que je vous dis là , c'est le grand chemin des vaches. Bon , il n'y a plus que les duppes qui en usent autrement.

I S A B E L L E.

Mais , Colombine , donne-t-on comme cela une entorse au mariage ? & crois-tu que la separation en soit si facile ?

C O L O M B I N E.

Et , mais dame , pour cela , on prend ses mesures un peu de loin ; & quand on en veut venir là , il faut tâcher premièrement d'avoir quelque homme de robe dans ses interêts : & puis petit à petit on chagrine son mari ; on le méprise , on l'insulte. A la fin la patience lui échappe. Il donne quelques soufflets , quelques coups de pied au cul. On rend sa plainte. L'homme de robe fait son devoir. Et voilà comme on se donne du repos à coup sûr pour tout le temps de sa vie. I S A B E L L E.

Vraiment , Colombine , tu me parois une fille précoce , & je te trouve plus d'entendement qu'on n'en a d'ordinaire à ton âge.

C O L O M B I N E.

C'est que je ne m'amuse pas comme vous à la moutarde. Je songe de bonne heu-

re au moyen de m'établir , & toute jeune que je suis , je dévisagerois un homme qui auroit la hardiesse de m'écrire , à moins que ce ne fut pour le mariage. Oh, ma foi, il n'y a rien à faire avec moi pour autrement. J'aime bien à rire , mais . . . *Le Docteur appelle en dedans.* I S A B E L L E.

C'est mon oncle qui nous appelle. Nous sommes perdues , s'il nous a écoutées.

C O L O M B I N E.

Que vous êtes folle ! Est-ce qu'un medecin entend le françois ?

---

## S C E N E

DU FERMIER DE DONFRONT.

*ARLEQUIN, UN COMMIS.*

*ARLEQUIN dans un soufflet.*

**D**ia, ho.

*LE COMMIS à part.*

Voici un homme avec un soufflet. Sachons s'il a payé les droits au bureau. *Vers Arlequin.* D'où vient ce soufflet ?

*ARLEQUIN.*

Un soufflet ! Je ne vous ai pas touché.

*LE COMMIS.*

Je vous demande en vertu de quoi vous avez un soufflet ?

A R L E Q U I N *d'un ton fâché.*

Je n'en ai jamais reçu , monsieur , & prenez garde comme vous parlez.

L E C O M M I S.

C'est un carosse , qui. . . . .

A R L E Q U I N.

Rosse vous-même. Je vous trouve bien insolent de me traiter de la sorte.

L E C O M M I S.

Ha , ha , vous faites le raisonneur ! Nous allons vous apprendre à raisonner tout à l'heure. Voici un commissaire qui vient fort à propos.

L E C O M M I S S A I R E.

Voilà bien du tintamarre ici. Qu'y a-t-il ?

L E C O M M I S.

Pas grand'chose , monsieur , c'est un soufflet. . . . .

L E C O M M I S S A I R E.

Qu'on vous a donné ? Verbalifons.

L E C O M M I S.

Hé non , monsieur. C'est un homme qui a une voiture qu'on appelle un soufflet. Il n'a pas payé les droits au bureau , je demande , monsieur , que la voiture soit saisie.

*Arlequin pendant ce temps change de juste-au-corps & de chapeau , & paroît en boulanger , avec une chemisette rouge & un bonnet blanc de laines ; & son soufflet se trouve changé en charette.*

L E C O M M I S S A I R E.

Voyons , où est-elle ? *Il se retourne , &*

*Voyant une charette au lieu d'un soufflet , il se met à rire.*

A R L E Q U I N *au commissaire.*

Monieur le commissaire , cet homme-là est fou , au moins.

L E C O M M I S S A I R E .

Prendre la charette d'un boulanger pour un soufflet ! Ha , ha ha ! *Il rit.*

L E C O M M I S  *tout étonné.*

Monieur le commissaire , je vous demande pardon , je me suis mépris.

L E C O M M I S S A I R E .

Ce n'est pas assez , il me faut payer.

A R L E Q U I N .

Et moi aussi da.

L E C O M M I S  *au commissaire.*

Cela est trop juste , monieur , combien vous faut-il ?

L E C O M M I S S A I R E .

Un louis d'or.

A R L E Q U I N .

Et moi quinze francs.

L E C O M M I S .

Tenez , monieur , voilà un louis d'or : mais je vous prie de considérer que voila un homme qui me demande quinze francs pour un moment qu'il s'est arrêté ici.

A R L E Q U I N .

Il y a plus de cinquante momens.

L E C O M M I S S A I R E  *à Arlequin.*

Tais-toi. Pourquoi demande-tu quinze francs ?

A R L E Q U I N.

Pour avoir perdu mon temps , & mon pain , qui sera brulé dans le four à Gonesse.

L E C O M M I S S A I R E.

Voyez le maraut! demander quinze francs pour un instant qu'il y a qu'il est là.

A R L E Q U I N *au commissaire.*

En verité , monsieur , c'est son prix ordinaire. Voyez ailleurs , je vous demande la préférence.

L E C O M M I S S A I R E.

Tais-toi , te dis-je , tu es un fripon ; il ne faut pas tyranniser les gens. *Au commis.* Monsieur , donnez-lui six écus. & s'en va.

A R L E Q U I N *au commissaire.*

St , st , monsieur le commissaire : *Le commissaire se retourne.* Allez , allez , il y aura du pain pour vous.

L E C O M M I S S A I R E *portant son doigt à sa bouche :*

Motus!

L E C O M M I S *à Arlequin.*

Tiens , voila six écus , mais tu me la paieras.

A R L E Q U I N *en prenant l'argent.*

Apprenez une autrefois à scandaliser le pain de Gonesse.

L E C O M M I S *à part.*

Je suis tout hors de moi. Je voi un homme dans un soufflet ; je ne l'abandonne pas de la vue , je viens dans cette place , & je

trouve qu'au lieu d'un soufflet c'est une charrette de boulanger ! Non il faut que tu sois un diable , pour . . . . *Il se tourne vers la charrette , & revoit Arlequin en fermier dans le soufflet , où il l'avoit vu d'abord.* Je le savois bien que je ne me trompois pas. Monsieur le commissaire , monsieur le commissaire. *Il court après le commissaire ; & aussitôt Arlequin se remet en boulanger , & son soufflet se change en charrette.*

LE COMMISSAIRE *revenant.*

Qu'est-ce , qu'y a-t-il de nouveau.

LE COMMISS au commissaire.

Je vous avois bien dit , monsieur , que j'avois vu un homme dans un soufflet.

LE COMMISSAIRE.

Où est-il ?

LE COMMISS.

Le voilà , voyez. *Ils se tournent vers Arlequin ; & appercevant encore la charrette & le boulanger , ils s'en vont , le commissaire éclatant de rire , & le commis rempli de confusion.* Après quoi *Arlequin se remet en fermier , & le Docteur arrive.*

LE DOCTEUR *à part.*

Je n'ai point de nouvelles du fermier de Donfront. Cependant il devroit déjà être arrivé. Je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque chose. *Appercevant Arlequin dans le soufflet.* Quel équipage est-ce-ci ?



150 *L'Empereur dans la Lune.*

A R L E Q U I N *regardant le Docteur.*

Bon jour , mon ami.

L E D O C T E U R .

Voilà qui est bien familier.

A R L E Q U I N .

Parlez , êtes-vous de cette ville , où la ville est-elle de vous.

L E D O C T E U R *à part.*

C'est quelque fou. *A Arlequin.* Non, monsieur , je ne suis pas de cette ville , & la ville n'est pas à moi.

A R L E Q U I N .

Jurez-en.

L E D O C T E U R .

Voilà qui est bien drole! je ne jure jamais , monsieur , je suis étranger , & il y a fort long-tems que je demeure dans cette ville.

A R L E Q U I N .

Pourriez-vous m'enseigner ce que je cherche.

L E D O C T E U R .

Et qui cherchez-vous ?

A R L E Q U I N .

Vous êtes bien curieux !

L E D O C T E U R .

Vous êtes bien plaifant vous ! Il faut bien que je sache qui vous cherchez , si vous voulez que je vous en donne des nouvelles.

A R L E Q U I N .

Il a raison. Puisque cela est , monsieur ; sachez que je cherche un certain bro. . . .

brodeur. .... do. .... reur. .... trai. ....  
traiteur, traiteur en lard, justement. Ne con-  
noitriez-vous point, monsieur, un traiteur  
en lard ?

L E D O C T E U R.

Non: J'en connois plusieurs, des traiteurs,  
mais ce ne sont pas des traiteurs en lard.

A R L E Q U I N.

C'est un homme qui a étudié, un homme  
savant, qui fait lire & écrire.

L E D O C T E U R.

Un traiteur savant ! N'est-ce pas plutôt un  
docteur que vous demandez.

A R L E Q U I N.

Vous l'avez dit, c'est un docteur en lard,  
que je cherche. N'en connoissez-vous point  
quelqu'un, monsieur.

L E D O C T E U R.

Je connois tous les docteurs de la ville,  
mais je n'en connois point de ce nom-là.

A R L E Q U I N.

Il faut pourtant bien qu'il y en ait un.

L E D O C T E U R.

Docteur en lard, vous voulez peut-être  
dire docteur Balouard.

A R L E Q U I N.

Vous y êtes, docteur Balouard ; oui ma  
foi, c'est tout droit celui que je demande,  
je savois bien qu'il y avoit du lard.

L E D O C T E U R.

Balouard, du lard ! Et que lui voulez-

vous , monsieur ? c'est moi.

A R L E Q U I N.

C'est vous, monsieur, le docteur Balouard ?

L E D O C T E U R.

Oui, monsieur , pour vous rendre service.

A R L E Q U I N.

Est-ce que vous ne me connoissez pas ? Je suis le fils du fermier de Donfront , celui qui vient pour vous épouser.

L E D O C T E U R.

Ah , ah ! Vous êtes le fils de Colin , fermier de Donfront , qui vient pour conclure le mariage de Colombine.

A R L E Q U I N.

Oui , vraiment, je suis le fils de Colintampon , & je viens pour épouser le mariage de Colombine.

L E D O C T E U R.

Je suis ravi de vous voir. Il y a long-tems que je vous attendois. D'où vient que vous avez tant tardé à venir ?

A R L E Q U I N.

Monsieur , c'est que je n'ai pas pu avancer , parce que j'ai eu le vent contraire.

L E D O C T E U R.

Le vent contraire dans une chaise. *Il rit.* Colombine fera bien aise de vous voir. Descendez , & entrez chez moi.

*Un paysan de Donfront arrive sur ces entrefaites , dit qu'il cherche le docteur Balouard. Le docteur se fait connoitre , le paysan lui rend une*

*Lettre de la part de Colin fermier de Donfront.*

*Arlequin qui voit cela dit : Monsieur le docteur , dépêchez-moi , le mariage s'en va. Le docteur lit la lettre , apprend que le fils de Colin est malade , & qu'il ne peut se mettre si - tôt en chemin. Il jette en même tems les yeux sur Arlequin , qui lui soutient effrontément qu'il est le fils du fermier de Donfront , & qu'il se porte bien. Le docteur demande au paysan s'il le connoit. Le paysan répond que non , & que ce n'est pas là le fils de son maitre. Arlequin surpris se tourne vers le docteur , & dit : monsieur , je vous demande excuse , je croiois de l'être. Le docteur & le paysan le menacent ; & s'en vont. Arlequin désespéré , reste. Pasquariel arrive qui le console , & qui le concerte en ambassadeur de l'empereur du monde de la lune , & ils s'en vont voyant arriver le docteur.*

---

SCENE DE L'AMBASSADE ,  
ET DU VOYAGE D'ARLEQUIN  
DANS L'EMPIRE DE LA LUNE.

*LE DOCTEUR , ARLEQUIN.*

*ARLEQUIN feignant d'être essoufflé , & courant d'un côté du théâtre à l'autre.*

**E**H, quelqu'un par charité , ne pourroit-il point m'apprendre où demeure le docteur Grazian Balouard ? *Il porte sa main à sa*

154 *L'Empereur dans la Lune.*

*bouche , & contrefait la trompette. Pu , pu , pu.*  
A quinze fols le docteur Grazian Balouard.

L E D O C T E U R.

Que veut dire ceci ? *Vers Arlequin.* Le docteur Grazian Balouard. Le voici, monsieur, Que lui voulez-vous ?

A R L E Q U I N.

Ah, monsieur , foyez le bien trouvé. Faites-moi bien des complimens , & bien des reverences. Je suis ambassadeur extraordinaire , envoyé par l'empereur du monde de la lune , pour vous demander Isabelle en mariage.

L E D O C T E U R.

A d'autres , à d'autres , mon ami : Je ne donne pas si aisément dans le panneau. Dans la lune un empereur !

A R L E Q U I N.

Oui, ma foi un empereur, & un empereur de qualité ; il est noble comme le roi.

L E D O C T E U R *à part.*

Cela pourroit bien être : puisque la lune est un monde comme le nôtre , apparemment qu'il y a quelqu'un pour la gouverner. *Vers Arlequin.* Mais mon ami êtes-vous de ce pays-là , vous ?

A R L E Q U I N.

Non , monsieur , je ne suis ni de ce pays-là , ni de ce pays-ci. Je suis Italien d'Italie , pour vous rendre mes services , né natif de la ville de Prato , l'une des plus charmantes de toute la Toscane.

Mais comment avez-vous donc fait pour monter à l'empire de la lune ?

A R L E Q U I N.

Je m'en vais vous le dire. Nous avions fait une partie trois de mes amis & moi, pour aller manger une oye à Vaugirard. Je fus député par la compagnie pour aller acheter l'oye. Je me transportai à la vallée de misere. J'y fis mon achat, & je m'acheminai vers le lieu du rendez-vous. Lorsque je fus arrivé dans la plaine de Vaugirard, voilà six vautours affamés qui se ruent sur mon oye, & qui l'enlevent. Moi qui craignois de la perdre, je la tenois ferme par le col, de maniere qu'à mesure que les vautours enlevoient l'oye, ils m'enlevoient avec elle. Quand nous fumes bien haut, un nouveau regiment de vautours venant au secours des premiers, se jette aussi à corps perdu sur mon oye, & dans le moment nous fait perdre à elle & à moi la vûe de toutes les plus hautes montagnes, & de tous les plus hauts clochers. Moi cependant toujours obstiné comme un diable à ne point lâcher prise; jusqu'à ce que le col de mon oye manque, & je tombe dans un lac. Des pescheurs y avoient heureusement tendu des filets, j'y tombai dedans. Les pescheurs me tirerent hors de l'eau, & me prenant pour un poisson de conséquence, me chargerent sur

leurs épaules , & m'apportèrent pour present à monsieur l'empereur. On me met d'abord par terre, & monsieur l'empereur avec toute sa cour m'environne. On dit : Quel poisson est-ce là ? monsieur l'empereur répond : Je crois que c'est un enchois. Pardonnez-moi , monseigneur , reprend un gros seigneur, qui faisoit l'homme d'esprit , c'est plutôt un crapeau. Enfin , dit monsieur l'empereur , qu'on m'aille frire ce poisson-là tel qu'il soit. Quand j'entendis qu'on m'alloit frire , je commence à crier : mais , monseigneur. . . . . Comment , dit-il , est-ce que les poissons parlent ? Toutes les fois qu'on veut nous frire , nous avons le privilege de nous plaindre, monseigneur. Je lui dis comme je n'étois pas un poisson , & de quelle maniere j'étois arrivé à l'empire de la lune. Il me demanda aussi-tôt : Connois-tu le docteur Grazian Balouard ; Oui, monseigneur, Connois-tu Isabelle sa fille ? Oui , monseigneur. Et bien je veux que tu me serves d'ambassadeur , & que tu ailles la lui demander en mariage de ma part. Je lui répondis . mais , monseigneur , je ne pourrai jamais trouver le chemin de m'en retourner, car je ne fais par où je suis venu. Que cela ne t'embarasse point, ajouta-t-il, je t'enverrai à Paris dans une influence que j'y envoie , chargée de rhumatismes , de catharres , de fluxions sur la poitrine , & d'autres

petites bagatelles de cette nature-là. Mais, monseigneur, lui dis-je alors, que ferez-vous du docteur Grazian Balouard ; car c'est un homme de mérite, un homme qui a étudié, qui fait la rhétorique, la philosophie, l'ortographe. Ho, ho ! me repondit-il, le docteur ! Je lui garde une des meilleures places de mon empire.

**L E D O C T E U R.**

Est-il bien possible ? Vous a-t-il dit ce que c'est ?

**A R L E Q U I N.**

Vraiment, oui : il dit qu'il y a environ quinze jours que dans les douze signes du Zodiaque le scorpion est mort ; il veut vous mettre en sa place, monsieur.

**L E D O C T E U R.**

Moi, à la place du scorpion ! monsieur l'empereur se mocque.

**A R L E Q U I N.**

Non, la peste m'étouffe. Comment diable ! Vous serez un des douze premiers de ce pays-là.

**L E D O C T E U R.**

Je ne me soucie pas de tant d'honneur. Mais, dites-moi, la ville où demeure l'empereur est-elle belle ?

**A R L E Q U I N.**

C'est une des plus belles villes du monde, belle, bien faite, d'une belle taille, d'un beau teint. . . . .



LE DOCTEUR.

La ville d'un beau tein ! Et les maisons , monsieur , comment font-elles baties ? Sont-elles comme les nôtres ?

ARLEQUIN.

Non ; car les maisons de ce pays-là sont meublées par dehors , & par dedans il n'y a rien. Les toits de chaque maison sont faits de reglisse ; & quand il pleut , il pleut de la ptifanne par toute la ville.

LE DOCTEUR.

Voilà qui est bien commode pour les malades. ARLEQUIN.

Le palais de l'empereur est fait de cristal mineral : les colonnes du portail de tabac en corde , le toit d'un fort bon bourracan de Flandres , & les fenêtres d'un des plus fins points de France qu'on ait jamais vû.

LE DOCTEUR.

Cela est bien particulier. Et comment vit-on en ce pays-la ? Y mange-t-on de même qu'ici ?

ARLEQUIN.

Oui , & non.

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce à dire , oui & non ?

ARLEQUIN.

Oui pour les vivres , on y mange de tout ce que l'on mange ici , & non pour la maniere de manger , qui est toute differente de la nôtre.

LE DOCTEUR.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Vous allez voir. Monsieur l'empereur ; par exemple, quand il veut manger , se met à une table vuide , sur laquelle on ne sert jamais rien pendant que le repas dure.

LE DOCTEUR *en riant.*

C'est le moyen de faire bonne chere.

ARLEQUIN.

Aussi la fait-il.

LE DOCTEUR.

Hors de table donc ?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi à table.

LE DOCTEUR.

Et vous venez de me dire que sa table est vuide quand il s'y met , & qu'on n'y sert rien dessus pendant qu'il y demeure.

ARLEQUIN.

Cela est vrai ; mais cela n'empêche pas qu'il n'y fasse grande chere , & qu'il n'y mange tout ce qu'il y a de plus succulent en chair & en poisson. LE DOCTEUR.

Je n'y comprends rien.

ARLEQUIN.

Je m'en vais vous y faire comprendre. Pendant que monsieur l'empereur est à table, il a à sa droite vingt personnes qui tiennent chacun un albalêtre d'or massif , chargée d'un beccafig , d'une andouillette, d'un

petit pâté, & autres. Et à sa gauche sont vingt autres personnes, avec des feringues d'argent aussi massif, dont l'une est pleine de vin d'Espagne, l'autre de vin de Canarie, de vin muscat, vin de Champagne, & sic de cæteris. Quand monsieur l'empereur veut manger, il se tourne à droite, ouvre la bouche, & l'arbalétrier d'abord, crac, lui décoche un petit pâté, une andouillette, un bœuf.... Et quand il veut boire, il se tourne à gauche, & celui qui tient la feringue, vts, lui feringue du vin de saint Laurent, du vin de Canarie, du vin de Normandie, ou autre, selon ce qu'il veut boire.

L E D O C T E U R.

Je comprends cela à présent à merveilles, & je trouve cette manière de manger la plus jolie du monde; pourvû que messieurs les arbalétriers visent droit.

A R L E Q U I N.

Malpeste! on n'en reçoit point qui ne soient fort experimentez, depuis le malheur qui arriva une fois.

L E D O C T E U R.

Et quel malheur, je vous prie.

A R L E Q U I N.

Monsieur l'empereur avoit envie de manger des œufs fricasséz au beurre noir. Un arbalétrier mal-adroit, lui en décocha un; mais au lieu de le viser à la bouche, il le visa à l'œil, dont il fut très long-tems incom-

modé. Ses medecins crurent qu'il en devien-  
droit borgne ; mais par bonheur ce ne fut  
rien , & il en fut quitte pour porter quel-  
que jours une emplâtre sur l'œil. Ce qui a  
été causé que depuis on a toujours appelé  
ces œufs-là , des œufs pochez.

LE DOCTEUR.

Voilà un trait d'histoire que je ne savois  
pas , & je ne me serois jamais imaginé que  
le nom d'œufs pochez , fut venu d'un acci-  
dent arrivé à l'empereur du monde de la  
Lune.

ARLEQUIN.

Cela est comme je vous le dis.

LE DOCTEUR.

Mais dites-moi un peu , monsieur l'em-  
pereur n'a-t-il point de simphonie à sa table?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi vraiment , la meilleure  
symphonie du monde : Son orchestre vaut  
beaucoup mieux que celui de l'opera.

LE DOCTEUR.

Ho , pour cela , monsieur , vous voulez  
bien que je n'en croye rien ; il n'y a point  
d'orchestre dans le monde qui vaille celui  
de l'opera de Paris , & ce au dire de tous  
les connoisseurs. Mais quels instrumens y a-  
t-il ? Des violons ? des flutes ? des basses de  
de violes ? des theorbes ? des clavecins ? des  
bassons ? des haut-bois ? des trompettes ? des  
timbales ? des tambours ? des fifres ? des

harpes ? des timpanons ? des psalterions ?  
des consonnantes ? des guitares. . . . *Arle-*  
*quin à chaque instrument que le Docteur nomme,*  
*répond toujours , Non.*

L E D O C T E U R.

Et de quel diable d'instrument y joue-  
t-on donc ?

A R L E Q U I N.

Je m'en vais vous le dire. Les gens de ce  
pays-là ont le nez extrêmement long , ils  
attachent une corde à boyau d'un bout du  
nez à l'autre , posent la main gauche sur le  
petit bout du nez , & avec un archet qu'ils tien-  
nent de la main droite , ils vous jouent du nez  
tout comme nous autres jouons du violon.

L E D O C T E U R.

Cela doit faire une drôle d'harmonie.

A R L E Q U I N.

Je le crois ma foi ! Cela fait un nazonne-  
ment enchanté. Ovide en jouoit en perfec-  
tion. C'est de là qu'on l'a appelé Ovide Na-  
zon.

L E D O C T E U R.

Mais dites-moi , quel langage parle mon-  
sieur l'empereur ? Comment avez-vous fait  
pour l'entendre ?

A R L E Q U I N.

Monseigneur l'empereur parle françois com-  
me vous & moi , & mieux même.

L E D O C T E U R.

Ha , pour le coup , vous vous mocquez

de moi ! monsieur l'empereur parler françois ! Et comment l'auroit-il appris ?

A R L E Q U I N.

Il l'a appris par le moyen d'une trompette parlante , & d'un maître de langue , qui tous les jours à minuit lui donnoit leçon sur le pont-neuf.

L E D O C T E U R.

Est-ce qu'avec une trompette parlante , on peut se faire entendre de si haut ?

A R L E Q U I N.

Qui en doute ! Cela se fait par la répercussion de l'air , qui frappant à plomb la concavité de la colonne qui pèse sur l'orifice de la base , & qui venant à être poussé par l'impulsion de la voix , forme ce son aigu , qui pénétrant les nues , se fait entendre par. . . . Voila ce qui s'appelle de la plus fine physique. Vous allez en convenir tout-à-l'heure. Je m'en vais prendre une de ces trompettes-là , dont monsieur l'empereur m'a fait présent , & lui parler tout devant vous.

L E D O C T E U R.

Si vous faites cela , je n'ai plus rien à dire , & je me rends à tout ce que vous voulez.

A R L E Q U I N.

Attendez-moi là. Dans un petit moment je suis à vous. *Il s'en va.*

L E D O C T E U R.

Si ce que cet homme-là dit est vrai , quel bonheur pour ma fille ! & quelle confusion pour ces ignorans qui ne veulent pas que la lune soit un monde habitable comme le nôtre.

**A R L E Q U I N** *revient avec une trompette.*

ça , monsieur , vous allez être témoin de la verité ; Otez , ôtez votre chapeau.

L E D O C T E U R.

Et pourquoi ôter mon chapeau ?

A R L E Q U I N.

Pour faire la réverence à monsieur l'empereur. Pour un docteur , vous êtes bien ignorant. *Le Docteur ôte son chapeau & fait la réverence. Arlequin qui est devant lui , & qui fait aussi la réverence , se retourne , & dit au Docteur : Plus bas , monsieur , plus bas. Le Docteur se baisse encore davantage , & dans le même temps Arlequin leve le derriere , de maniere que le Docteur y donne du nez dedans. Après ce lazzi Italien , Arlequin leve sa trompette en l'air , & feignant d'y parler dedans , dit : monsieur l'empereur , j'ai parlé au Docteur du mariage. Il en est ravi , monseigneur : Mais si vous vouliez ordonner qu'il me donnât six louis d'or pour mes peines , je vous serois bien obligé , monseigneur. Une voix se fait entendre , qui dit :*

Docteur , donne six louis d'or à Arlequin ; c'est l'empereur de la lune qui te l'ordonne.

LE DOCTEUR.

Est-ce là monsieur l'empereur?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur, c'est lui-même, je le reconnois à sa voix.

LE DOCTEUR.

Il m'a ordonné de vous donner six louis d'or, & je le veux bien faire. Vous m'avez annoncé une trop bonne nouvelle, pour ne vous pas récompenser comme il faut. Tenez. *Il tire une bourse, en prend six louis, & les donne à Arlequin; Arlequin les prend, les met dans sa poche; & après avoir observé un diamant que le Docteur a à son doigt, il lui prend la main, & lui demande ce que c'est que cela. Le Docteur répond que c'est un diamant qui étoit à sa défunte femme, & qui vaut bien soixante louis. Arlequin pense un peu, & puis levant sa trompette en l'air, dit: Monsieur l'empereur, le Docteur m'a donné six louis d'or, je vous rends graces très-humbles. Mais si vous vouliez avoir la bonté de lui ordonner qu'il me donnât un diamant de soixante louis qu'il a au doigt annulaire de la main gauche, je vous aurois double obligation, monseigneur.* LA VOIX répond.

Docteur, donne ton diamant à Arlequin; c'est l'empereur de la lune qui te l'ordonne.

LE DOCTEUR.

Hé, il a plus d'ordonnance que tous les medecins de Paris.



A R L E Q U I N.

Ho , monsieur , c'est un prince bien genereux.

L E D O C T E U R.

Genereux du bien d'autrui. Ecoutez , je vous ai donné avec plaisir les six louis qu'il m'a ordonné : mais pour la bague je ne vous la donnerai pas , elle étoit à ma défunte , & je la veux garder pour l'amour d'elle.

A R L E Q U I N *d'un ton de colere.*

Vous ne voulez pas me la donner ; Hé bien , monsieur , gardez-là , je m'en vais le dire à monsieur l'empereur , & le mariage fera rompu. *Il veut parler dans sa trompette.*

L E D O C T E U R.

Quoi ! Si je ne vous donne pas la bague , l'empereur se fâchera , & il n'épousera plus ma fille ?

A R L E Q U I N.

Belle demande ! Assurément , & vous perdrez la place du scorpion dans le Zodiaque.

L E D O C T E U R *à part.*

Faire perdre la fortune à ma fille pour une bague de soixante pistoles ! Non , ma chere femme le trouveroit mauvais. *Vers Arlequin.* Tenez , monsieur , voila ma bague , je vous la donne.

A R L E Q U I N.

Vous me la donnez , & je la prends. *Après qu'il l'a mise à son doigt , il regarde at-*

*tentivement quelque chose qui sort de la poche du Docteur , & dit : Qu'est-ce que je vois là ?*

LE DOCTEUR.

Ce sont les cordons de ma bourse.

ARLEQUIN.

Et qu'est-ce qu'il y a dans votre bourse ?

LE DOCTEUR.

Il y avoit cinquante louis , je vous en ai donné six , reste quarante-quatre.

ARLEQUIN.

Quarante-quatre louis d'or ! *Après avoir un peu revé.* Je m'en vais dire encore un petit mot à l'empereur.

LE DOCTEUR *l'en empêchant.*

Ho , non pas , s'il vous plait. *Il le pousse pour le faire en aller , & Arlequin se retire en riant.*

LE DOCTEUR *seul.*

Et où est donc Pierrot à present. Je voudrois bien qu'il eût été present à la conversation que je viens d'avoir avec monsieur l'ambassadeur. Il ne feroit plus si incredule sur le chapitre de la lune. Mais allons donner cette bonne nouvelle à ma fille.



## SCENE DE L'APOTICAIRE.

*ARLEQUIN en Apoticaire. LE DOCTEUR.*

*ARLEQUIN sortant d'une chaise à porteur, qui en s'ouvrant represente la boutique d'un apoticaire.*

**J**E suis persuadé , monsieur , qu'une chaise percée dénoteroit mieux un apoticaire , qu'une chaise à porteur. Mais comme cette voiture ne me mettroit pas en bonne odeur auprès d'une maitresse , & que l'équipage est un avantageux début pour la nôce , je me fais apporter chez vous , monsieur , d'une maniere élégante , pour vous presenter des respects accompagnés de toutes les soumissions que la pharmacie doit à la medecine. Je ne viendrois pas vous consulter , monsieur , s'il ne s'agissoit que d'une maladie ordinaire : mais je vous amène un sujet desespéré , sur lequel tous les simples ne peuvent rien , & dont la cure seule mettra votre faculté en credit. C'est moi , monsieur , qui suis le malade & la maladie; c'est moi qui suis gâté jusqu'au fond des moelles , de ce mal affreux qu'on ne guérit qu'avec ceremonie , & dont l'emplâtre est bien sou-

est plus dangereux que le mal : c'est moi qui suis gangrené des perfections de Colombine : c'est moi qui veut l'épouser ; & c'est moi enfin qui vous prie de me l'ordonner comme un apôfème favoureux, que je prendrai avec délice. Le medecin en aura tout l'honneur , & l'apoticaire tout le plaisir.

LE DOCTEUR.

Paroles ne puent point , vous êtes apoticaire , volontiers.

ARLEQUIN.

Oui , monsieur , graces au ciel , en gros & en détail ; & à tel jour qu'il y a , on fait chez moi à la fois de la décoction pour trente douzaines de lavemens. C'est moi , monsieur , qui purge tous les ans les treize Cantons le premier jour de Mai ; & je puis dire fans vanité , qu'il n'est point de pays étranger qui ne connoisse monsieur Cusiffle. C'est le nom de votre petit serviteur.

LE DOCTEUR.

Monsieur Cusiffle !

ARLEQUIN.

Helas, monsieur, sans le procès que nous avons avec les parfumeurs , nous ne serions que trop riches.

LE DOCTEUR.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

C'est une chose déplorable , monsieur , de voir la décadence de nos professions ; &

j'ose bien vous assurer , que l'entreprise des parfumeurs regarde autant les medecins que les apoticaire.

L E D O C T E U R.

Vous vous mocquez , monsieur Cusiffle & en quoi les medecins ?

A R L E Q U I N.

Et en quoi les medecins ? Et la pharmacie ne fait-elle pas corps avec la medecine ? Sans nous qui remuons tous les jours les matieres qu'on vous reserve si soigneusement chez les malades , à quoi aboutiroit l'emploi d'un medecin ? Car pour tâter le poux , vous savez qu'il n'est point aujourd'hui de servantes ni de gardes d'accouchées , qui ne s'en mêlent tout à votre barbe dans toutes les maisons de Paris. Croyez-moi , monsieur , l'affaire est de consequence & pour vous & pour nous ; & si nous la perdions , nous n'aurions qu'à pendre notre seringue au croc.

L E D O C T E U R.

Mais ces parfumeurs , monsieur Cusiffle.

A R L E Q U I N.

Comme c'est une regle certaine dans la grammaire , que la construction est en déroute , lorsque l'adjectif discorde d'avec le substantif , de même aussi la medecine court risque d'aller à l'hôpital , quand les apoticaire ne font plus rien.

L E D O C T E U R.

Hé, venons aux parfumeurs, monsieur Cusiffle, sans préambule.

A R L E Q U I N.

J'y viens, monsieur, j'y viens. La conservation de la beauté ayant été de tout tems le principal emploi des femmes, vous avez fort ingénieusement imaginé que les qualités benefiques de quelques simples pourroient beaucoup contribuer à la fraîcheur de leur tein. La question étoit d'appliquer ce remede; & par un temperament adroit, dont elles nous sont redevables, nous trouvâmes le moyen de les embellir sans les toucher, de les rafraîchir sans qu'elles en vissent rien, & de leur seringuer de la beauté par derriere. Cependant malgré une profession si bien établie, les parfumeurs veulent nous empêcher de donner des lavemens aux femmes qui se portent bien, prétendant que les agrémens de la beauté doivent sortir de leur boutique, & que ce n'est point à nous à nous mêler des visages.

L E D O C T E U R.

A qui en ont ces marouffles-là? Ils prétendent donc anéantir le clistere?

A R L E Q U I N.

Vraiment, monsieur, ils buttent-là tout droit; & si on les laisse faire, ils vont culbuter & les medecins & les apoticairees par une peste de pomade composée de co-

quilles d'œufs , & de pieds de moutons , & d'autres ingrediens , qu'ils débitent aux femmes sous prétexte de les embellir. Vous savez , monsieur , qu'une femme ne peut pas toujours être à quatorze ans ; & il n'est rien de si vrai que rien ne lui coûte quand elle s'imagine d'acheter de la jeunesse & de la beauté. Ces marouffles-là les prennent par leur foible , & leur font accroire qu'un pot de leur pommade est un masque contre les années , & qu'un peu de blanc & de rouge étendu sur le visage , dément à coup sûr tous les extraits baptistaires. Croiriez-vous bien , monsieur , qu'il y en a eu un qui a eu l'insolence de promettre à une femme âgée de soixante & quinze ans , de la faire redevenir fille , avec une once de sa pommade ?

L E D O C T E U R.

Ah , vous en aurez menti , messieurs les parfumeurs. Nous y donnerons bon ordre. La faculté deffendra le lavement jusqu'à la dernière goutte. Comment diable , une femme donneroit plutôt quatre pistoles d'un pot de pommade , que deux sols d'un lavement !

A R L E Q U I N.

Que je suis ravi , monsieur , de vous voir entrer si chaudement dans les intérêts de la seringue ! Entre nous , c'est la plus belle rose de notre bonnet ; & si nous la perdions , nous ferions très-mal nos affaires. Car plus  
de

de lavemens , plus de bassins , plus d'apoticares , plus de medecins.

**C O L O M B I N E** *arrivant.*

Monsieur , c'est une femme de quatre-vingt treize ans qui pleure la mort de son mari , & qui se plaint de vapeurs.

**L E D O C T E U R.**

Une femme de quatre-vingt treize ans se plaint des vapeurs !

**C O L O M B I N E.**

Dame , monsieur , elle crie misericorde , & demande votre baume.

**L E D O C T E U R.**

Colombine , dis-lui que je descends.

**A R L E Q U I N** *appercevant Colombine.*

Quoi , monsieur , c'est donc là Colombine , celle que j'aime , & que je cherche en mariage ? Ah souffrez que je la complimente dans cette vûe-là.

**L E D O C T E U R.**

Colombine , faites la reverence à monsieur Cusiffle.

**C O L O M B I N E.**

Comment dites-vous , monsieur ?

**L E D O C T E U R.**

Je vous dis de faire la reverence à monsieur Cusiffle.

**C O L O M B I N E.**

A monsieur Cusiffle ! Ah , ah , le drole de nom. **L E D O C T E U R.**

Taisez-vous impertinente. Savez - vous



que c'est le premier homme du monde pour mettre un lavement en place ? Approchez, monsieur.

*A R L E Q U I N après avoir fait la reverence à Colombine.*

Madame , mon esprit est tellement constipé dans le bas ventre de mon ignorance , qu'il me faudroit un syrop de vos lumieres , pour liquéfier la matiere de vos pensées.

*C O L O M B I N E.*

Ah ! liquéfier des pensées ! que l'expression est galante ! le joli homme d'apothicaire que monsieur Cusiffle ?

*A R L E Q U I N.*

Ah , madame , vous me seringuez des louanges qui ne sont dues qu'à vous. Votre bouche est un alambic , d'où les conceptions les plus subtiles sont quint-essentielles. Tout le fené & la rubarbe de ma boutique , purgent moins mes malades , que la vivacité de vos yeux ne corrige les humeurs acres & mordicantes d'un amour enflammé , dont vous ferez la pillule purgative , puisque votre humeur enjouée est un orvietan souverain contre les accès mélancoliques d'un cœur opilé de vos rares vertus , & de vos éminentes qualités.

*C O L O M B I N E.*

Je ne croyois pas , monsieur Cusiffle , être un remede si souverain contre la folie : de ce traîn-là vous m'allez faire passer pour un emplâtre à tous maux.

ARLEQUIN.

Heureux le blessé à qui une pareille emplâtre sera appliquée. Adieu, catholicon de mon ame. Adieu, belle fleur de péché. Je vais faire infuser dans la terrine de mon souvenir les gracieux attraits dont la nature vous a pourvue.

COLOMBINE.

Adieu, monsieur Cusiffle.

ARLEQUIN.

Adieu, doux antimoine de mes inquiétudes. Adieu cher lenitif de mes pensées. *Il se tourne vers le Docteur.* Que je vous suis obligé, monsieur, du plaisir que vous venez de me faire, en me permettant de parler à Colombine ! Je voudrois, pour me revancher de ce bienfait, que vous eussiez les hémorroides ; je vous les guérirois en vingt-quatre heures.

---

SCENE DERNIERE.

*ARLEQUIN en Empereur de la Lune, LE DOCTEUR, EULARIA, ISABELLE, COLOMBINE, & SCARAMOUCHE.*

ARLEQUIN.

**C**omme ainsi soit, Docteur, que la lune & l'amour ont été de tout tems les ressorts principaux qui meuvent la tête des femmes, & quelquefois aussi celle des hom-

Mij

mes, d'où il arrive que l'amour produit souvent le mariage, & le mariage produit presque toujours le croissant, c'est ce qui m'a fait descendre de mon empire ici-bas, pour vous demander Isabelle en mariage; esperant sous votre bon plaisir d'en faire bientôt une pleine lune, & ne doutant pas que par la suite de ce mariage il n'en sorte une couvée de petits croissans. Quel bonheur pour un medecin d'avoir engendré la sultane de mon empire!

LE DOCTEUR.

Seigneur, votre hauteſſe a bien de la bonté de venir de si loin faire infuser des empereurs dans ma famille. J'accepte cet honneur avec beaucoup de joye. Mais comme ma vieillesse ne me permet pas de suivre ma fille dans l'empire de la lune, oserai-je demander à votre hauteſſe de quelle humeur sont ses sujets?

ARLEQUIN.

Mes sujets? Ils sont quasi sans défaut; parce qu'il n'y a que l'interêt & l'ambition qui les gouverne.

COLOMBINE.

C'est tout comme ici.

ARLEQUIN.

Chacun tâche de s'établir du mieux qu'il peut aux dépens d'autrui; & la plus grande vertu dans mon empire, c'est d'avoir beaucoup de bien.

LE DOCTEUR.

C'est tout comme ici.

ARLEQUIN.

Croiriez-vous que dans mes états il n'y a point de bourreaux ?

COLOMBINE.

Comment, seigneur, vous ne faites point punir les coupables ?

ARLEQUIN.

Malpeste, fort severement. Mais au lieu de les faire expedier en un quart-d'heure dans une place publique, je les baille à tuer aux medecins, qui les font mourir aussi cruellement que leurs malades.

COLOMBINE.

Quoi, seigneur, là-haut les medecins tuent aussi le monde. Monsieur, c'est tout comme ici.

ISABELLE.

Et dans votre empire, seigneur, y a-t-il de beaux esprits ?

ARLEQUIN.

C'en est la source. Il y a plus de soixante & dix ans que l'on travaille après un dictionnaire, qui ne sera pas achevé de deux siècles.

COLOMBINE.

C'est tout comme ici. Et dans votre empire, seigneur, fait-on bonne justice ?

ARLEQUIN.

On l'y fait à peindre.

I S A B E L L E.

Et les juges , seigneur , ne s'y laissent-ils pas un peu corrompre ?

A R L E Q U I N.

Les femmes , comme ailleurs les sollicitent. On leur fait par fois quelque present. Mais à cela près , tout s'y passe dans l'ordre.

L E D O C T E U R.

C'est tout comme ici. Seigneur , dans votre empire , les maris font-ils commodes ?

A R L E Q U I N.

La mode nous en est venue presque aussitôt qu'en France. Dans les commencemens on avoit un peu de peine à s'y accommoder ; mais presentement tout le monde s'en fait honneur.

C O L O M B I N E.

C'est tout comme ici. Et les usuriers , seigneur , y font-ils bien leurs affaires ?

A R L E Q U I N.

Fy , au diable , je ne souffre point de ces canailles-là. Ce sont des pestes à qui on ne fait jamais de quartier. Mais dans mes grandes villes il y a d'honnêtes gens fort accommodés , qui prêtent sur de la vaisselle d'argent aux enfans de famille au denier quatre , quand ils ne trouvent point à placer leur argent au denier trois.

I S A B E L L E.

C'est tout comme ici. Et les femmes font-

elles heureuses , seigneur , dans votre empire ?

A R L E Q U I N.

Cela ne se peut pas comprendre. Ce sont elles qui manient tout l'argent , & qui font toute la dépense. Les maris n'ont d'autre soin que de faire payer les revenus , & réparer les maisons.

C O L O M B I N E.

C'est tout comme ici.

A R L E Q U I N.

Jamais nos femmes ne se levent qu'après midi. Elles sont régulièrement trois heures à leur toilette ; ensuite elles montent en carrosse , & se font mener à la comédie , à l'opera , où à la promenade. De-là elles vont souper chez quelque ami choisi. Après le souper on joue , ou l'on court le bal , selon les saisons ; & puis sur les quatre ou cinq heures après minuit, les femmes se viennent coucher dans un appartement séparé de celui du mari ; en telle sorte qu'un pauvre diable d'homme est quelque fois six semaines sans rencontrer sa femme dans sa maison ; & vous le voyez courir les rues à pied , pendant que madame se sert du carrosse pour ses plaisirs.

T O U S *ensemble.*

C'est tout comme ici.

L E D O C T E U R *voyant entrer un homme qui vient droit à Arlequin , dit :*

Seigneur , à qui en veut cet homme-là ?

M i v

180 *L'Empereur dans la Lune.*

ARLEQUIN *se retourne , considere l'homme qui est grotesquement habillé, & dit au Docteur :*  
Monsieur le Docteur : n'est-ce pas là le volet de carreau ?

LE DOCTEUR.

Il est habillé comme lui. *L'homme donne un papier à Arlequin sans lui rien dire , & s'en va.*

ARLEQUIN *déploye le papier , le regarde , le tourne de tous les côtés , & puis dit au Docteur :*

Monsieur le Docteur , savez-vous lire ?

LE DOCTEUR.

Oui , monseigneur.

ARLEQUIN *donnant le papier au Docteur.*

Lisez donc cela , car nous autres empereurs , nous ne nous amusons point à lire , cela est trop bourgeois pour nous.

LE DOCTEUR *après avoir lû tout bas , dit :*

Seigneur , c'est un défi qu'on vous fait.

ARLEQUIN.

Un défi ! Un défi , à moi qui suis le prince des brouillards , le roi des crepuscules , & *l'Imperativo modo , tempore presentis !* Et qui sont ces teméraires qui osent me défier ?

LE DOCTEUR.

Les trois chevaliers du soleil.

ARLEQUIN.

Qu'ils paroissent donc.

*Les trois chevaliers du soleil entrent au son*

*des trompettes & des tambours ; & après qu'ils ont fait le tour du théâtre , un deux s'avance vers Arlequin , & lui dit :*

Sciccio , ed immaginario imperator della luna , i tre cavalieri del sole , armati di giutissimo sdegno , ti fanno intendere , che è mera follia il pretendere in Eularia , Isabella , e Colombina. La scia d'amarle , o accingeti alla difesa.

A R L E Q U I N *d'un ton fier & résolu.*

Messieurs , vous venez faire ici les Gafcons , à cause que vous êtes trois , & que je suis tout seul : mais voila le Docteur & Scaramouche , qui vont me seconder ; & après cela si vous voulez , nous trois contre vous trois. ....

U N C H E V A L I E R.

Che farai ?

A R L E Q U I N.

Nous jouerons une partie à la boule.

U N C H E V A L I E R.

Lascia le buffonerie , e vediamo se hai tanta forza nel braccio , quanta temerità nella lingua. *Les tambours & les trompettes recommencent à jouer , Arlequin , le Docteur , & Scaramouche s'arment , se battent & sont vaincus.*

U N C H E V A L I E R *à Arlequin qui est à terre.*

Arrenditi , o sei morto.

A R L E Q U I N.

Ah , discourtois chevalier ! tu m'as occis.



## LE CHEVALIER.

Rinudzia agli amori d'Eularia , Isabella ,  
& Colombina.

## ARLEQUIN.

*Rinunzio* Eularia , Isabelle , Colombine ,  
le chien , le chat , les puces , les punaises ,  
& toute la famille.

UN autre CHEVALIER *s'avance* , & dit à  
*Arlequin*.

Cavalier Codardo , prendi pur Colom-  
bina , ch'a me basta sol l'averti vinto. *Et la*  
*Comedie finit.*







JASON.

ARLEQUIN  
CHEVALIER  
DU SOLEIL.

*COMEDIE EN TROIS ACTES*

Mise au théâtre par Monsieur D\*\*\*\* &  
representée pour la premiere fois par les  
Comediens Italiens du Roi dans leur  
hôtel de Bourgogne, le 26 jour de Fé-  
vrier 1685.



SCENES FRANCOISES  
 D'ARLEQUIN<sup>3</sup>  
 CHEVALIER  
 DU SOLEIL.

SCENE

D'ARLEQUIN ET DE PASQUARIEL



*Ette scene n'auroit point été imprimée, si d'autres que moi ne l'avoient déjà donnée au public toute tronquée. C'est une de ces scènes Italiennes, dont le merite est inseparable de l'action. Vous en allez juger vous-même.*

*PASQUARIEL voyant Arlequin embarrassé de trouver une bonne profession pour vivre, lui dit :*

*Fais-toi medecin. Si la fortune te rit, tu*

**T**eras bientôt riche. C'est un métier des plus lucratifs. Vois le docteur, combien il gagne depuis qu'il est en vogue pour la goutte. Il a amassé plus de deux cent mille francs, & si il n'en fait pas plus que toi.

A R L E Q U I N.

Il faut donc qu'il en sache bien peu, car je ne fai rien.

P A S Q U A R I E L.

Cela ne t'empêchera pas d'être habile medecin.

A R L E Q U I N.

Parbleu, tu te mocques ! Je ne fai ni lire ni écrire.

P A S Q U A R I E L.

N'importe, te dis-je. Ce n'est pas la science qui fait le medecin heureux. C'est l'effronterie & le jargon.

A R L E Q U I N.

Si cela est, j'aurai bientôt caroffe. Je suis effronté comme un diable ; & pour le jargon, le plus souvent je ne m'entens pas moi-même. Mais encore faudroit-il savoir les manieres dont les medecins en usent, & comment est-ce qu'ils font avec leurs malades. P A S Q U A R I E L.

Je m'en va te montrer tout cela dans le moment. On commence par avoir une mule, & on se promene dessus par tout Paris. D'abord un homme vient, qui dit : Monsieur le medecin, je vous prie de venir jusques chés

mon parent qui est malade. . . . . Volontiers monsieur. L'homme marche devant , & le medecin le fuit sur sa mule. *Ici Pasquariel contrefait l'homme qui marche , & dit à Arlequin qui le fuit entrottant : Que faites-vous là ?*

A R L E Q U I N.

Je fais la mule. .

P A S Q U A R I E L.

On arrive au logis du malade. L'homme frappe ; on vient ouvrir ; le medecin descend de dessus sa mule , & ils montent tous deux l'escalier.

A R L E Q U I N. .

Et la mule , monte-t-elle l'escalier ?

P A S Q U A R I E L.

Hé non , la mule reste à la porte. C'est l'homme & le medecin qui montent à l'escalier. Les voilà dans l'anti-chambre du malade. L'homme dit au medecin : Suivez-moi monsieur , je vais voir si mon parent dort. *Ici Pasquariel fait semblant de marcher fort doucement , allonge un bras , & fait comme s'il ouvroit le rideau du lit.*

A R L E Q U I N.

D'où vient que vous marchez si doucement ? P A S Q U A R I E L.

C'est à cause du malade. Nous voilà dans sa chambre , & tout auprès de son lit.

A R L E Q U I N.

Auprès de son lit ? Prenez donc garde de renverser le pot de chambre.

PASQUARIEL.

PASQUARIEL.

Monfieur , le malade ne dort point ; vous pouvez vous aprocher. *Auffi - tôt le medecin fe met fur le fauteuil auprès du lit , & dit au malade : Montrez-moi votre langue. Pasquariel tire la langue contrefaisant le malade , & dit : Ah , monfieur , je fuis bien mal.*

ARLEQUIN *voyant cela.*

Ah , la vilaine maladie !

PASQUARIEL.

Voilà une langue bien sèche , & bien échauffée. ARLEQUIN.

Il faut la faire mettre à la glace.

PASQUARIEL.

Voyons le poux : *Il fait comme s'il tâtoit le poux au malade.* Voilà un poux qui va diablement vite. ARLEQUIN.

Cela me furprend , car d'ordinaire les poux vont bien doucement.

PASQUARIEL.

Tâtons le ventre. *Il fait semblant de tâter le ventre.* Voilà un ventre bien dur.

ARLEQUIN.

Il a peut-être avalé du fer.

PASQUARIEL.

Vîte , qu'on m'apporte les matieres.

ARLEQUIN.

Et quelles matieres , monfieur ?

PASQUARIEL.

Les matieres du malade ; ne savez-vous pas ?



A R L E Q U I N.

Ah , oui , oui. *Arlequin s'éloigne , & puis revient , tenant son petit chapeau sur une main , en guise d'un bassin , & ayant son autre main devant le nez. Tenez , monsieur , voilà les matieres.*

P A S Q U A R I E L *feignant de regarder dans le bassin. Les matieres font louables.*

A R L E Q U I N.

Voilà de belles matieres à louer , vraiment ! P A S Q U A R I E L.

Qu'on me donne du papier , une plume & de l'encre. *Il fait comme s'il écrivoit. Recipe ce soir un lavement , demain matin une saignée , & demain au soir une medecine. Tout ceci se figure par Pasquariel , comme si on donnoit veritablement un lavement , si on faisoit une saignée , & qu'on avalât une medecine. Après on prend congé du malade , & on s'en va en disant : Monsieur , demain je viendrai vous voir à pareille heure , & j'espere dans peu vous tirer tout-à-fait d'affaire. Aussi-tôt l'homme qui vous a introduit vous reconduit , & vous met dans la main un demi louis d'or. Vous remontez sur votre mule & vous vous en allez.*

A R L E Q U I N.

Je trouve cela fort aisé. Il n'y a qu'une chose qui m'embarasse.

P A S Q U A R I E L.

Et quoi ?

A R L E Q U I N.

C'est de connoitre le poux. Je ne suis point stilé à cela : je ne pourrai jamais deviner quand il y aura de la fièvre.

P A S Q U A R I E L.

Je m'en vais te l'apprendre. Quand le poux est égal , c'est-à-dire , qu'il fait , tac , tac , tac , il n'y a point de fièvre. Mais quand il est interrompu & qu'il va vite , en faisant ti , ta , ta ; ti , ta , ta ; ti , ta , ta , il y a de la fièvre.

A R L E Q U I N.

Voilà qui est joli , tac , tac , tac , point de fièvre ; ti , ta , ta ; ti , ta , ta ; ti , ta , ta , de la fièvre : La fièvre fait comme un cheval quand il galoppe , ti , ta , ta . . . .

P A S Q U A R I E L.

Te voilà aussi savant que les maitres , allons nous-en.

A R L E Q U I N *en s'en allant.*

Ti , ta , ta ; ti , ta , ta. Je suis pour le ti , ta , ta.



## S C E N E

S U R

LES GARÇONS MARCHANDS.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Avez-vous vu les habits que vous apor-  
toit la revendeuse ? Il y en a un que  
vous aurez à bon compte.

ISABELLE.

Moi, prendre le reste d'un autre !

COLOMBINE.

Cela est fâcheux ; mais vous dépendez  
d'un pere qui aime l'argent plus qu'il ne  
vous aime, & qui a la goute aux mains  
toutes les fois qu'il en faut donner.

ISABELLE.

A mon âge, n'avoir point d'étoffe à la  
mode ! J'en suis si honteuse quelquefois,  
que je n'oserois me montrer.

COLOMBINE.

Ah ! ce chagrin-là est juste ; & si vous  
en sentiez moins, je ne croirois pas que  
vous fussiez fille.

ISABELLE.

Je la suis toute entiere de ce côté-là, &amp;

Je croi que l'on ne me regarde, pas quand je ne suis pas faite comme une autre.

C O L O M B I N E.

Vous n'êtes pourtant pas trop mal tournée.

I S A B E L L E.

Je me défirois moins de moi, si quand je viens le matin à ma toilette, je trouvois un habit neuf.

C O L O M B I N E.

Un habit neuf ? Attendez, je pourrai bien . . . .

I S A B E L L E.

Hé quoi, Colombine ?

C O L O M B I N E.

J'ai pitié de vous. Laissez-moi faire. Votre pere n'est pas homme à se mettre en peine des habits que vous aurez, pourvu qu'ils ne lui coutent rien.

I S A B E L L E.

Il est vrai : mais si pour en avoir il falloit exposer ma gloire . . . .

C O L O M B I N E.

Le pas pourroit être un peu glissant, si l'affaire se conduisoit par un autre : mais, dieu merci, je ne passe pas pour bête, & je prétens ménager les choses de maniere que la médifance même ne pourra y trouver à mordre. A dire le vrai, je ne comprends pas certains maris, qui permettent à leurs femmes des superfluités d'ajustemens magnifiques, qu'ils n'ont point payés. Elles

les ont gagnés au jeu , ou bien le marchand leur a fait crédit. Bagatelle. En argent , ou autrement , c'est toujours aux dépens du mari.

I S A B E L L E.

Comment prétens-tu ? . . .

C O L O M B I N E.

Mon dieu ! vous payerez quand vous pourrez. Je ne vous demande présentement que trois ou quatre coups d'œil. Là-dessus je vous fais prêter tout ce que vous voudrez d'étoffe , & par des gens sans conséquence , quoique ce soit gens à bonne fortune ; lesquels se plaisent dans leurs intrigues galantes , & si on ne les soupçonne pas.

I S A B E L L E.

Hé qui sont donc ces messieurs ?

C O L O M B I N E.

Ces messieurs sont des marquis de boutique , des heros de magasin , & les favoris de ces fieres coquettes , qui voulant changer tous les jours d'habit , ont à tous momens affaire à eux. Enfin , ces messieurs sont les beaux garçons marchands de la rue aux Fers , de la rue S. Honoré , & d'autres lieux de Paris , où les boutiques sont remplies de gens de qualité.

I S A B E L L E.

J'aurois eu de la peine à le deviner.

C O L O M B I N E.

Comme ils ont un continuel commerce avec tout ce qu'il y a de plus poli , de plus

galant , & de plus spirituel à la cour & à la ville , ce qu'ils font a le bon gout , & on peut les regarder comme des copies des meilleurs originaux. Ils ne respirent que l'air musqué; ils n'entendent que les paroles qui ont le beau tour , & ne voyent que les manieres du plus pur usage du monde choisi. Ce n'est pas que quelquefois il n'entre beaucoup de ridicule dans tout cela : mais ce ridicule plait , pourvu qu'il soit à la mode ; & le plus habile , sans cet air là , passeroit pour un pédant en galanterie. De plus , ces amans à petit bruit , sont les miroirs à la mode. Vous les voyez d'une propreté qui n'a point d'égale , & les injures de l'air ne causent aucun desordre à leurs per-ruques. Ils sont dans leurs magasins comme dans des trônes de brocard d'or. Ils déploient leurs étoffes avec des mains blanches , des airs gracieux , des yeux languissans ; & regardent la dame bien plus que les étoffes.

I S A B E L L E.

J'en ai vu qui me sembloient fort contents de leurs personnes.

C O L O M B I N E.

Il y en a dont l'esprit n'est pas moins agréable que la personne , & qui étant doux & insinuans , viennent à bout de persuader tout ce qu'ils veulent. Chaque dame s'accoutume à quelqu'un d'eux , & le demande

toujours en entrant chez le marchand. S'il est en ville, elle s'en retourne sans vouloir rien acheter. Elle croit qu'il n'y a que lui qui lui puisse apprendre les modes nouvelles; celles qui doivent durer ou passer vite, & celles qui n'ont point encore paru, & où l'on travaille.

I S A B E L L E.

Mais pour tirer de lui ce grand secret de l'état marchand, il faut qu'elle lui fasse beaucoup de careffes.

C O L O M B I N E.

Bon! Et qu'est-ce que cela coûte? Une femme entêtée des modes nouvelles feroit encore plus. Pour empêcher qu'on n'en parle, elle est la première à dire qu'elle est des amies de monsieur Morinaux, ou tel nom qu'il vous plaira; & tournant cela d'un air plaisant & spirituel, elle l'embrasseroit devant tout le monde, qu'on n'en diroit rien. Cependant comme quelques-uns de ces messieurs sont assés bien faits, il est de certaines femmes d'un grand goût qui s'enflame tout de bon, & qu'un semblable commerce accommode d'autant plus, qu'on est fort longtems à découvrir les intrigues qu'on fait rouler sur ces fortes de gens.

I S A B E L L E.

Laissons cela. Tu en fais beaucoup sur cette matiere. C O L O M B I N E.

J'ai demeuré chez des dames qui se trou-

voient bien de cette forte d'amour ; & même chez un gros marchand , où j'ai vu tout le manège de ces beaux pilliers de magasin. Si quelque jolie personne vient pour acheter , ils trouvent moyen de faire durer la conversation , en évitant de vendre d'abord. Ils disent que dans peu de jours il leur doit arriver quelque chose de plus beau , & qu'on lui portera au logis : & allant chez elle pour la voir plus à loisir , ils lui font bon marché , ou crédit , & vont même jusqu'à lui offrir gratis ce qu'elle souhaite , selon qu'ils remarquent qu'elle a de penchant à être reconnoissante. Ils savent enfin tâter le terrain , & s'y accommoder.

I S A B E L L E.

.. S'ils étoient tous comme tu dis , magasin d'étoffe & magasin donnant , ce seroit-là une bonne chose ; & cela seroit grand plaisir aux coquettes mal-aisées.

C O L O M B I N E.

.. Il faut bien qu'il y en ait quelqu'un de plus rustique , pour donner du relief à la galanterie des autres. Ces beaux mignons de comptoir ont encore un avantage à quoi l'on ne pense pas. C'est qu'ils ont la clef de la plûpart des intrigues de Paris. L'amant vient avec la dame , & ils les voyent acheter des étoffes. L'amant n'attend point que la dame ouvre sa bourse. Il a de l'argent tout prêt , qu'elle lui rendra chez elle : & on de-



vine aisément ce que cela signifie. S'il faut porter des étoffes au logis , & que les galans aient leurs raisons pour ne s'y pas rencontrer , les industrieuses amantes n'ont pas les mêmes pour cacher leur passion , & elles déferent inconsidérément à une suivante , ou à quelque amie qui se trouve chez elle : Voilà qui plaira à monsieur un tel , voilà les couleurs qu'il aime , voilà qui est de son goût. Ces manieres font deviner le commerce. Et si l'amant est present , & qu'il réchigne de voir quelquefois la dame qui veut prendre une étoffe trop chere , le beau marchand profite de ce chagrin , qui met les amans en brouillerie : offre tel crédit que l'on veut dans un autre occasion , & surtout quand la dame est belle , & qu'il connoit que l'amant a de la peine à fournir. Enfin il découvre jusqu'aux grifettes mêmes qui viennent acheter chez eux avec leurs amans : l'amour ne peut se cacher : il fait que l'on est liberal. Il n'y a pas jusqu'aux mousquetaires & gardes du corps qui ne donnent , quand ils aiment.

I S A B E L L E.

Il faut que tu ayes quelque amant de magasin , pour savoir tout cela , & en avoir tant appris.

C O L O M B I N E.

Vous dites peut-être plus vrai que vous ne croyez. Il y a huit ou dix jours , qu'ayant

besoin d'une bagatelle , j'entrai dans une boutique , où un certain monsieur Galonnier m'échut en partage. C'est un grand garçon assez bien tourné , qui dit de fort jolis mots , & que je croi fort content de sa personne. La maniere dont il commença à me regarder , m'ayant fait connoitre qu'il me trouvoit à son gré , je pris pour lui de certains airs flatteurs , qui l'obligerent à se radoucir pour moi. Outre le bon marché qu'il me fit , ce fut presque malgré lui que je payai. Tout étoit à mon service , je n'avois qu'à prendre. Je prétends vous l'amener ici : & deux ou trois mots gracieux que vous mêlerez à ce que je dirai , feront votre affaire.

I S A B E L L E.

Mais prens bien garde.

C O L O M B I N E.

J'ai dans ma tête le tour qu'il faut donner à la chose. Comptez sur moi , & les étoffes sont à vous.



## SCENE DE LA TIRADE.

LE DOCTEUR, UN JEUNE  
MEDECIN.

LE DOCTEUR.

Q U'y a-t-il, monsieur ?

LE MEDECIN.

Si les arbres ne semblent élever leurs branches vers le soleil, que pour lui rendre hommage des bienfaits qu'ils ont reçus de sa chaleur, ne vous étonnez pas, monsieur, si je vous offre les prémices de mon esprit, en reconnoissance du fruit que j'ai tiré de la lecture de vos ouvrages. La faculté, & tout ce que nous avons de gens savans en l'art de la medecine, avouent qu'il y a sur la terre un grand nombre de plantes capables de guerir les maux les plus inveterés, lesquelles néanmoins n'ont point de rang parmi nos simples, parceque nous en ignorons la vertu. J'en suis une, monsieur, de ces plantes inutiles, qui n'a point encore de rang considerable. Mais si j'ai passé jusqu'à présent pour une herbe inutile, parceque l'on n'a de foi qu'aux vieux medecins, ce n'est pas à moi qu'il s'en faut prendre; c'est à l'i-

gnorance du public , qui croit que les medecins ne font bons que lorsque les autres hommes ne valent plus rien , & qu'on ne fait d'état d'une consultation , que lorsque messieurs les consultants composent un trio de siècles : & un malade n'aura point de foi pour sa guerison , qu'il ne voie au chevet de son lit , deux fois par jour , une de ces vieilles emplâtres , collées sur son fauteuil. Cependant quel secours peut-on tirer de ces cervelles , que l'âge dessèche , à qui la memoire & le bon sens défont ? de ces vieux gouteux , qui sont plus malades que les malades qu'ils traitent : & qui d'une main tremblante écrivent leur ordonnance ? Mais comment diable lire l'écriture d'un tel caractère ? & c'est ce qui fait qu'on ne doit pas s'étonner si les apoticaire font si souvent des *qui pro quo*.

L E D O C T E U R.

Vous exercez donc la medecine, monsieur ?

L E M E D E C I N.

Oui , monsieur , je l'exerce , & de pur amour : je saigne , je purge , je sonde , je bistourise , je scie , je ventouse , je rogne , je déchique , je romps , je fends , je brise , j'arrache , je déchire , je coupe , je disloque , j'écarte , je taille , je tranche , & je suis sans quartier.

L E D O C T E U R.

Vous êtes la foudre de la medecine.

LE MEDECIN.

Je suis la foudre & la terreur des maladies. J'extermine les fièvres, les frissons, la galle, la gratelle, la rougeole, la peste, la teigne, la goutte, l'apoplexie, l'érysipele, le rhumatisme, la pleuresie, les cathares, les coliques venteuses & non venteuses; sans épargner cette grosse & petite maladie, qui portent le même nom. Enfin je fais une si cruelle guerre aux infirmités des hommes, que quand je vois des maux qui s'inveterent, & qui s'obstinent à rester dans un corps, je tue jusqu'au malade pour en arracher la maladie.

LE DOCTEUR.

La cure est admirable.

LE MEDECIN.

Je n'en fai point d'autres.

LE DOCTEUR.

Or ça, je vous ai donné tout le tems qu'il a fallu pour bien discourir, & à la fin je pourrai donc vous entretenir ?

LE MEDECIN.

J'y consens.

LE DOCTEUR.

Il faut commencer par la medecine.

LE MEDECIN.

Très-volontiers.

LE DOCTEUR.

C'est. . .

LE MEDECIN.

J'écoute.

LE DOCTEUR.

C'est, vous dis-je. . .

LE MEDECIN.

Je ne suis point fâché d'apprendre ce que j'ignore. LE DOCTEUR.

Hé, donnez-moi le tems de parler un moment.

LE MEDECIN.

Plutôt quatre.

LE DOCTEUR.

Je vous disois donc que. . . .

LE MEDECIN.

Apprêtons-nous à bien retenir.

LE DOCTEUR.

Encore?

LE MEDECIN.

Oh, je ne parle plus.

LE DOCTEUR.

Il faut de l'application; & vous ne pouvez pas écouter en murmurant.

LE MEDECIN.

Oh, de l'application, la medecine en demande beaucoup.

LE DOCTEUR.

Hé de grace!

LE MEDECIN.

Je n'y songeois pas, je vous demande pardon.

LE DOCTEUR.

Dans la medecine il faut s'appliquer à connoître les signes des maladies.

LE MEDECIN.

Les signes des maladies ?

LE DOCTEUR.

Oui , & fort bien.

LE MEDECIN.

Les signes des maladies ! qui est l'homme qui les connoit mieux que moi ?

LE DOCTEUR.

Je fai que. . . . .

LE MEDECIN.

Les lassitudes & les pesanteurs du corps, signe de maladie.

LE DOCTEUR.

Hé de grace !

LE MEDECIN.

La jaunisse , signe de maladie. Les demangeaisons de la peau , signe de maladie. La gratelle , signe de maladie. Les clous , signe de maladie. L'amaigrissement de tout le corps , signe de maladie. Les petits frissons sans regle , signe de maladie. Les frequentes envies de vomir , signe de maladie. Les sueurs nocturnes , signe de maladie.

LE DOCTEUR.

Hé souffrez. . . . .

LE MEDECIN.

L'humeur triste , signe de maladie. Les fréquentes douleurs de tête , signe de maladie. Les éblouiffemens , les vertiges , signes de maladie. Les teintures de jaune & de noir , signes de maladie. Les saignemens

de

de nez , signes de maladie. La rougeur des joues , signe de maladie. Leur secheresse , signe de maladie. Les bâillemens involontaires , signes de maladie.

L E D O C T E U R.

Quoi , je ne pourrai pas dire un mot , & vous me tiendrez toujours en haleine ?

L E M E D E C I N.

Puanteur d'haleine , signe de maladie. La langue pâteuse , signe de maladie. Secheresse à la gorge , signe de maladie. Soulevement d'estomach , signe de maladie. Enflure des veines , signe de maladie. La perte d'appetit , signe de maladie. Les hemorroides , signe de maladie. Avoir le goût amer , signe de maladie. Les glandes autour des oreilles , signe de maladie. La difficulté de respirer , signe de maladie. Le flux de ventre , signe de maladie.

L E D O C T E U R.

Hé que ne t'en prend-il un , morbleu, qui t'emmene hors d'ici ?

L E M E D E C I N *perdant haleine.*

Les. .... les. .... les. ....

L E D O C T E U R.

Il va crever. L E M E D E C I N.

Les. .... les. .... les. ....

L E D O C T E U R.

Je parlerai après cela tout mon saoul.

L E M E D E C I N.

Les. .... les. .... les. ....



**LE DOCTEUR.**

Sa rate s'enfle, à ce qu'il me semble :  
monfieur. . . . .

**LE MEDECIN.**

La ratte ? Ho ! ceci demande une figure anatomique. La ratte est située dans l'hipocondre gauche, sous le diaphragme, entre les côtes & le ventricule, près des reins. De ce côté elle tient au ventricule, au peritoine, & à l'omentum.

**LE DOCTEUR.**

Je voudrois que tu fusses crevé de bon cœur. **LE MEDECIN.**

Le cœur, est un muscle composé de membranes, de chair, de tendons, de fibres, de veines, d'arteres & de nerfs. Il a un mouvement comme les autres muscles, mais involontaire : sa base est située au milieu du thorax, entre les poumons.

**LE DOCTEUR.**

Il m'étourdit les oreilles.

**LE MEDECIN.**

L'oreille ? La peau qui la couvre est adhérente au cartillage, par le moyen d'une membrane nerveuse qui la rend très-sensible. **LE DOCTEUR.**

Il me prend envie de lui casser le nez.

**LE MEDECIN.**

Le nez est divisé en deux narines par un cartilage, & communique avec le cerveau par l'os cribleux.

LE DOCTEUR:

Je lui fauterois volontiers aux cheveux:

LE MEDECIN.

Les cheveux viennent de l'excrément du sang.

LE DOCTEUR.

Si je prends un bâton , je te romprai les côtes.

LE MEDECIN.

Les côtes , sont recourbées , elles ressemblent à des segmens de cercles , & sont situées aux deux côtez de l'épine ; elles sont plattes & larges , quand elles approchent du sternum. Mais....

LE DOCTEUR *le chasse.*

Va-t-en au diable , j'ai la tête rompue.

LE MEDECIN *en s'en allant.*

Apprenez , ignorant , que le derriere de la tête se nomme l'*occiput* , & c'est où est l'os occipital , la future l'amboîte , le sommet ou le haut de la tête sous lequel est la future , s'appelle sagittal , & une partie des deux os parietaux.



## S C E N E

D'UN GARÇON MARCHAND.

<sup>3</sup>  
*ISABELLE*, *COLOMBINE*,  
*M. GALONNIER.*

C O L O M B I N E.

**M**onsieur Galonnier : madame , est une  
 bonne pratique.

M. G A L O N N I E R.

Je vous suis fort obligé , madame.

I S A B E L L E.

Tu te mocques , Colombine ! Monsieur  
 n'est point fait pour demeurer dans une  
 boutique. Il a un air de bon goût , & des  
 qualités qui fautent aux yeux , quand on le  
 voit.

M. G A L O N N I E R.

On ne reçoit des civilités que des gens  
 comme vous.

C O L O M B I N E.

Monsieur Galonnier est fort honnête.

I S A B E L L E.

Il a un air de naissance , qui m'a frappé , si  
 tôt que j'ai eu les yeux sur lui. Cela ne s'ef-  
 face point , en quelque état que l'on se  
 trouve.

M. GALONNIER.

Ah, madame!

COLOMBINE.

Il a l'air de cour.

ISABELLE.

Affurément.

M. GALONNIER.

Madame.....

COLOMBINE.

C'est le plus bel esprit du monde.

ISABELLE.

Il est aisé de connoître que monsieur a l'esprit fort agréable.

M. GALONNIER.

Madame.....

ISABELLE.

Qu'il ne dise qu'un seul mot, ce mot est dit avec une grace merveilleuse.

M. GALONNIER.

Ah, point du tout, madame!

ISABELLE.

Le joli homme que monsieur Galonnier ! Il a des manières tout engageantes.

M. GALONNIER.

Madame....

ISABELLE.

J'ai remarqué dans la plûpart de vos magasins, qu'il y a parmi vous autres, beaucoup de gens fort bien faits.

COLOMBINE.

Bien des dames les vont voir, & elles n'en disent rien.

M. GALONNIER.

Nous allons bien aussi chez elles.

COLOMBINE.

Et de la belle manière vous vous faites payer ?

ISABELLE.

Laissons cela , Colombine.

COLOMBINE.

Est-ce qu'il ne faut pas payer ce que l'on doit ?

M. GALONNIER.

Voulez-vous voir ce que j'ai fait apporter ?

ISABELLE.

Voyons. Qu'il est bien mis , Colombine !

Il a une propreté ragoutante.

M. GALONNIER *montrant dans son coffre...*

En voilà une belle par aventure.

ISABELLE.

Mais c'est une étoffe qui n'est propre qu'à une femme ; & même je suis trompée , si madame de Bellemontre n'en a un habit.

M. GALONNIER.

C'est le marquis de Bonneaventure qui le lui a donné. Il est de ses amis.

ISABELLE.

Ho , ho , monsieur le marquis est donc son amant ? Je ne savois pas qu'elle eut une affaire.

M. GALONNIER.

Nous savons quelquefois bien des choses.

COLOMBINE.

C'est dans leurs magasins qu'on fait de belles découvertes.

M. GALONNIER.

Nous sommes là dessus fort reguliers & fort discrets.

COLOMBINE.

Qu'est-ce que cela sert d'être si modeste ?

ISABELLE.

Qu'y trouve-tu à redire ? Monsieur Gallonnier fait fort bien d'être modeste.

M. GALONNIER.

Ah, madame. . . .

ISABELLE.

Voions, voions ce brocard.

M. GALONNIER.

Celui-là vous plaît-il ?

ISABELLE.

Non, je trouve quelque chose dans le dessein, qui n'est pas selon mon goût.

M. GALONNIER.

En voilà un qui est fort beau, & je l'aime-  
rois assez. ISABELLE.

Qu'il est brillant !

M. GALONNIER.

Apparemment vous l'aimez, madame ?

ISABELLE.

Voilà des nuances qui me charment.

M. GALONNIER.

Puisque cette étoffe vous plaît, il faut vous en accommoder.

ISABELLE.

Laissez-la moi regarder tout à mon aise.  
Qu'elle est riche, & que l'ouvrage en est

bien conduit! Pardon : c'est assez ; repliez-la :

M. GALONNIER.

Après cela , je ne saurois vous montrer plus rien. ISABELLE.

Aussi après l'avoir vûe , je n'en veux voir aucune autre.

COLOMBINE.

Vous avez de l'amitié pour elle ?

ISABELLE.

Tu l'as deviné.

M. GALONNIER.

Pour l'amour de cela , je vous la donnerai au prix qu'elle coûte.

ISABELLE.

C'est quelque chose , mais. . . . .

COLOMBINE.

Hé quoi ! vous voilà bien embarassée ? Faites marché comme avec votre maitre à danser , que vous payerez quand vous ferez mariée , religieuse , ou morte.

ISABELLE.

Tu me fais rougir en parlant ainsi. Ces étoffes sont plus réelles que des coups d'archet.

M. GALONNIER.

Sur ce pied-là , madame , elle est à votre service. ISABELLE.

Je vous remercie , monsieur Galonnier : Colombine , voilà ce que tu m'as attiré.

COLOMBINE.

Ho ! c'est que monsieur est de mes amis.

I S A B E L L E.

Quoiqu'il ne me vende rien , je prétens aussi qu'il soit des miens. Il est civil , & a une si belle physionomie. . . . .

M. G A L O N N I E R.

Rien n'est plus honnête que vous.

C O L O M B I N E.

Elle voudroit bien votre étoffe : mais franchement. . . . .

M. G A L O N N I E R.

Madame n'a qu'à la prendre ; elle la paiera à sa volonté

I S A B E L L E.

Je voudrois pourtant bien n'avoir de ces sortes d'obligations à personne.

M. G A L O N N I E R.

Madame , prenez-vous la pièce toute entière ? C O L O M B I N E.

Oui ; & madame vous la paiera quand elle aura de l'argent.

M. G A L O N N I E R.

Madame la paiera quand il lui plaira.

I S A B E L L E.

Adieu , monsieur Galonnier. J'ai tant de confusion , que je ne saurois plus me laisser voir.

M. G A L O N N I E R *s'en va.*

C O L O M B I N E.

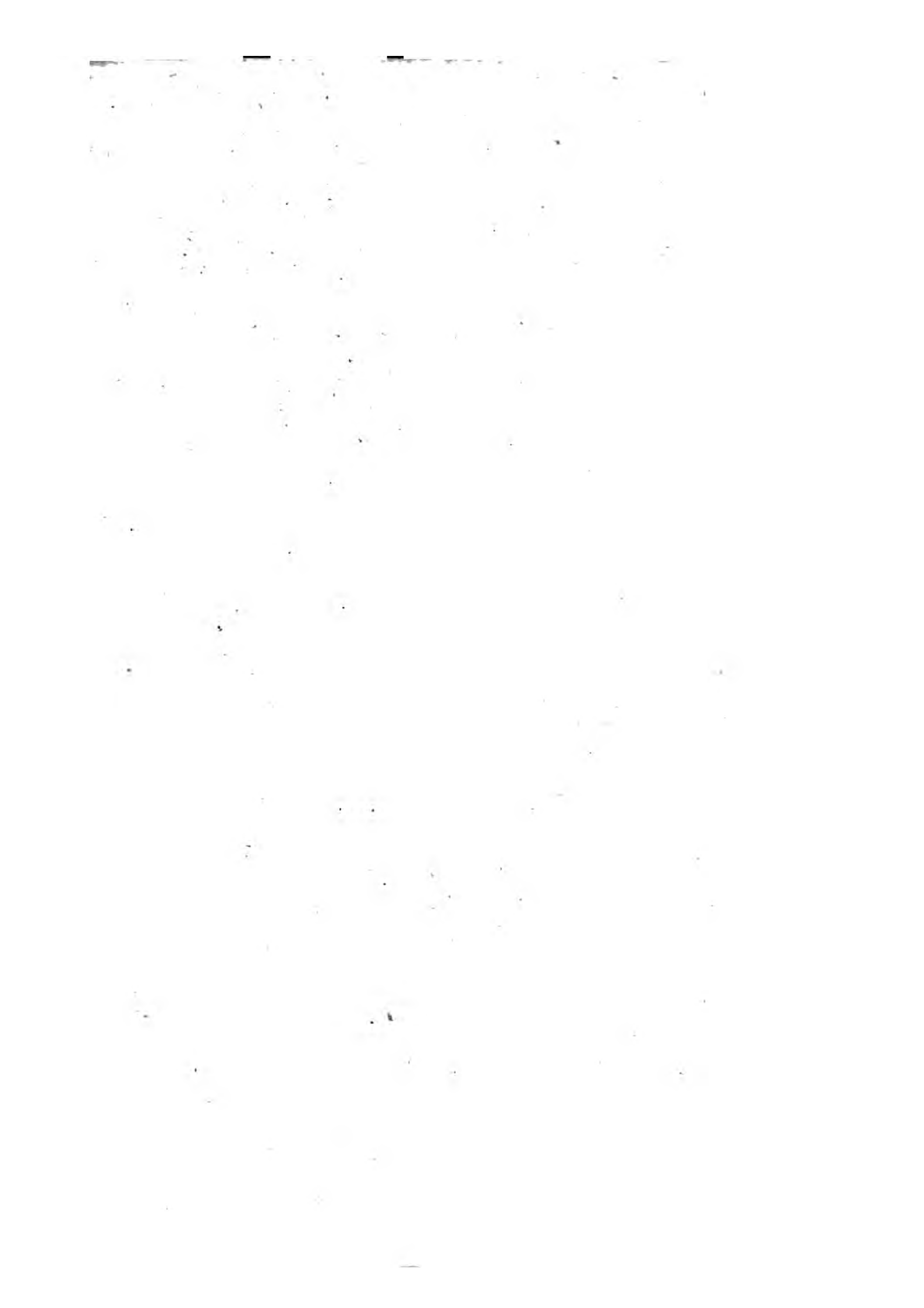
Ne favois-je pas bien que nous aurions les étoffes à bon marché ? Allons , madame , les faire acommoder par quelque tailleur qui ne prenne pas plus que le marchand.



ISABELLE  
MEDECIN.

*COMEDIE EN TROIS ACTES ,*

Mise au théâtre par Monsieur D\*\*\*. &  
representée pour la premiere fois par les  
Comediens Italiens du Roi dans leur hô-  
tel de Bourgogne le 10 jour de Septem-  
bre 1685.







SCENES FRANCOISES  
<sup>3</sup>  
 D'ISABELLE  
 MEDECIN.

SCENE  
 DE CINTHIO ET D'ISABELLE

*Tantôt Medecin, & tantôt Fille.*

CINTHIO *seul.*

**Q**ue je trouve ma valise prête pour partir dans deux heures au plûtard. Maudit soit l'interêt, de m'avoir fait quitter la douceur de Turin pour venir essuier les rebuffades d'une bourgeoise entêtée de son medecin ! Après tout, où est l'avantage d'épouser une fille avec vingt mille écus ? Il en faudra du moins dépenser la moitié en frais de nôce ; car devant qu'une fille

de Paris soit équipée de meubles , d'habits , de carosse & de pierreries , trente mille écus ne vont pas bien loin. Hé , morbleu , faut-il qu'un galant homme se rende esclave toute sa vie pour un peu de bien ? Si on balançoit les chagrins que donnent les femmes riches , avec l'argent qu'on en reçoit , ma foi , un homme bien sage se marieroit plutôt par inclination que par intérêt. Et quoi qu'en puisse dire mon pere , je me vengerai de Colombine avec la premiere qui aura de la considération pour moi.

I S A B E L L E *à part.*

Ah , ciel ! s'il en veut croire mon cœur , sa vengeance sera bien prochaine.

C I N T H I O.

Mais d'où vient qu'une fille m'observe ? Voyons ce qui peut donner lieu à sa curiosité. . . . . Mademoiselle , aimable comme vous êtes , il n'est pas possible de remarquer votre inquiétude , sans prendre soin de la soulager.

I S A B E L L E.

Ah , monsieur ! mes chagrins sont de nature à pouvoir être difficilement secourus.

C I N T H I O.

Un mal est bien grand , quand il est sans remede. I S A B E L L E.

Le remede n'est pas impossible ; mais les obstacles pour y parvenir sont presque insurmontables.

## C I N T H I O.

L'aimable personne ! Si mes services vous sont agréables , disposez de moi , mademoiselle , en toutes rencontres ; je sacrifie ma fortune & ma vie au seul plaisir de vous obliger.

I S A B E L L E. *à part.*

S'il disoit vrai , que je serois heureuse !  
*Haut.* Vous vous offrez , monsieur , de si bonne grace , qu'il est malaisé de ne vous pas faire au moins la confidence de mes chagrins. La mort prématurée de mon pere & de ma mere m'ayant laissée à la discretion d'un frere ; au lieu de trouver en lui la douceur que la liaison du sang me faisoit esperer , j'éprouve un tiran qui me maltraite , & qui tâche de profiter de ma fortune , en me poussant dans un cloître , par les dégoûts & les ennuis que sa dureté me donne à tous les momens du jour. Croiriez-vous bien , monsieur , que voilà la premiere fois de ma vie que je me suis vue en liberté d'ouvrir mon cœur à personne ? Encore est-ce un grand hazard de ce que ses malades le retiennent assez long-temps à la ville pour me donner occasion de vous parler.

C I N T H I O.

Comment ses malades ? Il est donc medecin ?

I S A B E L L E.

Oui , monsieur , & sans vanité des plus fameux , quoique fort jeune.

C I N T H I O.

Je gage que c'est le medecin qui traite la fille du docteur Balouard ?

I S A B E L L E.

Comment jugez-vous cela ?

C I N T H I O.

C'est qu'il vous ressemble si fort , qu'on ne peut rien voir de plus semblable.

I S A B E L L E.

Ce n'est pas une merveille , puisque nous sommes jumeaux ; mais grace au ciel , d'humeur fort opposée.

C I N T H I O *à part.*

Ah ! la jolie fille ! *Haut.* Mademoiselle , il est aisé de finir vos maux. Vous êtes belle , sage & judicieuse. En prenant un mari honnête , riche & complaisant , je suis persuadé que vous terminerez une captivité si rigoureuse.

I S A B E L L E.

Quelque envie que j'aie d'en sortir , je ne puis m'y résoudre qu'avec l'agrément de mon frere.

C I N T H I O.

Qu'à cela ne tienne. Je lui en ferai volontiers la proposition , puisque ma personne vous est agréable ; & si vous me donnez votre parole. . . . .

I S A B E L L E.

En peut-on manquer à un liberateur si genereux.

C I N T H I O.

Reposez-vous de tout sur moi. Je l'attens ici de pied ferme , & je vous rendrai bon compte de notre entrevûe.

I S A B E L L E.

Voilà l'heure à peu près qu'il se retire. Vous ne serez pas long-temps sans le rencontrer. *Elle s'en va.*

C I N T H I O *seul.*

Quel bonheur est le mien , de voir succeder tant de bonne foi aux mépris de Colombine ! Qu'on dise ce qu'on voudra : il est pourtant des femmes sinceres ; & quand le destin nous en offre , il faut ma foi , les preferer à de l'argent. Ah , le charmant plaisir d'entamer le cœur d'une jeune fille , & d'être l'objet de ses premiers feux ! Je ne pense pas qu'un medecin refuse un homme de ma qualité pour son beau-frere.

I S A B E L L E *en habit de Medecin.*

Demandez-vous quelque chose ?

C I N T H I O.

Je cherche , monsieur , l'occasion de vous pouvoir dire deux mots en liberté.

I S A B E L L E.

Apparemment vous avez quelque maladie secrette ?

C I N T H I O.

Toute des plus secrettes , & que je ne puis confier qu'à vous-même.



I S A B E L L E.

Vous m'auriez fait plaisir de venir à une autre heure , & je suis si las & si accablé de malades , que je ne cherche qu'à me reposer.

C I N T H I O.

Mon mal n'est pas inveteré. Comme il me vient de prendre sur le champ , sur le champ vous me pouvez guerir.

I S A B E L L E.

Voyons ce que c'est : mais en peu de paroles , je vous prie.

C I N T H I O.

Oh , je ne vous ennuierai point. Je passe dans une rue ; j'apperçois une jeune & aimable personne ; j'en suis charmé ; je l'acoste . . . .

I S A B E L L E.

Et il vous en cuit peut-être ?

C I N T H I O.

Non , monsieur. Si quelque chose m'afflige & me tourmente , c'est l'appréhension que vous ne fassiez obstacle à mon bonheur.

I S A B E L L E.

Tout au contraire , nous ne cherchons que playes & bosses.

C I N T H I O.

Votre seul agrément peut m'assurer la vie. Mais je me sens , monsieur , si peu de mérite , & mademoiselle votre sœur a tant de bonnes qualités. . . . .

ISABELLE.

I S A B E L L E.

Vraiment , j'en suis bien aise ! C'est donc ma sœur qui vous rend malade ?

C I N T H I O.

C'est elle qui fera toute la félicité de ma vie , si je puis parvenir à l'honneur de l'épouser.

I S A B E L L E.

Vous , l'épouser ? Oh , ne me croyez pas assez ennemi de ma sœur , pour souffrir qu'elle épouse un homme sans foi & sans probité.

C I N T H I O.

Dans le dessein que j'ai , vous pouvez m'outrager à coup sûr. Mon silence répondra aux injures que vous me faites.

I S A B E L L E.

Est-ce vous faire injure , de dire que vous avez manqué de parole à une fille de Lyon , nommée Isabelle , parcequ'on vous a flatté d'épouser la fille du docteur Balouard avec vingt mille écus ? Seroit-ce point offenser votre suffisance , de vous faire remarquer que Colombine a eu pour vous tous les mépris que mérite votre lacheté ?

C I N T H I O *à part.*

Il en fait trop.

I S A B E L L E.

Allez , perfide : ma sœur ne sera la proie ni d'un coquet bannal , ni d'un fourbe intéressé ; on fait bien les moyens d'écarter un aventurier comme vous.

C I N T H I O.

Mais du moins. . . . .

I S A B E L L E.

L'explication ne sert à rien : ma sœur n'est point pour vous , & je vous prie de ne plus paroître autour de ma maison.

C I N T H I O.

Si ma presence vous fait peine , je saurai m'éloigner de peur de vous déplaire.

I S A B E L L E.

Me le promettez-vous ? *Elle s'en va.*

C I N T H I O.

Je vous en donne ma parole. *Seul.* Quel démon prend soin de me persécuter , & de rendre un compte fidèle des méchans endroits de ma vie ? Quoi ! la sœur m'adore , & le frere à point nommé me reproche des verités qui ne sont que trop certaines , & trop honteuses ? Ciel ! tu te vanges sur moi de l'avarice de mon pere , & tu me châties trop cruellement d'un mal que je n'ai point fait.

I S A B E L L E *en habit de fille.*

Hé bien , ferons-nous heureux ? Avez-vous fléchi la mauvaise humeur de mon frere.

C I N T H I O *à part.*

Cachons lui ma disgrâce le plus adroitement que faire se pourra. *Haut.* A vous dire le vrai , je l'ai bien ébranlé ; mais on ne peut pas vaincre l'emportement d'un homme en

une seule entrevûe. Je me flatte pourtant d'en venir à bout.

I S A B E L L E *à part.*

Il n'aura pas grand'peine. *Haut.* Mais encore, que vous a-t-il répondu ?

C I N T H I O *à part.*

Ah, le mortel embarras ! *Haut.* Il m'a demandé quelque temps pour s'instruire de ma fortune, & pour savoir qui je suis.

I S A B E L L E *à part.*

Traître, il ne le fait que trop !

C I N T H I O.

Ces fortes de perquisitions ne peuvent pas être longues. Pourvû que vous soiez convaincue de mon ardeur, je n'ai rien à craindre d'ailleurs.

I S A B E L L E.

Ah, j'entens mon frere. Je suis perdue, s'il me voit avec vous. *Elle s'en va.*

C I N T H I O *seul.*

Quoi ! le destin s'acharne toujours sur moi, & je ne puis jouir un moment du bonheur qu'il m'offre ! Gardons, si faire se peut, autant de moderation qu'il en faut pour ménager un esprit bizarre, que ma patience & ma retenue pourront réduire à la fin.

I S A B E L L E *revenant en medecin.*

Quel moyen d'ajouter foi à votre parole, si vous ne la pouvez tenir pendant un quart d'heure ? Quoi ! vous me venez de promettre solennellement de ne plus approcher de

ma maison ; & je vous trouve encore , furetant & cherchant les occasions de parler à ma sœur ?

C I N T H I O.

Que la foudre du ciel me puisse écraser , si . . . .

I S A B E L L E.

A d'autres. Les sermens n'abusent que les duppes. Ecoutez , monsieur le fanfaron , après vous avoir expliqué mes sentimens avec douceur , je vois bien qu'il en faudra venir à des extremités facheuses , & que très-assurément. . . . .

C I N T H I O.

J'ose vous dire , monsieur , que jamais medecin n'a traité un homme de ma condition avec. . . . .

I S A B E L L E.

Oh , ne le prenez pas là. Pour être medecin , je n'en ai pas le cœur moins bien placé. Sachez qu'il y a plus de pistolets que de livres dans mon cabinet , & que sur le chapitre de ma sœur , il n'y a ventrebleu point d'homme qui l'ose regarder , sans que je lui fasse sauter la cervelle.

C I N T H I O.

Mais , monsieur , ce n'est qu'à bon dessein ; & pour peu que vous voulussiez m'écouter. . . .

I S A B E L L E.

Je ne veux rien entendre de votre part , & s'il vous arrive jamais d'avoir aucun com-

merce avec elle , comptez que de vous ou de moi , il en demeurera un sur le carreau.  
*Elle s'en va.*

C I N T H I O *seul.*

Sa sœur me l'avoit bien dit , qu'il n'étoit pas traitable. Il faut pourtant que mes soins & ma patience me fasse arriver au but de mes desirs. Il ne sera pas dit qu'une fille bien née consente de m'épouser , sans que je mette tout en usage pour profiter d'un bien si précieux. Il n'y a point à marchander , il faut défaire les paquets & la valise , & voir à quoi tout ceci aboutira.

---

S C E N E

D E L A

DECLARATION D'AMOUR.

*ISABELLE en Medecin , COLOMBINE  
contrefaisant la malade.*

I S A B E L L E.

Quelle surprise , mademoiselle ! On vient de me dire en entrant , que vous êtes empirée depuis ce matin.

COLOMBINE *dans un grand fauteuil.*

Ha. . . . ha. . . . .

I S A B E L L E.

Voilà un changement bien subit. Selon toutes nos regles, ces maladies n'ont point d'accès si violent. Sur ce qui me paroît, je suis le plus trompé du monde, si elle n'a quelque partie noble attaquée.

C O L O M B I N E *à part.*

Il dit mieux qu'il ne pense. *Haut.* Ah, monsieur Poupardin, vous m'abandonnez bien cruellement.

I S A B E L L E.

Ne m'offensez point, mademoiselle: je vous traite plus soigneusement que tout le reste de mes malades. Vous mocquez-vous? j'en laisserai mourir trente, pour avoir le loisir de vous secourir.

C O L O M B I N E.

Bon dieu! Comment pourriez-vous me secourir? vous ne venez céans que trois fois par jour, & vous ne m'ordonnez que des drogues dont je ne tire aucun soulagement. Ha.....

I S A B E L L E.

Jusqu'à présent je n'ai travaillé qu'à corriger par des potions anodines, certaines humeurs bilieuses, concentrées dans la capacité du mezentere, dont l'activité piquante & maligne, opile la ratte sans relâche, & produit les symptômes modernes, que nous appellons vapeurs.

C O L O M B I N E.

Ah, monsieur ! j'en serois quitte à bon marché, si je n'avois que la râte offensée. *A part.* Est-ce qu'il ne m'entend point ?

I S A B E L L E.

Vous ne comptez donc la ratte pour rien ?

C O L O M B I N E.

A l'égard de ce que je sens, ce n'est qu'une bagatelle.

I S A B E L L E.

Pour vous tirer d'affaires, il ne faut rien nous cacher. Un malade guérit à coup sûr, quand on travaille sur les veritables principes du mal. Mais du moment que le medecin tâtonne ou chancelle, ma foi, ses ordonnances aboutissent toujours au cimetiére.

C O L O M B I N E.

Cela est tellement vrai, que je serois entrée à l'heure que je vous parle, si j'avois continué le régime d'un âne de medecin, qui gouverne mon pere, & qui n'a pour toutes études que son effronterie & son caprice. I S A B E L L E.

Vous ne ménagez gueres notre profession, mademoiselle ?

C O L O M B I N E.

Doit-on ménager un homme qui se mêle d'un métier qu'il ne fait pas ? Depuis deux ans qu'il me traite, croiriez-vous qu'il ne m'a encore ordonné aucun des remedes qui me peuvent soulager ?



I S A B E L L E.

Vous ne me ferez pas ce reproche , si je puis connoître votre mal à fond.

C O L O M B I N E.

Il lui creve les yeux , & il ne s'en apperçoit pas. I S A B E L L E.

Commençons , je vous prie , par le témoignage du poux. C'est le calendrier de toutes les maladies.

C O L O M B I N E.

Mes yeux vous en apprennent bien autant que mon bras.

I S A B E L L E.

Vous les avez un peu bouffis : mais la moindre intemperie peut causer ce defordre.

C O L O M B I N E *à part.*

L'ame d'un medecin est quelque chose de bien revêche ! Ces gens-là ne s'entendent qu'au commerce de la casse & du fené. Je suis au defespoir. *Haut.* Si mes yeux ne vous apprennent rien , du moins la langueur de ma voix devroit. . . . ha. . . . ha. . . .

I S A B E L L E.

Ces sortes de cris aigus dénottent une cause violente. Ne seroit-ce point quelque abcès ? Est-ce là où vous sentez la douleur ?

C O L O M B I N E.

Ha. . . .

I S A B E L L E.

Voilà des redoublemens bien bizarres. Est--ce au défaut des côtes.

COLOMBINE.

Non. Plus haut.

ISABELLE.

Quoi là.

COLOMBINE.

Non. ISABELLE.

Ne feroit-ce point quelque palpitation de cœur? Voyons.

COLOMBINE.

Ah, monsieur, vous y êtes; je puis dire que vous me rendez la vie. Votre main a fait cesser mes douleurs tout-à-coup.

ISABELLE.

Ce n'est pas sans raison. Nous lisons dans Hypocrate, que la chaleur temperée de la main est salutaire en bien des rencontres.

COLOMBINE.

Si votre main produit de si bons effets, souffrez, monsieur, que je vous la demande avec empressement.

ISABELLE.

La main la premiere venue en feroit tout autant.

COLOMBINE. *à part.*

Est-ce que je ne parle pas bon françois?

ISABELLE.

Le benefice de la friction est déterminé par la simple application de la main, & non par la difference de la personne.

COLOMBINE.

Pour celui-là, monsieur, je vous le nie. Il

n'y a pas de filles au logis qui ne m'aient rendu plus de cent fois ce bon office , sans que j'en aie éprouvé aucun soulagement.

I S A B E L L E.

Il faut convenir que la main de l'homme a de grandes vertus. *A part.* Quand ils sont faits comme moi , les femmes en sont les duppes.

C O L O M B I N E.

Je vous dirai davantage. Quand je ne vous vois point , mon cœur est dans une agitation violente & insupportable : mais du moment que vous paroissez , tous ces mouvemens se rallentissent , & il semble qu'il vous regarde comme l'auteur de son repos. J'en dis trop pour une fille.

I S A B E L L E *à part.*

Si le repos de son cœur dépend de moi , je la tiens mal à son aise. Flattons du moins sa manie. . . . *Haut.* Je suis trop heureux , mademoiselle , si ma presence interrompt votre. . . . C O L O M B I N E.

Hé voilà ce que je demande. Tous mes maux seroient finis , si j'étois sûre de vous avoir toujours auprès de moi. A ma voix & à mes discours , vous jugez bien que. . . . que. . . . ah le penible aveu ! que ma passion est honnête & sincere , & que tous mes vœux ne tendent qu'à vous épouser.

I S A B E L L E *à part.*

Moi ? m'épouser ! la pauvre fille , que je

**I**a plains ! *Haut.* L'honneur que vous me proposez , mademoiselle , est au dessus de ce que je pourrois prétendre : mais de grace , songez que votre fortune vous offre un meilleur sort : Que notre profession nous applique à toute heure au soin des malades : que très-souvent nous portons chez nous des airs de fièvre : qu'enfin vous n'êtes point faite pour délasser un medecin des courses qu'il a faites le long d'une journée.

C O L O M B I N E.

Il vaut donc mieux que j'obéisse à mon pere , & que je me marie avec Cinthio ?

I S A B E L L E.

Ce ne seroit pas là mon compte. A Dieu ne plaise , mademoiselle , que je voulusse contraindre votre inclination ! Ce que je vous represente n'est que pour prevenir les plaintes que vous me pourriez faire dans la suite.

C O L O M B I N E.

Je ne me plaindrai de rien , si je puis parvenir au bonheur que je me propose.

I S A B E L L E.

Que vous êtes genereuse !

C O L O M B I N E.

Qu'il est doux de suivre le penchant de son cœur.

I S A B E L L E.

Que ma surprise est agréable !

C O L O M B I N E.

Ma joye sera parfaite.

I S A B E L L E *à part.*

Il y aura pourtant quelque chose à dire.

C O L O M B I N E.

M'aimerez-vous toujours ?

I S A B E L L E.

Toujours.

C O L O M B I N E.

Quoi , serieusement , toujours ?

I S A B E L L E.

Oui , ma fille , toujours , toujours , toujours.

C O L O M B I N E.

Ne songeons présentement qu'au moyen de rompre le mariage avec Cinthio.

I S A B E L L E.

J'ai bien autant d'intérêt que vous à l'empêcher. Pour cela , vous n'avez qu'à vous plaindre à votre ordinaire ; l'on ne vous mariera pas tant qu'on vous croira malade.

C O L O M B I N E.

Laissez-moi faire. C'est le talent des femmes , d'être malades à point nommé.

I S A B E L L E.

Si vous jouez bien votre rôle , il sera facile d'écarter Cinthio. Je lui ferai entendre par bonnes & vives raisons , que cette affaire ne vous est point avantageuse. Prenez seulement vos airs soupirans & douloureux & vous reposez sur moi de tout le reste.

C O L O M B I N E.

Il est donc vrai que vous m'aimez de

bonne foi , & que je puis compter sur vous  
& sur votre cœur ?

I S A B E L L E.

Quelque chose qui arrive , ce ne sera pas  
par là que vous vous plaindrez de moi. *Elle  
s'en va.*

C O L O M B I N E.

Ah ! la grande affaire , qu'une déclara-  
tion amoureuse ! Je ne m'en suis pourtant  
pas tirée en novice. *Elle rentre.*

---

## S C E N E

D'ISABELLE ET D'ARLEQUIN

I S A B E L L E.

**A**H , fortune ennemie , pourquoi m'a-  
voir introduite avec tant de facilité  
chez le Docteur pour en être congediée avec  
tant de chagrin ? Juste ciel , falloit-il venir  
de si loin , pour voir mon amant entre les  
bras d'un autre ? Amour , tu me sacrifie à la  
veille de mon bonheur ! Ah traître ! pour-  
quoi me laisser charmer de Cinthio , si tu l'ar-  
rache de mon cœur pour le porter à Colom-  
bine qui le méprise ?

A R L E Q U I N.

Il n'y a pas là de raillerie.

I S A B E L L E.

Non : il ne sera pas dit qu'Isabelle survi-

ve à son malheur. Puisque mes premiers feux sont trompez, desespoir , rage , fureur, déchirez mon ame à votre tour , & me rendez la victime . . . .

A R L E Q U I N.

Mademoiselle , sans vous interrompre , en avez-vous pour long-temps ?

I S A B E L L E.

Pour toute ma vie , & mes déplaisirs ne finiront. . . .

A R L E Q U I N.

Cela étant , j'aurai bien le loisir de dîner devant que vous ayez fini.

I S A B E L L E.

Quoi , tu m'abandonnes à ma douleur ? Ah , coquin , si je prends un bâton. . . .

A R L E Q U I N.

Pourquoi faire un bâton ? Est-ce qu'on n'oseroit avoir faim à votre service ?

I S A B E L L E.

Ne m'échauffe point les oreilles.

A R L E Q U I N.

Vous êtes bienheureuse de vivre de soupirs. Pour moi , tout franc , il faut que je mange. De pere en fils nous avons toujours mangé dans notre famille.

I S A B E L L E.

Ne te fâches point : tu mangeras tout ton saoul, quand je serai mariée.

A R L E Q U I N.

Du train que vous y allez , je ferois le ca-

rême bien long. Le beau progrès que vous avez fait , depuis que cette quinte-là vous tient !  
**I S A B E L L E.**

Tu te mêles donc de raisonner ?

**A R L E Q U I N.**

Je me mêle de me conserver , & de ne point mourir étique. Depuis trois mois que nous sommes arrivés , me voila transparent comme un chaffis ; & avec cela vous êtes méchante comme la grêle : vous ne parlez que de bâton , que d'étrivieres , que de casser les bras , que de fendre la tête. Qui diable croiroit qu'un petit corps pût loger tant de malice ? il n'y a qu'un mot qui serve , donnez-moi mon congé.

**I S A B E L L E.**

Quoi , tu me voudrois quitter hors de mon pays , & dans le temps où mon mariage ne peut réussir fans toi ?

**A R L E Q U I N.**

Avez-vous le diable au corps , avec votre mariage ? il n'y a que vous au monde qui prétendiez épouser un homme malgré lui. Ma foi , si Cinthio faisoit le papillon , je ferois la chevre , & en fille d'esprit , je prendrois parti ailleurs.

**I S A B E L L E.**

Ah ! plutôt mourir un million de fois !

**A R L E Q U I N.**

Apparemment , vous n'êtes encore jamais morte ?



I S A B E L L E.

Non : mais j'en suis bien près.

A R L E Q U I N.

Vous êtes encore plus près des petites maisons. Hé, ventrebleu, faut-il qu'une fille comme vous se jette à la tête d'un homme ? il y a tant de gens bien bâtis , qui se mettroient en quatre pour vous épouser.

I S A B E L L E.

Tu te moques , Arlequin.

A R L E Q U I N.

Non , la peste m'étouffe. J'en connois qui vous feroient bravement une passe au colet, si vous étiez dépaîtrée de Cinthio.

I S A B E L L E.

Ont-ils aussi bonne mine que lui ?

A R L E Q U I N.

Ce sont bien d'autres compagnons , ma foi. J'en connois un , entr'autres , que vous adoreriez.

I S A B E L L E.

A-t-il de la taille ?

A R L E Q U I N.

Il n'est ni grand ni petit. Au surplus , c'est une encolure d'homme aussi fine. ....

I S A B E L L E.

Et l'esprit ?

A R L E Q U I N.

Diable ! tout du plus fin. C'est l'étrille des impertinences du temps.

ISABELLE.

I S A B E L L E.

A-t-il un emploi ?

A R L E Q U I N.

Il en a plus de trente.

I S A B E L L E.

Paroit-il à la cour ?

A R L E Q U I N.

C'est où il triomphe.

I S A B E L L E.

Est-ce un bel homme ?

A R L E Q U I N.

Comme vous savez , ce n'est pas toujours le visage qui charme les femmes. Cependant à tout prendre , ce sont des traits singuliers. Il n'est pas blanc , il n'est pas aussi tout à fait noir. C'est une espee de brun enfoncé , qui vous reviendra , ou je suis fort trompé.

I S A B E L L E.

Il ne faut pas demander s'il est brave ?

A R L E Q U I N.

Il n'est pas de ces fanfarons qui donnent de la pratique au chirurgien. Mais c'est un homme judicieux , qui fait bien ses parties , & qui ne se bat que quand il est le plus fort.

I S A B E L L E.

Arlequin , selon tout ce que tu me dis-là , il pourroit bien être mon fait.

A R L E Q U I N.

Hé , monsieur Cinthio , mademoiselle ?

I S A B E L L E.

Que tu es bête ! Cinthio n'est pas le **seul** homme de mérite qui soit sur la terre.

A R L E Q U I N.

Je le croi.

I S A B E L L E.

Es-tu familier avec ce monsieur dont tu me parle ?

A R L E Q U I N.

Comme avec moi-même.

I S A B E L L E.

Et où pourroit-on le voir ?

A R L E Q U I N.

A l'heure que je vous parle , il vous observe à deux pas d'ici. Pour vous faire plaisir , je m'en vais adroitement le faire venir.

I S A B E L L E.

Ne me vas pas commettre , au moins ?

A R L E Q U I N.

Laissez-moi faire , je vous choierai comme ma fille.

I S A B E L L E *seule.*

Ce seroit quelque chose de bien bizarre , pour me dépiquer de Cinthio , j'en allois épouser un autre !

ARLEQUIN *faisant semblant d'introduire un homme.*

Hé , venez , monsieur , venez , nous causerons ici plus agréablement. . . . Je vous incommoderai peut-être. . . . Non , vous ne fauriez. . . . mademoiselle. . . .

I S A B E L L E.

Arlequin reprend sa belle humeur.

A R L E Q U I N.

Encore un coup , mademoiselle , je ne suis pas le premier faquin , que l'amour a rendu supportable. Je vous presente mon cœur lardé de vos talens , garotté par vos charmes , & embourbé dans vos attraits. La vue ne vous en coutera rien ; mais il m'en cuira toute ma vie , si vous ne réciproquez une œillade amoureuse à un pauvre diable gourmandé de votre jeunesse , & qui ne laisse pas au travers de sa livrée , de sentir tout ce que vous valez.

I S A B E L L E.

A ce que je vois , tu te divertis à mes dépens.

A R L E Q U I N.

Helas ! si vous saviez combien je suis pénétré. . . . Dieu me le pardonne , si vous vous y preniez bien , je crois que je ferois la sottise de vous épouser.

I S A B E L L E.

Pour le coup , cela passe la raillerie.

A R L E Q U I N *faisant semblant de chasser quelqu'un.*

Hé si , monsieur ! de quoi vous avisez-vous de chagriner mademoiselle ? Croyez-moi , retirez-vous , de peur d'accident. . . . Ah que de bruit ! Vous cherchez noise. . . . Ho par la jernie , vous vous ferez rosser. . .

S ij

*Revenant vers Isabelle.* Que voulez-vous , mademoiselle , on ne connoît pas le monde à la mine. De la maniere que cet homme-là m'avoit parlé , je pensois , ma foi , que ce fut votre fait.

I S A B E L L E.

Allons , n'en parlons plus.

A R L E Q U I N.

Voyez un peu ce visage ! On t'en garde , ma foi , des filles de cet âge-là !

I S A B E L L E.

Il faut malgré qu'on en ait , rire de tes sottises.

A R L E Q U I N.

Si tu n'avois gagné au pied , nous allions voir un beau carnage.

I S A B E L L E.

Trop est trop ; tiens voila un écu d'or , va manger à ton aise ; mais ne manque pas dans un heure au plus tard , de me rendre des nouvelles certaines du mariage de Cinthio.

A R L E Q U I N.

Pour un écu d'or , vous ne pourrez pas savoir grand'chose.

I S A B E L L E.

Veux-tu te dépêcher ? Qu'on a de peine avec les vieux valets. Malgré qu'on en ait , il en faut tout souffrir.

## S C E N E

## DE LA CONSULTATION.

*LE DOCTEUR, ISABELLE & ARLE-  
QUIN en Medecins. COLOMBINE dans  
une chaise de commodité.*

A R L E Q U I N.

**E**St-ce là la patiente ?

L E D O C T E U R.

Oui , monsieur.

A R L E Q U I N

Voilà une demoiselle d'un assez bon ren-  
contre ; interrogeons d'abord le pous. . . . .  
Il y a là un grand combat entre le sistole &  
le diastole. . . . Le cœur assurément est intri-  
gué. . . . Je vois là des mouvemens compli-  
qués qui me déplaisent. . . . Malepeste , que  
son temperament a de rapport à sa con-  
stitution ! Diable ! voici tout plein de cho-  
ses , qui dénotent qu'elle auroit besoin de  
certaines choses , qui produiroient autre  
chose , qui ne seroit pas une méchante cho-  
se. Mais la plûpart des peres ne s'accordent  
pas toujours avec nos ordonnances. Tant  
y a , voyons un peu sa langue. . . . Oh , oh ,  
j'observe là une blancheur noirâtre , qui me

S iij

fait présumer , que le brouillement des humeurs vient de la corruption de la masse qui circule dans les parties fibreuses ; en sorte que les hypocondres frappés , lancent par repréfailles ces picotemens aigus qui font les contorsions que nous appellons apoplectiques. Diable ! voilà ce qu'on appelle parler medecine ; & si vous ne me croyez , votre fille est flambée.

I S A B E L L E.

Ne ferions-nous pas mieux d'entrer dans le détail du mal , & de considerer , si vous le trouvez à propos. . . .

A R L E Q U I N.

Moi ? Non. Je ne trouve jamais à propos ce qui répugne à nos principes.

I S A B E L L E.

Hé , monsieur , je n'ai encore rien dit.

A R L E Q U I N.

Hé bien , c'est sur ce que vous direz.

I S A B E L L E.

Il me semble donc , que mademoiselle étant extraordinairement mélancolique , cette mélancolie ne peut être causée que par un suc atrabilaire , qui fait sa residence dans la region de la ratte.

A R L E Q U I N.

Hé si ! vous mocquez-vous ? Il n'y a pas de medecin de Montpellier , qui ne raisonne mieux que cela.

I S A B E L L E.

Cette humeur grossiere & recuite , acquiert par son séjour , des degrés de malignité , qui augmentent le chagrin de la femme ; & cela par une efervescence qui se fait dans la partie affectée.

A R L E Q U I N.

Quel jargon ?

I S A B E L L E.

En avez-vous de meilleur ?

A R L E Q U I N.

Tout beau , jeune homme , tout beau. Apprenez le respect que vous devez à votre ancien ; il vous fait beau voir , ma foi , raisonner sur la medecine gothique , & tenir toujours le Galien & l'Hypocrate aux cheveux ? C'est bien à vous d'entrer en lice avec un moderne comme moi ! Aprenez , mon ami , que l'aphorisme des aphorismes , est d'aller tête baissée aux principes : *Principiis obsta*. Diable ! voilà le grand mot. *Principiis*. Malepeste ! c'est-là où il faut s'appliquer.

I S A B E L L E.

Personne n'en disconvient.

A R L E Q U I N.

Cela étant , fachez que vous êtes trop jeune , pour aller fouiller dans la ratte des femmes , comme dans une carriere de chagrin.



I S A B E L L E.

Mais pourtant , la région de la mélancolie. . . . .

A R L E Q U I N.

Vous êtes un impertinent , avec votre mélancolie. Quand une femme a du chagrin , est-ce sa ratte qui en est cause ?

I S A B E L L E.

Qui en doute ?

A R L E Q U I N.

Les ignorans comme vous. Ça , parlons un peu raison ; car ce n'est que par là qu'on se fait entendre. Quand une jeune mariée n'a qu'une bergame dans sa chambre , & qu'elle est chagrine d'une verdure , ou d'une haute-lice qui lui manque : Est-ce dans sa ratte qu'on la va chercher ?

I S A B E L L E.

Il n'y a pas de réplique à cela.

A R L E Q U I N.

Quand un jaloux tient sa femme sous la clef , & qu'il lui défend de voir le monde : Est-ce dans la ratte qu'elle trouvera compagnie ?

I S A B E L L E.

Non assurément.

A R L E Q U I N.

Quand un avare refuse à sa femme un carrosse , des bijoux , & les autres ajustemens indispensables : Est-ce la ratte ou son mari qu'elle donne au diable ?

I S A B E L L E.

Ho , c'est le mari furement.

A R L E Q U I N.

Cependant , selon vous , le principe du chagrin est dans la ratte.

I S A B E L L E.

Je n'en démords point.

A R L E Q U I N.

Venez ça , monsieur le medecin. Quand vous allez deux fois par jour chez un gros seigneur , & qu'après l'avoir tiré d'une longue & dangereuse maladie , il ne vous donne pour tout payement que des reverences; vous en prenez-vous à votre ratte du chagrin de ne point toucher d'argent ?

I S A B E L L E.

Nenni , monsieur.

A R L E Q U I N.

Concluons donc , que pour guerir le chagrin , il faut remedier aux veritables causes du chagrin ; non pas avec de la casse & de la rhubarbe , comme vous autres ignorans.

I S A B E L L E.

Et avec quoi donc ?

A R L E Q U I N.

Avec choses proportionnées aux maladies. Si une femme est mélancolique pour être mal meublée , un medecin qui fait son métier prend la plume , & aussitôt : Recipe un lit de damas , & une tapisserie à person-

nages ; & l'on ploye l'ordonnance en quatre, & on la donne en main propre au mari.

I S A B E L L E

Et si le mari ne fuit point l'ordonnance ?

A R L E Q U I N.

En ce cas-là , une femme se pourvoit d'ailleurs. Quand les maris font les bêtes , tant pis pour eux.

L E D O C T E U R.

Mais quand la jalousie d'un vieillard chagrine une jeune femme , de quel baume vous servez-vous pour la guerir ?

A R L E Q U I N.

Tout du plus souverain. Recipe un financier , & un homme d'épée. Un financier pour donner de l'argent , & un homme d'épée pour le dépenser.

I S A B E L L E.

Sur ce pied-là les apoticairens ne gagnent rien avec vous ?

A R L E Q U I N.

Depuis trente ans que je fais la medecine , je n'ai pas ordonné le poids de quatre écus de sené , & j'en ai fait dépenser plus de cent mille en bals , en collations & en serenades.

L E D O C T E U R.

Si vous guerissez si joyeusement , vous devez avoir bien des pratiques ?

A R L E Q U I N.

Ma maison ne desemplit point de filles

qui viennent m'apprendre leurs petits besoins. Au sortir de chez moi , elles vont se mettre au lit. Les peres aussi-tôt m'envoient querir : & selon l'exigence des cas , j'ordonne les drogues necessaires. A une mélancolique : Recipe des violons. A celle qu'on tient trop de court , Recipe des promenades & de frequentes visites. A celle qu'un pere chagrine , Recipe un mari tout des plus jolis. A celle qui aime le jeu : Recipe trois prises d'ombre , ou de lansquenets. . . . .

**L E D O C T E U R.**

Mais revenons à ma fille , monsieur , avec quoi la guerirez-vous ?

**A R L E Q U I N.**

Ho , pour les filles de docteur , c'est ce qui nous embarasse.

**I S A B E L L E.**

Sont-elles plus difficiles à guerir que d'autres ?

**A R L E Q U I N.**

Vraiment , c'est bien autre chose. Quand la fille d'un docteur veut être mariée , si le pere repugne à son choix , il se fait une revolution violente des esprits obéissans , qui à force d'être gourmandés , causent une . . . gourmandise dans le cœur de la fille. Comme je parle à un docteur , je me rends le plus intelligible que je puis.

## L E D O C T E U R.

Ne vous contraignez point , je vous entends de reste.

## A R L E Q U I N.

Il n'y a que moi au monde qui rende la medecine palpable. Je vous disois donc que , quand une fois il se fait un dépôt du mérite d'un garçon , dans l'imagination d'une fille , pour lors il y a de certaines membranes affectueuses , qui ressentent les picotemens de l'amour. Diable, je n'apprends pas cela à tout le monde. L'amour est une espèce d'alambic , qui dégoutte perpetuellement dans l'ame : *Gutta cavat* , & le reste. Quand l'amour a une fois gangrené l'ame , la raison s'enfuit comme si elle avoit le feu au cul. Pour lors l'esprit éveillé de la fille , ne songe qu'à prendre le parti que son pere lui refuse. C'est pourquoi dès aujourd'hui , si faire se peut , *Recipe matrimoniorum multorum , tantorum* ; autrement ma foi , la casse & le fené ne la tireront point d'intrigue. Il ne faut point vous flater. Le vrai fené de la femme , c'est l'homme.

## L E D O C T E U R.

Mon sieur Poupardin m'a pourtant promis qu'une petite ptifanne laxative. . . .

## A R L E Q U I N.

Mon sieur Poupardin n'est qu'un âne , & vous un ignorant.

C O L O M B I N E.

Hé quoi , messieurs , venez-vous faire ici  
une consultation d'injures ?

A R L E Q U I N.

Voilà un plaisant morveux , pour se mê-  
ler de guerir une fille !

I S A B E L L E à *Colombine.*

Vous voyez comme on m'insulte chez  
vous ?

A R L E Q U I N.

Ici , & ailleurs , quand il vous plaira ,  
morbleu , je suis medecin au poil & à la  
plume. I S A B E L L E.

Vous êtes un extravagué.

A R L E Q U I N.

A moi , medecin de Beux , à moi , facul-  
té , à moi. *Le Docteur les separe.*

---

## SCENE DU DENOUEMENT.

*ISABELLE en Medecin. COLOMBINE ,  
ARLEQUIN, CASCARET. Le DOC-  
TEUR , OCTAVE & CINTHIO qui  
surviennent.*

I S A B E L L E.

**M**A chere , est-il possible que je vous  
revoye , après les emportemens de  
monsieur votre pere , qui m'a congedié  
comme un assassin ?

## C O L O M B I N E.

Ah , monsieur , que je me fais bon gré de ma langueur concertée , puisqu'elle vous raproche de moi ! Vous ne savez donc pas que pendant votre absence je me suis plainte de trente maladies , où les autres medecins n'ont pû rien connoître ; & que mon pere desesperé de voir tant de bourreaux dans sa maison , s'est à la fin resolu d'envoyer toutes les facultés au diable , & de recourir à vous , comme à celui qui m'a le plus soulagée ? A vous dire vrai , je suis fort contente de moi : il n'y a presque point de jours où je ne me sois mise deux ou trois fois à l'agonie. A moins que de mourir tout à fait , il n'est pas possible de mieux contre-faire la malade.

## I S A B E L L E.

Puisque je dois mon retour à votre adresse , tâchons de profiter du temps , & de terminer nos ennuis par un mariage qui vous rende. . . . .

A R L E Q U I N à *Isabelle.*

Monsieur , mademoiselle votre sœur est là bas dans un carosse , qui s'impatiente.

## I S A B E L L E.

Ah , ma chere demoiselle , souffrez qu'elle ait le bien de vous saluer. Elle m'a entendu dire tant de bien de vous , qu'elle meurt d'envie de vous connoître.

C O L O M B I N E.

Vous me faites une vraie joie , monsieur , de me procurer cet honneur-là.

I S A B E L L E.

Vous voulez bien que je l'aïlle affurer des bontés que vous avez pour elle ? *Elle s'en va.*

A R L E Q U I N.

Voilà toujours une petite fafée de compliments , sur & tant moins.

C O L O M B I N E à *Arlequin.*

A ce que je vois , la fœur de ton maitre s'interresse fort à ce qui le regarde ?

A R L E Q U I N.

Bon ! ce font deux têtes dans un bonnet.

C O L O M B I N E.

A-t-elle autant de merite que lui ?

A R L E Q U I N.

Cela n'est pas tout à fait composé de même. Ils ne laissent pourtant pas de valoir chacun leur prix.

C O L O M B I N E.

L'humeur en est-elle douce comme celle de son frere ?

A R L E Q U I N.

C'est un mouton , elle fera par fois une heure toute entiere fans crier.

C O L O M B I N E.

Le grand excès !

A R L E Q U I N.

Croyez-moi , il faut être bien maitre de ses passions pour se tenir si long-temps en repos.



C O L O M B I N E.

Ne la marie-t-on point ?

A R L E Q U I N.

Si on l'en vouloit croire , ce seroit une affaire bien-tôt toifée : mais il n'y a encore rien qui se gâte. . . . Tenez la voilà.

I S A B E L L E *en habit de fille.*

Quel bonheur pour moi , mademoiselle , de vous pouvoir marquer combien je vous honore !

C O L O M B I N E.

Oh pour cela , mademoiselle , j'ai bien de la confusion que vous m'avez prevenue ; mais depuis fort long-temps ma maladie me fait malgré moi garder la chambre ; & sans les soins obligeans de monsieur votre frere , je crois que de mes jours je n'aurois rendu visite à personne. Cascaret un fauteuil.

A R L E Q U I N.

Voyons un peu comme la fusée se démèlera.

I S A B E L L E.

Mais ne vous incommode-je point ?

C O L O M B I N E.

Une fille de votre air , & de vos manieres , fait toujours un honneur sensible.

A R L E Q U I N.

Quand ce seroit la fille d'un docteur , elle ne parleroit pas mieux.

C O L O M B I N E.

C O L O M B I N E.

Oserois-je vous dire que je remarque une grande ressemblance entre monsieur votre frere & vous ?

I S A B E L L E.

Jamais jumeaux ne furent si semblables.

A R L E Q U I N.

Sans leurs habits , j'en ferois quelquefois la duppe.

C O L O M B I N E.

D'où vient qu'il n'est pas rentré avec vous ?

I S A B E L L E.

Dans le temps que je suis descendue de carosse , son tailleur l'a retenu là-bas pour lui faire voir ses habits de nocces, & pour...

C O L O M B I N E.

Comment ses habits de nocces ?

I S A B E L L E.

Vous ne savez pas que mon frere épouse mademoiselle Leonore ?

C O L O M B I N E.

Quoi, il épouse ma cousine ?

I S A B E L L E.

Il n'y a rien de plus certain ; il l'a rencontrée céans , il lui en a conté , & finalement je crois que demain à pareille heure il pourra bien être votre cousin.

C O L O M B I N E.

Seroit-il bien assez lâche . . . .

I S A B E L L E.

Vous mocquez-vous , mademoiselle ?  
c'est une fille fort belle , & fort riche.

C O L O M B I N E.

Ah , le traître ! Epouser ma cousine ,  
après m'avoir juré si solennellement. . . .  
Non. . . sa perfidie. . . . Mais. . . d'où  
vient. . . pourtant mon trouble & ma dou-  
leur. . . Ah , mademoiselle , je n'en puis  
plus. . . . Je voi bien que mon mal me re-  
prend. . . . Ah ! grands dieux !

I S A B E L L E.

Elle se trouve mal. Je cours vîtement ap-  
peller mon frere. Arlequin tiens-toi auprès  
d'elle , jusqu'à ce qu'il soit venu.

A R L E Q U I N.

Une bonne commission , vraiment , de  
faire sentinelle auprès d'une fille pâmée !  
S'il ne vient bien-tôt , je me donne au dia-  
ble si je ne quitte la malade , l'infirmerie ,  
& tout ce qui s'ensuit. . . . La pauvre fille !  
C O L O M B I N E *en se levant avec fureur.*

Me quitter pour une autre , après les  
sermens qu'il m'a faits !

A R L E Q U I N.

Fi ! cela n'est pas bien. Laissez-moi faire,  
je lui laverai tantôt la tête d'un diable d'air.

C O L O M B I N E.

Dans ma maison engager ma cousine ,  
pendant que mon cœur s'explique pour lui  
avec tant de passion & de sincérité !

A R L E Q U I N.

Il a tort , vous dis-je ? Mais c'est que la frequentation des femmes rend les hommes si coquets , que c'est pitié. Si dieu n'y met la main , ce fera encore bien pis.

I S A B E L L E *en habit de medecin.*

Hé bien , mademoiselle , que vous semble de ma sœur ? Vous a-t-elle marqué avec combien d'empressement elle s'interresse à ma joie ? C O L O M B I N E.

Traître ! elle m'a appris avec combien de perfidie tu me donnois ta foi , pendant que tu destinois toute ta tendresse à Leonore.

A R L E Q U I N.

Ne lui en faites point de façon. Votre sœur lui a tout dit.

C O L O M B I N E.

Ame de boue ! le bien de ma cousine l'a emporté sur la sincerité de mes feux.

A R L E Q U I N.

Avouez-lui de bonne grace , elle vous pardonnera.

I S A B E L L E.

Ne condamnez point , ma chere demoiselle , le stratagême d'un cœur veritablement amoureux , qui a voulu éprouver le vôtre , par la confiance concertée que ma sœur vous a faite.

C O L O M B I N E.

Lâche , veux-tu me pousser à bout par des retours si grossiers , & si indigne d'un . .

T ij

I S A B E L L E.

Non, ma belle, j'atteste le ciel, & veux que pour jamais il me confonde, si tout ce que ma sœur vous a dit, n'est un jeu prémédité pour découvrir le fond de votre ame, & pour savoir si vous m'aimez autant que je vous aime.

C O L O M B I N E.

Quoi? le tailleur & les habits de noces.

A R L E Q U I N.

Vous êtes bien aisée à effaroucher. Et que diable, est-ce que vous ne voyez pas qu'il tâche d'essayer votre bonne foi? Dame, si vous croyez que mon maître se marie comme les autres, nenni au moins. Il est bien aisé de sonder le guai, & de savoir si la femme qu'il épouse sera pour lui, ou pour ses voisins. Malepeste! on ne sauroit trop prendre de précaution là-dessus.

C O L O M B I N E *à Isabelle.*

Pourquoi en prendre avec moi, après toutes les avances que j'ai faites? Mon cœur iroit-il au devant du vôtre, s'il ne se sentoît pas autant de persévérance qu'il en faut pour soutenir une passion forte & raisonnable? Quand j'ai pris le parti de vous aimer, je n'ai consulté que ma tendresse; & je n'écouterai que mon devoir, quand il faudra vous persuader que je vous aime uniquement.

**A R L E Q U I N** *parlant à son Maître.*

Qui l'a forcé à dire cela ? Tout franc , je lui croi l'ame bonne. Tenez , monsieur , à votre place je n'en ferois point à deux fois. On a beau dire , les bons mariages se font sur le champ.

**I S A B E L L E.**

Pour moi , je ne differerai jamais un bien si cher. **C O L O M B I N E.**

Je n'arriverai jamais assez tôt au bonheur que je me propose.

**A R L E Q U I N.**

Allons , embrassez-vous.

**I S A B E L L E , C O L O M B I N E** *ensemble.*

Ah , de bon cœur.

**A R L E Q U I N.**

Là donc , voilà ce que j'appelle entrer en matiere.

**L E D O C T E U R** *arrivant.*

Comment , monsieur le medecin , des-honorer ma maison , & suborner ma fille ? Allons , qu'on me jette cet homme-là par les fenêtres.

**I S A B E L L E.**

Ah ! monsieur , épargnez la vie d'une fille , que l'amour a deguisée , & qui n'est devenue medecin que pour empêcher Cinthio d'épouser mademoiselle Colombine.

**C O L O M B I N E.**

Quoi , serieusement : vous n'êtes point medecin ?

I S A B E L L E.

Non , mademoiselle , je n'en fais pas assez pour vous guerir.

L E D O C T E U R.

Et qui époufera donc ma fille ?

O C T A V E.

Moi , si vous me faites l'honneur de me la donner.

A R L E Q U I N.

Le grand miracle ! j'en ferois bien autant.

C I N T H I O.

Monfieur le docteur , puisque mademoiselle se declare en ma faveur , si vous m'en voulez croire , nous ferons deux noces à la fois.

A R L E Q U I N.

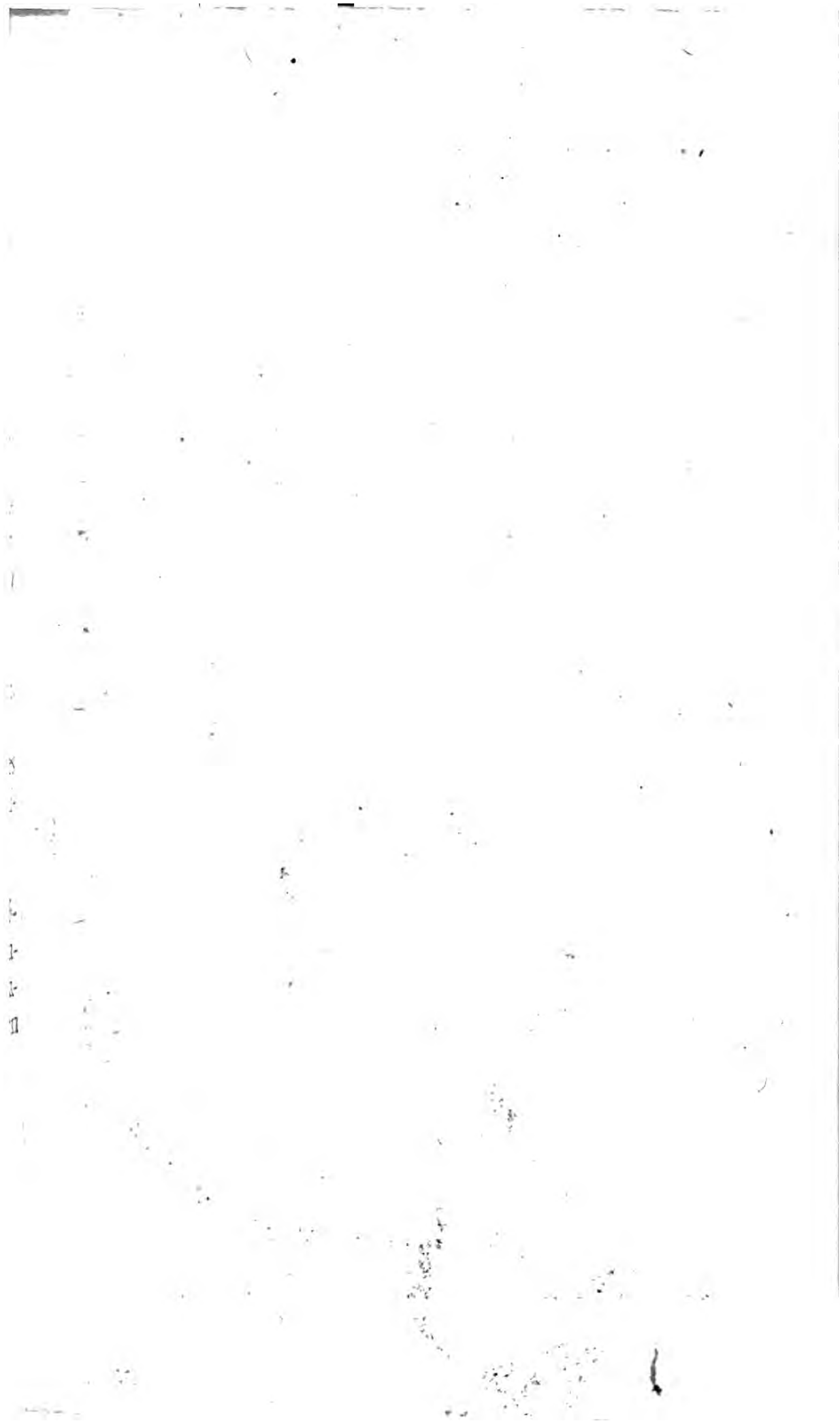
Ma foi , plus on est de foux , plus on rit.

L E D O C T E U R.

Je voi bien que les plus courtes folies font les meilleures. Allons , sortons d'affaire avec honneur.

A R L E Q U I N.

Vous l'avois-je pas bien dit : *Principiis obsta*. Messieurs , quand vos filles seront malades , *Recipe matrimoniorum multorum*. Diable ! c'est le grand secret pour se mettre en sûreté.







COLOMBINE  
A V O C A T  
POUR ET CONTRE.

*COMEDIE EN TROIS ACTES*

Mise au théâtre par Monsieur D \* \* \* &  
representée pour la première fois par les  
Comédiens Italiens du Roi dans leur  
hôtel de Bourgogne, le 8 jour de Juin  
1685.

# A C T E U R S.

**L E D O C T E U R.**

**I S A B E L L E**, fille du Docteur.

**C I N T H I O**, Amant d'Isabelle.

**C O L O M B I N E**, Amante d'Arlequin.

**P A S Q U A R I E L**, Parent de Colombine.

**A R L E Q U I N**, faux Marquis, Amant.  
d'Isabelle.

**S C A R A M O U C H E**, Valet d'Arlequin.

**P I E R R O T**, Garçon Cabaretier.

Un Perruquier.

Un Chapelier.

Un Tailleur.

Deux Mores.

Plusieurs Archers.

Un Geolier.

*La scene est à Paris , tantôt chez le Doc-  
teur , & tantôt dans un Cabaret.*



COLOMBINE  
 A V O C A T  
 POUR ET CONTRE.

---

A C T E I.

S C E N E I.

*Le Théâtre représente la Chambre d'Isabelle.*

C I N T H I O , I S A B E L L E .

C I N T H I O .



Voi sposerete quel mostro ?

I S A B E L L E .

Si , sposerò quel demone.

C I N T H I O

E chi vi obliga a questo ?

I S A B E L L E .

Il debito di figlia obediente.

C I N T H I O.

Siete dunque risoluta? e l'amor mio? *La vostra fede?*

I S A B E L L E.

Doletevi delle stelle; è decreto del Cielo, che fa forza al mio volere.

C I N T H I O.

Il faggio domina gli astri.

I S A B E L L E.

L'astro predominante al mio arbitrio vien fecondato da un padre, che comanda.

C I N T H I O.

Un vero amore non riceve leggi da chi che sia.

I S A B E L L E.

Si, ed anco, chi che sia, non puol fare ch'io non vi ami; farà sempre vostro il core ma farà del marchese Sbrufadelli la mano, cosi mi sforza il fato.

C I N T H I O.

Mentirà il pronostico. Vado di questo passo a ritrouar il marchese, e con questo mio ferro saprò far le mie vendette. *Il met la main sur son épée.* O cesserà di palpistarmi il core, o vittima ei cadrà del mio furore. *Il s'en va.*

I S A B E L L E.

Arresta, Cinthio ascolta. Ah fatalità della mia stella. *Elle le suit.*

---

S C E N E I I.

*On ouvre la ferme , & le Théâtre représente la chambre d'Arlequin.*

*SCARAMOUCHE , ARLEQUIN en robe de chambre.*

S C A R A M O U C H E.

**M** *A , caro signor marchese , è possibile che vi siete scordato la vostra nascita , i vostri parenti , e la vostra Innamorata ?* Quoi ? parce que votre oncle le cabaretier est mort , & qu'il vous a laissé cent mille écus , vous oubliez que vous êtes le fils d'un cordonnier ? Que votre pere est encore en vie , & que vous avez promis foi de mariage à Colombine , que vous avez laissée à Venise , pour épouser la fille du Docteur , à cause qu'elle est fort riche ? Ma foi , j'apprehende qu'à la fin tout ne se découvre , & que vous ne soyez la victime de vos airs fanfarons

A R L E Q U I N.

Ouais ! Voilà un maraut qui fait bien le precepteur ! Ecoutez , mon ami , je vous ai dit cent fois , que je ne trouvois pas bon que vous vous mêlassiez de faire des remontrances. Si je n'ai point de naissance , j'ai du bien ; & à présent , qui est riche est noble ,

296 *L'Avocat pour & contre.*

& qui est noble n'est pas obligé d'exécuter ses promesses : les marquis ne sont point esclaves de leur parole , cela seroit trop bourgeois.

SCARAMOUCHE.

Oui ; mais la promesse de mariage que vous avez faite à Colombine , vous savez qu'elle est toute écrite de votre main.

ARLEQUIN.

Là-dessus j'ai consulté un procureur de mes amis , homme de conscience , qui m'a fort assuré que je n'étois pas en âge de faire des promesses. Ainsi j'ai l'esprit en repos de ce côté-là.

SCARAMOUCHE.

Vous épouserez donc Isabelle ?

ARLEQUIN.

Oui , morbleu , malgré toute la cabale , je l'épouserai , ou . . . elle m'époufera ; elle a trente mille écus en mariage.

SCARAMOUCHE.

Enfin , monsieur , ce que je vous en dis , n'est que par amitié , & par crainte qu'il ne vous arrive quelque fâcheux accident. Mais à propos d'Isabelle , elle a envoyé ici un de ses laquais pour vous dire que vous songeassiez à lui envoyer votre portrait , & la morresse que vous lui avez promis.

ARLEQUIN.

En sortant , je donnerai ordre à tout. Qu'on m'habille vîtement.

Votre tailleur , votre perruquier , & votre chapelier sont là-dedans. Vous plaît-il qu'on les fasse entrer.

ARLEQUIN.

Oui , faites les entrer , & que mon tailleur me vienne tailler.

---

SCENE III.

LE TAILLEUR , LE CORDONNIER ,  
LE CHAPELIER , ARLEQUIN ,  
SCARAMOUCHE.

LE TAILLEUR.

**J**E vous apporte , monsieur , l'habit que vous m'avez commandé. *Il tire de sa toilette un habit fait de cuir doré , avec des manches rondes d'une grandeur extraordinaire.*

ARLEQUIN regardant l'habit.

N'est-ce pas là du brocard de la rue saint Antoine ?

LE TAILLEUR.

Oui , monsieur. Essayons-le , s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Voyons auparavant la manche. *Après l'avoir regardée.* Hé , fi , monsieur le tailleur , voilà une manche estropiée.



298 *L'Avocat pour & contre.*

LE TAILLEUR.

Et d'où vient, monsieur ?

ARLEQUIN.

Elle est trop petite de moitié.

LE TAILLEUR.

Petite, monsieur ? Vous n'y pensez pas. Il est entré trois aunes d'étoffe aux deux manches. Mettez-le sur vous. *Arlequin ôte sa robe de chambre, & paroît en chemise & en caleçon. Le tailleur veut l'habiller, mais il en est empêché par Scaramouche.*

SCARAMOUCHE.

Attendez, s'il vous plaît, c'est à moi à habiller monsieur ; je suis son valet de chambre.

LE TAILLEUR.

Si vous êtes son valet de chambre, je suis son tailleur, & pour à présent ce sera moi qui l'habillerai.

SCARAMOUCHE.

Monsieur le piquepoux, vous vous ferez rosser.

LE TAILLEUR.

Monsieur le pot de chambre, vous vous ferez battre.

SCARAMOUCHE.

Ah, par la fangbleu, nous verrons. *Ils se chamaillent.*

ARLEQUIN *ayant peur, & courant d'un côté & d'autre.*

Hé, hé, hé, marauts ?

LE TAILLEUR à *Arlequin.*

Monsieur, si vous n'y donnez ordre, à la fin votre valet de chambre deviendra aussi impertinent que vous.

A R L E Q U I N.

Taisez-vous insolent. *Il leve le bras pour le battre. Dans ce tems-là le tailleur veut l'habiller: Arlequin ne le veut pas, & s'en va. Le tailleur court après. Arlequin s'assied sur un fauteuil, leve les bras & les jambes pour empêcher qu'on ne l'approche, & dans le moment on lui met le juste-au corps, la culotte, la perruque & le chapeau, & il s'enfuit tout habillé. Scaramouche & les autres le suivent.*

---

S C E N E I V.

*Le Théâtre change, & represente une place publique.*

COLOMBINE, PASQUARIEL, tous deux habillés à l'Espagnole.

C O L O M B I N E.

**N** On ti dolere, Pasquarello, poiche le fatiche cesseranno, e non mancherà la ricompensa. Lascia ch'io sola mi dolga d'una fortuna ribelle, che mi perseguita, e mi dispera; tu vedi che ho abandonata la patria, e i parenti, per quell' infame d'Ar-

licchino , che sotto fede di sposo , mi tradisce , e mi abbandona. Ma non sono Colombina , se con le mie persecuzioni , non mi fo mantener la parola. Hò appressò di me la scrittura che mi fece questo scelerato ; a suo tempo saprò valermene : Voglio effer l'ombra indivisibile del suo corpo , il tormento degli occhi suoi , l'inquietudine del suo riposo , in fine Colombina farà il flagello d'Arlicchino.

P A S Q U A R I E L.

Mi dispiace , cara Colombina , della tua disgrazia , e t'afficuro che tantarò l'impossibile per renderti consolata. Una sol cosa vorrei sapere , come , e in qual maniera , ti sei innamorata d'un animale simile ad Arlicchino , che non hà ne spirito , ne bellezza , ne statura , ne ciera di galantuomo.

C O L O M B I N E.

Te lo dirò. Un giorno che andavo a spasso , m'incontrai in Arlicchino , che era a sedere appressò d'una fruitiera , che aveva un ciodron di castagne. Il gormando ne mangiè una quantità grande , io m'arrestai nell'ato dell'ammirazione , vedendo con che grazia divorava quelle castagne : m'acconstai , e finsi voler comprar dell' infalata , per meglio vederlo ; a pena fui à lui vicina , che le castagne fecero il loro effetto , facendogli esalare una grandissima ventosità. Allora dissi : Se è così grande in voi il vento  
delle

delle castagne e che farà quello dei vostri sospiri se mai sarete innamorato? E nel medesimo tempo, quel vento accese il mio foco. L'amai, mi corrispose; mi promise d'esser mi marito, e me ne fece una scrittura. Morì un suo zio, che gli lasciò il valsente di cento mila scudi; questo animale è venuto qui, si fa credere un marchese, e vuol sposar Isabella figlia del dottor Baluardo. Si è scordato di me; ma io disperata l'hò seguito, mi sono introdotta in casa del Dottore, che si è innamorato di me; ho scoperto il tutto ad Isabella, che mi hà promesso aiuto; hò trovato il modo d'introdurmi per una strada sotteranea che passa dalla cava del Dottore a quella d'Arlicchino, e facilmente da quella potrò entrare in camera sua, senza ch'egli se ne accorga, e con il tuo soccorso venir à capo d'ogni mio disegno.

P A S Q U A R I E L.

Mi piace il racconto, e godo della buona entrata che hai col Dottore. Penso a qualche furberia che forsi ti vendicherà dell' infedeltà d'Arlicchino. Dimmi, non fai tu parlar qualche linguaggio straniero?

C O L O M B I N E.

Si, sò parlar, francese, spagnolo, provenzale, franco.

P A S Q U A R I E L.

Basta così; vedo venir gente: ritirati, e lasciami la cura del resto.

## S C E N E V.

*ARLEQUIN , PASQUARIEL.**ARLEQUIN à la Cantonnade*

**D**ites à mon maréchal qu'il me vienne faire le poil. Est-il sous le ciel un homme plus heureux que moi ! J'hérite cent mille écus , & je suis à la veille d'épouser une fille jeune, belle, bienfaite, & qui en a trente mille en mariage ! Mais quel homme est-ce là ?

P A S Q U A R I E L.

Por vida mia , esta ciudad es muy linda.

*Arlequin le contrefait.*P A S Q U A R I E L *continuant.*

Me conofce usted ? digame usted , fenor.

A R L E Q U I N.

Si je vous connois.

P A S Q U A R I E L.

Si , fenor.

A R L E Q U I N.

Oui , monsieur , je vous connois , je vous ai vu dans un jeu de cartes. Vous êtes le valet de trefles.

P A S Q U A R I E L.

Usted no me conofce , io foy el Senor capitano don Cuerno de Cornazan , hombre d'honor , por vida mia.

ARLEQUIN.

Vous êtes le capitaine don Corne ? Oh , allez , allez , votre famille est connue par toute la terre.

PASQUARIEL.

Usted no ha giammi sentito parlar della Morea. ARLEQUIN.

Oh , que pardonnez-moi ! J'ai entendu parler de la Morée plus de cent fois. J'y ai même été.

PASQUARIEL.

Hé bien fenor , io foy . . . . .

ARLEQUIN.

Vous êtes la Morée ?

PASQUARIEL.

Io foy que fiendo al servizio de los fenores Venezianos. Y he oy prendido la Morea. *Ah ! que si vous me voyez. Il tire l'épée. Conquesta mia spada en mano , e tic , & tac. Il fait comme s'il vouloit couper le visage à Arlequin. Y e con las mosquetadas e pif , & paf. Il fait comme s'il tiroit des coups de fusil. Y e la pique à la mano , & ziste & zeste. Il fait comme s'il lui donnoit un coup de pique dans le ventre.*

ARLEQUIN, qui à chaque fois a tremblé, croyant avoir reçu ce dernier coup , dit :

Ah, je suis mort, Ah , coquin , vous m'avez percé le gezier de part en part. *Che il Diavol ti porta , ti e tutti i to' pif , & paf , & tic & tac.*

P A S Q U A R I E L.

Esto no es nada , señor ; ma mi pare  
che voignoria parla Italiano , la non fa-  
rebbe già Italiana ?

A R L E Q U I N.

Perdoneme , signor , son Italian d'Italia ;

P A S Q U A R I E L.

E di che paese d'Italia ?

A R L E Q U I N.

Du pays de la tapisserie , de Bergame.

P A S Q U A R I E L.

Oh ! Io sono stato molto tempo à Berga-  
mo. Bella città ! Sono stato ancora à Roma.

A R L E Q U I N.

Il y a bien des Romains à Rome n'est-ce  
pas ?

P A S Q U A R I E L.

Où assurément. *Sono stato à Fiorenza ,  
Fiorenza la Bella.*

A R L E Q U I N.

Comment se portent les faucifions de  
Florence ? y en a-t-il toujours beaucoup ?

P A S Q U A R I E L.

Toutes les boutiques *dei Pizzicaroli* en  
sont pleines. *Di Fiorenza , son passato à Bo-  
logna.*

A R L E Q U I N.

Ah ! la belle ville que Boulogne !

P A S Q U A R I E L.

Certo Bologna la Grassa.

A R L E Q U I N.

Et avez-vous bien mangé des favonnetes à Boulogne ?

P A S Q U A R I E L.

Mangé des favonnetes ? On ne les mange pas , monsieur , elles ne servent qu'à faire la barbe , & à dégraisser les mains.

A R L E Q U I N.

Ho, quand j'y étois, je les mangeois moi, & cela me servoit pour me dégraisser les boyaux.

P A S Q U A R I E L.

Di Bologna poi sono stato à Venezia.

A R L E Q U I N.

*Venezia Bella, ch'è fondata in mare.* Et y a-t-il toujours beaucoup de carosses à Venise ?

P A S Q U A R I E L.

Des carosses ? Il n'y en jamais eu. Vous voulez dire des gondoles ?

A R L E Q U I N.

Et oui des gondoles. Vous m'avouerez que c'est quelque chose de beau à voir , qu'une gondole dans un carosse ?

P A S Q U A R I E L.

Oui assurément : mais ordinairement les gondoles ne vont point en carosse , elles servent de carosse.

A R L E Q U I N.

N'est-ce pas ce que je vous dis ; Les gondoles servent aux carosses ; oh diable ce n'est pas d'aujourd'hui que je le fai. J'y ai été à



306 *L'avocat pour & contre.*  
Venise , & longtems même. Dites-moi ,  
n'y parloit-t-on de rien quand vous en êtes  
forti ?

P A S Q U A R I E L.

Pardonnez-moi. On y parloit d'un cer-  
tain accident arrivé à une nommée Colom-  
bine.

A R L E Q U I N.

Hoime ! *Vers Pasquariel.* Et qu'est-ce que  
cet accident ?

P A S Q U A R I E L.

*C'est que* questa Colombina essendosi in-  
namorata d'un certo Arlicchino , che sotto  
fede di sposo l'ha ingannata, e se n'è fuggit-  
to via , hà fatto la piu heroica azione del  
mondo.

A R L E Q U I N.

Et qu'a-t-elle fait ?

P A S Q U A R I E L.

L'è fortita fuori delle porte della città , è  
alla prima riviera ch'ella hà incontrato , la  
s'è spogliata , e gettando le sue vesti a terra,  
hà cominciato ad esclamare in questa ma-  
niera : Come , ingrato Arlicchino , tu mi  
abandoni , tu mi lasci , tu corri in braccio  
ad altro oggetto ? Questa è dunque la fede  
promessa ? i giuramenti osservati ? Ed io so-  
pravverò à tanta sciagura ? Nò , che non  
farà vero ; questa riviera farà testimonio del-  
la mia disperazione.

A R L E Q U I N.

Elle disoit donc tout cela à la riviere ?

P A S Q U A R I E L.

Oui , monsieur.

A R L E Q U I N.

Et la riviere , que répondoit-elle ?

P A S Q U A R I E L.

*Scriverò a caratteri di morte su queste rive  
la mia fede , e la tua incoftanza.* Et dans le  
même temps. . .

A R L E Q U I N.

Elle s'est jettée dans la riviere , & elle  
s'est noyée ?

P A S Q U A R I E L.

Je ne fai pas bien le reste de l'histoire.  
Mais si vous en êtes curieux , *mia muxer*  
*Donna Anna vela dirà*

A R L E Q U I N.

Dona Agna votre femme la fait donc ?  
Et est-elle loin d'ici ?

P A S Q U A R I E L.

*Non signor , adesso la faccio venire. Donna  
Anna venga.* Il y a un gentilhomme qui  
voudroit bien parler à vous.



## S C E N E V I.

COLOMBINE , ARLEQUIN ,  
PASQUARIEL.

COLOMBINE.

Quiere hablar con migo este Cavallero ?  
 Guarde dios à usted senor mio , valga-  
 me el cielo que es esto ? Tiene cara demo-  
 no ; venga , venga.

ARLEQUIN à *Pasquariel.*

Monfieur , quel langage parle-t-elle ?

PASQUARIEL.

Elle parle Espagnol.

ARLEQUIN.

Et que diable ne me l'avez-vous dit d'a-  
 bord ; je lui aurois répondu. J'entens l'Es-  
 pagnol à merveilles.

PASQUARIEL.

Hé bien , si vous l'entendez , parlez lui ;  
 il en est encore temps.

ARLEQUIN à *Colombine.*

Las chocolatas ...

PASQUARIEL.

Qu'est-ce à dire , monfieur , le chocolate ?

ARLEQUIN.

Oui , monfieur : cela vient d'Espagne.

C O L O M B I N E.

Puedo yo atreverme en tocarlo ; muerdes , pequeno diablito ; muerdes ; muerdes.

A R L E Q U I N.

No , non mordo no , *je ne mords point.*

C O L O M B I N E.

Gracioso es , por vida mia ; nunca ay visto Hidalgo mas buffon. *Elle rit.*

A R L E Q U I N.

Qu'appellez-vous bouffon ? Je vous donnerai ma foi sur les oreilles. Quelle impertinente est-ce là ?

C O L O M B I N E.

No os alborotes , amigo , si no tuviera cara de mono. . . . .

A R L E Q U I N.

Je ne cherche point l'aumône , je suis un gentilhomme riche & de qualité.

C O L O M B I N E.

Soys cofada hombre ?

A R L E Q U I N.

Je ne suis point un ombre , je suis un corps palpable & maniable.

C O L O M B I N E.

Pues no me entienda , soys tonto ; soys necio ?

A R L E Q U I N.

Je ne connois ni la tante , ni la nièce , ni toute la parenté.

COLOMBINE *lui faisant signe d'approcher.*

Venga aca , venga aca , aca.

A R L E Q U I N.

Hé si , madame , vous n'y songez pas.

310 *L'Avocat pour & contre.*  
Falloit-il venir de si loin pour cela ? Voilà  
qui est de la dernière vilénie. On m'a dit ,  
madame , que vous me donneriez des nou-  
velles d'une nommée Colombine avec un  
certain Arlequin.

C O L O M B I N E.

Después que aquel vellaco de Arlechin  
rebelde al amor , menospreciò las finezas  
de Colombina , y pagò su amor con el ol-  
vido , supo que el ingrato pasó en Francia,  
para casarse con otra : al momento desespe-  
randose la pobre mozuela diò gritos al cie-  
lo , llorò sus desdichas , y arañandose la  
cara , y cayendo en tragico desmayo la no-  
che , y el dia dixo sospirando , y morien-  
do , dixo. . . . . dixo. . . . .

A R L E Q U I N.

Et que dit-elle ?

C O L O M B I N E *se faisant connoître.*

Perfido , traditore , m'avrai negli occhi ,  
se non m'hai nel core. *Et s'en va.*

A R L E Q U I N *épouvanté.*

Misericorde , *aiuto , spiriti , diavoli , de-  
moni , fantasma.*

S C A R A M O U C H E *arrivant.*

Qu'est-ce ? qu'avez-vous , monsieur ?

A R L E Q U I N.

Ah , mon pauvre Scaramouche ! Co-  
lombine est ici ; je la viens de voir en Espa-  
gnole , elle m'a parlé , *Perfido , traditore. ....*  
Je vais la suivre de loin pour voir où elle va ,  
viens avec moi. *Il s'en va.*

---

SCENE VII.

SCARAMOUCHE , CINTHIO.

SCARAMOUCHE.

**C**olombina à Parigi ! Mon maitre a chopiné. Colombine est à Venise. Mais que me veut ce gentilhomme-là ? Il y a un quart d'heure qu'il m'examine.

CINTHIO *s'approchant de Scaramouche.*  
Come vi chiamate ?

SCARAMOUCHE.

Comment je m'appelle.

CINTHIO.

Si. Il vostro qualè.

SCARAMOUCHE.

Il mio nome , signor , è Scaramuzza Memeo Squaquara , Tammera Catammera , e figlio di Cocumaro & de madonna Pappara trent'ova , e ionze , e dunze , e tiracurunze , & tacchete , stacchete , minoffa scattoffa , solfana befana caiorca , per servire à vosignoria.

CINTHIO.

O che bel nome ! In verità non si puol far di piu. *Il tire sa bourse.* Tenez , voilà pour Scaramouche. Voici pour Memeo Squaquara , Ecco per Tambera e Catambe-

ra. *A chaque nom il lui donne un écu. Et le surplus de la bourse pour le restant de votre nom. Il lui donne toute la bourse.*

SCARAMOUCHE *à part.*

C'est quelqu'un qui va à la chasse aux noms. *Vers Cinthio.* Monsieur, j'ai encore d'autres noms dans ma famille aussi beaux & aussi longs que le mien. Si vous en avez à faire vous n'avez qu'à parler.

CINTHIO.

Nò, mi basta solo del vostro. Io mi dilletto un poco di normanzia, & dal vostro nome conosco che voi siete un uomo piacevole, e che fate servizio volentieri. Non è così.

SCARAMOUCHE.

Vous l'avez deviné. Il n'y a pas d'homme plus serviable que moi. Si la nature m'avoit fait femme, j'aurois été la plus complaisante creature du monde.

CINTHIO.

Vedete quella porta? Là sta il dottor Baluardo. Questa è una lettera; a voi la dono, per rimetterla in mano propria d'Isabella sua figlia.

SCARAMOUCHE *après avoir un peu revê.*

Come si chiama vosignoria?

CINTHIO.

Io mi chiamo Cinthio del sole.

SCARAMOUCHE.

Cinthio del sole? ah le beau nom! le

*L'Avocat pour & contre.* 319  
charmant nom ! Voilà pour Cinthio del  
sole. *Il lui rend sa bourse.*

C I N T H I O.

Come.

S C A R A M O U C H E.

Et voici votre lettre. *Il lui rend sa lettre.*  
Il y a long-temps , monsieur , que j'ai quit-  
té ce métier-là. *Et s'en va.*

C I N T H I O.

Ma sentite , vi donarò. *Il le suit.*

---

S C E N E V I I I.

*La Ferme s'ouvre , & le Théâtre représente  
la chambre d'Isabelle.*

LE DOCTEUR , ISABELLE.

LE DOCTEUR.

**C**O s'at Isabella , a te ved tutta malinco-  
nica. *Parle-moi librement , dis-moi ou-  
vertement ta pensée.*

I S A B E L L E.

Signor padre , non è dato a figlia ben na-  
ta , il contradire ai voleri d'un padre affet-  
tuofo. Ma se mi date licenza di parlare , vi  
dirò chelti marhcese Sbrufadelli non mi par  
uomo di nascita. Le fue maniere non son  
punto di persona nobile ; e s'io non m'in-



314 *L'Avocat pour & contre.*

minganno, sono plebei i fuoinatali; perciò stimerei prudenza il non precipitar le nostre nozze.

L E D O C T E U R.

Senti, Isabella; a non bisogna giudicar d'un uomo dalle apparenze. Il marchese Sbrufadelli è ricco; *& si ses manieres te paroissent polissonnes, c'est que tu ne frequentes pas le grand monde. Tous les jeunes gens de qualité n'en ont point d'autres.* Ma questo non impedirà ch'a non m'informi a pieno della sua qualità, avanti di conchiuder affatto il matrimonio.

I S A B E L L E.

Se voleste dar fede a Colombina, ella vi ragguaglierebbe del tutto.

L E D O C T E U R.

Colombina lo ama, e al ghe v'è del suo interesse, ch'al to matrimoni se rompa. Ma lassami far a mi, che avanti la fin del giorno, saprò benissimo ogni cosa. A vad' in piazza. S'al vegnisse per azardo, *fais lui toujours bonne mine* Adio. *Il sort.*

I S A B E L L E *seule.*

Misera condizione, che soggiace una povera figlia a maritarsi contro il suo gusto, solo per sodisfare all' interesse, o alla vanità! Poteva ben la natura. . . . Ma parmi sentir gente.

---

S C E N E I X.

*ARLEQUIN en Marquis. ISABELLE.*

A R L E Q U I N *en entrant.*

**D**Ove è la signora Isabella? *Est-elle dans sa chambre?*

I S A B E L L E.

Egli è il marchese.

*ARLEQUIN appercevant Isabelle fait plusieurs reverences ridicules.*

I S A B E L L E.

Ah marquis! quel relâchement de visite! Ha, pour cela on aime bien peu, quand on deserte pendant trois jours.

A R L E Q U I N.

Le diable m'emporte si je fais comme cela s'est fait! Ce qui est de vrai, c'est qu'on m'a trouvé à redire à la cour. Vous jugez bien que sur ce pied-là, on prend d'abord le parti de faire atteler six barbes à une chaise; & on se rend au petit couché à toutes jambes.

I S A B E L L E.

Mais, marquis, que pensez-vous de la Cour?

A R L E Q U I N.

C'est un étrange terrain. Un fat en ce pays-là avale bien des couleuvres.

I S A B E L L E.

Et à quoi vous divertissez-vous à ce charmant Versailles ?

A R L E Q U I N.

Ma foi , depuis que les duels sont défendus , j'ai bien des heures de reste.

I S A B E L L E.

N'y dit-on rien de nouveau ?

A R L E Q U I N.

Pardonnez-moi. On y parle d'y faire bâtir une sale de deux cens toises de large, pour faire le carouzel à l'abri du soleil & de la pluye.

I S A B E L L E.

Deux cens toises de large !

A R L E Q U I N.

Bon ! l'embarras n'est qu'à trouver des poutres de cette longueur-là. A propos , vous savez qu'on a créé une charge en ma faveur ; & une charge d'épée , comme vous pouvez croire ; entre nous , j'ai toujours cru que la cour feroit quelque chose pour moi. Ce n'est mardi point avec un peigne ni avec une tabatiere qu'on parvient en ce pays-là : il y faut de cela. *Il se touche le front.*

I S A B E L L E.

Ah, quelle cruauté, marquis, de ne pas mander à vos amis la justice qu'on vous rend !

A R L E Q U I N.

A R L E Q U I N.

A moins que d'être fanfaron , on ne s'avise gueres d'écrire à ses amis , ce que la gazette apprend à tout le monde.

I S A B E L L E.

Et bien, marquis, quelle est cette charge ?

A R L E Q U I N.

Ho , pour le coup , vous ne ferez pas une simple marquise ; & sur ce pied-là vous irez de pair avec. ....

I S A B E L L E.

Hé , ne me faites point languir.

A R L E Q U I N.

Puisque vous le voulez savoir ; on me donne la charge de colonel general du regiment de Limoges.

I S A B E L L E.

Mais , marquis , il me semble que la paix barre un peu les fonctions d'un colonel.

A R L E Q U I N.

Bon ! la paix fait le beau de ma charge. C'est moi qui pique tous les Limousins qui travaillent aux murailles du grand parc de Versailles.

I S A B E L L E.

Ah , marquis , la jolie charge ! Avec cela on donne dans le page à bon titre.

A R L E Q U I N

Cela mene à tout.

U N L A Q U A I S *entrant.*

Mademoiselle , on demande à vous parler.

I S A B E L L E.

Ho, pour cela, Champagne, il n'y a pas moyen de tenir contre vos impertinences. Je vous ai dit des fois sans nombre, que je ne reçois point de visites quand monsieur le marquis est céans.

A R L E Q U I N.

Ah, mademoiselle, vous me gonflez d'honneur; quelle préférence!

L E L A Q U A I S.

Ce n'est pas une visite, mademoiselle: c'est une fille de chambre qui demande à vous servir.

I S A B E L L E.

Vous verrez que ce sera cette jeune enfant que la comtesse de Megret veut mettre à mon service; qu'on la fasse entrer.

A R L E Q U I N.

Adieu. Je vais vous laisser faire votre marché en repos. *Il veut s'en aller.*

I S A B E L L E *l'arrêtant.*

Non pas, s'il vous plaît. Vous me feriez un vrai chagrin de vous en aller; & je prétens bien que vous m'aidez à sortir d'intrigue.



---

S C E N E X.

ISABELLE , ARLEQUIN ,  
COLOMBINE.

ARLEQUIN *regardant Colombine.*

**V**oilà un fort bon petit air.

COLOMBINE.

Si quelque chose me peut consoler de ma mauvaise fortune , c'est l'espoir d'entrer auprès d'une damoiselle aussi sage & aussi raisonnable que vous.

ARLEQUIN *à part.*

Elle n'est mardi point fotte.

COLOMBINE.

Madame la comtesse de Megret vous aura pû dire , mademoiselle , que j'ai combattu long-temps contre la honte d'entrer en condition , & que ma repugnance a cédé à l'honneur de vous rendre mes services.

ISABELLE.

Le joli tour d'esprit!

ARLEQUIN.

Celui du visage n'est pas moins drole.

ISABELLE.

Mon enfant , jeune & delicate comme vous êtes , j'apprehende qu'il n'y ait ici trop

520 *L'Avocat pour & contre.*

d'ouvrage pour vous. Il faut me coeffer , m'habiller , raccomoder mes points , & par dessus tout cela , nous avons quantité de linge à blanchir.

A R L E Q U I N *bas à Colombine.*

Viens-t'en chez moi : je n'ai que trois chemises.

C O L O M B I N E *à Isabelle.*

Mon âge & mon temperament ne em dispenseront jamais de faire tout ce que vous me commanderez , mademoiselle.

I S A B E L L E.

Cette fille-là me charme. Qu'en dites-vous , monsieur le colonel ?

A R L E Q U I N.

Hé , elle paroît avoir assez bonne volonté. *Bas à Isabelle.* Voulez-vous que je vous parle franchement ? Ce n'est point là votre fait : ce n'est qu'un enfant. Voilà justement une amufette pour mon valet de chambre , ou pour mon maitre d'hôtel. Quand ces gueux-là sont une fois amoureux , dieu fait le train.

C O L O M B I N E *à part.*

Lâche coquin !

A R L E Q U I N *à Isabelle.*

Prenez-moi une bonne grosse fille , laide & forte : Vous en ferez mille fois mieux servie. *Se tournant vers Colombine.* Je lui parle en votre faveur.

*L'Avocat pour & contre.* 32

COLOMBINE.

Les gens de qualité sont toujours obligés. *A part.* Le maraut !

ISABELLE.

Vous avez beau dire : cette fille-là est tout à fait à mon gré , & je vais prier mon pere de trouver bon que je la prenne. *Elle s'en va ; & quand elle est à la cantonnade , elle se retourne du côté du marquis qu'elle a laissé seul avec Colombine , & dit : Marquis , pendant mon absence , au moins , n'allez pas faire le folâtre , ni vous émanciper.*

ARLEQUIN.

Quel outrage , ma princesse ! mon cœur peut-il être sensible à la joye , du moment qu'il vous perd de vûe ? *A Colombine , Isabelle étant sortie.* Ecoute , ma fille , veux-tu me croire ? ne te fourre pas dans cette peste de maison-ci ; tu y creverois en trois jours.

COLOMBINE.

Ah , monsieur , on ne choisit point dans l'extrémité où je me trouve. Puisqu'on m'a adressée céans , il faut que j'y demeure.

ARLEQUIN.

Que tu es folle ! Viens-t-en demeurer chez moi : tu y seras adorée.

COLOMBINE.

Voila-t-il pas de mes adorateurs ? Une fille seroit bien chanceuse de prêter l'oreille à un homme qui se va marier !

X iij



A R L E Q U I N.

C'est quand il y fait bon , ma mie. Aufsitôt que j'aurai touché mon mariage , je te meuble une chambre d'un bout à l'autre : Je te donne un petit laquais , & je t'habille il faut favoir. Va , va , ne refuse point ta fortune. De tout ce qu'il y a de marquis en France , sans vanité , je suis un des plus donnans.

C O L O M B I N E.

Folle qui s'y fie. Depuis l'histoire arrivée à une nommée Colombine , il pleuveroit des hommes que je ne voudrois pas en avoir ramassé un.

A R L E Q U I N.

Comment donc ?

C O L O M B I N E.

On m'a raconté que cette pauvre créature s'étant prise d'amitié pour un nommé Ar. .... Ar. .... Arlequin.

A R L E Q U I N.

Quelle bête est-ce que cet Arlequin ?

C O L O M B I N E.

On dit que c'est un maroufle , un cancre , un miserable qui devoit baiser les pas par où elle a passé.

A R L E Q U I N.

Tu te mocques.

C O L O M B I N E.

Nenni , nenni , monsieur : il n'y a point là de plaifanterie. Ce coquin-là malgré ses

fermens & ses promesses , a quitté Colombine , & depuis peu de jours s'est mis sur le pied d'un marquis du bel air.

A R L E Q U I N *à part.*

Ouf !

C O L O M B I N E.

On dit qu'il est à la veille d'épouser la fille d'un bourgeois qui a plus de trente mille écus.

A R L E Q U I N.

Est-il possible ?

C O L O M B I N E.

Il est si bien possible , que la pauvre Colombine en est morte de douleur. Voyez après cela si on peut se fier à la parole des hommes !

A R L E Q U I N.

Franchement , il y a des grands scelerats dans le monde. Mais est-elle bien morte aussi ?

C O L O M B I N E.

Il n'est que trop vrai.

A R L E Q U I N *à part.*

Tant mieux. *A Colombine.* Ecoutez. Dans cette histoire-là , il y a du pour & du contre, oui. Tout ce que je puis vous dire moi , c'est qu'un homme est un fat , quand il ne préfère pas son bien à son plaisir. Puisqu'il n'aimoit plus Colombine , n'a-t-il pas bien fait de se pourvoir ailleurs ? En amour comme en autre chose, les volontés sont libres.

324 *L'Avocat pour & contre.*

**COLOMBINE** *se faisant connoître.*

Perfido , traditore , m'avrai negli occhi  
se non m'hai nel core. *Et s'en va.*

**A R L E Q U I N.**

Hoime ! aiuto ! spiriti , demoni , larve.

*Dans ce temps Scaramouche arrive ; Arlequin lui dit qu'il vient de voir Colombine. Scaramouche dit qu'il perd l'esprit , & que cela est impossible. Au moment arrive Pasquariel dans un sac , & il se roule jusques sur les pieds d'Arlequin , qui le voyant , dit : C'est un sac de charbon qui va au marché. Scaramouche dit que c'est un balot qui va à la douanne. Arlequin veut regarder par l'embouchure du sac , ce qu'il y a dedans ; Pasquariel aussitôt en sort avec trois têtes , contrefaisant le diable , & épouvante Arlequin & Scaramouche qui tombent à la renverse de peur , & le premier acte finit.*





## A C T E I I.

---

### S C E N E I.

PASQUARIEL *seul avec une enseigne de sabaret à la main.*

**J**E ferai tant de fourberie à ce coquin d'Arlequin, qu'il en mourra de peur, ou qu'il sortira de cette ville. J'ai su qu'il cherchoit à acheter une moreffe, pour en faire present à Isabelle. J'ai averti Colombine de ce qu'elle devoit faire. Mais le voici justement qui vient. Mettons vîtement cette enseigne à cette porte. *Il pend au dessus d'une porte l'enseigne qu'il avoit à la main.*

---

### S C E N E I I.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

ARLEQUIN.

**U**N homme avec trois têtes, je l'ai vû. Cela n'est pas naturel, & il faut qu'il y ait quelque diable qui m'en veuille.

PASQUARIEL *faisant semblant de sortir de la porte où il a pendu l'enseigne.*

Servitor , signor alfiere , signor luogotenente, signor capitano, e tutta la compagna. *Ah ! les braves gens ! point façonniers vivant familièrement avec tout le monde , faisant bonne chere, & bûvant de bon vin ! Il est vrai aussi qu'il n'y a point une meilleure auberge dans tout Paris. Il n'y en a pas non plus de si fréquentée; c'est un monde: on y voit de toutes sortes de nations, des Italiens, des Espagnols , des Allemans , des Turcs , des . . .*

ARLEQUIN *qui a écouté attentivement.*

Monfieur , je fuis votre ferviteur. Je vous entens parler de beaucoup de gens qui vont loger dans ce cabaret-là , & entre autre des Turcs ?

P A S Q U A R I E L.

Oui , monfieur , des Turcs ; il y en a plusieurs.

A R L E Q U I N.

Et n'y a-t-il point parmi eux quelques Turquoifes ?

P A S Q U A R I E L.

Qu'appellez - vous , monfieur , des Turquoifes ?

A R L E Q U I N.

C'est-à-dire , des Turcs femmes.

P A S Q U A R I E L.

Oh oui , monfieur , il y en a. Chaque Turc a plusieurs esclaves qui le fervent.

A R L E Q U I N.

Et n'a-t-elle point quelque esclavette ?

P A S Q U A R I E L.

Oui , monsieur , de toutes sortes ; des hommes , des femmes , des gens qui ne sont ni hommes ni femmes.

A R L E Q U I N.

Des gens qui ne sont ni hommes ni femmes ! Ce sont donc des monstres ?

P A S Q U A R I E L.

Vous l'avez dit. Ce sont certaines gens qui ne sont ni mâles , ni femelles , & qu'on appelle des eunuques. Ils ont aussi quantité de mores , rouges , noirs , bleus. . . .

A R L E Q U I N.

Gridelins , jaunes. Tu te moques de moi ? Des mores rouges !

P A S Q U A R I E L.

Et oui , monsieur , habillés de rouge.

A R L E Q U I N.

Ah , parlez donc. Et parmi tout cela n'ont-ils point de morettes ?

P A S Q U A R I E L.

Oui , monsieur , ils ont deux morettes blanches , les plus jolies du monde.

A R L E Q U I N

Voilà ce qu'il me faut ; mais je les voudrois noires.

P A S Q U A R I E L.

Elles le sont , monsieur. Est-ce que vous vous voudriez en acheter quelqu'une ?

ARLEQUIN.

Oui , monsieur. Mais comme je ne me connois pas en cette marchandise-là ; pour n'y être pas trompé , ne pourriez-vous point me dire combien cela se vend l'aune ?

PASQUARIEL *en riant.*

Allez , allez , ce sont d'honnêtes gens qui ne vous surferont point. Vous pouvez leur aller parler en toute confiance. *Il s'en va.*

## SCENE III.

ARLEQUIN , COLOMBINE  
*en Gasconne.*

ARLEQUIN *seul.*

**J**E suis ravi d'avoir trouvé l'occasion d'acheter la moreffe qu'Isabelle me demande. J'en veux avoir une à quelque prix que ce soit. Frappons au cabaret. Hola , hé ? *Il frappe.*

COLOMBINE *en dedans.*

Cau picquo aqui ? *Elle sort.* Parlats ; moun boun monsur , diurias beni louja à mon lougis , que farés sen comparasou miliou per lou lieyt , & per la taulo , qu'aqui onte fias loujat , que n'es qu'uno pesoulie-ro , ou un honeste home come bous nou pot intra sen dire : Quabalifquo.

A R L E Q U I N *la contrefaisant.*

Quabalifquo ! Je vous assure que je voudrès bien benir loger chez vous : mais n'entendant pas le françois de vostre pays , j'aurois peur de faire quelque qui pro quo en parlant à vous autres.

C O L O M B I N E.

Hay pauro ! Lou parla del nostro pays d'adieufias es tant à la modo al jourdieu , que n'y a pas un home de qualitat , que nou lou parle , ou de mens que nous l'entendo.

A R L E Q U I N.

Non l'entendo , en verité , je ne l'entens pas. Mais , dites-moi , avez-vous dans votre auberge des gens de qualité ?

C O L O M B I N E.

Toutis nous hostes foun des gens de la miliono condifiu del royaume. Jugas si mouffu lou marquis de Mournic , & mouffurs lous barous de Launiac & Rauniac , toutis coufis , ne foun pas gens de qualitat ?

A R L E Q U I N.

Ho , je vous crois fort bien en *gnic* , & en *gnac*. Mais n'avez-vous point chez vous quelque coeffe , quelque. . . . .

C O L O M B I N E.

Per lou present n'ai pas din mon houstau d'autro fenno loujado , qu'une joube fillo , qu'es tant poulido , que s'appello Colombino.



A R L E Q U I N *à part.*

Hoime ! *A Colombine.* Et qu'est-ce que cette Colombine ? la connoissez-vous ?

C O L O M B I N E.

Pequaire ! A quello pauro goujatto es uno fillo, qu'es estado vilenomen abusado per un bauch noummat Arlequin , que le avié proumes publiquament de l'espoufa ; & toutis nous hostes l'aimon tant , que lian proumes de la servi de tout lour cor din soun gran defastre , a causo qu'es pla doucetto , & pla complasanto.

A R L E Q U I N.

Je vous entens. C'est-à-dire , que si vous teniez cet Arlequin-là , vous lui donneriez d'un plat de votre pays , en le regalant d'une salade de gascon.

C O L O M B I N E.

A quo ly fario pla segur d'estre pres , & penjat coumo un lairou.

A R L E Q U I N.

Lairi , lairou. . . . Je l'avertirai cet Arlequin-là , car c'est un de mes amis , & je serois fâché qu'il lui arrivât malheur.

C O L O M B I N E *se faisant connoitre.*

Perfido , traditore , m'avrai negli occhi , se non m'hai nel core. *Elle s'en va d'un côté , Arlequin s'en va de l'autre , en criant. A moi , à l'aide !*

---

S C E N E I V.

C I N T H I O , L E D O C T E U R.

C I N T H I O.

**M**A , signor dottor , tre parole , e non piu.

L E D O C T E U R.

Guardè bien a quel ch'a difi.

C I N T H I O.

Vi giuro di non dirvi che tre parole , o quattro al piu.

L E D O C T E U R.

A vel permet , parle.

C I N T H I O.

Isabella per mia moglie ; queste non son che quattro parole.

L E D O C T E U R.

Benissim ; a ve' voi risponder anca mi con quattro parole : A non voi darvela. Ser-  
viteur Patron. *Il s'en va.*

C I N T H I O.

Ma , signor dottor , ascoltate. . . . .

L E D O C T E U R.

Non ghe piu da far ben.

C I N T H I O.

Patienza , o anima inamorata. *Il le suit.*

## S C E N E V.

*ARLEQUIN , COLOMBINE & PASQUARIEL en Mores , suivis de deux autres Mores jouant de la flûte.*

*A R L E Q U I N seul.*

**C**olombine , l'hôteffe du cabaret! Ha poveretto mi ! Elle me fuit par tout : elle a été caufe que je n'ai pas parlé à ces marchands Turcs , pour avoir une moreffe . . . . Mais je croi que les voici.

*PASQUARIEL avec une guitarre , après avoir dansé autour d'Arlequin , au fon de fa guitarre , & des flûtes des deux Mores qui l'accompagnent , chante :*

E mi stare mercanta turca ,  
Che bolire vendere fclava.

*A R L E Q U I N après avoir dansé avec eux , répond auffi en chantant :*

E mi stare marchefa ricca ,  
Che volere comprare fchiava.

*Pasquariel , Colombine , & les autres Mores dansent encore autour d'Arlequin ; puis fe laiffent tomber fur leurs jambes , & s'afseyent par terre. Arlequin les voyant ainfi , les regarde , & dit : Je m'en vas prendre une chaise auffi. Il s'assied par terre au milieu d'eux , & auprès de Colombine.*

**COLOMBINE.**

COLOMBINE à *Arlequin.*

Bon giorno , Papparuta , bon giorno , signora. Ti star cocciolet ?

A R L E Q U I N.

Je suis un cochon de lait ? Vous en avez menti , son gentiluomo , & non son pas cochon de lait.

COLOMBINE.

Mi non dir questa. Cocciolet in Morisco vol dir gentilomina.

A R L E Q U I N.

Cocciolet vol dira gentilomina ? Oh si cela est , vous avez raison , je suis un cochon de lait. Mais dis-moi , di che paesa , star ti ?

COLOMBINE.

Mi star del paesa di Monomotapa.

A R L E Q U I N *en riant.*

Pa ta pa ta pa ! tu es donc du pays des tambours ?

COLOMBINE.

Ha , ha , ha ! Pa ta pata pa ! Ti star gentilomina buffona. Ti far rider mi. Monomotapa star paesa in Affrica. Ti non esser stato in Affrica ?

A R L E Q U I N.

Pardonnez-moi , j'ai été en Affrique quatre ans , & je n'en suis revenu que parcequ'il y faisoit un froid de diable. Mais que fais-tu faire ? Che saper far ti ?

C O L O M B I N E.

Che fabir far mi? Mi fabir danzar , mi fabir mangiar , mi fabir cucir , mi fabir dormir , mi fabir blanchir , fabir blanchir.

A R L E Q U I N.

Tu fais blanchir? Hé fi , tu te moques. Si tu favois blanchir , tu te blanchirois toi-même , te voilà noire comme un charbon. Mais parles donc? Qui est cet homme-là? Chi star quel omina? *Il montre Pasquariel.*

C O L O M B I N E.

Quel omina star mi patrona.

A R L E Q U I N.

Oui , comment s'appelle-t-il? Come Chiamar tua padrona?

C O L O M B I N E.

Mi patrona chiamara hallimoroid.

A R L E Q U I N.

Il a les hemorroïdes? méchant mal! Et n'as tu point quelque frere? je l'acheterois volontiers pour me servir.

C O L O M B I N E.

Si signora , mi abir dua a tuo servizio , a tuo servizio. *Elle lui fait les cornes.*

A R L E Q U I N.

Gardez-les pour un autre , je n'en ai que faire? Ton âge? Quel âge aver ti?

C O L O M B I N E.

Mi dir a ti. Mi non fabir contar alla maniera morisca. Bolir che mi contar in morisca?

A R L E Q U I N.

Oui , je le veux bien , compte en morif-  
que.

COLOMBINE *arrachant les poils  
de la barbe d'Arlequin.*

Sturta , burgia , curgia ; mi abir quindici  
anna , quindici anna.

A R L E Q U I N *se levant.*

Va compter au diable. Si elle avoit qua-  
rante ans , je n'aurois plus de barbe.

COLOMBINE *se levant.*

Se ti bolir , mi contar anna de mi fraterna.

A R L E Q U I N.

Non , non , en voilà assez , ne comptez  
jamais de votre vie devant moi.

PASQUARIEL *se leve & dit à Arlequin.*

Parlar signora , abir trovata sclava de tu  
gusta ? Bolir comprarla ? mi far bon mer-  
cata. A R L E Q U I N.

Oh ça , combien en voulez-vous , fans  
me surfaire ?

P A S Q U A R I E L.

Sans vous surfaire ? Ti mi donar ducen-  
to scuta , ducento scuta.

A R L E Q U I N.

Deux cens écus , vous vous moquez.  
Cette marchandise-là n'est pas si rare ; on en  
trouve autant qu'on en veut sur le pont-neuf  
& par-tout.

P A S Q U A R I E L.

Hé bien , combien bolir donar ?

Yij

*L'Avocat pour & contre.*

A R L E Q U I N.

Je vous en donnerai trente sols.

P A S Q U A R I E L.

Allez acheter des tripes ; vous n'auriez pas une poupée pour cela.

S C E N E V I.

*CINTHIO & les mêmes.*

CINTHIO *passé devant Arlequin , le regarde sous le nez , & après l'avoir examiné de la tête aux pieds , le prend par une manche de son juste au corps , en disant :*

**E**St-ce là la mode ?

A R L E Q U I N *faisant le brave.*

Oui , monsieur , la mode ; qu'en avez-vous à faire ? voilà qui est bien plaisant , ma foi ! Oui monsieur , la mode.

C I N T H I O *d'un sang froid.*

Ne vous appelez-vous pas le marquis de Sbrufadelli ?

A R L E Q U I N.

Oui monsieur , le marquis de Sbrufadelli c'est mon nom ; qu'en voulez-vous dire ?

C I N T H I O *toujours d'un sang froid.*

Et vous devez épouser Isabelle fille du Docteur ?

ARLEQUIN *élevant toujours la voix.*

Affurément ; & qui que ce soit ne m'en empêchera. Je suis de qualité , & j'ai du cœur , morbleu.

CINTHIO *d'un air négligeant , se mettant à rire , & lui jettant la manche de son juste au corps au nez.*

Ha , ha , ha ! la belle figure !

ARLEQUIN *enfonçant son chapeau d'une main , & mettant l'autre sur la garde de son épée.*

Comment jernie ? à un homme comme moi ? Par la mort , par . . . .

CINTHIO *d'un ton ferme.*

Que voulez-vous faire de cette épée-là ?

ARLEQUIN *d'un ton radouci.*

Je la veux vendre , monsieur. La voulez-vous acheter ?

CINTHIO *mettant l'épée à la main.*

Il y a long-temps que je te cherche. Al-  
lons , morbleu , l'épée à la main , ou je te tue.

COLOMBINE *saute sur l'épée d'Arlequin , la lui arrache , & se bat contre Cinthio , qui s'en va en disant :*

Je n'aurois point d'honneur de me battre contre une femme.

ARLEQUIN *tout joyeux de l'action que la Moreffe vient de faire , court à Pasquariel.*

Ah , monsieur , la brave Moreffe que vous avez-là ! elle vient de me sauver la vie



Il n'y a rien au monde que je ne donne pour l'avoir. Tenez. . . . . je vous en bailleraï quarante sols.

COLOMBINE *se dévoilant prend Arlequin par le bras , & lui presentant la pointe de l'épée dans le ventre , dit :*

Perfido , traditore , m'avrai negli occhi, se non m'hai nel core. *Et s'en va avec Pasquariel & les deux Mores, qui s'en retournant , passent devant Arlequin en jouant de leurs flûtes.*

A R L E Q U I N.

Hé , allez vous-en au diable avec vos fanfares. *Et s'en va.*

## S C E N E V I I.

*Le Théâtre represente la chambre d'Arlequin.*

SCARAMOUCHE , PASQUARIEL.

**O**N y voit Scaramouche , qui après avoir raccommodé ce qu'il y a dans la chambre, prend sa guitarre , s'assied sur un fauteuil , & en joue en attendant que son maître arrive. Pasquariel vient tout doucement derriere lui , & pardessus ses épaules bat la mesure; ce qui épouvante terriblement Scaramouche. En un mot , c'est ici où cet incomparable Scaramouche , qui a été l'ornement du théâtre , & le modele des plus illustres comediens de son temps , qui avoient appris de lui cet art si difficile , & si necessaire aux personnes de leur caractère , de remuer les passions , &

de les savoir bien peindre sur le visage ; c'est ici , dis-je , où il faisoit pâmer de rire pendant un gros quart d'heure , dans une scene d'épouvantes , où il ne proferoit pas un seul mot. Il faut convenir aussi que cet excellent acteur possédoit à un si haut degré de perfection ce merveilleux talent , qu'il touchoit plus les cœurs par les seules simplicités d'une pure nature , que n'en touchent d'ordinaire les orateurs les plus habiles par les charmes de la rétorique la plus persuasive. Ce qui fit dire un jour à un grand Prince qui le voyoit jouer à Rome , Scaramucchia non parla , e dice gran cose : Scaramouche ne parle point , & il dit les plus belles choses du monde. Et pour lui marquer l'estime qu'il faisoit de lui , la comédie étant finie il le manda , & lui fit present du carosse à six chevaux dans lequel il l'avoit envoyé querir. Il a toujours été les delices de tous les Princes qui l'ont connu ; & notre invincible Monarque ne s'est jamais lassé de lui faire quelque grace. J'ose même me persuader que s'il n'étoit pas mort , la troupe Italienne seroit encore sur pied. Que ceux donc qui ont parlé si indignement de lui , & qui se sont servi de son nom , pour donner du débit à une infinité de fades quolibets & de mauvaises plaisanteries , rougissent , & viennent , la torche au poing , faire réparation aux mânes d'un si grand homme , s'ils veulent éviter le châtement que leurs impostures méritent , & devant Dieu & devant les hommes. Il n'est rien de plus impie , que de déterrer un homme pour le couvrir de calomnie.

---



---

S C E N E V I I I.

*SCARAMOUCHE , PIERROT ,  
ARLEQUIN.*

*SCARAMOUCHE après la scène des  
épouvantes , crie :*

**M**isericorde ! à l'aide ! au secours ! à  
moi , quelqu'un : Mon maître ! signor  
marchese !

*A R L E Q U I N entrant.*

Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? es-tu fou ? parle.

*S C A R A M O U C H E.*

Ah , monsieur ? je viens de voir le dia-  
ble , il battoit la mesure sur mes épaules , il  
marchoit les pieds en l'air , le ventre par  
terre , le . . . .

*A R L E Q U I N.*

Le vin de Bourgogne , le cabaret , la de-  
bauche qui te brouillent la vûe. , & qui te  
font voir toutes ces choses ! Est-il possible  
que tu t'enyvreras toujours ?

*S C A R A M O U C H E.*

Ah , signor ! haine ! *Il saute de peur.*

*A R L E Q U I N en tremblant.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

*S C A R A M O U C H E.*

Ah rien , rien , monsieur. Je croyois voir  
le diable à côté de vous , & ce n'est que la  
manche de votre juste-au-corps.

**A R L E Q U I N** *toujours tremblant.*

Ne parlons donc plus de diables. Je n'ai pas peur pour moi , mais c'est que je n'aime point d'en entendre parler. Apporte-moi mon miroir , je veux voir comme je suis fait. J'attens le peintre qui doit venir finir mon portrait.

*Scaramouche donne un miroir à Arlequin.*

**ARLEQUIN** *se mirant voit Colombine dans le miroir.*

Scaramuzza ? Scaramuzza ? Ah , ah , ah , Colombina nel miroir !

**S C A R A M O U C H E.**

Voyons. *Scaramouche se mire , & aperçoit dans le miroir un masque de demon que Pasquariel qui est derriere lui presente.* Ah , monsieur , c'est le diable qui est dans le miroir , & non pas Colombine.

**A R L E Q U I N.**

Et Colombine , & le diable , n'est-ce pas la même chose ? Remporte le miroir , & appelle Pierrot. *Scaramouche s'en va , Arlequin appelle : Pierrot ? Pierrot ?*

*Pierrot vient sans rien dire , & se campe à côté d'Arlequin , qui ne le voyant pas , rappelle encore de toute sa force : Pierrot ? à quoi Pierrot répond d'un grand sens froid : Me voilà.*

**A R L E Q U I N.**

Vîte , le peintre ?

**P I E R R O T** *va & revient.*

Lequel , monsieur ?

*L'Avocat pour & contre.*

A R L E Q U I N.

Lequel ? Le même.

PIERROT *va & revient.*

Faut-il le mettre à la glace ?

A R L E Q U I N.

Le peintre à la glace ?

PIERROT *en riant.*

Ah , c'est le peintre que vous demandez ? Je croyois que vous demandiez pinte. Il est là dedans , monsieur. Il dit qu'il y a quelque chose à barbouiller ; n'est-ce point vous ?

A R L E Q U I N.

Barbouiller ! quel animal ! Ce n'est pas cela. C'est qu'il m'a débauché , & qu'il faut qu'il m'acheve. Fais-le entrer.

PIERROT.

Le voilà.

*Pasquariel entre. Il a une subreveste toute pleine de couleurs. Il marche tout de travers avec des bequilles , & les yeux presque fermés.*

A R L E Q U I N *le voyant.*

C'est le peintre des invalides ! Il est paralitique , il me va peindre tout de travers.

*Pasquariel veut ôter son chapeau pour saluer Arlequin ; & comme il tremble , & qu'il ne peut se soutenir , il tombe sur Arlequin , en disant : Serviteur à vosignorie.*

A R L E Q U I N.

Ah ! je suis estropié. Pierrot , aide-moi à le relever. *Au peintre , après l'avoir relevé. Sans complimens, monsieur , allez vous-en*

auparavant mourir , & vous reviendrez après achever mon portrait.

*Pasquariel s'assied sur une chaise , met de grandissimes lunettes sur son nez , & après avoir melé quelques couleurs sur sa palette avec un fort grand pinceau , il barbouille tout le visage de Pierrot , qui le regardoit faire.*

**PIERROT** *en pleurant , le visage tout noir-ci de couleurs.*

Hé morbleu prenez donc garde , monsieur ; je ne suis pas le tableau , moi. *Il s'en va.*

**A R L E Q U I N** *en colere.*

Il a raison. Prenez un peu mieux garde à ce que vous faites. Je vous trouve bien plaisant , de barbouiller comme cela mon secretaire !

*Pasquariel regarde attentivement Arlequin sans lui rien répondre , & puis se laissant tomber sur ses deux genoux , il marche en cette posture vers Arlequin avec le pinceau à la main. Arlequin qui le voit venir vers lui , lui demande : Qu'allez-vous faire ? Pasquariel répond : Je vais peindre vosignorie.*

**A R L E Q U I N.**

Tournez-vous donc du côté de mon tableau.

*Pasquariel se voulant tourner du côté du tableau qui est à sa droite , tombe étendu par terre.*

**A R L E Q U I N**

Ah , voilà un peintre cassé ! Il me faudra

344 *L'Avocat pour & contre.*

payer un peintre. Pierrot avoit bien raison de dire que c'est un peintre à la glace.

*Pasquariel se releve, & voulant prendre congé pour s'en aller, après avoir bien balancé sur ses jambes, se laisse cheoir sur Arlequin, qui tombe par terre, & Pasquariel tombe sur lui.*

A R L E Q U I N *se relevant.*

Ah, maudit peintre ! en voulant faire une copie, vous avez estropié l'original.

*Pasquariel se releve & s'en va.*

A R L E Q U I N.

Allez, allez, mon ami. Tout droit à l'hôpital general, à l'hôpital general. A-t-on jamais vû un peintre de la sorte ! Je m'en vais envoyer à Isabelle mon portrait tel qu'il est ; il ne me paroît pas trop mal. *Il se tourne vers le portrait, & voit la tête de Colombine à la place de la sienne.* Ah ! povretto mi ! La tête de Colombine dans le portrait ! haine ! ah, ! *Il se tourne vers le portrait, & le revoyant dans son premier état, il dit : Ouais ! est-ce que j'ai la berlue ? Il me sembloit de voir Colombine dans le portrait. L'imagination ! Il regarde encore le portrait, & y revoit la tête de Colombine.*

C O L O M B I N E *dans le portrait.*

Perfido, traditore, m'avrai negli occhi se non m'hai nel core. *Et s'en va.*

A R L E Q U I N *en s'ensuyant.*

Misericorde ! à l'aide ! au secours ! le diable, le diable.

Ceux qui n'ont point vû représenter cette comédie , seront en peine de savoir comment Colombine se trouve dans le portrait ; je vais le leur apprendre. Le portrait d'Arlequin est un portrait en pied , au naturel , la tête duquel est coupée , de manière qu'en la poussant par derrière , elle se leve. Ainsi Colombine , qui par le moyen de la cave du Docteur , comme j'ai déjà dit dans une autre scène où l'on explique le sujet , peut entrer à toute heure chez Arlequin sans qu'il s'en apperçoive , vient doucement par derrière le tableau & passe sa tête à la place de celle du portrait.

---

S C E N E I X & X.

ISABELLE, LE DOCTEUR, CINTHIO,  
& PASQUARIEL.

**I**sabelle fait voir au Docteur la promesse de mariage qu'Arlequin a fait à Colombine. Le Docteur jure qu'il s'en vengera , & qu'il le fera pendre. Dans le moment Cinthio arrive ; on lui raconte la chose ; il dit que le Juge est son oncle , & que si on veut lui donner Isabelle en mariage , il sollicitera contre Arlequin. Le Docteur y consent , & ils sortent pour aller chez le Juge. Pasquariel qui a tout écouté derrière , se desespere , disant que si Arlequin est pendu , il ne pourra jamais épouser Colombine sa parente. Dans le moment arrive Arlequin.



## S C E N E X I.

*ARLEQUIN , PASQUARIEL.*

A R L E Q U I N.

**C**olombine dans le tableau! Il n'en faut point douter , Colombine est un diable. Je gagerois qu'elle étoit aussi le peintre. Mais que me veut cet homme-là ?

*Pasquariel passe devant Arlequin , & l'examine de tous côtés.*

A R L E Q U I N.

Voyons un peu où tout ceci aboutira.

*PASQUARIEL s'approche d'Arlequin , & dit :*

Savez-vous danser ?

A R L E Q U I N.

Non , monsieur.

P A S Q U A R I E L.

Je connois un homme qui vous montrera bien vite , & vous fera faire des cabrioles de cette hauteur. *Il leve la main au-dessus de sa tête.*

A R L E Q U I N.

Je ne suis pas curieux : & quand je danse je danse toujours à rets de chauffée.

*PASQUARIEL regardant Arlequin d'un air piteux.*

Le pauvre homme ! le pauvre homme !

Vous vous appelez le marquis de Sbrufadelli ?

A R L E Q U I N.

Oui , monsieur , pourquoi ? Que signifient toutes les contorsions que vous faites ?

P A S Q U A R I E L.

Je viens d'entendre le Docteur , Isabelle , & Cinthio , qui ont conjuré votre mort. Ils avoient entre les mains un certain papier ; ils disoient que c'est une promesse que vous avez faite à une certaine Co. . . . Coulourine. . . . Co. . . . Colombine , qui est de Venise , & qui loge à present chez le Docteur. Ils disoient aussi que vous n'êtes point marquis , & que vous êtes un marouffle , fils d'un cordonnier , & neveu d'un cabaretier , dont vous avez herité cent mille écus ; & ils sont allés déclarer tout cela à la justice , pour faire decreter contre vous , & vous faire pendre. Ah , messieurs , arrêtez. *Il fait comme s'il voyoit venir quelqu'un, & pousse rudement Arlequin.*

A R L E Q U I N.

Est-ce la charette qui vient ?

P A S Q U A R I E L.

Non , non , ce n'est rien , monsieur , remettez-vous. Quel dommage de pendre un gentilhomme si bien fait !

A R L E Q U I N.

Mais , monsieur , puisque vous avez la bonté de vous interresser dans ce qui me re-

348 *L'Avocat pour & contre.*  
garde , ne pourriez vous point m'enseigner  
quelque moyen pour me tirer de ce bour-  
bier-là ? Je suis riche & genereux , & si  
vous me rendez service , vous pouvez comp-  
ter sur. . . . . une pièce de trente sols.

P A S Q U A R I E L.

Je ne suis pas interressé , monsieur , & ja-  
mais l'argent ne m'a gouverné. Mais je con-  
nois un docteur qui vous mettroit hors d'em-  
barras à coup sûr. La question est de favoir  
s'il voudroit bien se charger de votre affaire.

A R L E Q U I N.

Il faut l'en prier , monsieur , menez-moi  
chez lui. Demeure-t-il loin ?

P A S Q U A R I E L.

Tenez , monsieur , voilà sa chambre. *Il  
lui montre un côté du théâtre.*

A R L E Q U I N.

Voilà une fenêtre sans vitres : c'est-là sans  
doute la niche d'un homme de lettre.

P A S Q U A R I E L.

Ah , que vous êtes heureux , monsieur !  
Le voici lui-même qui vient.



SCENE

---

SCENE XII.

ARLEQUIN, PASQUARIEL,  
COLOMBINE en Docteur.

*Arlequin fait plusieurs reverences à Colombine.*

COLOMBINE à *Arlequin.*

**A** Qui en voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Je cherche un certain. . . . .

COLOMBINE.

Doucement. Si vous voulez parler , parlez congruement , ou ne parlez point. Vous dites que vous cherchez un certain. Chercher est un verbe inquiet, & certain est un mot reposé. Ainsi par une diction barbare , vous confondez l'activité & le repos. Cela s'appelle en bonne école , *Contrarium in objecto.*

ARLEQUIN.

Diab!e ! voici un habile homme , un bel esprit , tout-à-fait. Ne sauriez-vous me dire ?

COLOMBINE.

En deux mots deux sottises. De toutes les constructions la plus vicieuse est celle qui commence par un temps supposé , ou par une interrogation douteuse : Première sotti-

A R L E Q U I N.

Je n'ai pourtant jamais été marié.

C O L O M B I N E.

Le ciel vous a regardé d'un bon œil.  
L'homme qui se marie , est appelé par Demosthene l'ennemi de son repos , l'artisan de son malheur , & le bourreau de sa liberté : *jugulator libertatis.*

A R L E Q U I N.

Mais. ....

C O L O M B I N E.

On regarde un fiancé comme un aveugle qui touche le precipice du bout de son bâton , sans en être effrayé. De quelque côté qu'il se tourne , sa perte est infaillible : *undique angustia.* S'il prend une vieille , elle est avare , laide , & insupportable. S'il prend une jeune , elle est étourdie , prodigue & coquette. S'il épouse une belle , il épouse une folle. S'il se marie pour du bien , sa fortune fait son supplice , & une riche laide a toujours lieu de croire qu'on l'a époulee , *non propter opus , sed propter opes.*

A R L E Q U I N.

On m'accuse d'avoir deux femmes.

C O L O M B I N E.

Quel aveuglement de sacrifier sa raison à son plaisir & à son intérêt !

A R L E Q U I N.

Et où diable me suis-je fouré ?

COLOMBINE.

Comment s'assurer dans un naufrage perpetuel ? *Juxta serpentem nemo somnos securus capit.* Quel antidote contre la fureur des femmes ? Quel remede contre leur vengeance , qui s'initale sans misericorde sur la tête des pauvres maris ? Si on s'en plaint, on est bizarre : si on le souffre , on est deshonoré.

ARLEQUIN.

Quand tous les diables y feroient , monsieur , il faut que je me marie.

COLOMBINE.

*Non auditur perire volens.* Quoique vous vouliez absolument faire une sottise , c'est à moi à châtier par mes conseils une resolution si temeraire , & à en éloigner le danger en vous le faisant connoître.

ARLEQUIN.

Je ne cours aucun risque , monsieur. La fille que je recherche est une jeune enfant qui n'est jamais sortie de deffous l'aîle du pere & de la mere , & qui n'a jamais vû un homme en face.

COLOMBINE.

Tant pis , diable , tant pis. Une fille sans experience , est de tous les écueils le plus dangereux. Le pere & la mere , à force d'y surveiller , vous la livrent sage : mais elle n'est pas plutôt mariée , qu'elle se dédommage de la severité de sa famille : & pour

354 *L'Avocat pour & contre.*

peu qu'elle hante le monde , & qu'elle ait de pente à la galanterie , *vires acquirit eundo*. C'est un filet à sa source , & un torrent dans son progrès.

A R L E Q U I N.

Il s'agit d'une nommée Colombine , qui me persecute , & qui.....

C O L O M B I N E.

Oh , s'il ne s'agit plus de mariage , parlez.

A R L E Q U I N.

Il s'en agit , monsieur , & il ne s'en agit pas.

C O L O M B I N E.

S'il ne s'en agit point , parlez : mais s'il s'en agit , ne parlez pas.

A R L E Q U I N.

A l'égard d'Isabelle que j'aime & que je veux épouser , il s'agit tout-à-fait de mariage.

C O L O M B I N E.

C'est de cela que je vous défens de me parler. A R L E Q U I N.

Mais à l'égard de Colombine qui m'aime , & que je n'épouserai jamais. ....

C O L O M B I N E.

Oh là-dessus parlez tout à votre aise.

A R L E Q U I N.

Graces au ciel , à la fin on nous écouterà.

C O L O M B I N E.

Dites-moi , je vous prie , cette Colombine , est-ce une des deux femmes que vous avez épousées ?

A R L E Q U I N.

Le ciel m'en preserve. C'est une créature que j'ai aimé à la vérité : mais dès qu'on m'a parlé d'Isabelle avec trente mille écus. . . .

C O L O M B I N E.

Dès ce moment-là , vous n'en avez plus voulu ?

A R L E Q U I N.

En ma place , monsieur le docteur , en auriez-vous fait moins ? Les docteurs sont aussi âpres à l'argent que d'autres. Colombine est jolie ; Isabelle est riche. Mais à présent un homme de qualité entre l'utile & le plaisant ne balance guere.

C O L O M B I N E.

Il ne manque donc que de l'argent à Colombine pour être votre femme ?

A R L E Q U I N.

Vous l'avez dit. Entre nous le grand ressort du mariage , c'est l'argent ; & une riche laide en efface toujours une belle.

C O L O M B I N E.

Il est vrai : *Auri sacra fames*. Cependant nous tenons parmi nous comme une maxime certaine , que l'égalité des mariages les rend heureux : *Si qua voles nubere , nube pari*. Or si vous me demandez mon conseil , il est bon de savoir les choses à fond. Aviez-vous engagé votre parole à Colombine ? vous étiez-vous promis une foi mutuelle ?



356 *L'Avocat pour & contre.*

A R L E Q U I N.

Vraiment oui , monsieur , un million de fois : mais il n'est point d'amitié que l'argent n'affomme , & sans les trente mille écus qui sont venus à la traverse , je me donne aux cinq cent mille diables , si . . . .

C O L O M B I N E *se découvrant*

Perfido , traditore m'avrai negli occhi , se non m'hai nel core. *Elle s'en va.*

*Arlequin épouvanté veut s'enfuir , rencontre Pasquariel , & ils tombent.*



## A C T E I I I .

---

### S C E N E I .

*SCARAMOUCHE habillé en femme ,  
ARLEQUIN.*

S C A R A M O U C H E *seul.*

**O**N m'a dit qu'on avoit decreté contre mon maitre , & qu'on le cherchoit pour le mettre en prison. J'ai peur qu'on ne m'ait compris dans le decret avec lui ; c'est pourquoi je me suis deguisé en femme , afin de me sauver.

A R L E Q U I N.

C'en est fait , il n'y a plus à barguigner ,

il faut partir. Je m'en vais chercher Scaramouche , lui ordonner de me faire tenir deux chevaux de poste tout prêts , & décamper sans trompette.

SCARAMOUCHE *contrefaisant une voix de femme.*

Bon jour , monsieur.

ARLEQUIN *à part.*

Voici quelque damoiselle du pont-neuf.

*Haut.* Bonjour , madame , votre serviteur.

SCARAMOUCHE.

Monsieur , enseignez-moi , s'il vous plaît , le chemin de la grève.

ARLEQUIN *d'un ton railleur.*

Vous n'avez qu'à continuer comme vous avez commencé.

SCARAMOUCHE.

Qu'est-ce à dire , monsieur ? Je suis femme d'honneur , entendez-vous ?

ARLEQUIN.

Je n'en disconviens pas. C'est que je vous ai vû venir par là , & aller vers là ; ainsi vous n'avez qu'à continuer toujours le même chemin , vous y arriverez tout droit.

SCARAMOUCHE.

Je m'en vais donc vîtement , car j'apprehende de n'y pas trouver place.

ARLEQUIN.

Vous n'avez que faire de vous tant presser , il y en aura toujours pour vous.

S C A R A M O U C H E.

Dame , monsieur , C'est qu'on y va pendre le marquis de Sbrufadelli , qui est , dit-on , le plus drôle de corps du monde , & chacun s'empresse pour le voir.

A R L E Q U I N.

Ceux qui vous ont dit cela sont des imposteurs & des mal-appris. Le marquis de Sbrufadelli est homme d'honneur , & il ne fera pas pendu , entendez-vous ?

S C A R A M O U C H E.

Je vous dis moi qu'il le fera , & qu'il faut absolument qu'il le foit ; toutes les fenêtres sont déjà retenues.

A R L E Q U I N.

Belle nécessité ! Pendre un homme parce que les fenêtres sont retenues ! Allez , allez , madame , vous ne savez ce que vous dites.

S C A R A M O U C H E.

Que cela fera joli ! Je meurs d'envie de le voir ; il a épousé deux femmes , & on lui mettra deux quenouilles à ses côtés. La jolie chose à voir ! Mon dieu , que cela sera drôle !

A R L E Q U I N.

A la fin je perdrai patience ; quelle infolente masque est-ce là ? Je vous dis encore un coup que je connois le marquis de Sbrufadelli , & que. . . .

S C A R A M O U C H E *se faisant connoître.*

Et moi aussi je le connois.

Scaramouche ?

SCARAMOUCHE.

Oui , monsieur , je me suis déguisé de la sorte , parceque je fais que le Docteur vous cherche pour vous faire mettre en prison. Il est à la tête de vingt archers , & je ferois fâché qu'on m'obligeât à vous tenir compagnie. Vous savez que je ne trempe point dans votre affaire , & que cela ne vous feroit point arrivé , si vous aviez suivi mes conseils.

A R L E Q U I N.

Il n'est pas temps de moraliser. Va vite à la poste , choisis deux des meilleurs chevaux , & attens-moi hors la porte saint Bernard , dans un moment je suis à toi.

SCARAMOUCHE.

Ah , monsieur ! Vous avez attendu trop tard , nous sommes perdus. Voici le Docteur qui vient.



## S C E N E I I.

*ARLEQUIN., SCARAMOUCHE , LE DOCTEUR , plusieurs archers.*

LE DOCTEUR *en dedans.*

**C**Aporal Simon , attendez-moi là.

A R L E Q U I N.

Haime ! où me fourer , où m'enfuir , où me cacher ? Attens , attens je m'en vais me cacher sous tes juppes. *Il se cache sous les juppes de Scaramouche.*

LE DOCTEUR *en sortant.*

On dit qu'on l'a vû venir de ce côté-ci. Je le guetterai tant , qu'à la fin je le trouverai. *A Scaramouche.* Bon jour , madame.

SCARAMOUCHE *en se plaignant.*

Ah , ah , monsieur , je n'en puis plus , je me meurs.

LE DOCTEUR *arrivant.*

Qu'est-ce ? qu'avez-vous ?

SCARAMOUCHE.

Je suis grosse , monsieur , fort éloignée de chez moi , & je fens des douleurs insupportables.

LE DOCTEUR.

Voilà qui est fâcheux. Il faudroit pourtant bien tâcher de vous retirer d'ici , par-

ce que je guette un certain homme que je veux faire arrêter prisonnier ; & s'il venoit à passer , les archers pourroient peut-être vous blesser. Dans le tumulte , on ne prend pas garde à ce qu'on fait.

SCARAMOUCHE.

Et comment l'appellez-vous , monsieur , celui que vous voulez faire prendre ?

LE DOCTEUR.

Il s'appelle le marquis de Sbrufadelli.

ARLEQUIN *sortant sa tête de dessous les jupes.*

Le marquis de Sbrufadelli , monsieur ?  
Le marquis de Sbrufadelli est parti.

LE DOCTEUR *entendant la voix , & ne voyant personne.*

Qui est-ce qui parle-là ?

SCARAMOUCHE.

C'est mon fils , monsieur , qui est dans mon ventre. *A Arlequin.* Tais-toi , animal , tu te feras découvrir.

LE DOCTEUR *soupçonnant quelque chose.*

C'est votre fils que vous avez dans le ventre ? Il est donc bien nourri , ce fils-là ?

SCARAMOUCHE.

Oh , monsieur , c'est qu'à mes enfans je n'ai jamais épargné l'étoffe.

LE DOCTEUR.

Je le vois bien , puisqu'ils parlent avant que d'être venu au monde. *Faisant semblant de parler au ventre de Scaramouche.* Monsieur

362 *L'Avocat pour & contre.*

l'enfant , vous dites donc que le marquis de Sbrufadelli est parti ?

ARLEQUIN *mettant encore la tête dehors.*

Oui , monsieur , il est parti en poste. Quand on a dit une chose une fois , cela doit suffire.

SCARAMOUCHE *bas.*

Tout est perdu.

LE DOCTEUR.

Cela est vrai , monsieur. Je vous demande excuse de mon importunité. *A part.* L'animal ! ha , ha , ha ! *Il rit.* Caporal Simon ?

LE CAPORAL *avançant avec ses archers.*

Me voilà , monsieur.

LE DOCTEUR.

Prenez-moi cet enfant-là , & me l'emenez en prison tout à l'heure. C'est un petit débauché dès le ventre de la mere , il faut le mettre à la correction.

*Les archers prennent Arlequin , & le houspillent.*

ARLEQUIN.

Marauts , prenez donc garde à ce que vous faites. Je vous donnerai de mon marquisat par la tête.

SCARAMOUCHE *en se sauvant.*

Salva , salva.

LE DOCTEUR.

Je suis ravi d'avoir fait prendre ce coquin-là. Allons trouver messieurs les juges.

---

S C E N E I I I.

*PASQUARIEL , COLOMBINE.*

*Pasquariel qui a observé tout ce qu'on vient de faire à Arlequin , veut s'en aller pour en avertir Colombine , qui dans le même temps arrive.*

C O L O M B I N E.

AH, Pasquarello mio , son disperata :  
condu cono prigione il mio caro Ar-  
licchino. Certo farà impiccato il poveri-  
no. Haime ! Mi par digia di vederlo far l'ul-  
tima grimassa. Ancor che mi habbia tradi-  
ta , l'amo tanto , che non posso vederghì al-  
cun male. Però ti prego , cerca in qualche  
maniera di farnelo uscire a piedi , perche  
dubito che non ne sorta in carretta.

P A S Q U A R I E L.

J'aurai bien de la peine à le tirer d'affai-  
re ; car on dit que les Juges sont beaucoup  
prevenus contre lui. Je songe cependant à  
un moyen qui pourra peut-être réussir , sans  
que les Juges s'en mêlent. Adieu.

C O L O M B I N E.

Io mi riposo sopra di te ; e in caso ch'el  
tuo mezzo non riesca , io ne penso un altro ,  
che forsi mi riuscirà. Ecco gente , mi ritirò.



---



---

 S C E N E I V.

**S** *Caramouche toujours dans son habit de femme , passe la scene , & rencontre Pierrot , qui le prenant pour une bonne fortune , lui fait les yeux doux. Scaramouche pour se moquer se radoucit , & dit qu'il est amoureux de Pierrot. Celui-ci fort content de son aventure , fait des complimens à sa maniere , pour obliger Scaramouche à se faire voir. Scaramouche se rend à la fin aux instances de Pierrot , leve ses coesses , & fait une grimace horrible , qui épouvante tellement Pierrot , qui s'enfuit en criant : Le diable ! le diable ! Scaramouche dit qu'à la faveur de la nuit , qui est déjà fort avancée , il va quitter l'habit de femme , & reprendre ses habits naturels.*

---



---

## S C E N E V.

**P** *Asquariel tenant une échelle , dit qu'il vient pour tâcher de parler à Arlequin par la fenêtre de la prison , afin de l'instruire de ce qu'il doit faire pour se sauver. Il fait plusieurs escalades , & à la dernière il appelle Arlequin à haute voix , afin de savoir en quel endroit de la prison il est logé. Arlequin qui l'a entendu , lui*  
répond :

*répond : Me voici , faites-moi ouvrir la porte , car je m'ennuye. Le geolier qui a prêté l'oreille au bruit , crie en dedans . Tue , tue , & tire un coup de pistolet. Pasquariel qui est au haut de son échelle , tombe de peur , & s'en va.*

---

S C E N E V I.

LE DOCTEUR, PIERROT.

LE DOCTEUR *seul.*

**A** Cred che quell' infame d'Arlicchin farà impicà. Lo scelerato ! preder il nome di marchese , e voler sposar mia fiola , essendo marità con un' altra ! Ah ghe brufarò i mie libri , o la forca farà le mie ; vendette.

PIERROT *tout desesperé.*

Le scelerat ! le coquin ! le fripon !

LE DOCTEUR.

A qui en as-tu , Pierrot ?

PIERROT.

Ah , monsieur le docteur , ayez pitié de moi. S'il est pendu , je suis ruiné.

LE DOCTEUR.

Et qui ? Parle que je t'entende. Explique-toi.

PIERROT.

Le marquis de Sbrufadel ; on dit , monsieur , qu'on va le pendre ?

LE DOCTEUR.

Je l'espere.

PIERROT.

Vit-on jamais une pareille friponnerie!  
Ah, monsieur, si vous y pouvez quelque  
chose, empêchez qu'il ne soit pendu, je  
vous en supplie, vous me rendrez la vie.

LE DOCTEUR.

Et pourquoi? Es-tu complice de quelque  
crime avec lui?

PIERROT.

Hé, nenni, monsieur. Mais c'est qu'il me  
doit une grosse somme d'argent; & le fri-  
pon, monsieur, se fait pendre pour ne me  
pas payer.

LE DOCTEUR.

Il gagneroit beaucoup, vraiment. Va,  
va, Pierrot, console-toi. S'il te doit, je le  
ferai payer avant qu'il soit pendu.

PIERROT.

S'il me doit, monsieur? Tenez, voilà  
mon mémoire. Lisez, & vous verrez de  
quoi il s'agit.

LE DOCTEUR *lit.**MEMOIRE*

*De ce que monsieur le marquis de Sbrufadel  
doit à Pierrot de compte arrêté ensemble.*

Pour m'être enyvré plusieurs fois avec  
lui. Pour ce, tout ce qu'il vous plaira.

PIERROT.

Vous voyez que je suis raisonnable.

LE DOCTEUR.

On ne peut l'être davantage.

PIERROT *en pleurant.*

Et si, j'en ai pensé crever cinq ou six fois.

LE DOCTEUR.

Le pauvre homme! *Il continue de lire.* Pour avoir eu soin de nettoyer ses habits & ses souliers. Pour ce, rien.

LE DOCTEUR.

Pour ce, rien?

PIERROT.

Oui, monsieur. Vous voyez qu'il n'y a rien à rabattre.

LE DOCTEUR.

Non assurément. Voyons le reste. Pour avoir porté un billet amoureux à mademoiselle Isabelle. Vous savez ce que cela vaut.

LE DOCTEUR *lui donnant un soufflet.*

Tiens, voilà ce que cela vaut. Coquin, porter des billets doux à ma fille?

PIERROT.

Mais, monsieur. ....

LE DOCTEUR.

Si je prends un bâton. .... *Ils s'en vont.*



## S C E N E V I I.

*Le Théâtre change , & on voit une Salle  
d'Audience.*

*LE JUGE & plusieurs Conseillers assis.  
COLOMBINE , LE DOCTEUR , AR-  
LEQUIN , & UN GEOLIER.*

*ARLEQUIN au geolier qui l'a conduit au  
milieu du Theatre , & qui a posé un petite se-  
lette à ses pieds.*

**Q** U'est-ce que cela ?

**LE GEOLIER.**

*C'est une selette , pour vous asseoir.*

*ARLEQUIN regardant la selette.*

*La Justice est bien mal meublée. Il s'assied.*

**LE DOCTEUR aux Juges.**

*Messieurs , vous voyez devant vous cet  
infâme , qui ne s'est pas contenté d'abuser  
une fille à Venise , à laquelle il a fait une  
promesse de mariage , mais . . . .*

**COLOMBINE arrivant.**

*Doucement , monsieur le Docteur , n'en-  
rumez point votre science , je deffendrai  
bien mes interêts.*

*ARLEQUIN regardant Colombine.*

*La voilà , la voilà , la voilà !*

**COLOMBINE plaidant.**

*Messieurs , l'artifice dont se servent les  
filles pour parvenir au mariage , rend leurs*

amitiés si suspectes , qu'un homme semble courir à sa perte , quand il songe à se marier. Autrefois on se laissoit charmer sur l'espoir d'un amour sincere : aujourd'hui on se contente d'un peu de grimaces intéressées. L'union des cœurs faisoit par le passé la douceur des ménages : presentement l'opulence en fait tout le bonheur ; & s'il arrive , par miracle , qu'une femme aime son mari , c'est parce que son mari ne contredit ni à sa dépense , ni à sa conduite. Ce début , messieurs , paroitra violent dans la bouche d'une fille , qui devoit excuser les défauts de son sexe : mais la mauvaise foi des femmes , en general , étouffe tellement la sincerité de quelques-unes en particulier , que je dois convenir malgré moi qu'il y en a de rusées & d'artificieuses , pour faire valoir celles qui sont ingenues & de bonne foi.

A R L E Q U I N.

Voilà de méchante prose.

C O L O M B I N E.

Je me trouve , messieurs , dans le petit nombre des filles qui ne fondent leur fortune que sur la satisfaction du cœur. Je suis de ces malheureuses qui se font une loi de leurs paroles , & un devoir de leurs passions : & de tous mes chagrins , le plus cuisant , & si je l'ose dire , le plus honteux , est d'aimer un perfide , que l'argent a rendu volage , au préjudice de ses sermens. Lâche , tu

me trouvois belle quand tu n'étois qu'un Arlequin. Colombine pouvoit être la femme d'un miserable : mais Colombine fait l'horreur d'un marquis. Faquin de marquis, excrément de noblesse , fantôme de qualité; Colombine sans biens & sans fortune , n'a-t-elle pas des ressources pour te mettre à ton aise? Tu fais , maraut , que je suis bien voulue de tout ce qu'il y a de gros financiers. Un mari manque-t-il d'emplois , quand une jeune femme a d'aussi bonnes connoissances? Si l'emploi te déplaît , ne pouvons-nous pas donner à jouer à la bassette , & vivre honorablement dans Paris , comme une infinité de gens aussi gueux que nous? Avec tant de moyens de parvenir, tu m'abandonnes , malheureux , malgré tes sermens, malgré tes soupirs , & qui pis est , malgré toute la tendresse que je t'ai jurée. Tu me quittes, infâme, pour Isabelle & pour son argent. Tu veux que mon desespoir reclame contre ton infidélité , & que mon cœur outré demande aux juges l'exécution d'une promesse que l'amour a dictée , & que l'avarice méconnoit. *Elle se met à genoux devant les juges.*

ARLEQUIN *se mettant aussi à genoux , chante :*

Helas la pauvre fille, elle a le mal de toux.

C O L O M B I N E.

Ingrat , suis-je moins aimable , & faut-

il que je doive à la rigueur de la justice , un mariage que je voudrois tenir de ma confiance & de ton amour ? Ah, messieurs, qu'il en coûte pour aimer de bonne foi ! Mes larmes & ma douleur trahissent mon ressentiment , & vous disent assez que j'oublierois sa perfidie , s'il se repentoit de son changement. *Elle tombe évanouie dans les bras du Docteur qui l'emmene.*

LE J U G E.

Vîte qu'on secoure cette pauvre fille. Messieurs , interrogeons un peu cet homme-ci. *A Arlequin.* Avez-vous écrit cette promesse-là de votre main ?

A R L E Q U I N.

Apparemment que je ne l'ai pas écrite du pied.

LE J U G E.

Quand vous l'avez écrite , aviez-vous envie de l'épouser ?

A R L E Q U I N.

Quand le diable tente , fait-on ce qu'on fait ? A cette heure , la volonté de l'homme est ambulatoire.

LE J U G E.

Cela étant , nous allons vous faire faire une petite promenade à la grève. Messieurs, expédions cet homme-ci. *Ils vont aux opinions.*

A R L E Q U I N.

J'ai pris medecine aujourd'hui, messieurs, je garde la chambre.



## L E J U G E.

Pour remettre les hommes dans le train de la bonne foi , & leur apprendre à garder la parole qu'ils donnent aux filles , nous avons condamné le marquis de Sbrufadelli à être pendu & étranglé jusqu'à ce que mort s'en suive.

A R L E Q U I N *en pleurant.*

Mais , messieurs , vous n'y songez pas , moi pendu. . . .

C O L O M B I N E *arrive en avocat.*

Messieurs , de quelque nature que soit un crime , on ne condamne jamais un coupable sans l'entendre. *Quicumque judicat parte inauditâ alterâ , licet æquum statuerit , haud æquum fuit.* Je ne demande que trois paroles pour la défense de l'accusé , & j'ose me promettre qu'il ne m'échappera rien d'inutile.

A R L E Q U I N.

Le ciel protège toujours les innocens.

L E J U G E.

Parlez.

C O L O M B I N E.

Messieurs , il est assés nouveau que l'effronterie d'une jeune fille , secourue par des larmes obéissantes , entreprenne d'attendrir les Juges par des mouvemens de compassion , & qu'une simple servante , avec un chiffon de papier , se propose d'épouser un homme du mérite & de la qualité du sieur

marquis de Sbroufadel. Une servante épouser un marquis , comblé des graces & des bontés de son prince !

A R L E Q U I N.

Cela est vrai : il me fait mille fois plus d'honneur que je n'en merite.

C O L O M B I N E.

Une servante épouser un colonel , qui soutient par sa dépense l'éclat & la dignité de son rang !

A R L E Q U I N.

Il a raison. J'ai toujours aimé la dépense.

C O L O M B I N E.

Ah , messieurs , voudriez-vous avilir la noblesse en ordonnant une alliance si disproportionnée ?

A R L E Q U I N.

Fi , c'est se moquer.

C O L O M B I N E.

Si le merite & la qualité de celui pour qui je parle , n'avoient pas porté son nom par toute la terre habitable , je vous dirois , messieurs , qu'il est impossible de le voir sans l'aimer. Que sa presence donne du plaisir , que ses manieres sont inimitables , qu'il charme quand il parle , qu'il plaît quand il ne dit mot , & que la joie est tellement attachée à son humeur & à son caractère , qu'on ne le quitte qu'à regret. Jamais homme de sa qualité n'a porté la magnificence si loin. Il change quelquefois de

dix habits en une apresdinée : tout le monde est bien venu chez lui , il vit sans façon , on l'aborde sans peine ; & on le verroit toujours pour rien , si son portier , à l'exemple des autres , ne tiroit pas un droit sur le nom & sur les grandes qualités de son maître.

A R L E Q U I N .

Ah le bon peintre !

C O L O M B I N E .

Fera-t-on mourir un homme de cette consequence pour avoir badiné avec une dariolette , qu'un peu de jeunesse rend supportable ?

A R L E Q U I N .

Fy , il y auroit de la conscience.

C O L O M B I N E .

Ne fait-on pas que ces fortes de créatures mettent tout en usage pour tromper ceux qu'elles se destinent ? On fait agir d'abord la blancheur du tein , le vermeil des levres , la vivacité des yeux. Pour peu qu'un homme se sente piqué , il s'en explique. Une fille dans le commencement n'a point d'oreilles. Il faut des peines étranges pour lui faire agréer l'estime qu'on a pour elle. Ensuite on a de la complaisance , on rend des soins , on marque de l'empressement ; & puis quand les conversations sont un peu plus familières , on glisse le mot d'amour. La maitresse s'en offense : l'amant répare

cela par des sermens , par des soupirs & par des vœux. Une fille rusée qui voit la duppe mordre à l'hameçon , ne manque pas d'appeler l'ingenuité & la douceur à son secours. Elle paroît tout apprehender de la mauvaise foi des hommes. Un novice là-dessus se réchauffe , entasse sermens sur sermens , trouve l'éternité trop courte pour mesurer ses passions ; & après un fatras de mots qui justifient plus d'égaremens que d'amour , il vomit des protestations de fidélité , de soumission , de perseverance , qui ne doivent finir qu'avec sa vie.

A R L E Q U I N.

Comment diable , il fait tout ce tracastà par cœur !

C O L O M B I N E.

Plus un homme de qualité marque d'ardeur , plus ces sortes de poulettes font les scrupuleuses ; se défiant toujours à ce qu'elles disent , de leur naissance & de leur mérite , & ne pouvant croire qu'on ait pour elle toute la bonne volonté qu'on leur témoigne.

A R L E Q U I N.

Voilà le fin grimoire.

C O L O M B I N E.

Cette modestie acheve de gâter un pauvre amoureux qui joint le témoignage de la main aux assurances de la voix. On écrit ; on fait réponse. On demande : marquis ,

m'aimez-vous ? Ah , de tout mon cœur , ma chere. Mais , mon dieu , vous me dites cela d'un ton si general , & je remarque dans vos lettres une secheresse qui cautionne mal toute votre ardeur. Pour lors le marquis picqué au jeu, marchande à quelque poete un billet rimé. Et pour peu que ces rimes parlent de fidelité ou de perseverance , on produira en justice ces sortes de bagatelles , comme des promesses serieuses dont on demandera l'exécution. Il n'y a point d'homme en France qui n'eut plus de trente femmes , s'il étoit obligé d'épouser toutes celles à qui il a donné des promesses.

A R L E Q U I N.

Ne voilà-t-il pas un beau sujet pour envoyer un homme en grève ?

C O L O M B I N E.

Ah , messieurs , voudriez-vous que cette momerie coutât la vie à un marquis ? Ne voyez-vous pas que ce procès est un stratagème dont se servent les filles qui veulent un mari ou de l'argent ?

A R L E Q U I N.

Le monde n'est rempli que de ces friponnes-là.

C O L O M B I N E.

Si les larmes de Colombine n'étoient pas contrefaites , ne seroit-elle pas restée à votre audience ? Sa fuite vous marque assez son artifice ; & je consens de tout mon cœur

que monsieur le marquis soit pendu , si elle ose reparoître devant vous.

A R L E Q U I N.

Non pas , s'il vous plaît ; que chacun réponde pour soi. S'il s'agissoit de me faire pendre , elle reviendrait de cent lieues.

L E J U G E.

Quoi , cette pleureuse a pris la fuite ? Il n'en faut pas davantage pour justifier son artifice.

C O L O M B I N E.

Ne savez-vous pas de quoi les femmes sont capables quand il s'agit de se vanger ?

J U G E M E N T.

LE JUGE *après avoir été aux opinions.*

Trouvant le plaidoyer du jeune avocat beaucoup meilleur que celui de Colombine nous avons dépendu le marquis de Sbroufaddelli , sauf à le reprendre quand le cas y échera.

A R L E Q U I N.

Ah , le joli homme d'avocat ! Je voudrais qu'il fut fille ; je l'épouserais pour m'avoir sauvé la vie.

C O L O M B I N E.

Monsieur le marquis , vous vous en diriez.

A R L E Q U I N.

Non , le diable m'emporte. Ce seroit une affaire faite.

C O L O M B I N E.

Il seroit difficile qu'un avocat devint fil-

378 *L'Avocat pour & contre.*

le. Mais si vous vouliez épouser ma sœur, je puis dire, sans trop de vanité, qu'elle est en fille ce que je suis en garçon. Monsieur le marquis, cela vous accommoderoit-il ?

A R L E Q U I N.

Si cela m'accordera ! Vous vous moquez. C'est trop d'honneur pour moi. Faites la venir.

C O L O M B I N E.

Elle est ici, monsieur.

A R L E Q U I N.

Qu'elle se montre donc, & je l'épouse.

C O L O M B I N E.

Monsieur le marquis, songez-y bien.

A R L E Q U I N.

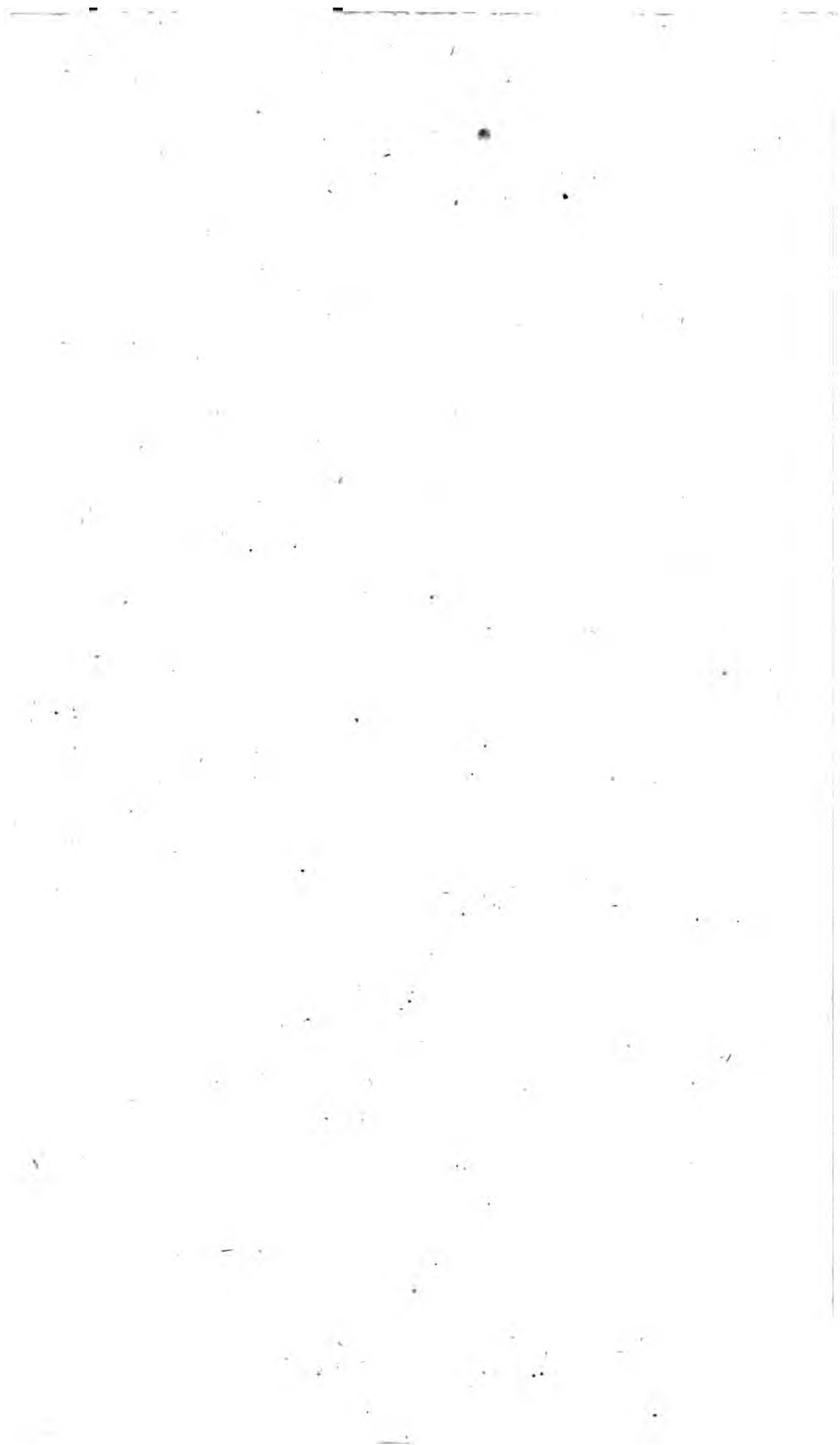
J'y ai tout songé. Cela vaut fait, vous dis je.

*COLOMBINE qui pendant tout ce temps a été sa robe d'avocat, tire Arlequin par la manche :*

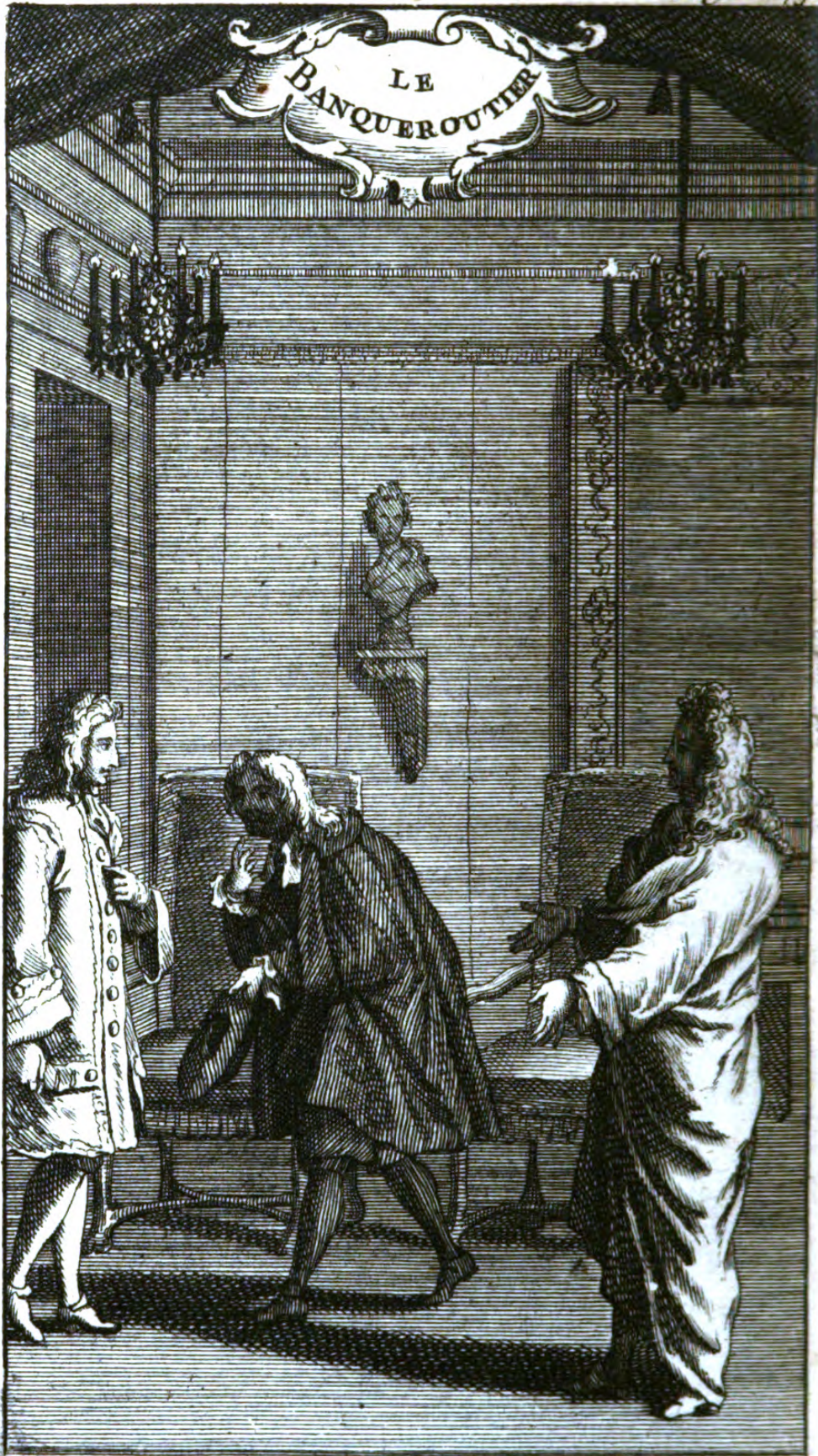
Voilà ma sœur, monsieur, que je vous présente.

A R L E Q U I N.

Quoi, c'est là Colombine ? ma foi il n'y a plus moyen de s'en dédire, je vois bien que le ciel nous a fait l'un pour l'autre. Touche-là, tu feras ma colonelle. *POST NUBILA PHOEBUS. Il lui donne la main, & ils s'en vont.*







L E  
**BANQUEROUTIER.**

*COMEDIE EN TROIS ACTES*

Mise au théâtre par Monsieur D \* \* \* &  
representée pour la premiere fois par les  
Comediens Italiens du Roi dans leur  
hôtel de Bourgogne , le dix-neuvième  
jour d'Avril 1687.



SCENES FRANCOISES

3

D U

**BANQUEROUTIER.**

SCENE qui sert de Prologue.

*ARLEQUIN , MEZZETIN.*

M E Z Z E T I N .

**D**'Où viens-tu , mon ami ?

A R L E Q U I N .

Je viens de la comedie Italienne. A la fin ces gueux-là ont donné leur Banqueroutier, après l'avoir prôné dix-huit mois durant.

M E Z Z E T I N .

Et dis-moi , je t'en prie , est-ce une belle comedie ?

A R L E Q U I N .

Ma foi , je ne fai. L'envie que j'avois de critiquer tous les endroits, & de passer pour  
bel

bel esprit , m'a empêché de prendre garde à la pièce.

M E Z Z E T I N.

Que vas-tu donc faire à la comédie ?

A R L E Q U I N.

Ce que j'y vais faire ! J'y vais pour entrer sans payer , pour faire le bel esprit , pour bien boire & bien manger sans qu'il m'en coûte un double , & pour avoir de l'argent de reste.

M E Z Z E T I N.

Enseigne-moi , je te prie , ce secret-là.

A R L E Q U I N.

Voilà comme j'ai fait. J'ai trouvé ce matin un comédien Italien à qui je n'avois jamais parlé. Je l'ai abordé fort honnêtement. Je lui ai dit : Vous êtes , monsieur , un illustre comédien , le plus habile homme du siècle. J'aurois besoin de trois billets , pour mener avec moi à votre comédie deux dames de mes amies qui sont grosses de vous voir. Ah, volontiers, monsieur, m'a-t-il dit. Il m'a donné trois billets , & j'ai été à la comédie tout seul. Comme des gens s'empressoient à la porte du parterre pour prendre des billets , j'en ai tiré deux à l'écart , & je leur ai dit ; Messieurs , j'avois pris deux billets pour deux de mes amis qui ne sont pas venus. Ils sont de trente sols pièce pour l'amphitéâtre : si vous voulez , je vous donnerai les deux pour trente sols. Ils ont accepté

le parti , m'ont donné trente sols , que j'ai mis dans ma poche , & nous sommes entrés tous trois ensemble à la comédie. Je me suis placé au milieu du premier banc de l'amphithéâtre. D'abord qu'on a levé la toile , je me suis écrié : Fi ! quelle vilaine décoration ! Quel diable de barbouilleux a barbouillé cela ? J'en ay vû , sans contredit , de plus belles aux marionnettes. Il n'y a pas là le sens commun. Voyez , ces bruns-là ne sont pas assés clairs , & ces clairs-là ne sont pas assés bruns. Assurément , m'a dit un homme qui étoit auprès de moi ; remarquez même que ce verd-là n'est pas d'un beau verd de pré. Apparemment , monsieur , lui ai-je répliqué , que vous êtes du métier. Ah ! point du tout , monsieur , m'a-t-il répondu ; je suis teinturier , & je me connois fort bien en couleurs. La comédie a commencé par un acteur & par une actrice ; & moi aussitôt : Quel méchant comedien ! qu'il a mauvaise grace à tout ce qu'il fait ! qu'il déclame mal ! A le voir , ne diriez-vous pas d'un crieur de vieux passemens d'argent ? Il me semble pourtant , m'a dit un homme , que cette comédienne joue assés naturellement. Oui-da , ai-je reparti aussi-tôt : mais elle est trop petite , cela ne remplit point le théâtre. Mais , monsieur , m'a-t-il répliqué , si elle est petite , ce n'est pas sa faute. Ce n'est pas la mienne non plus , ai-je ajouté : pour mon

argent je prétends avoir des actrices d'une belle taille , moi. Or vous saurez que ce jour-là les comédiens Italiens ont joué la première scène tout en françois. Un bourgeois qui n'avoit jamais été à la comédie Italienne que ce jour-là , s'est tourné vers moi , & m'a dit d'un ton fort sérieux : Je m'étonne qu'on dise que l'on n'entend point les comédiens Italiens , voilà une scène dont je n'ai pas perdu un petit mot. Enfin , après avoir donné mon lardon aux acteurs , à la pièce , aux décorations & à tout , j'ai tiré un grand sifflet de ma poche , & je me suis mis à siffler comme tous les diables. Il y avoit une femme derrière moi qui me disoit : Hé , monsieur , je n'entens rien. Jen suis fâché , mademoiselle , ai-je répondu : je siffle pourtant assez fort pour me faire entendre. D'autres gens me disoient : D'où vient , monsieur , que vous sifflez ? Ne voyez-vous pas ai-je répliqué , que ces linottes-là ont besoin d'être sifflées ? Le premier acte a fini. Le limonadier est venu sur l'amphitéâtre , criant : De la limonade , messieurs , des biscuits , des macarons. Et moi d'abord : Hé maraut , est-ce que tu n'as pas une meilleure comédie à nous donner ? Je ne donne pas la comédie , m'a-t-il dit , je ne vend que de la limonade. Hé bien , voyons si ta limonade vaudra mieux que la comédie. J'en ai bû cinq ou six verres , mangé autant de

biscuits & de macarons. Après je lui ai dit : Va me querir deux tasses de chocolat ; ta limonade m'a refroidi tout l'estomach ; pendant son absence , j'ai fait semblant de reconnoître un homme dans le parterre , quoique je n'y connusse personne. Je me suis écrié : Hé , chevalier , vraiment j'ai quelque chose de conséquence à te dire. J'ai sauté de l'amphitéâtre dans le parterre , je me suis mêlé dans la presse ; & voilà comme j'ai entré à la comédie pour rien , comme j'ai fait le bel esprit , comme j'ai bien bû & bien mangé sans qu'il m'en ait coûté un double, & comme j'ai eu trente sols de reste.

M E Z Z E T I N.

Parlons d'autre chose. Dans le temps que tu étois dehors , on a apporté cette lettre pour monsieur Perfillet.

A R L E Q U I N.

N'est-ce pas un laquais jaune ?

M E Z Z E T I N.

Oui.

ARLEQUIN *prenant la lettre avec empressement.*

Et donne , donne , c'est à moi à qui cette lettre s'adresse. C'est une veuve dont je suis amoureux à la folie. *Il ouvre la lettre , & lit :* Monsieur. . . . Ah ! que cela est honnête ! beau début ! monsieur. . . . Qu'il y a d'esprit là dedans ! *Il continue de lire :* Je vous prie de

ne pas manquer de me venir trouver aussitôt la présente recue. . . . Oui , madame , je m'en vais tout à l'heure. *Il s'enfuit , & Mezzetin court après.*

---

## SCENE DE PERSILLET

ET DE COLOMBINE.

COLOMBINE.

**T**Out franc , monsieur , si vous n'y prenez garde , avec vos millions , vous allez devenir la risée de tout Paris. On fait bien que dans la vie il n'est si petit ni si grand qui n'ait par fois quelque chose en sa tête : mais c'est une honte de vous voir sans sujet lamenter votre vie , & lesiner depuis le matin jusqu'au soir sur le plus nécessaire de la maison. Helas où est le temps que vous jetiez tout par les fenêtres , & qu'il n'étoit mention que de vos bombances , & de votre belle humeur ? Reveniez-vous de la ville ? vous causiez un moment avec moi ; vous me passiez la main sous le menton : Colombine par-ci , Colombine par-là , tantôt des rubans , tantôt une bague , tantôt un éventail. Enfin on avoit de fois à autre quelque petite marque de votre souvenir. Presentement vous rentreriez cent fois sans dire , dieu te gard. Vous ne dégrondez



point ; vous êtes vilain comme lard jaune ,  
bourru comme un diable. De cinquante va-  
lets , vous en avez congédié quinze. Il n'y  
a plus que trois carosses chés vous ; & je  
croi , dieu me pardonne , que vous retran-  
cheriez jusqu'à votre femme , pour en épar-  
gner les habits.

PERSILLET *se laissant aller dans un  
fauteuil.*

Ouf ! C O L O M B I N E.

Qu'est-ce que c'est , monsieur ? vous trou-  
vez-vous mal ?

P E R S I L L E T.

Juste ciel !

C O L O M B I N E.

Qu'avez - vous donc ? font-ce des va-  
peurs ? est-ce la goutte ?

P E R S I L L E T.

Pis que cela.

C O L O M B I N E.

Quoi , la migraine ?

P E R S I L L E T.

Encore pis.

C O L O M B I N E.

La colique peut-être ?

P E R S I L L E T.

Pis , vous dis-je.

C O L O M B I N E.

La fièvre ?

P E R S I L L E T.

Cent fois pis.

COLOMBINE.

La pierre donc ?

PERSILLET.

Pis million de fois.

COLOMBINE.

Hé que diantre pouvez - vous donc tant avoir ? .

PERSILLET.

Ce que j'ai. . . . . ah ?

COLOMBINE.

Ma foi , monsieur , je perd patience.

PERSILLET.

J'ai. . . . .

COLOMBINE.

Achevez donc.

PERSILLET.

J'ai tous les maux ensemble , Colombi-  
ne : j'ai une femme , & une femme qui me  
fait enrager.

COLOMBINE.

Ah , c'est donc là où le bât vous blesse ?  
Je ne m'étonne pas vraiment si vous avez le  
visage découfu , & le corps décharné com-  
me un antomie. Allez , n'avez-vous point  
de honte de dire que madame vous fait en-  
rager , parce qu'elle vit en femme de qua-  
lité ?

PERSILLET.

Dis plutôt , parce qu'elle vit en coquette.

COLOMBINE.

En coquette ! Hé , c'est ce que les gens déli-

cats recherchent présentement. Il ne faut pas que les choses aillent dans l'excès ; mais je vous assure qu'une petite pincée de coquetterie , répandue dans les manières d'une femme , la rend cent fois plus aimable & plus appetissante.

P E R S I L L E T.

Courage. Ta morale n'est pas mal éveillée.

C O L O M B I N E.

Je vous la soutiens belle & bonne ; & si je ne parle qu'après ma mere , qui étoit une merveilleuse femme sur ces matieres - là. Dieu veuille avoir son ame ; je lui ai oui dire cent fois , qu'il en est de la coquetterie comme du vinaigre : quand on en met trop dans une sauce , elle est piquante & insupportable ; quand il y en a trop peu , elle est si fade , qu'on n'en fauroit tâter ; mais quand on attrape cette mediocrité qui reveille l'appetit , on mangeroit ses doigts.

P E R S I L L E T.

La folle !

C O L O M B I N E.

Il en est de même d'une femme. Quand elle est coquette aux dépens de son honneur, si , cela ne vaut pas le diable : quand elle ne l'est point du tout , c'est encore pis ; sa vertu semble confondue avec son temperament , & vous diriez d'une beauté en létargie. Mais quand une belle se sent , & qu'elle n'a d'enjouement que ce qu'il en faut pour

plaire ; ma foi , monsieur , c'est quelque chose de bien drôle de se voir agacé par le mérite d'une jolie femme. Franchement si j'étois homme , j'en voudrois par-là.

P E R S I L L E T.

Ne serois-tu point de ces maris complaisans , qui payent avec du brocard ou d'autres nippes chaque caresses de leur femme , & qui se ruinent à la fin pour avoir de la bonne humeur ?

C O L O M B I N E.

Vous nous la baillez belle avec votre ruine. Pourriez-vous trouver dans Paris une femme plus menagere ? Je vais gager que madame cette année n'a pas dépensé vingt-cinq mille francs ; & si là-dedans j'y comprends le linge.

P E R S I L L E T.

Et mort non pas de ma vie , verrai-je sans me plaindre , dissiper tout mon bien par une créature qui ne m'a pas apporté un seul quart d'écu en mariage ?

C O L O M B I N E.

Il vaudroit mieux , ma foi , bâti comme vous êtes , qu'une femme eût fait votre fortune !

P E R S I L L E T.

Plaît-il ?

C O L O M B I N E.

Hé , monsieur , faites-vous justice. Belle comme est madame , vous êtes encore trop heureux qu'il ne vous en coûte que de l'argent.

Qu'est-ce à dire ?

COLOMBINE :

C'est-à-dire que vous cherchez noise , & que si vous continuez à faire comme cela la tempête , à la fin je ne vous répondrais de rien , non. Une femme prend patience jusqu'à un certain point : mais quand on l'irrite, c'est un animal bien vindicatif.

PERSILLET.

Ce ne seroit pas morbleu à un homme comme moi qu'il se faudroit froter. Malepeste on verroit beau jeu.

COLOMBINE.

Ho , ne le prenez pas là. On a vû des aigrettes sur des têtes encore plus fougueuses que la vôtre ; mais heureusement pour vous , madame est sage.

PERSILLET.

Helas ! Dieu le veuille !

COLOMBINE.

Comment , Dieu le veuille ! est-ce que vous en doutez ?

PERSILLET.

Hé , hé , hé , on doute toujours le plus tard que l'on peut de ces fortes de choses-là. Mais ne t'apperçois-tu pas d'un certain jeune abbé qui vient frequemment au logis , & que. ....

COLOMBINE.

Qui ? l'abbé Goguette ? Ah , monsieur ,

n'en prenez point d'ombrage. Il est sans conséquence, je vous en réponds.

P E R S I L L E T.

La bonne caution!

C O L O M B I N E.

Croyez-moi, je me connois un peu en gens. Premièrement c'est un garçon de qualité qui a dix mille écus de rente en bons bénéfices, & qui est bien aise de manger son revenu avec quelque sorte d'éclat. Il voit tout ce qu'il y a de jolies femmes à Paris. Il joue gros jeu, son train est lesté: il a une belle maison, des meubles magnifiques, & un cuisinier qui dame le pion au vôtre. Ha, le joli homme d'abbé que c'est! Je voudrois que madame vous eût dit comme il fait bien les choses.

P E R S I L L E T.

Ouf. . . . est-ce que ma femme fait cela?

C O L O M B I N E.

Bon, ils ne bougent d'ensemble.

P E R S I L L E T.

Tant pis, garre les aigrettes.

C O L O M B I N E.

Que vous en meriteriez bien une bonne paire. Quand je vous dis qu'ils ne bougent d'ensemble, c'est avec une infinité d'autres femmes qui sont de leurs parties.

P E R S I L L E T.

Diable! que ne t'expliques-tu?

## C O L O M B I N E.

Révez-vous de croire que cet abbé soit amoureux, parce qu'il fait de la dépense? rien moins que cela. C'est qu'il a de l'ambition : & comme dans le monde on ne parvient à rien sans l'estime & l'approbation des femmes, il fait de son mieux pour les mettre de son parti. Il les promene, il les regale, aujourd'hui à l'opera, demain à la comédie. De l'air qu'il s'y prend, c'est un drôle qui s'avancera en fort peu de tems, & qui se va mettre dans une grande réputation.

## P E R S I L L E T.

Mais, Colombine, crois-tu qu'il ne se feroit pas autant de réputation en donnant une partie de son bien aux pauvres, qu'en le mangeant avec des femmes?

## C O L O M B I N E.

Et d'où venez-vous, monsieur? Est-ce qu'on se fait abbé pour donner l'aumône? Je pense que vous perdez l'esprit; n'est-ce pas une assez belle charité de faire vivre de pauvres diables de parfumeurs qui ne gagnent plus rien avec les femmes, & qui mourroient de faim sans messieurs les abbés?

## P E R S I L L E T.

Tu m'assures donc que je n'ai rien à craindre de ce côté-là?

COLOMBINE.

Hé fi , vous dis-je ?

PERSILLET.

Mais viens-ça , . . . ne trouve t-on point à redire de ce qu'il hante chez moi des gens d'une si haute volée ?

COLOMBINE.

Bon , c'est ce qui vous met en credit. Vous devriez adorer madame de ce qu'elle ne voit que la crème de la cour. O ça , parlons par raison. Quel cas feriez-vous d'une femme qui s'encanailloirait ?

PERSILLET.

Je ferois beaucoup de cas d'une femme qui ne verroit que le monde que j'amenerois chez moi.

COLOMBINE.

Ah , monsieur , ne m'en parlez point. C'est un grand honneur à un bourgeois comme vous d'avoir tous les jours ce qu'il y a de plus grands seigneurs à sa table.

PERSILLET *en colere.*

Vous êtes une sottise & une mal apprise de traiter de bourgeois un officier du roi de l'ancien college. Apprenez , ma mie , que notre corps est la pepiniere de la noblesse ; que les enfans de mon fils Persillet seront gentilshommes comme le roi ; & que mon épitaphe fera un jour encherir le marbre par les longues prérogatives dont elle sera chargée. Moi bourgeois ! voyez , je vous prie , la simplicité & l'impertinence.



C O L O M B I N E.

Oh, dame, monsieur, si vous êtes si pointilleux, il n'y a plus moyen de durer avec vous. Jamais de la vie je ne vous ai vu si hérisson : vous picquez de tous côtés. Tantôt jalousie, tantôt avarice, tantôt lamentation sur les malheurs du temps ; hé, merci de moi, le chagrin doit-il entrer dans une maison aussi opulente que la vôtre ?

P E R S I L L E T.

Tout ce qui reluit n'est pas or, Colombine. Je te dis encore un coup que je suis ruiné par la dépense de ma fille & de ma femme. Mon credit est usé, les bourses sont fermées, je n'ai plus que deux cent mille francs dans mes coffres ; & si Dieu ne m'assiste, faute d'argent, je donnerai bientôt du nez en terre.

C O L O M B I N E.

Comment faute d'argent ! ne vous ai-je pas dit cent fois, que j'ai un cousin notaire qui vous en fera plus trouver que vous n'en pourrez prendre ?

P E R S I L L E T.

Et quand me feras-tu parler à ce cousin ?

C O L O M B I N E.

Ne vous tourmentez point. Il me viendra voir cette après-dinée. Vous savez bien comme on en use avec ces messieurs-là ?

P E R S I L L E T.

Ho, je menerai cela de bel air.

COLOMBINE.

Adieu , monsieur. *Elle revient sur ses pas.*  
A propos , monsieur , n'allez pas dire à ma-  
dame que je vous ai parlé de cet abbé. Il  
sembleroit que je m'amuserois. ....

PERSILLET.

Va , ne crains rien.... Ecoute , Colom-  
bine. Ne dis pas non plus à ma femme que  
je trouve à redire à sa conduite. Tu fais  
qu'une femme. ....

COLOMBINE.

Oh , pour ce coup je vois bien que vous  
ne me connoissez pas. Tenez , monsieur ,  
regardez-moi bien , il faut assurément que  
j'aye été faite quelque part en secret , car  
j'en suis trop amie.

---

## SCENE DU FINANCIER.

*ARLEQUIN en Financier , sous le nom de  
Persillet , tout chargé de rubans rouges.*

*COLOMBINE en veuve de qualité , LA  
VERDURE , UN SERGENT , & deux  
RECORS. MEZZETIN.*

COLOMBINE.

**A**H quartier , monsieur Persillet , quar-  
tier. Hé le moyen de tenir contre tant  
de feu ? l'amour en personne ne seroit pas si  
redoutable.

A R L E Q U I N.

Ah, madame, la sotte chose que d'avoir du bien !

C O L O M B I N E.

Le malheur est assez supportable.

A R L E Q U I N.

Deux importuns ont retardé d'un quart d'heure l'honneur de vous voir , pour me faire un payement de cinquante mille francs.

C O L O M B I N E.

A ce prix-là , je souhaiterois qu'ils vous eussent retenu toute la journée

A R L E Q U I N.

Maugrebleu de la canaille. Si je ne me fusse échapé , un marchand m'alloit encore faire un remboursement de dix mille écus.

C O L O M B I N E *à part.*

Voilà les fleurettes des gens d'affaires. *Haut.* Hé , bon dieu , monsieur , faut-il prendre comme cela les choses à cœur ? Il n'est que de recevoir en toute saison.

A R L E Q U I N.

L'argent ne m'est rien en comparaison du plaisir de vous voir.

C O L O M B I N E.

Vous avez pour moi trop de bonté , & je ne merite pas. . . . .

A R L E Q U I N.

Madame , écartons d'abord les complimens. Je me donne au diable s'il y a un homme

me

me au monde plus ennemi de la faribole.  
Voyez-vous , je prétens être de vos amis ,  
& quand j'aime , rien ne me coute.

COLOMBINE à part.

Nous allons voir cela tout à l'heure. *Se tournant vers Persillet.* Ah , monsieur Persillet , que vous dites galamment les choses !

ARLEQUIN.

Le bien n'est fait que pour obliger ses amis.

COLOMBINE.

Le joli tour d'esprit !

ARLEQUIN.

Il y a un tas de coquins qui laissent pourrir l'or dans leurs coffres , plutôt que d'en faire un plaisir.

COLOMBINE.

La belle ame d'homme !

ARLEQUIN.

Pour moi , j'aime à donner , & je croirois traiter une femme de qualité en grisette , si je ne lui offrois que mille louis d'or.

COLOMBINE.

Monsieur Persillet , où prenez-vous tant d'esprit ? car on voit peu de gens aujourd'hui s'expliquer en des termes aussi nobles & aussi touchans que les vôtres.

ARLEQUIN.

Madame , si un peu de fortune broyée avec beaucoup d'amour , pouvoit rendre un homme comme moi supportable.

C O L O M B I N E.

Ah , monsieur , ne vous retranchez pas sur les airs d'une modestie outrée. Un homme comme vous est un homme fort aimable. Vous avez des talens à faire soupirer toute une ville. Mais de mon naturel , je serois un peu jalouse si je voyois votre mérite partagé.

A R L E Q U I N.

Ah , morbleu , ne craignez rien : plus je donne , plus je veux donner.

C O L O M B I N E.

Voilà ce qu'on appelle un cœur fait au tour. Mais peut-on se fier à la tendresse d'un homme marié ? Cela est sujet à de cuisans retours.

A R L E Q U I N.

Il n'y a rien à craindre. Je n'ai jamais aimé ma femme.

C O L O M B I N E.

Quoi , belle comme elle est , vous ne l'adorez pas ?

A R L E Q U I N.

Que vous êtes simple ? Est-ce la beauté qui attache ? A cela près , madame , vous pouvez m'aimer en toute sûreté.

C O L O M B I N E.

Je n'y ai déjà que trop de penchant. Mais vous savez , monsieur , que ces fortes d'embarquemens sont beaucoup perilleux. Tout charme dans une passion naissante. Les assi-

duités & les soins preparent d'abord le cœur d'une jeune personne. On fait agir ensuite l'empressement & les services. La liberalité s'en mêle, & à force de presens on acheve de séduire une ame que la réflexion abandonne, & que la raison devoit retenir. Un homme n'a pas plutôt touché le cœur d'une femme, qu'il tâche d'essayer son mérite auprès d'une autre, se faisant toujours un plus grand plaisir de son changement que de ses conquêtes. Pour moi, je vous l'avoue, je ne le pardonnerois de ma vie à un homme qui ne m'aimeroit qu'en passant.

A R L E Q U I N.

Fi! cela est bon à des escrocs, qui ne cherchent qu'à filouter des cœurs. Nous autres financiers, nous avons plus de conscience, & jamais nous ne quittons la partie, que quand les gens d'épée nous débusquent. Hors cela, nous aimerions les femmes jusqu'à la lie.

C O L O M B I N E.

Je puis donc compter sur une persévérance éternelle?

A R L E Q U I N.

Les gens de notre profession aiment toujours & donnent toujours. C'est la rétorique des financiers.

C O L O M B I N E.

Ah, l'aimable caractère!

ARLEQUIN.

Je le crois du moins le plus persuasif. Ecoutez , s'il ne faut que de l'argent pour vous en convaincre , j'en ai , graces au ciel, dans mes coffres.

C O L O M B I N E. *à part.*

J'y vais faire une bonne brèche. *Prenant un air sérieux.* Vous me croyez , monsieur , l'ame bien interessée. Sachez une fois pour toutes , que vous ne ferez avec moi que des dépenses de cœur , & que je vous serai plus redevable d'un sentiment de tendresse , que de vingt bourses pleines d'or. *A part.* Je mens pourtant bien ferré.

ARLEQUIN *prenant la main de Colombine.*

Ah , madame , comment reconnoître des choses qui vont si droit au cœur ?

LA VERDURE *laquais entre , & parle à l'oreille de Colombine.*C O L O M B I N E *bas au laquais.*

Il n'est pas possible ? Je m'en vais dans un moment.

ARLEQUIN.

Qu'y a t-il , madame ? Je remarque du trouble dans votre visage.

C O L O M B I N E.

Mon trouble est l'interprète de mon cœur , & je serois plus tranquille , si j'étois moins sensible à l'amitié que vous avez pour moi.

ARLEQUIN.

Veuve aimable , en dois-je croire mes oreilles ?

LA VERDURE *parlant encore bas à Colombine , mais d'un air plus effaré.*

Madame ils font un bruit de diable , & veulent tout enlever.

COLOMBINE *à demi haut.*

Il faut les en empêcher.

ARLEQUIN.

Ah , pour le coup , vous êtes trop inquiète. Parbleu je saurai ce que c'est.

COLOMBINE.

Cela ne merite pas votre attention. Ce sont des bagatelles du ménage , dont on ne rend compte de moment en moment.

ARLEQUIN.

Il y a quelque chose de plus. Vous avez changé de couleur , & . . . .

LA VERDURE *revenant sur ses pas.*

Madame , au moins je n'en suis plus le maître , ils veulent entrer à toute force.

*Le sergent & les deux recors entrent brusquement dans la chambre , en forçant la Verdure.*

LE SERGENT.

Ah , pardi , madame , vous ne l'entendez pas mal , de nous faire croquer le marmot dans votre antichambre , tandis que vous babillez tête à tête avec un galant.

COLOMBINE.

Ah , quelle insulte à une femme de ma qualité ! Coquins , si mon frere étoit ici , vous ne descendriez que par la fenêtre.



L E S E R G E N T.

Oh , c'est par la fenêtre que vous dites !  
*En se retournant vers les deux recors.* Messieurs , faisons notre charge. *Il écrit & dicte.*  
 De-là nous nous sommes transportez dans une grande chambre dorée.

A R L E Q U I N.

Messieurs, avant que de passer outre, encore faut-il savoir les causes de la faisie.

C O L O M B I N E.

Ah , monsieur Perfillet , voir détendre ma chambre pour une somme que je ne dois point !

A R L E Q U I N.

Diable ! ce seroit pour faire pendre le sergent.

LE SERGENT *écrivait & dictant.*

Plus , un grand miroir à bordure d'argent , & deux paires de chenets du même métal , du même métal.

C O L O M B I N E *à Arlequin.*

Je vais vous dire en deux mots la persecution qu'on me fait. Le pere de feu monsieur Kerbadec mon mari , avoit prêté soixante mille francs à un de nos voisins. ... Retenez bien soixante mille francs ; car c'est sur quoi tout roule.

A R L E Q U I N.

Diable ! la somme est forte.

C O L O M B I N E.

Oh , mon mari étoit furieusement riche.

Il est arrivé depuis ce temps-là qu'un de ses oncles , en mourant , lui a laissé beaucoup de bien , & raisonnablement de dettes.

A R L E Q U I N.

Il se feroit bien passé de cela.

C O L O M B I N E.

Depuis la mort de cet oncle , mon mari a toujours fait grande dépense , & pris à crédit par tout où il en a pû trouver : car vous savez , monsieur , qu'il faut soutenir sa qualité.

A R L E Q U I N.

Bon , à qui le dites-vous ?

C O L O M B I N E.

Il se trouve aujourd'hui que j'ai affaire à des brutaux de marchands , qui ont l'effronterie de me demander quarante-cinq mille livres , & si il n'y a gueres que quinze ans que leurs parties sont arrêtées.

A R L E Q U I N.

Hé si , monsieur l'huissier , voilà une surprise qui crie vengeance.

C O L O M B I N E.

Voyant que je suis tourmentée par des gens emportés , j'ai pris un arrêt de défense ; parceque le voisin à qui l'on a prêté vingt mille écus de la succession de cet oncle. . . . Vous voyez bien que c'est quatre fois plus qu'il n'en faut pour me tirer d'intrigue.

A R L E Q U I N.

Il n'y a pas là le mot à dire.

C O L O M B I N E.

Cependant comme mon arrêt ne fera si-  
gnifié que demain , par malice on me fait  
aujourd'hui l'infulte dont vous êtes le té-  
moin.

A R L E Q U I N.

Voyez , je vous prie , jusqu'où va la chi-  
cane. *Se tournant vers l'huissier.* Monsieur  
l'huissier , ce ne sont donc que quinze mille  
écus qui vous amènent ?

L E S E R G E N T.

Il y a encore outre cela les frais & mises  
d'exécution.

A R L E Q U I N.

Vous contenterez-vous de mon billet ,  
payable au sortir d'ici ?

L E S E R G E N T.

Pour la forme , monsieur , il nous faut  
droit un gardien.

A R L E Q U I N.

Si vous me croyez solvable. . . . .

L E S E R G E N T.

Ah , monsieur , vous en parlez trop hon-  
nêtement.

A R L E Q U I N.

Tenez , monsieur l'huissier , voilà trois  
louis d'or sans conséquence. Prêtez-moi vo-  
tre plume que je vous fasse mon billet.

COLOMBINE *d'un air chagrin pendant qu'Arlequin écrit.*

Est-ce pour vous mocquer de moi , monsieur Perfillet , que vous me faites la confusion de . . . .

A R L E Q U I N .

Voilà une belle bagatelle !

C O L O M B I N E :

Le lendemain de mon arrêt , au moins , je vous rends votre argent.

L E S E R G E N T *à Colombine.*

Vous voyez bien , madame , que j'ai succédé à la considération de monsieur. *Se tournant vers Arlequin.* Au sortir de céans , monsieur , irez - vous tout droit à votre logis ?

A R L E Q U I N .

L'argent est tout compté , allez vous-en toujours devant. *Se tournant vers Colombine d'un air tendre.* Je suis au desespoir , ma belle dame , du chagrin qu'on vous a fait pour une vetille.

C O L O M B I N E .

Ah , monsieur Perfillet , ne m'en parlez point. Votre générosité me donne mille fois plus d'ennui , que l'outrage qu'on vient de me faire.

A R L E Q U I N .

Hé si , madame , si . . . . Cela ne vaut pas la peine d'y songer.

C O L O M B I N E.

Que je suis malheureuse de ne pouvoir agir que par reconnoissance ! Maudite faïtie ! Falloit-il m'ôter le plaisir d'une tendresse desintereffée. Et pourquoi mon cœur n'a-t-il pas eu le loisir de se faire connoître tel qu'il est ?

A R L E Q U I N.

La belle fierté d'ame ! Vive les femmes de qualité pour les beaux sentimens.

C O L O M B I N E.

Que direz-vous de moi , monsieur Perfillet , d'avoir accepté si volontiers l'offre que vous m'avez faite ? Je mourrois de douleur si je n'étois sûre de vous rendre bientôt votre argent. *Le regardant d'un air languissant.* Encore pourvû que ma liberté ne diminue rien de l'estime que vous avez pour moi.

A R L E Q U I N.

Dites de l'amour , madame , dites de l'amour. *Se jettant à ses pieds.* Ne voyez-vous pas que vos charmes m'ont criblé l'ame , & que sans un prompt secours. . .

*Mezzetin se disant frere de Colombine , entre l'épée à la main.*

M E Z Z E T I N.

Un homme aux pieds de ma sœur ?

COLOMBINE *courant au devant de son frere pour l'arrêter.*

Mon frere , quel emportement ?

MEZZETIN.

Par la mort , je ne survivrai pas à un tel affront. Allons , l'épée à la main , ou je te tue.

ARLEQUIN

Monfieur , je n'en porte jamais.

COLOMBINE.

Ne voyez-vous pas , mon frere , que c'est un homme de qualité qui me recherche en mariage? *Se tournant vers Arlequin.* Il faut lui dire cela pour l'appaiser.

ARLEQUIN.

Oui , je vous en prie.

MEZZETIN.

Cela étant , qu'il vous épouse tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Comment diable , l'épouser! J'en ai déjà trop d'une. Ah , ciel! je suis un homme perdu.

COLOMBINE *bas à Arlequin.*

Hé paix , je démèlerai bien la fusée. *A son frere.* Mais encore , mon frere , faut-il bien donner le temps de dresser un contract.

MEZZETIN.

Qu'à cela ne tienne. Je vais envoyer querir le notaire. *Il sort.*

ARLEQUIN.

Diab!e , que les Bretons ont la tête chaude!

## C O L O M B I N E.

Oh, pour cela de notre race nous aimons trop l'honneur. Il faut pourtant qu'il ait quelque chose en tête. Vous verrez qu'il aura perdu au jeu les dix mille francs qu'il toucha avant-hier.

## A R L E Q U I N.

Oh , qu'à cela ne tienne que nous ne soyons bons amis. Voilà heureusement une bague de deux mille écus , & une lettre de change de quatre cens pistoles , que vous me ferez le plaisir de lui offrir. Diable , il ne faut pas souffrir une esclandre pour une bagatelle. Ces étourdis-là ne savent gueres souvent à qui ils en ont.

COLOMBINE *en regardant la bague & la lettre.*

Ah , quelle augmentation de chagrin !  
Quoi , combler toute ma famille de bontés !  
*Faisant feinte de rendre le diamant & la lettre.*  
Non je ne saurois m'y résoudre.

M E Z Z E T I N *revenant.*

Ma sœur , voici le notaire qui arrive. Convenez de vos faits avec monsieur : car le contract signé , il faut conclure le mariage.

## A R L E Q U I N

Cela passe la raillerie.

## C O L O M B I N E.

Allez , mon frere , vous êtes un emporté. Est-ce un affront pour vous & pour moi , d'être considérée d'un homme de mérite !

A R L E Q U I N.

Ah, madame !

C O L O M B I N E.

Ne suis-je pas maitresse de mes actions & de mon cœur ?

A R L E Q U I N.

Bon.

M E Z Z E T I N.

J'en conviens : mais monsieur étoit à vos genoux.

C O L O M B I N E.

Je ne suis pas , ce me semble , encore si déchirée ; & un homme de qualité peut soupirer à mes genoux , sans que vous y trouviez à redire.

A R L E Q U I N *à part.*

Elle s'y prend mardi bien.

C O L O M B I N E.

Vous êtes un étourdi , mon frere , de ne pas mieux reconnoître l'honneur que monsieur nous fait.

A R L E Q U I N.

Ah , madame !

C O L O M B I N E.

En parlant tout à l'heure de vos chagrins & de l'embarras où vous êtes pour avoir perdu votre argent , monsieur , le plus obligamment du monde , m'a mis , malgré moi , une bague & une lettre de change entre les mains , dont il vous prie de vous servir.



M E Z Z E T I N.

Une bague , & une lettre de change !

A R L E Q U I N.

Oui , monsieur. Je vous prie de recevoir toujours cela en attendant une fort bonne commission que je vous destine à cinquante lieues d'ici.

M E Z Z E T I N.

Mais , ma sœur , si c'est une recherche legitime , vous ne trouverez aucune resistance de ma part ?

A R L E Q U I N.

Comme vous pouvez croire , monsieur , je ne m'y presenterois pas sur un autre pied. Allez , recevez ma lettre de change , & que j'aie l'honneur d'être de vos amis. Afin que vous l'entendiez , je ne prétens entrer dans votre famille que par la bonne porte.

C O L O M B I N E.

Mon frere , encore si vous marquiez un peu de chagrin de vous être emporté sans raison ?

M E Z Z E T I N.

Ma pauvre sœur , prie monsieur de l'oublier. Pour moi , j'en ai une telle honte , que je n'y songerai de mes jours.

A R L E Q U I N.

Vous êtes trop genereux , monsieur. *Mezzettin s'en va.*

C O L O M B I N E.

Ecoutez , franchement , il a une délicatesse sur ma conduite qui n'est pas concevable.

Si un homme m'avoit baisé le bout du doigt , & que cela vint à sa connoissance , il lui passeroit son épée au travers du corps sans misericorde. Vous étiez un homme perdu , si je n'eusse tourné votre visite du côté du mariage.

A R L E Q U I N.

Quel plaisir d'être aimé d'une femme judicieuse ! Ma belle , votre cœur ne m'accordera-t-il point quelque menu suffrage d'amitié ? *Il veut l'embrasser.* Ah si mon ardeur se pouvoit flater. . . . .

C O L O M B I N E.

Vous n'y songez pas , monsieur Perfillet. Que deviendrions-nous , si mon frere alloit rentrer ?

A R L E Q U I N.

Adieu donc , veuve aimable.

C O L O M B I N E *en s'en allant.*

Est-ce la peine de se dire adieu pour se revoir demain ?

A R L E Q U I N.

Adieu donc jusqu'à demain. Il faut avouer que les femmes de qualité ont bien de la peine à se rendre ; il n'en échape pourtant gueres à nous autres financiers.



---

SCENE DU NOTAIRE.

*ARLEQUIN en Notaire, PERSILLET,  
COLOMBINE, UN LAQUAIS.*

UN LAQUAIS.

**C**est un nommé monsieur de la Ressource.

PERSILLET.

Monsieur ?

UN LAQUAIS.

Monsieur de la Ressource, notaire, qui demande à vous parler.

PERSILLET.

Est-il là ?

LE LAQUAIS.

Le voici qui monte.

COLOMBINE.

Monsieur, voilà mon cousin le notaire ; qui vient vous offrir ses services.

PERSILLET *en l'embrassant.*

Ah, mon cher monsieur, soyez le bien venu. ARLEQUIN.

Ma cousine, monsieur, m'ayant fait dire que mon petit ministere vous pouvoit être utile, je viens vous en marquer ma joie, & vous prier de compter sur moi, comme sur un homme tout plein d'expediens & de facilité pour toutes sortes d'affaires.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Monfieur , mon coufin n'eft pas le plus vieux de tous les notaires : mais je puis dire que c'eft celui qui gouverne les meilleures bourfes ; & en fait de notaire , je penfe que c'eft le grand talent. Il m'a promis qu'il ne prendroit rien pour mon contract de mariage. *Elle lui paffe la main fous le menton.*

ARLEQUIN

Que tu es follette , coufine. *Vers Perfillet.* Monfieur , en êtes-vous bien content ?

COLOMBINE.

Voyez , je vous prie : eft-ce que je fuis fille à mécontenter quelqu'un ?

PERSILLET.

C'est une fort bonne enfant ; ma femme en eft très-fatisfaite. Elle a par fois fes petites humeurs : mais la jeunefse , comme vous favez. . . .

COLOMBINE.

Hé non , c'eft que la vieilleffe n'a pas les fiennes ! Mon dieu , monfieur , ne parlons point de nos humeurs , il en eft encore de plus infupportables que la mienne. *Vers la Cantonnade.* Je m'en vais , voilà madame qui m'appelle , Adieu mon cher coufin. *En s'en allant , bas à Arlequin.* Faites un peu là votre charge , au moins.

ARLEQUIN.

Jene m'endormirai pas, va.

P E R S I L L E T.

C'est bien le meilleur cœur de fille qui soit au monde.

A R L E Q U I N.

Ça, monsieur, que pouvons-nous faire pour vos intérêts ?

P E R S I L L E T.

Laquais, tirez des fauteuils. . . . Qui que ce soit qui me demande, que le portier dise que je n'y suis point. *Il le rappelle.* Fermez la porte de mon cabinet ; & qu'on ne vienne ici que quand j'appellerai. *Le laquais sort.* Monsieur, de la Ressource, mettez-vous, s'il vous plaît, dans ce fauteuil auprès de moi. A R L E Q U I N.

Ha, monsieur !

P E R S I L L E T.

Je ne vous souffrirai pas là, monsieur.

A R L E Q U I N.

De peur d'être incommode, je vous obéis. *Il se met dans le fauteuil.*

P E R S I L L E T.

Je ne fai, monsieur, si j'ai l'honneur d'être connu de vous ?

A R L E Q U I N.

Est-il quelqu'un dans le monde qui puisse ignorer le nom, la qualité, le mérite & la fortune de monsieur Persillet ? Toute la terre convient que vous êtes en même temps le plus honnête & le plus liberal de tous les hommes.

P E R S I L L E T.

Quand on est né quelque chose , on ne se dément gueres.

A R L E Q U I N.

Vos vertus, monsieur, vous font admirer.

P E R S I L L E T.

Les complimens mis à part , parlons tout de bon d'affaires.

A R L E Q U I N.

Très-volontiers. De quoi s'agit-il ?

P E R S I L L E T.

Monsieur , la vie est courte ; & un homme qui a plusieurs enfans à pourvoir , n'est pas sûr de les établir avant sa mort. Vous entendez bien ?

A R L E Q U I N.

Oui , monsieur.

P E R S I L L E T.

Pour sortir de ce monde avec quelque forte de satisfaction , je voudrois donner cent mille écus en mariage à ma fille. Vous entendez bien ?

A R L E Q U I N.

Oui , monsieur.

P E R S I L L E T.

Je voudrois avec cela donner à mon fils Persillet une petite charge de deux cens mille livres , seulement pour commencer. Vous entendez bien ?

A R L E Q U I N.

Cela est tout clair.

P E R S I L L E T.

Et comme on ne profite des bons marchés qu'avec de l'argent comptant , je ferois bien aise d'avoir dans mes coffres cinq à six cens mille livres pour l'acquisition d'un duché que je couche en joue. Vous entendez bien ?

A R L E Q U I N.

Très-bien , monfieur.

P E R S I L L E T.

Pour tout cela il me faudroit onze ou douze cens mille livres. Vous entendez bien ?

A R L E Q U I N.

Je vous entends de reste.

P E R S I L L E T.

La question est , si vous me les pouvez faire trouver fur le champ , afin de sortir tout d'un coup de ces trois affaires-là avec honneur. Vous entendez bien ?

A R L E Q U I N.

Monfieur , voici l'endroit à peu près où la chose pourroit avoir besoin de quelque petite explication. Quand vous dites que vous pretendez sortir d'affaires avec honneur , est-ce à l'égard du notaire qui fera prêter l'argent ? car avec nous autres , on ne fauroit parler trop précifément.

P E R S I L L E T *à part.*

Voici un maitre compagnon ! *Se tournant vers Arlequin.* Ce que vous dites est de bon

fens. Aussi prétends-je vous donner vingt-cinq mille écus pour vos peines. Vous entendez bien ?

A R L E Q U I N.

Non. Vous êtes encore obscur.

P E R S I L L E T.

Hé bien , cent mille francs ?

A R L E Q U I N.

Vous ne faites que begayer.

P E R S I L L E T.

Quoi , cinquante mille écus ?

A R L E Q U I N.

Cela commence à prendre forme de discours. P E R S I L L E T.

Je vois bien , mon compere , que vous êtes butté à deux cens mille francs.

A R L E Q U I N.

Hé , monsieur , que diroit-on de moi dans le monde , si je me passois à deux cens mille francs pour faire trouver un million ? Hé si , il faudroit que je fusse un fripon , un miserable. Graces au ciel , jusqu'à present j'ai vécu avec un peu d'honneur ; & depuis que je suis en charge , je ne crois pas qu'on me puisse reprocher d'avoir jamais moins pris de reconnoissance que le tiers des sommes que j'ai fait prêter ; & si , quand ce sont des enfans de famille , cela va bien quelquefois à la moitié , oui.

P E R S I L L E T *à part.*

L'abominable homme !



A R L E Q U I N.

Mais il vous faut tout dire. C'est que moyennant cela je fournis d'expediens à ceux qui empruntent, pour ne rendre jamais, si bon ne leur semble.

P E R S I L L E T.

Malepeste, c'est bien quelque chose.

A R L E Q U I N.

Quand vous me connoîtrez, vous verrez que je suis d'un bon usé & d'un bon commerce. Je puis me dire, sans vanité, le medecin de toutes les fortunes délabrées du royaume; & dans ma profession je suis, sans contredit, le plus employé pour les affaires délicates.

P E R S I L L E T.

Qu'appellez-vous, monsieur, les affaires délicates ?

A R L E Q U I N.

Diable, vous demandez-là le fin de notre métier. Les affaires délicates, monsieur, c'est de savoir à point nommé vieillir un hypotèque, corriger un testament, amaigrir une obligation, mettre sur pied une contre-lettre; & par-dessus cela avoir toujours de reserve plusieurs bons modeles de banqueroute. Rien n'est si couru presentement.

P E R S I L L E T *à part.*

Voilà justement ce que je cherche. *Au Notaire.* De la maniere dont vous arrangez

vos talens , je vous croi fans flatterie un des notaires de Paris le mieux afforti.

A R L E Q U I N.

Un peu de résolution & d'habitude m'ont mis dans la pâsse où je suis.

P E R S I L L E T.

Mais à propos de banqueroute , tenez-vous que cela puisse rétablir les mauvaises affaires d'un homme ? Ce seroit un beau secret.

A R L E Q U I N.

Il est infallible. C'est ce qu'on appelle l'émetique des gens ruinés. Par exemple , si vous étiez en cet état-là , le ciel vous en preserve.

P E R S I L L E T *à part.*

J'en suis plus près qu'on ne pense.

A R L E Q U I N.

Il faudroit mettre du côté de l'épée le million que vous cherchez pour marier votre fille , acheter un duché , & établir votre fils. Dans le crédit où vous êtes , voilà trois hameçons capables de prendre toutes les duppes de Paris : car afin que vous l'entendiez , quand on veut faire son coup , il faut être dans cette odeur de fortune & d'opulence.

P E R S I L L E T.

Il ne faut donc pas attendre à l'extrémité.

A R L E Q U I N

Nenni , diable , nenni. Dès que le crédit

chancelle , il n'y a plus rien à faire. Mais quand tout vous rit, & que le monde est bien infatué de vos richesses , il faut prendre à toutes mains l'argent qu'on vous offre , faire grande dépense à l'ordinaire ; & puis un beau matin , après avoir mis tous vos meilleurs effets dans une cassette, déloger à petit bruit , & donner ordre à votre portier de dire à tout le monde qu'on ne sait où vous êtes allé. A cette nouvelle , ceux qui ont prêté le million s'allarment , la frayeur les prend ; d'abord ils proposent de perdre le tiers de leur dû. A cela , mot , point de réponse. Ils s'assemblent , ils vont , ils viennent , ils se tourmentent. A la fin , défolés de votre absence , & ne sachant sur quoi se vanger , ils vont dire sous-main qu'ils perdront les deux tiers , si on veut assurer l'autre. Ho , quand ils se mettent comme cela à la raison , on entre en pour-parler ; on écoute , on négocie ; & enfin après un bon contrat bien & duement homologué , vous revenez sur l'eau avec sept ou huit cens mille livres d'argent comptant , & tous vos meilleurs effets divertis. Un homme qui a cette prudence une seule fois en sa vie, n'est-il pas pour toujours au-dessus de ses affaires ? Voilà comme je parlerois à mon frere, si j'en avois un.

P E R S I L L E T.

Ah , monsieur de la Ressource , que vous

êtes bien nommé , & que j'ai des graces à rendre au ciel de m'avoir adressé un homme de votre probité & de votre experience!

A R L E Q U I N.

Comment, monsieur, mon discours vous auroit-il émû ?

P E R S I L L E T.

Il a bien fait plus. Il m'a tellement persuadé , que je crois qu'un bon pere de famille est obligé en conscience de faire banqueroute au moins une fois en sa vie , pour l'avantage de ses enfans. Il n'y a point à cela de milieu. . . . . Allons , touchez-là. Il est trop juste de vous donner le tiers des sommes que vous me ferez prêter. *Ils se levent.*

A R L E Q U I N.

Sur ce pied-là , vous allez avoir le million dans vingt-quatre heures.

P E R S I L L E T.

Monsieur de la Ressource , le secret au moins , je vous en prie.

A R L E Q U I N.

Il ne nous faut pas recommander cela. Jouez seulement bien votre rôle ; & quand je vous enverrai quelque une de mes bonnes bourses, ne marquez aucun besoin d'argent ; & sur tout ne paroissez pas avoir aucune relation avec moi.

P E R S I L L E T.

Laissez-moi faire.

A R L E Q U I N.

Dans six semaines ou deux mois , vous conviendrez qu'une banqueroute & un coup d'épée dans l'eau , ne font quasi que la même chose.

P E R S I L L E T.

Dieu vous en veuille ouir. Du commencement je croyois cet homme-là un fripon , mais ma foi il faut lui remettre l'honneur sur la tête , & demeurer d'accord qu'il a de grandes lumieres. Ah le bel esprit ! *Voyant que le notaire fait de grandes civilités à un laquais.* Hé si , monsieur de la Ressource : vous moquez-vous de faire des civilités à ce coquin-là ? Ce n'est qu'un laquais.

A R L E Q U I N.

C'est pour cela que je prens mes mesures de loin. On ne fait pas ce que ces messieurs là peuvent devenir un jour.



---

SCENE DU PORTIER.

*MAITRE AMBROISE Portier. ARLEQUIN en Notaire. LE DOCTEUR , PIERROT & SCARAMOUCHE en créanciers , ayant des manteaux noirs qui leur traînent jusqu'à terre , & de grands crépes aux chapeaux.*

LE PORTIER.

**A** Qui en voulez-vous , Messieurs ?

ARLEQUIN.

Nous voudrions saluer monsieur Perfillet.

LE PORTIER.

Il n'y est pas, messieurs, il vient de partir.

ARLEQUIN.

Tu te moques , mon ami , il n'y a qu'un moment que je l'ai quitté.

LE PORTIER.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit parti.

ARLEQUIN.

Ecoutez , maître Ambroise , je fais bien que monsieur est parti. *En lui mettant un écu dans la main.* Je vous prie que nous lui puissions dire deux mots.

LE PORTIER *après avoir regardé l'écu qu'il a dans sa main.*

Monsieur y est toujours pour les person-

nes de mérite ; je ne renvoye que des petites gens qui le viennent importuner.

LE DOCTEUR & PIERROT.

Oh , vous êtes trop honnête !

S C E N E D U P R E S T .

*ARLEQUIN en Notaire. LE DOCTEUR & les Creanciers , PERSILLET assis dans un fauteuil , devant son bureau.*

A R L E Q U I N .

**V**ous ne trouverez pas mauvais , monsieur , que je vous presente les trois meilleurs amis que j'aye au monde , & les trois plus riches hommes de Paris.

P E R S I L L E T .

Que puis-je faire pour leur service ? Monsieur , ayez la bonté de vous asseoir. *Ils se font des civilités , & puis s'assoyent.*

L E D O C T E U R .

Monsieur , nous avons prié monsieur de la Ressource de vouloir nous introduire chés vous , pour vous demander une grace que nous vous prions de ne nous pas refuser.

P E R S I L L E T .

Si c'est chose possible , monsieur , comptez sur moi à coup sûr.

A R L E Q U I N .

Ces messieurs , ayant appris que vous

voulez marier mademoiselle votre fille ,  
donner une charge considerable à mon-  
sieur votre fils , & acheter deux grandes  
maisons dans la place Royale. . . . .

P E R S I L L E T.

C'est ma femme qui a la manie d'avoir  
beaucoup de plein pied ; car pour moi je  
me trouve assez bien logé. Mais dans le mé-  
nage il faut avoir de certaines complaisan-  
ces : & cent mille écus plus ou moins à une  
maison , ne valent pas la peine de faire  
piailler une femme. *Le maître d'hôtel apporte  
de l'orgeade.*

A R L E Q U I N.

Ces messieurs , comme je vous disois ,  
ayant appris que vous vouliez pourvoir à  
toutes ces petites choses-là , viennent vous  
offrir un million ou douze cens mille livres,  
sachant bien que leur argent ne peut être  
plus sûrement.

P E R S I L L E T.

Quant à la sûreté , elle y est toute entiere.  
Mais je vous dirai en ami , que j'ai encore  
quelque argent dans mes coffres , & que. . .

L E D O C T E U R.

Oh , monsieur , nous n'en sommes que  
trop persuadés.

UN LAQUAIS *entre , & dit à Persillet.*

Monsieur Rabajoye demande à vous par-  
ler.

P E R S I L L E T.

Qui ?



L E L A Q U A I S.

Monsieur Rabajoye, le syndic des Fripiers.

P E R S I L L E T.

Je me doute bien de ce que c'est. Il me rapporte peut-être les quarante mille francs que j'ai prêté aux fripiers pour faire des habits de masque. Dites-lui qu'il revienne une autre fois, & que je suis en compagnie.

L E D O C T E U R.

Mais, monsieur, que nous ne vous empêchions pas.

P E R S I L L E T.

Voilà une plaisante bagatelle ! Laquais, ne vous avisez jamais de me venir interrompre pour des gueuseries de cette nature-là. Allez, qu'il revienne demain.

*ARLEQUIN se tournant vers le Docteur.*

Ne vous ai-je pas bien dit que cet homme-là n'a que faire d'argent ? *Se tournant vers Persillet.* Serois-je assez malheureux pour que vous refusiez la proposition que je vous fais ?

P E R S I L L E T.

Apparemment, messieurs, vous me croyez plus mal dans mes affaires que je ne suis.

L E D O C T E U R.

A dieu ne plaise que nous ayons cette pensée-là.

A R L E Q U I N.

On fait trop bien dans Paris que vous avez de l'argent par dessus les yeux, & qu'au

lieu d'emprunter , vous prêtez à tout le monde : mais quelquefois pour obliger on se fait violence.

P E R S I L L E T.

A la consideration de ces messieurs , il n'y a rien que je ne fisse : mais. ....

A R L E Q U I N.

Ah, point de mais , monsieur , s'il vous plaît , faites-nous cette amitié-là.

C O L O M B I N E *entre.*

Monsieur , c'est votre receveur de Cotteronde , qui demande quittance des quatorze mille francs qu'il vous a apporté ce matin.

P E R S I L L E T.

Quoi ? pas un pauvre moment de repos en toute une journée ?

C O L O M B I N E.

C'est qu'il se fait tard , & il a cinq grandes lieues à faire.

P E R S I L L E T *en colere.*

Hé ventrebleu , serai-je toute ma vie affaîné d'argent ? A la fin il faudra que je m'enfuye pour éviter ces persecutions. Voilà un plaifant maraut , de me donner la peine de signer pour quatorze mille francs : Allez , ma mie , allez ; au premier payement qu'il me fera , je lui donnerai quittance.  
*Elle s'en va.*

P E R S I L L E T.

Maugrébleu du fat !

LE DOCTEUR.

Quelle richesse d'homme !

PERSILLET.

Messieurs , je vous demande pardon de l'imprudencce de mes gens.

ARLEQUIN *faisant feinte de s'en aller.*

Nous reviendrons , monsieur à une heure plus commode.

PERSILLET.

Ça , messieurs , que voulez-vous de moi ? En peu de mots , je vous prie , car il faut que je me rende au bureau.

ARLEQUIN.

Ces messieurs vous conjurent de leur faire la charité de prendre leur argent , &amp; de leur en faire l'interêt au denier vingt-cinq.

PERSILLET.

Mais sont-ils solvables pour douze cens mille francs ?

ARLEQUIN *bas à Persillet.*

Diable , monsieur , vous gêtez tout le mystere. C'est à eux à demander si vous êtes solvable.

PERSILLET.

Vous avez raison.

ARLEQUIN *vers Scaramouche & le Docteur.*

Monsieur Persillet se divertit. Il demande , messieurs , si vous le trouverez solvable pour douze cens mille francs.

LE DOCTEUR.

Faites-nous seulement la faveur de les prendre , &amp; nous sommes trop contents.

ARLEQUIN.

A R L E Q U I N.

Ma foi, monsieur, ils vous prient de trop bonne grace pour les refuser.

P E R S I L L E T.

Me le conseillez-vous, monsieur de la Ressource ?

A R L E Q U I N.

Si j'osois, je joindrois mes prieres à celle de ces messieurs.

P E R S I L L E T *touchant dans la main de la Ressource.*

N'en parlons plus, c'est une affaire faite. *Sè tournant vers Scaramouche & les autres.* Messieurs, portez votre argent chez monsieur de la Ressource; faites dresser votre contrat, & prenez vos sûretés.

A R L E Q U I N.

Quel emploi souhaitez-vous que je donne à ces messieurs ?

L E D O C T E U R.

Point, si vous ne voulez : monsieur est trop solvable.

P E R S I L L E T.

Je n'abuserai pas, messieurs, de votre honnêteté. *Vers la Ressource.* Mettez que c'est pour marier ma fille, donner une charge à mon fils, acheter deux maisons dans la place Royale, & le surplus pour l'acquisition du duché de Heurtebise.

L E D O C T E U R.

En voilà trop, monsieur, en voilà trop.

Le ciel vous comble pour jamais de prospérité & de joye.

PERSILLET.

Je ne ferois cela pour personne du monde. Mais puisque vous le souhaitez , & que monsieur de la Ressource m'en prie. . . . .

LE DOCTEUR.

Ah , monsieur ! vous ne sortirez point.

PERSILLET.

Je ne vous laisserai pas là , messieurs.

LE DOCTEUR.

Hé, monsieur, de grace !

PERSILLET.

C'est du tems perdu , je vous rendrai ce que je vous dois.

ARLEQUIN.

Retirons - nous vîtement , de peur d'être à charge.

PERSILLET *revenant sur ses pas.*

St , st , st , monsieur de la Ressource , dites-moi , je vous prie , d'où vient que ces messieurs-là sont en grand dueil ?

ARLEQUIN *bas.*

C'est qu'ils portent leur argent en terre.



---

SCENE DE LA TOILETTE.

*ISABELLE* à la toilette , *COLOMBINE*  
*la coëffant.*

I S A B E L L E .

**H**O , ne m'en parlez point , Colombi-  
ne , c'est un très-grand malheur que  
notre naissance ne dépende pas de nous.

C O L O M B I N E .

O ça , avec vos pestes de morales , vous  
voilà , dieu merci , coëffée tout de travers.  
Et de quoi diantre vous plaignez-vous ? Vo-  
tre pere est un créfus. Vous avez plus d'a-  
mans qu'il n'y a d'heures à la journée. Sept  
ou huit sortes de maîtres vous sifflent depuis  
le matin jusqu'au soir. Tel jour , tel habit.  
Trois bons laquais après votre queue. Ne  
voilà-t-il pas une fille bien malade pour se  
plaindre ?

I S A B E L L E .

Il me semble que mon ascendant me  
promet quelque chose de plus.

C O L O M B I N E .

Que je vous en fai bon gré avec vos mon-  
tans & vos descendans ! Vous êtes fille de  
votre pere , une fois ; il faut vous en tenir  
là malgré vous & vos dents.

Ee ij

I S A B E L L E.

C'est ce qui me désole , Colombine. . . .  
 Ah, si tu favois combien le nom de mon pere me mortifie ! Je me sens le cœur bien placé , j'ai l'ame d'une princesse ; mon visage ne dément point mes sentimens , il n'y a que ce maudit nom de Perfillet qui défigure tout mon mérite.

C O L O M B I N E.

Hé bien , mariez-vous ; c'est le moyen de changer de nom à coup sûr.

I S A B E L L E.

Oui , mais mon horoscope me fait peur du mariage.

C O L O M B I N E.

Faites-vous donc religieuse.

I S A B E L L E.

Tu te mocques de moi , Colombine. Religieuse avec le bien que j'ai ! A te dire le vrai , si je trouvois un homme tel que je pourrois le souhaiter. . . .

C O L O M B I N E.

Un empereur Romain , par exemple ?

I S A B E L L E.

Je ne dis pas peut-être que je n'écoutasse une proposition.

C O L O M B I N E.

On vous en devroit de reste.

I S A B E L L E.

Je te jure que je n'ai aucune sensibilité pour l'homme , & que s'il en falloit venir

là , la seule bienfiance du monde m'y entraineroit.

C O L O M B I N E.

La pauvre petite ! Et merci de moi , ne vous déferiez-vous jamais de vos jargons de précieuses ? Quand vous en viendrez là , vous ferez comme les autres. Mademoiselle , je ne suis pas devine : mais je gagerois que vous avez le cœur encore plus tendre que moi , & si je ne l'ai pas de bronze.

I S A B E L L E.

Tu crois cela , Colombine ?

C O L O M B I N E.

Oh , je crois que vous avez plus d'envie d'être mariée que moi. Vous en allez demeurer d'accord tout à l'heure. . . . More , apporte-moi un manteau , une écharpe , une perruque & un chapeau du frere de mademoiselle. Pendant que nous sommes en liberté , il faut que je fasse la folle. Je veux faire un de ces soupirans du bel air.

I S A B E L L E.

Tu as des faillies impayables.

C O L O M B I N E.

Si j'avois le loisir , je serois trop drolle : mais ma foi , il y a tant d'ouvrage pour moi au logis , que je n'ai pas le temps de rire.

I S A B E L L E.

Mais encore comment t'appellerai-je ?

C O L O M B I N E.

Vous m'appellerez chevalier. . . . O ça ,



tenez-vous bien sur vos gardes. Je vous vais ma foi pousser des fleurettes aussi franches...

*Isabelle rit.*

C O L O M B I N E.

Vous riez. Si Dieu m'avoit fait homme, j'aurois été un dangereux pendart. Allons, allons morbleu, des airs de conquête. More, ferme la porte de l'antichambre, de peur qu'on ne me vienne interrompre dans mes plaisirs. *Elle sort un moment après, pour prendre une perruque d'homme.*

I S A B E L L E *seule.*

Je ne pense pas que dans le monde il y ait une aussi folâtre créature. Après tout, elle a raison de ne point prendre de chagrin. C'est un poison pour ceux qui s'y abandonnent.

COLOMBINE *en habit de cavalier.*

Ce n'est, ma foi, pas sans peine, mademoiselle, qu'on parvient à votre appartement.

I S A B E L L E.

Comment donc, chevalier?

C O L O M B I N E.

Si votre brutal de portier avoit des chaufes froncées, on le prendroit pour un Suisse. Savez-vous qu'il y a deux heures au pied de la lettre, que je suis à votre porte, & que ce maroufle-là n'auroit point ouvert, si je ne m'étois avisé de dire que j'étois de vos parens?

I S A B E L L E.

C'est-à-dire , chevalier , que vous avez cocqueté toute l'après-diné , & que les deux heures à ma porte sont de votre invention.

C O L O M B I N E.

Tenez-moi pour un coquin , si je vous mens. . . . . A propos , vous ai-je dit que je vous aime ?

I S A B E L L E.

Cela n'est pas encore parvenu jusqu'à moi.

C O L O M B I N E.

Nous autres gens de cour , nous sommes tellement dissipés , que très-souvent il faut qu'on nous devine. . . . Vous avez pourtant d'assez bons petits airs ; & je vous trouve d'un fleuri. . . . qui touche.

I S A B E L L E.

Ah ! si , chevalier , ne me regardez point. Je ne suis point aujourd'hui une personne. Tous mes airs sont déconcertés : voilà deux nuits que je suis malade comme une bête , ce qu'on appelle à ne pas fermer l'œil. Vous croyez bien qu'on n'est pas jolie après une si grande dérouté de fanté , & que l'insomnie n'a jamais accommodé un visage.

C O L O M B I N E.

Ah , pour le coup , mademoiselle , vous vous mocquez de moi. Vous avez , dieu me damne , plus de fanté qu'il ne m'en faut. Tout ce que je crains , c'est que votre maladie ne soit au cœur. Aimable comme vous

êtes , il n'est pas possible que vous n'ayez quelque passion dans l'ame.

I S A B E L L E.

Ah , chevalier , l'horrible mot ! A moi de la passion !

C O L O M B I N E.

Ecoutez , si cela est , cachez-moi si bien mon rival , que je ne le découvre pas. Car je veux que cinq cens diables m'entraînent si . .

I S A B E L L E.

Quoi , chevalier , vous êtes jaloux ?

C O L O M B I N E.

Comme un diable , je n'ai que cette bonne qualité-là. . . . . Ma belle , me ferez-vous soupirer encore long-temps ?

I S A B E L L E.

Vous n'avez pas encore commencé.

C O L O M B I N E.

Vous ne comptez donc cette visite-ci pour rien ? Prenez-vous du tabac quelquefois ? J'en ai qui fait honte à l'ambre.

I S A B E L L E.

Quelle grossiereté ! du tabac à des femmes !

C O L O M B I N E.,

C'est pour vous montrer que je n'ai point de réserve avec vous. Quand vous donnerai-je à souper chez Lami ?

I S A B E L L E.

Vous perdez le respect , chevalier. Une fille de ma qualité au cabaret ?

C O L O M B I N E.

Ho , s'il vous plaît , Lami n'est point un

cabaret ; c'est un traiteur de consequence. J'en mène tous les jours chez lui d'aussi scrupuleuses que vous.

I S A B E L L E.

Quoi des femmes sont assez sottes pour aller manger au cabaret ?

C O L O M B I N E.

Si c'est une sottise , dites plutôt qu'il est des hommes assés fots pour y mener leurs femmes. Il n'y a pas de mode plus nouvelle presentement. On commence à accoquiner les maris , à les mettre dans les parties ; comme ils se croient de tout , ils ne se défient de rien : cependant il y a des endroits où on ne les mène pas.

I S A B E L L E.

Mais pourquoi tant faire la guerre à ces pauvres maris ?

C O L O M B I N E.

C'est que la plûpart sont des goulus , qui ne veulent de femmes que pour eux. Ils ont beau faire , on en croquera toujours quelqu'unes à leur barbe. Pour moi je n'ai jamais fait de ces friponneries-là. Je n'en veux qu'aux filles.

I S A B E L L E.

Ce n'est pas le plus mauvais parti.

C O L O M B I N E *en lui baisant la main.*

Ah , ma belle , qu'il me seroit doux d'émouvoir votre tendresse, & d'être l'objet de vos premiers feux !

I S A B E L L E.

Le sentez-vous comme vous le dites ?

C O L O M B I N E.

Le diable m'emporte, si je ne donnois ma vie pour être aimé de vous ?

I S A B E L L E.

Aime-t-on comme cela d'emblée , chevalier ?

C O L O M B I N E.

C'est la mode de la cour ; & après tout je la crois la meilleure.... Ne m'amusez point.

I S A B E L L E.

Vous voulez donc savoir à quoi vous en tenir ?

C O L O M B I N E.

Je ne veux pas soupirer comme un court-taut de boutique : mais je prétens que ma bonne foi doit m'épargner des démarches populaires , qui retardent l'amour , & qui ne le persuadent point. Ma chere , puisque mon cœur est plein de tout ce que vous valez. . . . .

I S A B E L L E.

Quelle flatterie ! Plus je calcule mon mérite, moins je trouve d'endroits pour plaire.

C O L O M B I N E *en lui baisant la main.*

N'ayez pour tout talent que celui de m'aimer. C'est le lien des cœurs , c'est par là que mon ame s'expliquera toujours trop foiblement , & de sa tendresse , & de sa reconnaissance. *Isabelle soupire.* Un soupir ! c'est déjà quelque chose. *Se jettant à ses pieds.* Charmante belle , confirmez par un

aveu sincere ce que vos regards languiffans me difent fi tendrement : Joignez aux promeffes des yeux l'affurance de la voix. *En fe passionnant.* Un mot , ma chere , un feul mot de votre belle bouche. . . . .

ISABELLE *en fe retournant amoureufement.*

Ah, fi donc, Colombine : quel dommage que tu ne fois pas garçon !

COLOMBINE *fe relevant.*

Ne vous avois-je pas bien dit que vous n'étiez pas de bronze ? Vraiment ce feroit bien autre chofe fi j'étois homme. *On frappe un peu rudement à la porte ; & Colombine dit, en jettant brusquement fon juft-au-corps & fon manteau :* Qui diantre ofe tabourer comme cela à notre porte ? On n'a jamais un pauvre quart-d'heure de plaifir tout de fuite. Qui eft-ce qui frappe-là , Cascaret ?

LE LAQUAIS.

C'est le maître à chanter de mademoifelle.

COLOMBINE.

Que le diable l'emporte avec fa musique. *Au Laquais.* Va le faire monter. *A Isabelle.* A propos , c'est votre pere qui envoie un maître à chanter , pour favoir fi vous aimez Cinthio. Vous savez comme il faut le rembarrer.



## S C E N E

## DU MAISTRE A CHANTER.

*ARLEQUIN en maître à chanter , avec un juste-au-corps galonné , une écharpe dorée , une épée à son côté , des gants à frange d'or , & suivi de son garçon , qui porte une theorbe.*  
**ISABELLE , COLOMBINE.**

## ARLEQUIN.

**N**E viens-je point , mademoiselle , à une heure incommode ?

## ISABELLE.

Les maîtres à chanter sont sans conséquence , & on peut les recevoir à la toilette.

## ARLEQUIN.

C'est notre plus beau privilege.

## COLOMBINE.

Vos trois louis d'or par mois valent encore mieux que cela. Prenez un siege , monsieur Fredonniere.

*ARLEQUIN tire un siege , & dit tout bas à Isabelle.*

Monsieur Cinthio m'a prié de recevoir une lettre pour lui.

*ISABELLE feignant de n'avoir rien entendu.*

Chantons , je vous prie , quelque chose

de gai ; car je fors d'une migraine qui m'a  
désolée. Mais je vous trouve d'un grand pro-  
pre monsieur Fredonniere.

A R L E Q U I N.

Nous avons beau faire , nous ne ferons  
jamais si bien mis que les maîtres à danser.

C O L O M B I N E.

Joli comme vous êtes , il vous faut un  
carosse.

A R L E Q U I N.

Ne pensez pas rire. Je marchande celui  
d'un comedien , qui est assurément le mieux  
étouffé de Paris. *A Isabelle bas.* Cette lettre  
pour monsieur Cinthio.

I S A B E L L E.

Que machonnez-vous-là entre vos dents ?

A R L E Q U I N.

Je demande si vous ne voulez pas chan-  
ter cette belle fabarande lutée ?

I S A B E L L E.

Je n'irai jamais jusques-là , je suis trop  
enrhumée.

A R L E Q U I N.

Oh , vous irez de reste , c'est une octave  
douce. *Se tournant vers son valet.* Accordez  
votre theorbe.

I S A B E L L E.

C'est donc un vrai concert , puisque vous  
amenez de vos amis ?

A R L E Q U I N.

Point du tout. Est-ce que nous ne sommes



pas d'affès bonne maison pour faire jouer nos valets ? Il accompagne affès joliment. Touchez votre a mi la re. La , la , la. . . . . Plus haut. . . . . Bon , voilà qui est fort bien. Allons , mademoiselle. *Il bat la mesure.* La la , lou , la. *Il commence une notte ou deux en forme de basse-continue.* Allons , partez. Fo , fo , fo. . . . . Diable , vous manquez la mesure , prenez garde à cela , s'il vous plaît. C'est tout l'agrément de la musique. Allons , à cette fois-ci. Hé lon lan la , la li , la lou. *Se retournant vers son valet.* Hé , ventrebleu , mon ami , vous n'entrez point dans le mode. Donnez-moi mon theorbe. Si vous continuez comme cela , je ne ferai jamais rien de vous. *Il prend son theorbe.* Ça , cette fois-ci tout de bon. *Il bat la mesure du manche de son theorbe.* Lon lan la la , lou la lou. Hé partez donc. *Tout bas.* La lettre pour monsieur Cinthio ?

I S A B E L L E.

Je ne chante point la lettre , je chante la note.

A R L E Q U I N.

Fo fo fo. . . . folâtre amour , que tes plaisirs sont drôles !

I S A B E L L E.

Monsieur Fredonniere , remettons cela à une autre fois : je n'ai point aujourd'hui le cœur à la musique.

C O L O M B I N E.

Oh ma foi, la leçon ne sera pas perdue ,  
Monsieur Fredonniere ; je m'en vais chan-  
ter pour mademoiselle.

A R L E Q U I N.

Très-volontiers.

C O L O M B I N E.

Si vous montriez pour rien , je ferois une  
de vos meilleures écolieres.

A R L E Q U I N.

Nous ne prenons jamais d'argent des sui-  
vantes. C O L O M B I N E.

Ça voyons. Fo fo fo. ....

A R L E Q U I N.

Vous voilà fort bien dans le ton.

C O L O M B I N E.

Vous allez bien entendre autre chose.  
Chantons ensemble. *Ensemble.* Folâtre  
amour , que tes plaisirs sont drôles. ....

A R L E Q U I N.

De par tous les diables ! Voilà ma chan-  
terelle rompue. *Se tournant vers Isabelle.*  
Mademoiselle , monsieur Cinthio m'a dit  
que vous me donneriez une lettre pour lui.

I S A B E L L E.

Une fille de ma qualité s'emporte rare-  
ment : mais vous mériteriez , monsieur le  
chanteur , que je vous fisse étriller par ta-  
blature. Qui vous a fait affés insolent pour  
me demander une lettre ? Ai-je jamais écrit  
à personne ?

A R L E Q U I N.

Madame , je n'entre point là-dedans , je ne fais que l'office d'ami.

I S A B E L L E.

Colombine, faites un peu descendre mon pere.

A R L E Q U I N.

Ouf !

I S A B E L L E.

Il est bon qu'on lui apprenne la maniere dont on regale ces sortes de messagers.

C O L O M B I N E.

N'avez-vous point de conscience , mademoiselle , de faire tant de vacarme pour rien ? Pourquoi aller rompre la tête à monsieur votre pere de toutes ces drogues-là ? Une fois , vous n'écrivez à personne.

I S A B E L L E.

Oh pour cela , non.

C O L O M B I N E.

Allez , monsieur Fredonniere , dites à l'homme qui vous envoie , qu'il est un fou , & que ma maitresse n'écrit point de lettres.

I S A B E L L E.

Laquais , prenez-moi ce coquin-là , & me l'étrillez d'importance.

A R L E Q U I N.

Mademoiselle , je vous demande pardon.

C O L O M B I N E *à Arlequin.*

Ce sont de ces petits feux qui passent. Elle ne vous aura pas plutôt fait donner vingt coups de bâton , qu'elle n'y songera plus.

DEUX

DEUX LAQUAIS *qui sont Pasquariel & Pierrot,*

Qu'est-ce qu'il y a ? Allons, allons, étrillons cet homme-ci.

*Les laquais vont sur Arlequin, chacun d'eux tenant un bâton à la main. Arlequin court d'un côté & d'autre pour tâcher de gagner la porte, & les laquais à mesure qu'ils le joignent, levent le bâton sur lui, qui s'exquive si adroitement, que le coup retombe toujours sur l'un des deux laquais. Après deux ou trois repetitions du même lazzi, les laquais se mettent en colere l'un contre l'autre, & cessant de poursuivre Arlequin, se battent entr'eux à grands coups de bâton; Arlequin se sert de l'occasion, gagne la porte, & en sortant chante : Folâtre amour, que tes plaisirs font drôles !*

---

S C E N E

DE LA BANQUEROUTE.

P E R S I L L E T , E U L A R I A .

P E R S I L L E T .

**A**llons, ma chere femme, voici le grand jour où il faut faire connoitre que vous avez autant de cœur que de naissance. O ça, ma mie, parlons à cœur ouvert. Vous sentez-vous assez de courage

pour entreprendre une banqueroute en femme de qualité , & pour la soutenir jusqu'au bout avec honneur ? Diable , ne m'allez pas faire ici un affront. Ces grandes actions-là ne se font jamais à deux fois ; c'est la fermeté d'ame qui les couronne.

E U L A R I A.

Depuis que je suis mariée , j'ai fait ce me semble , avec assés de hauteur , tout ce que j'ai entrepris.

P E R S I L L E T.

Il est vrai , m'amour , mais retâtez encore un peu votre resolution. Ne vous laissez-vous point attendrir au vacarme de ces bonnes gens qui nous ont prêté leur argent ? Si vous êtes pitoyable , la banqueroute est flambée. A ce métier-ci il faut une ame plus dure que l'acier. C'est ce que monsieur de la Ressource m'a recommandé si charitablement dans notre dernière conference. Que nous sommes heureux , mon petit cœur , d'être tombés entre les mains d'un si honnête homme.

E U L A R I A.

Que ne profitez-vous vîtement des bonnes instructions qu'il vous a données ?

P E R S I L L E T.

J'ai déjà enlevé tous mes effets dans ma cassette.

E U L A R I A.

Et moi j'ai fait davantage , car toute la

maison est démeublée , & à la faveur de la nuit , je vais mettre nos balots en sûreté.  
*Elle s'en va.*

P E R S I L L E T.

Allez , ma mie , allez ; je suis persuadé que le ciel secondera nos intentions. Car en tout ceci nous ne songeons qu'à établir nos enfans , & à vivre doucement le reste de nos jours , selon notre condition.

*Colombine arrive.*

P E R S I L L E T à *Colombine.*

Souviens-toi de faire donner adroitement nos créanciers dans le panneau ; sur tout ne manque pas de leur dire que mes affaires sont très-mauvaises , qu'on ne me reverra jamais à Paris ; que si une fois. . .

C O L O M B I N E.

Hé que diantre , faut-il me rebattre toujours la même chose ? est-ce que je n'entens pas à demi mot ? Faites aussi bien votre devoir que je ferai le mien , tout le monde sera content.

P E R S I L L E T.

Oh , si la chose réussit , compte sur vingt mille francs , comme s'ils étoient dans ton coffre. Adieu , ma mie , joue ton rôle comme il faut.



## SCENE DES CREANCIERS:

*LE PORTIER, COLOMBINE, LE  
DOCTEUR & plusieurs Creanciers.*

C O L O M B I N E

**H**E, à qui diable en voulez-vous, de martyriser comme cela ce pauvre portier ?

L E D O C T E U R.

Nous voulons savoir où est son maître.

C O L O M B I N E.

Que vous êtes simple ! Il n'en fait pas plus que moi.

L E D O C T E U R.

Quoi, vous ne savez point où est monsieur Perfillet ?

C O L O M B I N E.

De la vitesse dont il est parti, il faut que le diable l'ait emporté. Je ne m'en soucie-rois gueres si j'étois payée de mes gages.

L E D O C T E U R.

Quoi, il emporte les gages à cette pauvre fille ?

C O L O M B I N E.

Lâche coquin ! Depuis trois ans que je suis à ton service. . . . . Si je te tenois, je te mangerois le cœur.

LE DOCTEUR.

Doucement , ma mie , doucement; il nous fait encore plus de tort qu'à vous.

COLOMBINE.

Ah , vous en parlez bien à votre aise , messieurs ; il ne vous en coute que de l'argent , mais moi je perds ma jeunesse. . . . Ah , si on avoit seulement pendu une trentaine de ces gueux-là pour servir d'exemple , je ne serois peut-être pas à la misere où je me vois : Oh , la Justice n'a point de sang aux ongles !

LE DOCTEUR.

Hé bien , faisons pendre celui-ci ?

COLOMBINE.

C'est de la moutarde aprésdiné : il vaudroit bien mieux le poursuivre & l'arrêter : quand il se verroit pris , on en tireroit pied ou aîle.

ARLEQUIN *en Notaire , arrive tout effaré.*

Ah , messieurs , si ce qu'on dit est vrai , nous sommes perdus.

COLOMBINE *se jettant à son cou en pleurant.*

Ah , mon pauvre cousin , il n'est que trop vrai.

ARLEQUIN.

Quoi , il a fait banqueroute ?



LE DOCTEUR.

Il n'y a rien de plus certain , il n'a pas laissé un clou dans sa maison.

ARLEQUIN.

A moi ! m'avoir volé deux cens mille francs ! Cette affaire-là me ruine de fond en comble. Hélas , c'est ce que j'ai amassé en toute ma vie avec bien de l'honneur & bien de la peine.

COLOMBINE.

Au lieu de toutes vos lamentations , il vaudroit mieux prendre des mesures pour sauver quelque chose devant que la Justice y fourre son nez.

LE DOCTEUR.

Et s'il a tout enlevé , comment faire ?

ARLEQUIN.

Si vous me voulez garder le secret, nous partagerons entre nous pour trois cens tant de mille livres d'effets que j'ai entre mes mains , & cela ira bien à quatre cens mille francs.

LE DOCTEUR.

Ce seroit toujours quelque chose que de sauver le tiers.

COLOMBINE.

Hélas , je voudrois tenir le quart de mes gages , sans compter tout mon tems perdu. Mais , monsieur de la Ressource , ce que vous avez entre vos mains est-il bon & solide ?

A R L E Q U I N.

Cela fleure comme baume. Ce sont des actes , les noms & la somme en blanc , que nous pouvons appliquer à notre profit.

L E D O C T E U R.

Il ne faut pas négliger cela.

C O L O M B I N E.

Messieurs, que j'y aye ma part, au moins.

A R L E Q U I N.

Vous n'ignorez pas que plusieurs personnes ont entrepris d'emmener à leurs dépens, la riviere d'Ourq à Paris , dans la vûe de vendre l'eau bien chere à ceux qui en ont besoin. Monsieur Perfillet faisoit état que cela lui vaudroit plus d'un million. Pour cela il a falu faire de grandes dépenses pour sa part , & il a avancé quatre cens mille livres , dont il se doit rembourser sur la premiere eau qui sera vendue ; & comme la presse y fera grande , il m'a mis entre les mains des contrats de vente , le nom & la somme en blanc , pour les remplir quand il se presentera des marchands, jusqu'à la concurrence des quatre cens mille francs. Vous voyez bien que c'est de l'or en barre, & qu'il faut vîtement nous en rendre les maîtres.

L E D O C T E U R.

Mais si Perfillet a d'autres dettes ?

A R L E Q U I N.

Comme je suis le maître des dettes , nous ferons toujours les premiers créanciers.

C O L O M B I N E.

Dans les déroutes , il n'est que de sauver quelque chose.

L E D O C T E U R.

Qu'en dites-vous , monsieur de la Ressource ?

A R L E Q U I N.

Ma foi , tout bien considéré , je serois d'avis de perdre les deux tiers pour sauver l'autre ; c'est ma maxime en fait de banqueroute.

L E D O C T E U R.

C'est beaucoup perdre !

C O L O M B I N E.

C'est encore bien pis de ne rien avoir du tout.

A R L E Q U I N.

Hé. . . si l'eau se vend bien , comme je n'en doute pas , nous retirerons peut-être toute notre somme. Voyez , messieurs : les plus habiles sont ceux qui savent perdre à propos.

L E D O C T E U R.

Faites donc comme pour vous , monsieur de la Ressource , & dressez le contrat , nous allons le signer chez vous tout à l'heure.

C O L O M B I N E.

Cela est pourtant bien rude , de perdre son bien à la fleur de son âge. *En parlant à la Ressource.* Cousin , nous n'avons point trop mal mené cela , ce me semble ?

A R L E Q U I N.

Tu vois , ma pauvre cousine , combien il faut jouer de rôles pour amasser quelque chose dans la vie. Pendant que l'affaire est chaude , je m'en vais vîtement faire signer nos duppes , pour porter le contrat à monsieur Persillet.

C O L O M B I N E.

Tu n'as point perdu ta journée.



SCENE DE LA CASSETTE.

P A S Q U A R I E L , P E R S I L L E T.

P A S Q U A R I E L *tout épouvanté.*

A H , monsieur ! monsieur , tout est perdu , tout est perdu , tout est perdu.

P E R S I L L E T.

Comment donc , les archers font-ils en campagne ? Me veut-on prendre prisonnier ?

P A S Q U A R I E L.

Mon pauvre maître , qu'allez-vous devenir ?

A R L E Q U I N.

Parle donc ?

P A S Q U A R I E L.

Pauvre homme !

P E R S I L L E T.

Hé de par tous les diables , ne me diras-tu point. . . . .

PASQUARIEL.

Non , monsieur , devinez-le , je n'ai pas la force de le dire.

PERSILLET.

Est-ce que ma femme est morte ?

PASQUARIEL.

Le ciel ne vous aime pas assez pour cela.

PERSILLET

C'est ma fille , peut-être ?

PASQUARIEL.

Plût à Dieu ! ce seroit un mariage d'épargné.

PERSILLET.

Vous verrez qu'on aura tué mon fils Persillet en duel ; car depuis qu'il est gentilhomme , il a toujours l'épée à la main.

PASQUARIEL.

Il vaudroit mieux pour vous. . . . .

PERSILLET.

Acheve donc.

PASQUARIEL.

Il vaudroit mieux que toute votre race fut perdue , que votre cassette.

PERSILLET.

Ma cassette est perdue !

PASQUARIEL.

Oui , le prévôt s'en est saisi , & a emmené le maître d'hôtel en prison.

PERSILLET *se tirant aux cheveux , crie comme un désespéré.*

Ma femme ! ma femme ! ma femme !

nous sommes perdus ! Que deviendras-tu famille des Persillets ? Ma cassette entre les mains de la Justice !

E U L A R I A *toute étonnée arrive.*

Quel vacarme & quel bruit viens-je d'entendre ?

P E R S I L L E T *allant au devant d'elle.*

M'amour , nous sommes ruinés !

E U L A R I A.

Nous sommes ruinés ?

P E R S I L L E T.

Oui , mon cœur , sans ressource. Ma cassette est entre les mains d'un prévôt.

C O L O M B I N E *arrive.*

Voilà bien du tintamarre dans une maison où l'on ne devrait songer qu'à rire !

P E R S I L L E T.

Ah, Colombine !

C O L O M B I N E.

Hé pourquoi diantre tant de pleurs ? Est-ce pour n'avoir gagné que neuf cens mille francs à votre banqueroute ? voilà bien de quoi se fâcher ! Une autre fois vous en ferez une meilleure ; il faut bien commencer par quelque chose.

P E R S I L L E T.

Ma cassette perdue !

M E Z Z E T I N *entre tout joyeux en dansant.*

Ah monsieur ! que de joye , que de plaisirs , que d'allegresses !

P E R S I L L E T.

A-t-on retrouvé ma cassette ?

M E Z Z E T I N.

Votre cassette est trouvée , on l'a fait rendre au prévôt.

P E R S I L L E T *à Eularia.*

Ma femme , la tête lui tourne.

M E Z Z E T I N.

Monfieur , envoyez chez Pecour en diligence , & le priez de vous venir montrer une courante & un menuet.

E U L A R I A.

Il est yvre affurément.

M E Z Z E T I N.

Vîte, monfieur , un tapiffier, un traiteur , & des violons.

C O L O M B I N E *à part.*

Il ne joue point mal fon rôle.

M E Z Z E T I N.

Il n'y a point de tems à perdre, monfieur: Faites-vous raser , & prenez du linge blanc, car vous êtes à la veille du plus grand honneur qui vous puiſſe arriver.

C O L O M B I N E *à Mezzetin.*

N'embaraffe point comme cela , monfieur , dis tout d'un coup ce que c'est.

M E Z Z E T I N *à Perſillet.*

Puiſque vous le voulez favoir , un prince avec tout fon pays , n'est qu'à cent pas d'ici qui demande votre fille en mariage. Voilà deux de ſes courtifans qu'il envoie pour favoir ſ'il fera bien reçu.

COLOMBINE.

Oh , monsieur , il faut que cela soit vrai , car l'horoscope de votre fille l'a prédit mot à mot.

PERSILLET à *Eularia*.

Vous voyez , ma femme , ce que c'est de donner de l'éducation aux filles. Tôt ou tard cela leur fait du bien. *Se tournant vers Mezzetin*. Et comment s'appelle ce prince-là ?

MEZZETIN.

J'ai bien eu de la peine à le découvrir , car tous les gens ne parlent que par signes. Ils m'ont pourtant dit , que c'est le prince de Chimere. Ah , monsieur , la belle noblesse qu'il a à sa suite. Ferai-je entrer ses deux envoyez ?

COLOMBINE.

Voilà une belle demande.

EULARIA.

Je m'en vais disposer ma fille à cette entrevue.

COLOMBINE à *Persillet*.

Oh ça , monsieur , une autrefois prendrez-vous de mes almanachs , & n'est-il pas vrai que vous êtes né coëffé ? car à vue d'œil le ciel se mêle de vos affaires. A peine gagnez-vous un million par une banqueroute , que voilà un prince qui demande votre fille en mariage.

PERSILLET.

J'avois pourtant résolu de la donner à un homme de robe.



La belle emplette que vous auriez fait là ! Hé mort de ma vie , songez-vous au plaisir que vous aurez quand on vous dira : Monsieur , c'est un page de son altesse votre fille qui vient savoir comme vous avez passé la nuit ? Ma foi , c'est quelque chose de bien doux d'avoir de pareils messages à son réveil. Vous avez beau dire , jamais secretaire du Roi n'est parvenu là.

ISABELLE *entre, suivie de trois Laquais.*

PERSILLET.

Ma fille , à vos airs & à vos manieres , j'ai toujours remarqué que le sang des Persillets étoit destiné à quelque chose de grand. Un prince vous veut avoir pour femme. Si j'y consens , ma mie , vous ne m'en dédirez pas ?

ISABELLE *avec un air de modestie.*

Moi un Prince !

PERSILLET.

Mon dieu ! commençons toujours par là , dans la suite si vous devenez veuve , nous ferons quelque chose de mieux.



---

SCENE DES AMBASSADEURS.

*PERSILLET , EULARIA , COLOMBINE , ISABELLE. PASQUARIEL & MEZZETIN en Ambassadeurs montés sur deux animaux extraordinaires. Ils descendent & font une scene de postures , & après plusieurs grimaces , ils dansent autour de Persillet.*

COLOMBINE.

**S**I le prince ressemble aux ambassadeurs, votre fille sera trop heureuse ; ces gens-là n'aiment que la joie. *Les ambassadeurs recommencent à chanter.*

PERSILLET.

Voilà des corps bien agiles.

COLOMBINE.

A votre place , je ne balancerois point , je marierois ma fille en ce pays-là.

PERSILLET.

Il est bon de savoir à quelles conditions.

COLOMBINE.

A leur physionomie je ne les crois pas intéressés. Apparemment ils n'en veulent qu'au mérite d'Isabelle.

PERSILLET.

Sur ce pied-là , ils font les très-bien venus. *Se tournant vers Eularia.* Ma femme,

voilà un grand honneur pour notre famille.  
Mais comment savoir ce que ces messieurs-  
là veulent dire ?

C O L O M B I N E.

Il n'y a qu'à les regarder. Par leurs gestes,  
ils parlent aussi bon François que vous.

P E R S I L L E T.

Est-il possible ?

I S A B E L L E.

Tu entends donc par signe tout ce qu'on  
veut dire ?

C O L O M B I N E.

C'est la plus mignonne de toutes les lan-  
gues , & qui épargne plus des sottises à l'o-  
reille.

P E R S I L L E T.

Que les hommes seroient heureux, si tou-  
tes les femmes parloient cette langue - là !  
Ne sauroit-on savoir par qui le pays de  
Chimere est habité ?

C O L O M B I N E.

Oh , ils vous le diront de reste.

*Les ambassadeurs font entendre par , signe qu'il  
est habité par des Allemands , par des François ,  
par des Italiens , & par des Espagnols.*

P E R S I L L E T.

Que diable cela veut-il dire ?

C O L O M B I N E.

Ah ! la jolie langue ! *Se tournant vers Per-  
sillet.* Ils disent , monsieur , que leurs états  
ne sont peuplés que d'Allemands , de Fran-  
çois ,

çois , d'Italiens , d'Espagnols , & d'autres nations fantasques & visionnaires.

E U L A R I A.

Oh , tu te mocques.

C O L O M B I N E.

Nenni , ma foi , je ne me mocque point. Quand ils étendent comme cela leur bras , c'est pour montrer qu'il leur vient des gens de tout pays & de toutes professions. Tenez , vous voyez bien qu'ils en conviennent. En faisant comme cela de la main , ils figurent des Allemans qui ont des cheveux droits comme des chandelles. Quand ils badinent de leur peigne , & remettent brusquement leur chapeau , ce sont les François qu'ils copient ; les Italiens avec la guittare , & les Espagnols par cette brette qui menace le ciel. Bon ! un enfant d'un an entendroit cela.

P E R S I L L E T.

Je suis charmé de leur jargon.

C O L O M B I N E.

Vous en faurez autant que moi dans un quart d'heure.

P E R S I L L E T.

Prenez garde , Colombine , voilà ces messieurs qui reparlent.

C O L O M B I N E.

Pour cette fois-là , vous ne faurez point ce qu'ils disent.

P E R S I L L E T.

Sont-ce des ordures ?

COLOMBINE.

Oh, que non.

ISABELLE.

Pourquoi donc ce mystère ?

COLOMBINE.

C'est que ce gros joufflu me demande. . . .

PERSILLET.

Quoi ?

COLOMBINE.

Il me demande, si. . . .

PERSILLET.

Hé, bien. . . . .

COLOMBINE.

Si je veux l'épouser.

PERSILLET.

Allez, sottise, ils vous font trop d'honneur. Il n'y a pas à barguigner là-dessus, faites leur connoître que vous en êtes ravie.

COLOMBINE.

Je pense qu'il s'en doute bien. Mais, madame y consentira-t-elle ?

EULARIA.

De tout mon cœur : on fera les deux nœces à la fois.

COLOMBINE.

Messieurs, vous n'avez qu'à faire entrer le prince, votre affaire est faite, autant vaut. *Les ambassadeurs sortent en faisant des grimaces.*

COLOMBINE à Isabelle.

C'est ma foi ce coup-ci, mademoiselle,

que vous ferez mariée à votre gré. Mais qu'avez-vous, vous me paroissez toute chagrine ?

I S A B E L L E.

Je ne suis point chagrine ; mais j'apprehende d'avoir de méchantes heures dans un pays où je ne connois personne. Chez mon pere j'ai le plaisir d'assembler des gens d'esprit deux fois la semaine.

C O L O M B I N E.

Qui vous empêchera d'en faire autant ? Voulez-vous savoir un secret infailible pour attirer les habiles gens à coup sûr : vous n'avez qu'à distribuer des jettons d'argent à chaque assemblée.

I S A B E L L E.

Et tu crois avec des jettons. . . . .

C O L O M B I N E.

Je crois que cela les fera venir de cent lieues. Vous ne savez donc pas que c'est l'éperon des beaux esprits ?

*Le prince & les ambassadeurs entrent avec des instrumens ridicules.*

I S A B E L L E *en regardant Eularia.*

Madame , le bel équipage !

*Le char du prince avance. Mezzetin & Pasquariel font des civilités , après quoi Persillet lui fait une grande reverence , & lui dit :*

P E R S I L L E T.

Apparemment, votre altesse fait plus de cas de la naissance que du bien , puisqu'elle pense à ma fille. Sa fortune est mediocre ,

mais graces au ciel, elle est acquise par les bonnes voies. A cette heure que ma cassette est retrouvée, elle fera princesse à bons titres. *Le prince se met en colere.*

C O L O M B I N E.

Ah, monsieur, que dites-vous-là! vous offensez le prince: Ne voyez-vous pas qu'il se met en colere quand on lui parle d'argent?

P E R S I L L E T.

Il prendra donc ma fille pour rien?

C O L O M B I N E.

Tenez, n'entendez-vous pas ce que cela veut dire?

P E R S I L L E T.

Non.

C O L O M B I N E.

Par toutes les marques qu'il fait sur les coutures de son habit, il dit qu'il se contente de cent mille écus pour acheter des livrées à la françoise. Vous voyez bien que c'est prendre votre fille pour rien. *Se tournant vers Isabelle.* Ah, ma princesse, que vous ferez heureuse!

I S A B E L L E.

Quel triste bonheur de vivre avec un homme qui ne parle point!

C O L O M B I N E.

Vraiment! il ne se fera que trop entendre. Ne vous y trompez pas au moins, ces nations-là sont plus avisées que nous. En

France les hommes ne font que babiller jusqu'au jour de la nôce ; aussi quand ils sont mariés , ils n'ont plus rien à dire à leurs femmes ; ici c'est tout le contraire. On ne parle point pendant qu'on fait l'amour : mais le contrat n'est pas plutôt signé , que la tendresse joue son jeu sans discontinuation.

I S A B E L L E.

L'aimable coutume !

C O L O M B I N E.

Commençons par signer le contrat. *Vers Persillet.* Allons , monsieur , ne manquez pas cette affaire-ci ; on n'a pas toujours des princes sous sa coupe. Avec trois cens mille francs , votre fille n'étoit le fait que d'un homme de robe.

P E R S I L L E T.

Il est vrai.

C O L O M B I N E.

Signez donc. *Persillet signe. Aurelio descend de son char , & rend la cassette à Persillet , qu'il dit avoir enlevée au prévôt qui s'en étoit emparé.*

P E R S I L L E T.

Ma cassette ! Ah ! le digne gendre !

ARLEQUIN *embrassant Aurelio.*

Nicodeme mon cher fils , & l'unique héritier de mon vaste empire chimerique , enfin vous aurez une femme. Mais aprenez qu'il en est des femmes ainsi que des billets de lotterie , de mille à peine en trouve t-on



un bon. C'est ce qui a fait une telle impression sur mon esprit , que je n'ai jamais voulu me marier , de peur que portant mes mains à ma tête , je ne fusse obligé de m'écrier avec le philosophe de l'antiquité : *Omnia bona mea mecum porto.* Presentement que vous avez franchi le pas , il ne me reste plus qu'un avis à vous donner ; c'est d'en user envers votre femme , comme on en use envers la tapisserie pour la garantir des vers & de la poussiere ; c'est-à-dire que de temps en temps il la faut bien battre pour la mieux conserver. *A Isabelle.* Je vous felicite , mademoiselle , de ce que vous allez épouser le plus joli & le mieux fait de tous les hommes. Et j'ose dire , sans flatter mon fils Nicodeme , que s'il pouvoit gagner sur lui de n'être point brutal , yvrogne & débauché , ce seroit un homme accompli. *A Perfillet.* Vous en ferez content , monsieur Perfillet , & il ne me resteroit rien à souhaiter pour l'accomplissement de ma joie , si les loix de votre pays étoient conformes à celles de mon royaume , qui n'obligent pas les peres à nourrir leurs enfans , parce que dans l'incertitude des choses du monde , on pourroit le plus souvent y être trompé. *Vers Aurelio.* Adieu , mon cher fils Nicodeme , embrassez ma chancelante paternité. Je vous laisse à regret dans ces lieux : vous regnerez toujours dans ma mémoire ; & vous se-

rez après la gloire ce que j'aimerai le mieux.  
*Il s'en va.*

*Le Docteur suivi de plusieurs archers arrive , veut faire emprisonner Persillet pour le million qu'il lui a prêté. Aurelio se fait connoître , & dit au Docteur son pere , qu'il vient d'épouser la fille de monsieur Persillet , & qu'ainsi leurs interêts sont communs. Le Docteur renvoye les archers , & tout le monde se retire fort content. Mezzetin chante les paroles suivantes , sur l'air de l'entrée des pastres de l'opera de Roland.*

Pour vivre heureux , *bis.*  
N'ayez pour objet de vos vœux  
Que les ris & les jeux.  
Suivez ce train , *bis.*  
Quand on devient vieux & mal fain ,  
On le voudroit en vain.  
Aimez , contentez vos desirs :  
Mais si l'on rit de vos soupirs ,  
Cherchez d'autres plaisirs.  
Prenez du vin , *bis.*  
C'est un contrepoison divin  
Pour chasser le chagrin.  
C'est ainsi que soir & matin  
En use Mezzetin.



C'est la douceur ,  
Qui gagne un cœur ,  
Et qui tient sans peine en vigueur  
Une amoureuse ardeur.

*Le Banqueroutier.*

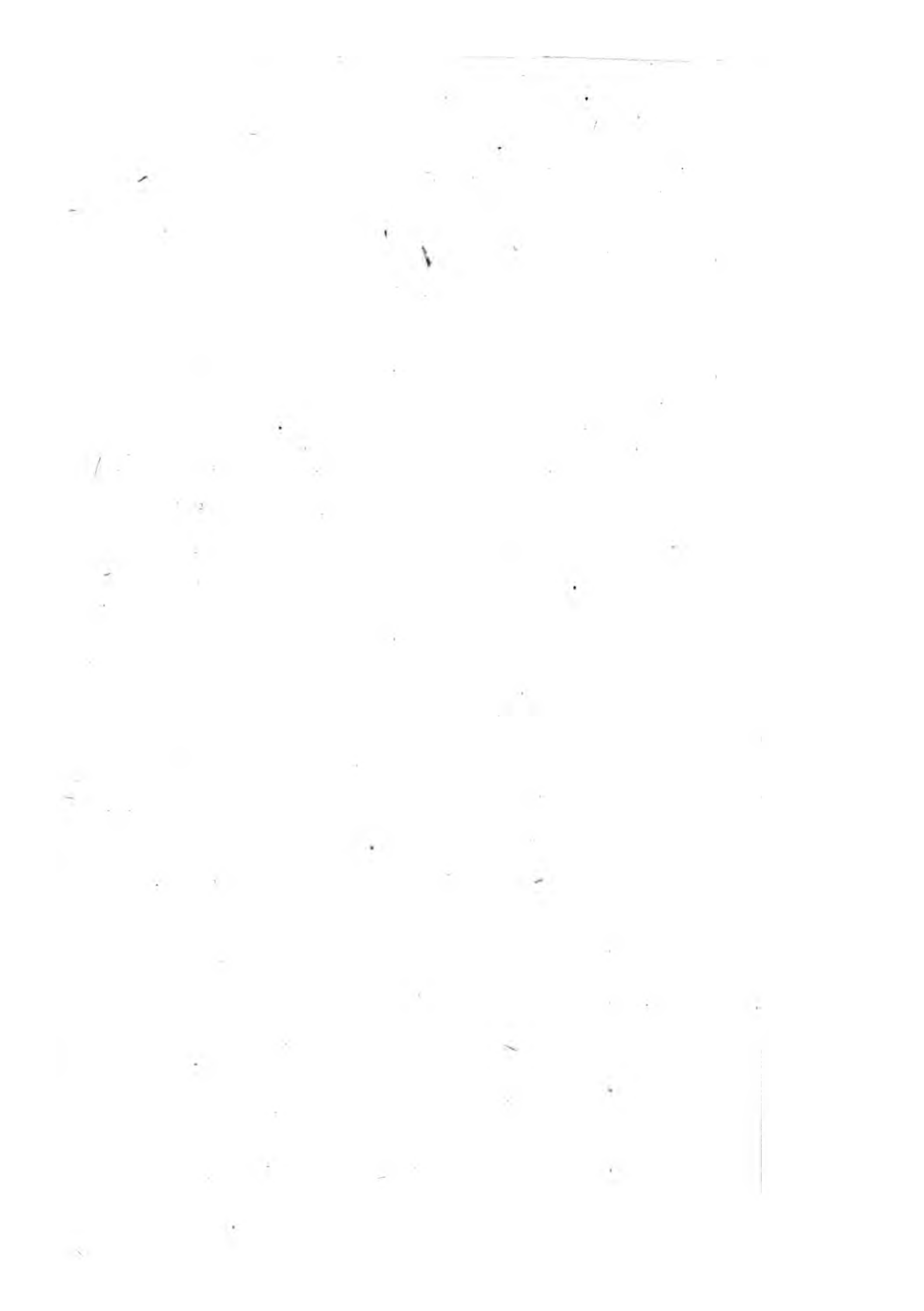
Mais la fierté  
D'une beauté  
Avec même facilité  
Remet en liberté.

L'Amant qu'on traite fierement ;  
S'il ne rompt son engagement ,  
Mérite son tourment.

Qu'un verre plein  
Toujours en main ,  
Vous tienne lieu de la Catin  
Dont le cœur est mutin.  
Pour jouir d'un heureux destin  
Ainsi fait Mezzetin.

*Fin du Banqueroutier.*







LA  
PRÉCAUTION  
INUTILE.

*COMEDIE EN TROIS ACTES ,*

Mise au théâtre par Monsieur D\*\*\*. &  
représentée pour la première fois par les  
Comédiens Italiens du Roi dans leur hô-  
tel de Bourgogne le cinquième jour de  
Mars 1692.

## A C T E U R S.

GAUFICHON , Amant d'Isabelle.  
COLOMBINE , Sœur de Gaufichon.  
MARINETTE , Servante de Gaufichon.  
PASQUARIEL , & PIERROT ,  
Valets de Gaufichon.  
LE DOCTEUR , Futur de Colombine.  
LEANDRE , Amant de Colombine.  
ISABELLE , Cousine de Leandre.  
MEZZETIN , ARLEQUIN , Va-  
lets de Leandre.  
Un Cocher.  
Une Porteuse d'eau.  
Une Cuisiniere.  
Un Crocheteur.  
Deux Notaires.  
Deux Laquais.  
Le Baron des Fourneaux.  
Un Marchand Anglois.  
Un Cocher.

*La Scene est à Paris.*



LA  
 PRÉCAUTION  
 INUTILE.

ACTE I.  
 SCÈNE I.

*Le Théâtre représente l'appartement d'Isabelle.*

*ISABELLE , COLOMBINE , GAUFICHON. LE DOCTEUR , LEANDRE assis, MEZZETIN & PIERROT debout.*

ISABELLE,



'Ai grand'peur qu'à la fin nos conférences ne dégèrent en conversations languissantes , puisqu'en toute l'après-dinée personne n'a voulu s'expliquer sur l'ame des bêtes. Je ne m'érige point en fille de décision : mais , n'en



déplaîse à Descartes , il falloit qu'il eût l'esprit en écharpe, quand il a soutenu que les bêtes n'ont point d'ames , & que ce sont des machines qui n'agissent que par ressorts. Quoi ! mon chien , mon chien Citron n'est ni sensible ni raisonnable; & les caresses qu'il me fait ne partiroient point d'un véritable principe d'amitié ? Je dévisagerois la philosophie en personne , si elle m'osoit faire une si brutale proposition. La seule fidélité de mon chien vaut mieux , selon moi , que la raison de tous les hommes ensemble. **COLOMBINE.**

Vous ne savez donc pas, mademoiselle, qu'il ne faut qu'être ou philosophe ou docteur , pour avoir la cervelle démontée ?

**GAUFICHON.**

Ma sœur , songez-vous que demain vous ferez la femme d'un docteur ?

**COLOMBINE.**

Ce sont de petites chaleurs de foye qui n'offensent point notre amitié : les chiens pour cela n'en sont pas moins des machines.

**LEANDRE.**

Et moi , si j'étois fille , un homme auroit cent mille livres de rente , que je ne l'épouserois , pas s'il étoit de cette maudite opinion-là.

*GAUFICHON d'un air brusque & se levant de dessus son siege.*

Comment dites-vous cela , monsieur ?

Quoique vous foyez chez votre cousine ,  
apprenez qu'il faut parler sans choquer le  
monde.

I S A B E L L E.

Ah ! point de chaleur, messieurs, je vous  
en conjure. Prenons plutôt quelque'autre  
matiere où personne ne s'intereffe.

C O L O M B I N E.

Et pour éviter les partialités de philoso-  
phie , difons chacun notre avis sur la chose  
qui nous paroîtra la plus difficile.

P I E R R O T.

Je l'ai pargué trouvée tout au premier  
coup. Tenez , la chose la plus difficile à un  
valet , c'est d'être payé de ses gages.

L E D O C T E U R.

Maraut , si je prens un bâton , je vous  
apprendrai. . . . .

P I E R R O T.

Est-ce que ce n'est pas ici une academie,  
où les habiles gens parlent tant que bon  
leur semble ?

I S A B E L L E.

Je suis persuadée que rien au monde n'est  
si difficile que de trouver un mari sans  
défaut. G A U F I C H O N.

Bon , voilà pour mon compte.

I S A B E L L E.

Ecoutez , je suis de bonne foi , je dis les  
choses comme je les pense. Vous êtes un fort  
galant homme, aimant la dépense & les

honnêtes plaisirs : mais sur le chapitre des femmes , vous avez quelquefois de certaines nuances d'humeur un peu trop brunes. Sans ce petit défaut-là vous seriez incomparable. Comme je dois être votre femme , je vous parle à cœur ouvert.

C O L O M B I N E.

Mon frere , vous ne sauriez vous fâcher; mademoiselle vous parle avec une grande délicatesse.

I S A B E L L E *à Colombine.*

Et vous , ma chere belle , ne direz vous point votre sentiment ?

C O L O M B I N E.

Je n'ai pas encore grand usage du monde : mais rien ne me paroît plus difficile que de refuser son cœur à un galant homme qui tâche de le mériter par des soins assidus & par une attache desintéressée.

I S A B E L L E.

Elle a raison : & il est impossible de rien trouver de plus juste.

GAUFICHON *vers le Docteur.*

Il me semble que ma sœur se declare assez ouvertement pour vous.

C O L O M B I N E.

Vous rêvez , mon frere ! une fille sage ne se declare pour personne, & ce que j'en dis n'est que par maniere de conversation.

L E D O C T E U R.

La modestie, la modestie !

MEZZETIN.

Vous n'y entendez rien , tous , tant que vous êtes. La chose presentement la plus difficile , c'est de trouver de l'argent à emprunter.

ISABELLE.

Leandre nous écouterait-il sans rien dire ?

LEANDRE.

Pour moi , je suis convaincu que la chose la plus difficile est de contraindre l'inclination d'une fille raisonnable , & qu'un homme est un fou quand il se met en tête de l'enfermer pour en venir à bout.

GAUFICHON *d'un air de colere , & se tournant vers Leandre.*

Monsieur le fanfaron , est-ce pour m'insulter que vous tenez un pareil discours ? sachez, ventrebleu , que je destine ma sœur à monsieur le docteur Balouard , & que trente plumets comme vous ne la détourneraient pas d'un aussi bon rencontre.

ISABELLE.

Oh , pour le coup , monsieur Gaufichon, vos manieres sont trop emportées.

LEANDRE.

Je suis perdu , mademoiselle, si vous ne me defendez.

ISABELLE.

Quoi ? contre tous venans , & sans aucune raison , vous prendrez l'affirmative ?

G A U F I C H O N.

Je prens tout ce qu'il faut prendre, mais je ne veux point être pris pour duppe , & un homme est un fat, quand il n'est pas le maître de sa famille.

C O L O M B I N E.

Mon frere , vous extravaguez.

G A U F I C H O N.

Ma petite sœur , plus de commerce , s'il vous plaît avec de beaux esprits. Allons vite , regagnez la maison. Monsieur le docteur , je vous la confie. *Le Docteur presente la main à Colombine.*

COLOMBINE *d'un air de mépris.*

Je marche fort bien toute seule , monsieur , *Prenant congé d'Isabelle & la baisant :* Je suis fachée , ma chere demoiselle , d'un si bizarre contre-tems. Il faut esperer que l'esprit de mon frere se meurira. *Colombine & le Docteur se retirent.*

I S A B E L L E *à part.*

Nous y allons donner bon ordre. *A Gau-  
fichon.* Monsieur Gaufichon , souffrez que je vous dise , que je suis très-mal edifiée de vos manieres , & que vos brusqueries me donnent beaucoup à penser. Quoi ? si je suis votre femme , & qu'une mouche vous passe devant les yeux , vous n'enfermerez comme vous enfermez votre sœur ?

G A U F I C H O N.

Quand vous serez ma femme , s'il vous  
prend

prend en gré d'être folle , je prendrai, moi, des mesures pour vous en empêcher.

LEANDRE.

Mon sieur est sincere.

GAUFICHON.

Quant à ma sœur , il ne vous déplaira pas que je la fasse observer de près jusqu'au moment de ses nœces , qui sera tout au plus tard demain au soir. Mes mesures sont si bien prises , que je défie messieurs du grand air d'en approcher.

ISABELLE.

Mon sieur , vous prenez le train de faire rire le monde à vos dépens. Apprenez de moi , que la garde d'une femme est de toutes les précautions la plus inutile , & que dans une ville comme Paris, il se passe bien des choses en vingt-quatre heures.

GAUFICHON.

Il ne s'y passera mardi rien avec un homme aussi clair-voyant que moi. De la manière que ma maison sera barricadée , les blondins n'ont qu'à s'y frotter. *Il s'en va.*

MEZZETIN.

Il y a plus d'une demie-heure que je perds patience. Ah ! quel plaisir d'en faire tâter à un baricadeur de maisons !

ISABELLE.

Le pauvre homme est à plaindre ; il s'est mis en tête que pour s'assurer d'une femme , il faut la garder à vue. Comme je dois

l'épouser , je ferois bien-aïse de le guerir de sa manie.

LEANDRE.

La chose n'est pas impossible. Sa sœur est aimable, & si je pouvois trouver les moyens de lui plaire , je me ferois un grand plaisir de la souffler au Docteur.

MEZZETIN.

S'il ne faut que des moyens , je vous en fournirai une montagne. Malgré les sentinelles qui gardent sa maison , j'y ferai entrer des gens qui le désoleront; & si demain au soir vous n'êtes pas le mari de sa sœur , tenez-moi pour le plus indigne fourbe. . . .  
*Vers Isabelle.* Mademoiselle, vous nous prêterez la main.

ISABELLE.

Comptez sur moi hardiment.

MEZZETIN.

Allons , il n'y a pas un moment à perdre. Je m'en vais prendre , en passant , un nommé Arlequin mon associé. Avec le secours de cet homme-là , vous allez diablement rire. Oh! les femmes de Paris ne s'enferment pas comme cela à la clef.



## S C E N E I I.

*Le Théâtre représente la rue.*

*ARLEQUIN à moitié yvre. GAUFICHON.*

*ARLEQUIN sans voir Gaufichon.*

**A** Llons , voilà qui est fait , plus de commerce , plus de commerce avec des yvrognes ; encore , quand un ami ne boit que trois ou quatre pintes de vin pour se défaltrer , ha , patience : mais , mardi , passer toute sa vie , oui toute sa vie , au cabaret comme un yvrogne ; oh , vous en aurez menti , monsieur Mezzetin ; & dès à présent voilà la société rompue , rompue , ce qu'on appelle rompue. Aussi-bien , le métier de fourbe produit beaucoup d'étrivieres , & très-peu d'argent. J'aime mieux chercher quelque condition paisible , où je puisse rouler cette malheureuse vie avec plus de repos. Car c'est mardi le repos qui fait que l'homme se repose , & que. . .

*Appercevant Gaufichon.* Voici une espèce de bourgeois , qui seroit peut-être bien mon affaire. Observons son humeur & sa contenance. *Il embrasse un chassis de la décoration pour se soutenir.*

Hh ij



GAUFICHON *sans apercevoir Arlequin.*

Ouais ! de la maniere que tout le monde en parle , c'est donc quelque chose de bien terrible que de garder une femme ? Oh , je prétens moi , apprendre aujourd'hui à tout le monde qu'il n'est rien de plus facile , & que la seule foiblesse des hommes rend les femmes orgueilleuses & insupportables. C'est pour n'en pas avoir le démenti , que j'ai envoyé chercher un maçon & un ferrurier , pour faire boucher tous les endroits de ma maison par où l'on peut m'insulter : en ces rencontres-ci la défiance est la mere de sûreté. *Il s'en va.*

A R L E Q U I N.

Oh , que je ne me fourre pas dans cette peste de condition-là ! Pour un homme vêtu de noir , je n'ai jamais vû un si fantasque personnage : & par où diable sa maison pourra t-elle respirer , s'il en fait boucher tous les trous ? *Appercivant Mezzetin.* Que le diable t'emporte. D'où viens tu ?

M E Z Z E T I N.

Tais-toi , yvrogne.

A R L E Q U I N.

Yvrogne , il y a deux jours que je n'ai ni bu ni mangé.

M E Z Z E T I N.

Tais-toi , te dis-je , j'ai fait ta fortune , & c'est hazard si nous n'allons en carosse de cette affaire-ci.

A R L E Q U I N.

Dieu nous préserve seulement d'aller en charette, ce ne fera pas mal gagné.

M E Z Z E T I N.

Il y a un certain bourru qui enferme sa sœur pour empêcher qu'on ne lui parle de mariage. En un mot comme en cent, j'ai promis à Leandre que demain elle seroit sa femme. Après cela nous ferons riches; car c'est le plus liberal homme. . . . .

A R L E Q U I N.

Comment est fait cet honnête geolier-là?

M E Z Z E T I N.

C'est un grand petit homme, qui a un rabat blanc, un manteau noir, & une perruque blonde.

A R L E Q U I N.

Justement: c'est lui qui vient de passer par là. Il cherche un maçon & un ferrurier pour calfeutrer toute sa maison.

M E Z Z E T I N.

Un maçon & un ferrurier? Ah, vîte, mon pauvre Arlequin, & vîte! Voilà dix pistoles chacun qui nous sautent au collet: Courons nous habiller brusquement en maçon & en ferrurier. *Ils s'en vont.*

## S C E N E I I I.

COLOMBINE , PASQUARIEL ;  
GAUFICHON *en dedans.*

COLOMBINE.

**T**E voilà bien échauffé, Pasquariel, d'où viens-tu ?

PASQUARIEL.

Monseigneur m'a défendu de vous le dire ,  
je viens pourtant de chercher un maçon  
& un ferrurier.

COLOMBINE.

Ne fais-tu point ce qu'il en veut faire ?

PASQUARIEL.

Non , mais je voudrois favoir où il est.

GAUFICHON *appelle Pasquariel.*

COLOMBINE.

Cours au devant de lui. Je m'en vais me  
cacher pour entendre plus facilement ce  
qu'ils diront. *Elle se retire , & Gausfichon  
entre.*

PASQUARIEL *allant au devant de Gau-  
fichon.*

Monseigneur , je vous cherche à pied & à  
cheval, pour vous avertir que ce maçon &  
ce ferrurier sont là-bas.

GAUFICHON.

Fais-les vîtement entrer , & sur tout em-  
pêche ma sœur d'approcher d'ici jusqu'à ce  
qu'ils soient fortis : c'est une curieuse poulet-  
te , dont on ne sauroit trop se défier.

*Arrivent Arlequin en masson , & Mezzetin  
en ferrurier.*

GAUFICHON.

Mes enfans , foyez les bien-venus.

ARLEQUIN.

Pour un autre que pour vous , monsieur ,  
nous n'aurions jamais quitté l'atelier.

MEZZETIN.

Est-on pas bien-aîse d'obliger par fois  
d'honnête monde ?

GAUFICHON.

Je vous en remercie de bien bon cœur.  
Ecoutez , mes amis ; ma besogne est fort  
pressée.

ARLEQUIN.

Hé bien , monsieur , il s'y faut mettre.  
Pour moi , paroles ne puent point , j'acheve  
une chauffe à privé : je n'en ai pas encore  
pour la moitié de l'autre semaine.

GAUFICHON.

Ce n'est pas là mon compte. Il faut tout à  
l'heure me boucher des soupiraux de cave,  
& une porte de jardin. Mais si cela n'est  
achevé ce soir , je n'ai que faire de vous.

MEZZETIN.

Allons , compere , allons , monsieur est

Hh iv

bon vivant. Pourvû que l'ouvrier gagne honnêtement sa petite vie, qu'importe avec qui ?

**GAUFICHON** *vers le ferrurier.*

Et vous, mon maître, n'auriez-vous point cinq ou six bonnes grilles de fenêtrés toutes prêtes à poser ? Mais il faudroit que ce fût d'un bon gros fer.

**ARLEQUIN.**

C'est votre vrai homme , monsieur , il ferre toutes les prisons de Paris.

**GAUFICHON.**

N'auriez-vous point aussi une petite plaque de fer percée à jour , pour boucher l'évier de ma cuisine ? Mais il faudroit que les trous fussent si petits , qu'on n'y pût faire passer ni lettres ni billets.

**MEZZETIN.**

Voilà bien du service que vous demandez-là. Je forgerai bien la plaque de fer : mais je n'ai encore jamais mis ni lettres ni billets sur l'enclume.

**GAUFICHON.**

Il faut que je vous ouvre mon cœur. Mettez vos chapeaux , messieurs , je vous en prie , mettez , mettez , sans façon.

**ARLEQUIN , & MEZZETIN ensemble.**

Pour vous obéir , monsieur.

**GAUFICHON.**

J'ai chez moi une sœur aimable & riche.

Apparemment vous ne manquez pas de chalants ?

G A U F I C H O N.

Je la veux marier à un de mes amis, véritablement un peu âgé , mais d'ailleurs fort honnête homme.

A R L E Q U I N.

Monfieur , ne vous y trompez pas , au moins. La vieilleffe ne ragoûte guère une jeune fille.

G A U F I C H O N.

On m'a averti que de certains étourdis rodent autour de ma maison pour lui faire tenir des lettres , & pour tâcher de l'enlever.

M E Z Z E T I N.

Franchement , les jeunes gens font entreprenans.

G A U F I C H O N.

Pour éviter ce malheur , je veux mettre de bonnes grilles aux fenêtres qui donnent fur la rue , boucher tous les foupiraux , même la porte du jardin , & tenir ma drôleffe fi étroitement enfermée , que personne ne puiſſe l'aborder.

M E Z Z E T I N.

Monfieur , nous avez-vous fait venir ici pour nous faire pendre ?

G A U F I C H O N.

Comment donc ?

A R L E Q U I N.

Quoi , vous ne savez pas que la police a fait mettre une pancarte aux coins des rues , qui défend sur peine de la vie à tous ouvriers , de prêter la main à enfermer des filles ou des femmes , à cause que ces drôles-là d'aucunes fois se jettent la tête la première par les fenêtres d'un grenier ?

M E Z Z E T I N.

Bon ! il y en a bien une qui a eu la malice de se précipiter d'un troisième étage sur une charetée de foin , pour faire accroire que son mari lui avoit rompu le cou.

A R L E Q U I N.

Tout franc , ces oiseaux-là se plaisent à leur liberté. Sans cela on n'en a pas de joye.

G A U F I C H O N.

Ah ! la méchante vermine !

M E Z Z E T I N.

Je serions à votre service sans cette maudite pancarte. Mais la justice est fiere , & veut être obéie.

G A U F I C H O N.

N'en déplaise à la justice , voilà un règlement bien cruel. Quoi , il ne m'est pas permis de gouverner ma sœur à ma mode ? Ah , que les femmes sont heureuses à Paris !

A R L E Q U I N.

C'est bien pis , monsieur , on nous pend haut & court , quand je n'allons pas renon-

cer à la justice ceux qui font de ces méchans coups-là ?

G A U F I C H O N.

Mes amis , vous ne voudriez pas me perdre ?

MEZZETIN *tirant à part Gaufichon.*

Voulez - vous me croire , monsieur ?  
Donnez un dixaine de pistoles à ce misérable-là , vous lui fermerez la bouche. Tous les massons n'ont ni foi ni loi & un gueux comme cela , ne demanderoit pas mieux que de vous faire pièce.

G A U F I C H O N *à Mezzetin.*

Tu as raison : il ne faut pas pour dix pistoles s'attirer une méchante affaire. Tiens , prends le soin de le contenter.

M E Z Z E T I N.

Je m'en vais les lui donner sans faire semblant de rien. *Ils sortent en faisant des révérences.*

G A U F I C H O N *seul.*

Sur ce pied-là , je conviens que les femmes ont raison de faire enrager les hommes.

A R L E Q U I N *revenant.*

Je viens vous remercier , monsieur , de votre honnêteté.

G A U F I C H O N.

Tu te mocques , mon enfant , cela ne vaut pas la peine.

A R L E Q U I N *le tire par la manche , & lui dit à l'oreille.*

Dites-moi , monsieur , avez-vous donné



quelque chose à ce belître de ferrurier ?

GAUFICHON.

Non , il ne m'a rien demandé.

ARLEQUIN.

Tant pis ! c'est hazard si ce coquin n'est allé renoncer chez le Commissaire tout ce qu'il vous a entendu dire.

GAUFICHON.

Auroit-il bien l'ame affés noire ?

ARLEQUIN.

Il n'a pas tenu à lui que son pere n'ait été roué vif. C'est le plus abominable homme que la terre ait jamais porté : écoutez , vous ne feriez point trop mal d'appaiser cet enragé-là. Il ne faut pas vous flatter , il n'y a plus de quartier presentement pour ceux qui enferment les femmes. La justice ne demanderoit pas mieux que de succer un homme riche comme vous. Ce que je vous en dis moi , vous pouvez croire. . . .

GAUFICHON *lui donnant de l'argent.*

Pour ne pas faire de jalousie , donnez-lui aussi dix pistoles , mais après cela ne me trahissez pas.

ARLEQUIN.

Mon camarade & moi , monsieur , sur l'honneur nous ne craignons personne ; & si ! seroit-ce avoir de la conscience de prendre de l'argent d'un homme pour se moquer de lui ? Ah ! que vous êtes heureux d'être tombé entre nos mains ! Il y a mille

fripions qui ne s'en tiendroient pas là , non.  
*Il s'en va.*

G A U F I C H O N .

Encore , n'est-ce pas tout perdre de sortir d'un boubier pour vingt pistoles.

COLOMBINE *sortant de l'endroit où elle s'étoit cachée.*

Apparemment , mon frere , vous vendez votre maison pour faire une conciergerie : car je vous entends parler de grilles de fer , de portes bouchées, & d'autres ouvrages qui sentent beaucoup la prison.

G A U F I C H O N .

Ma chere sœur, je vous crois une fille très-sage , très-honnête , & très-raisonnable : mais avec tout cela , ma mie , il n'est point défendu de prendre ses petites sûretés.

C O L O M B I N E .

La meilleure que vous pouvez prendre avec une fille de mon humeur & de mon caractère , c'est de me donner en garde à moi-même ; autrement vous courrez grand risque d'être la duppe de vos sentinelles & de vos barreaux de fer. Hé , bon dieu , avez-vous déjà oublié les oracles de Moliere, qui vous a dit si précisément ?

*Les verrous & les grilles*

*Ne font pas la vertu des femmes & des filles.*  
Et après des avis si salutaires vous ne mettez point d'eau dans votre vin ?

PASQUARIEL *arrivant tout effaré.*

Monfieur , je viens de fauver la vie à un pauvre marchand de bas d'Angleterre. Ai-je mal fait ?

GAUFICHON.

Tout au contraire.

PASQUARIEL.

Cinq ou fix canailles vêtues de noir , comme vous pouvez l'être , l'ont pris au collet , & lui ont donné mille coups. Moi , comme j'ai vû qu'on affommoit ce pauvre homme , je l'ai fait entrer dans la cour , & leur ai pouffé la porte au nez.

COLOMBINE.

Vous avez très-bien fait.

GAUFICHON.

Ne fait-on point les noms de ces misérables-là ?

PASQUARIEL.

Nos voifins difent que ce font les jurez-bâtiens de Paris . . . . hé-là , vous m'entendez bien , ceux qui vendent des bas.

GAUFICHON.

Et bien ?

PASQUARIEL.

Ces drôles-là prétendent à caufe . . . parce que . . . . Et puis . . . . Je vous dis , monfieur , que fans moi il feroit arrivé mort d'homme.

GAUFICHON.

Va le faire monter. S'il a quelque chofe

de beau, j'en ferai present à ma sœur : car ma joye souveraine est de la voir propre.

COLOMBINE.

Et la mienne seroit de vous voir un peu plus raisonnable.

---

S C È N E I V.

*MEZZETIN en marchand Anglois.*  
GAUFICHON, COLOMBINE.

MEZZETIN *baragouinant.*

**J**E demander pardon, monsieur, de mon hardiesse que je prende de refugier moi dans vos maison.

GAUFICHON.

Vous m'avez fait plaisir.

COLOMBINE.

Mon pauvre monsieur, quelle disgrâce vous vient-il d'arriver là-bas dans notre rue?

MEZZETIN.

Pas ain grand chose, mamiselle. L'ais ain petit difran que j'avir avec le marchand bonnetier, qui vouloir confisquer mon marchandise pour pritexte que n'y avoir point de commerce avec l'Ingilterre.

COLOMBINE.

Fi, ce sont des brutaux. Voyez je vous prie, empêcher un pauvre étranger de gagner sa vie!

G A U F I C H O N.

Avez-vous là quelque chose d'extraordinairement beau ?

M E Z Z E T I N.

Dans tous les magasins di monde vous ne trouver pas d'aussi bon ouvrage , ni d'ain plis beau couleur.

COLOMBINE *après en avoir regardé une paire.*

Ah, mon frere, qu'ils sont beaux & fins !  
*Vers le marchand.* Monsieur , combien les vendez-vous la paire ?

M E Z Z E T I N.

Vous ne point marchandir ? Et bien , à cause de li guerre , je vous vendre le paire que quarante-cinq fols.

G A U F I C H O N.

Il se mocque. J'ai vû vendre autrefois ces bas-là six écus ; & même jusqu'à deux louis d'or.

C O L O M B I N E.

Ne seroit-ce point aussi des bas dérobés ?

G A U F I C H O N.

Et pourquoi , ma sœur , faire affront à ce pauvre marchand ?

M E Z Z E T I N.

Pour que vous connoître que j'avoir ain bon conscience , & mon marchandise n'être point dérobée , tenez , mamifelle , fela mon litre de voiture de mon corispondant.  
*A Colombine bas.* C'est une lettre de monsieur Leandre.

C O L O M B I N E

COLOMBINE *lit la lettre bas.*

„ Mon cœur véritablement amoureux  
„ se fait un plaisir de tromper la vigilance  
„ de ceux qui vous gardent.

GAUFICHON *regardant les bas.*

Ceux-ci me paroissent un peu plus gros.

COLOMBINE *continuant de lire.*

„ Pour peu que vous correspondiez à ma  
„ tendresse , l'amour me fournira des  
„ moyens infailibles pour vous délivrer  
„ bien-tôt du frere qui vous obsede , & du  
„ Docteur qu'on vous destine.

MEZZETIN.

Tenez , sti douzaine est fort bien egal ,  
monfir , & vous l'y trouver à redire.

GAUFICHON.

Non plus que vous , ma sœur , je ne com-  
prends pas comme ce pauvre homme peut  
donner ses bas à si bon marché. Je vous prie,  
que je voye la lettre de voiture.

COLOMBINE *refusant de la donner.*

Vous ne connoîtrez rien au chiffre ni au  
baragouin.

GAUFICHON.

J'en ai bien démelé d'autres.

COLOMBINE *refusant toujours de  
donner le papier.*

Je vous dis , mon frere , que sans être de  
leur négoce , on n'y peut rien comprendre.  
*Elle veut rendre le papier à Mezzetin , & dans  
le temps qu'elle lui donne , Gausfichon le prend.*

Voyons si je n'y comprendrai rien. *Pendant qu'il ouvre le papier, Mezzetin s'en va d'un côté, & Colombine de l'autre.*

GAUFICHON *lit.*

„ Mon cœur véritablement amoureux se  
 „ fait un plaisir de tromper la vigilance de  
 „ ceux qui vous gardent. Pour peu que vous  
 „ correspondiez à ma tendresse, l'amour me  
 „ fournira des moyens infailibles pour vous  
 „ délivrer bien-tôt du frere qui vous obsé-  
 „ de, & du Docteur qu'on vous destine.  
 „ Le porteur vous dira qui je suis. *Après avoir  
 lu il se voit seul & dit:* Les chiffres & le bara-  
 gouin sont pourtant fort intelligibles. *Fai-  
 sant des réflexions.* Un marchand maltraité  
 devant ma porte ! Des bas couleur de feu à  
 quarante-cinq sols la paire ! Une lettre de  
 voiture ! Qui diable ne donneroit pas dans  
 des panneaux si adroitement tendus ? Ah ,  
 maudite ville de Paris ! il n'y a que toi au  
 monde qui fournisse des inventions si dia-  
 boliques. Nous verrons quelle bonne em-  
 plâtre ma sœur mettra sur cette lettre-ci.



---

S C E N E V.

GAUFICHON, LE DOCTEUR.

GAUFICHON *apercevant le Docteur, met la lettre de Leandre dans sa poche, & dit à part.*

**T**Achons de nous contenir devant monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Monsieur Gaufichon, vous voyez un homme qui meurt d'impatience d'être votre beau-frère.

GAUFICHON.

La carrière ne sera pas encore bien longue. Je me flatte que demain au soir vous serez au comble de vos vœux.

PASQUARIEL *tirant Gaufichon à part.*

La porteuse d'eau, monsieur, frappe à la porte, la laisserai-je entrer ?

GAUFICHON.

Maraut, veux-tu que nous mourrions de soif ? Ce n'est pas à ces gens-là qu'il faut refuser la porte.

PASQUARIEL.

Il n'entrera pas une mouche que par votre ordre. *Il s'en va, & la porteuse d'eau entre.*



LE DOCTEUR.

Je ne fai comment reconnoître l'amitié que mademoifelle votre fœur a pour moi.

GAUFICHON.

Ma fœur est une bonne fille , qui aimera toujours ce qu'elle aimera une fois.

LE DOCTEUR.

Je lui ai fait faire un carosse , des meubles , un équipage : enfin je n'ai rien épargné pour lui plaire. Entre nous , elle pourroit épouser un homme plus jeune : mais je suis sûr. . . . .

GAUFICHON.

Vous moquez-vous , monsieur ? Vous avez mille bons endroits qui réparent votre âge : & ma fœur est trop heureuse. ...

LE DOCTEUR.

Ne nous flattons point. Mon meilleur endroit est ma fortune. Mais si l'on peut se rendre suportable avec de l'argent. . . . .

GAUFICHON.

Cela n'y nuit pas.

LE DOCTEUR.

Hé bien , comptez que je lui donne tout mon bien par contrat de mariage.

GAUFICHON.

La belle passion ! Les jeunes gens n'aiment point comme cela.

*PIERROT en porteuse d'eau , heurte rudement le Docteur avec ses seaux , & dit à Gau-  
fichon.*

Monfieur , vous avez là un galefretier à votre porte : fi ce n'étoit votre refpect , je lui accommoderois un foufflet fur le vilage. Il vous en faut , ma foi , des filles pour batiſoler.

GAUFICHON.

Ne vois-tu pas bien , dame Claude , que c'eſt un folâtre ?

PIERROT.

Qu'il aille folâtrer avec des drues qui le trouveront bon. Tout franc , je n'aime point qu'ils ſe ſarvent de leurs mains. Il ſemble avis à ce marouffe-là , qu'il n'y a qu'à ſe baiſſer & en prendre.

PASQUARIEL à Pierrot.

Allons , vilaine chocaillon , sortez d'ici , vous importunez monſieur.

PIERROT.

Infame ſac-à-vin , tu as la hardieſſe de frapper une femme groſſe ? Un Commiſſaire , un Commiſſaire ?

*En ſe tiraillant l'un & l'autre , la porteuſe d'eau laiſſe tomber ſon bonnet & une lettre que Gauſichon ramaiſſe.*

GAUFICHON.

De l'écriture de ma ſœur ! Paſquariel , qu'on arrête cette porteuſe d'eau , & qu'on l'enferme.

LE DOCTEUR.

Est-ce qu'elle a dérobé quelque choſe ?

GAUFICHON.

C'est bien pis : Maraude ! me faire à moi de ces affronts-là !

LE DOCTEUR.

Ne saurai-je point le sujet de votre chagrin ?

GAUFICHON.

Très-volontiers. Qu'on appelle ma sœur. *Se tournant vers le Docteur.* Ah , mon cher ami , le ciel m'afflige par d'étranges endroits. *A Colombine qui paroît.* Nous avons besoin de vous , mademoiselle , pour l'éclaircissement d'un mystere où vous avez quelque part. *Il lui donne la lettre qui étoit tombée du bonnet de la porteuse d'eau.* Tenez , vous n'aurez pas de peine à connoître votre écriture.

COLOMBINE *à part & surprise.*

Mon billet entre les mains de mon frere ! Il faut ici jouer de tête. *Vers son frere d'un air serein & tranquille:* Il ne me faut pas donner la question pour me faire convenir que ce billet est de ma main. Oui, mon frere je l'ai écrit je l'ai dû écrire , & vous m'en devriez remercier. *Elle lui rend fierement le billet.*

GAUFICHON.

Peut-être n'ai-je pas bien lu. *Il lit tout haut le billet.*

„ Vos sentimens , monsieur , sont trop  
„ sinceres & votre passion trop honnête

» pour n'y pas correspondre. C'est vous en  
» dire assez pour vous faire comprendre que  
» j'approuve votre entreprise , pourvû que la  
» violence n'ait point de part à ce que vous  
» entreprenez.

GAUFICHON *dit après avoir lu.*

Si on vous en veut croire , je vous ai de  
grandes obligations d'un si tendre billet.

COLOMBINE *feignant d'être en  
colere.*

Oui , vous m'en avez trop , & vous ne  
meritez pas que je travaille si prudemment  
à la sûreté de votre vie. Je n'en veux point  
d'autre juge que monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Votre confiance , mademoiselle , est une  
marque certaine de votre amitié.

GAUFICHON.

Expliquez-nous donc votre énigme.

COLOMBINE.

Mon énigme est fort claire à qui la veut  
entendre. *A part.* Soutenons la gageure jus-  
qu'au bout. *Haut.* Depuis plus d'un an un  
capitaine de bombardiers , nommé , mon-  
sieur de Brise-roche , me trouve fort à son  
gré. Par malheur pour lui , il n'est point du  
tout au mien. Je serois bien folle de ne pas  
préferer monsieur Balouard à un brûleur de  
poudre à canon.

LE DOCTEUR. •

Ah ! ma belle demoiselle. . . .

C O L O M B I N E.

Malgré ma froideur cet homme ne laisse pas de m'aimer. Il questionne les domestiques : il veut savoir s'il y a une cave sous l'appartement de mon frere : cela ne se demande pas pour rien. Enfin ayant appris que je m'allois marier avec monsieur le Docteur, on m'a avertie de bonne part, qu'il est pis qu'enragé, & qu'on le voit roder tous les jours autour du logis avec des officiers de dragons & de grenadiers. Ces messieurs-là, comme vous savez, tuent les gens comme des mouches : & puis que fait-on si un furibond, dans le desespoir, ne feroit point jeter quelque bombe dans une cave pour faire sauter mon frere avec la maison ?

G A U F I C H O N.

Dieu m'en preserve.

C O L O M B I N E.

Ce qui me feroit croire qu'il a quelque mauvais dessein, c'est que dans une lettre qu'il m'a tantôt envoyée par un marchand Anglois, il marque à la fin, autant que je m'en puis souvenir, qu'il a des moyens infailibles pour me délivrer de mon frere & & de monsieur le Docteur.

L E D O C T E U R.

Qu'il s'en donne bien de garde. J'aimerois mieux encore mourir garçon.

C O L O M B I N E.

Il ne s'en est pas tenu là, non ; il a forcé

notre porteuſe d'eau à venir demander la ré-  
ponſe de ſa lettre. Moi bonnement , pour  
calmer l'eſprit d'un furieux , & pour éviter  
quelque fâcheux malheur , j'ai riſqué un mi-  
ſérable billet de trois lignes , où je feins  
d'être un peu ſenſible à ſa paſſion:& dans le  
même billet je le prie de ne point entrepren-  
dre de violence. Là-deſſus mon frere prend  
la chèvre. Voyez , monsieur , ſi j'ai grand  
tort:& ſ'il eût été plus à propos de vous laiſ-  
ſer tous deux égorger. Pour ma juſtification,  
il n'y a qu'à lire le bas de ſa lettre , & ma  
réponſe. *A part.* Voilà mes gens qui s'é-  
branlent , nous en aurons bientôt raifon.

LE DOCTEUR.

Ecoutez , monsieur Gauſichon , tout cela  
gît en fait ; il n'y a qu'à lire les lettres.

GAUFICHON *tirant de ſa poche la  
lettre de Leandre.*

Voyons donc la lettre. *Il lit.*

„ Pour vous délivrer bientôt d'un frere  
„ qui vous obſede & du Docteur qu'on vous  
„ deſtine . . . *Vers le Docteur* Que vous en  
ſemble ? Je trouve que monsieur de Briſero-  
che ne nous marchande point.

COLOMBINE.

Lifez la mienne à cette heure.

GAUFICHON.

„ J'approuve vos entrepriſes , pourvû  
„ que la violence n'ait point de part à ce  
„ que vous entreprendrez.

C O L O M B I N E.

Je n'y entens pas de finesse. Je ne le ménage en tout cela , & n'ai d'autre but que d'empêcher qu'on ne vous fasse quelque violence. GAUFICHON.

Plus j'examine la lettre , & plus je trouve que ma sœur a raison.

L E D O C T E U R.

Cependant vous l'avez rudement scandalisée.

C O L O M B I N E *pleurant.*

Que je suis malheureuse d'avoir tant de naturel pour un frere qui m'outrage !

L E D O C T E U R.

Mademoiselle , il ne faut pas se repentir d'aimer ses proches.

C O L O M B I N E.

Me voila t-il pas bien recompensée de l'interêt que je prends à sa conservation ? Après tout , incommode & bizarre comme il est , seroit-ce un si grand mal pour moi si cet homme suivoit l'emportement de sa passion ? Bien des filles ne seroient pas si scrupuleuses.

L E D O C T E U R.

Ne voyez-vous pas qu'il est au desespoir de vous avoir fâchée.

C O L O M B I N E.

Cela vous est bien aisé à dire , monsieur ; mais mon frere ne voit pas plus loin que son nez. Si la porteuse d'eau alloit dire à ce fou-

gueux , qu'on lui a pris ma réponse , il affomeroit tous nos valets l'un après l'autre. Dieu veuille encore qu'il s'en voulût tenir là.

G A U F I C H O N.

Vous avez grande raison. A propos de cette porteuse d'eau : presentement que je suis desabusé , ma chere sœur , il n'y a qu'à lui rendre votre lettre , & la renvoyer.

LA PORTEUSE D'EAU à genoux.

Monfieur Gaufichon , je vous crie merci. Au nom de Dieu , ne me mettez point entre les mains de la justice.

G A U F I C H O N.

C'est à quoi je ne pense pas , ma mie.

LA PORTEUSE D'EAU.

Tenez monfieu , je n'y voulois pas venir. C'est un avaleur de chrétiens qui m'a pouffée la fourche au cul. Il a pus fait de blasphêmes pour m'obliger à demander cette réponse. Avec ça , il avoit toujours sa brette à la main , & fans d'honnête monde qui s'est mis entre deux , il m'auroit enfilée. Ah , le méchant vaut-rien ! Je me foucie de fes deux louis comme d'une paille. Mais c'est que ce dragon-là auroit fait quelque massacre chez vous. Mon pauvre monfieu Gaufichon , ne me livrez point à ste justice.

C O L O M B I N E.

Allez , ma mie , allez , on ne vous fera point de mal.



GAUFICHON.

Dame Claude, combien dis-tu que monsieur Brise-roche t'a donné ?

LA PORTEUSE D'EAU.

Helas, monsieur, je ne les voulois pas prendre. Il m'a jetté deux louis d'or. Jamais je n'ai reçu argent si à contre cœur.

GAUFICHON.

Tiens, en voilà encore trois que je te donne.

LE DOCTEUR.

Mais à condition que tu lui mettras la lettre de mademoiselle en main propre.

LA PORTEUSE D'EAU.

N'est-ce point pour m'attraper aussi ? dites-vous cela tout de bon ?

GAUFICHON.

Oui, je te le jure.

LA PORTEUSE D'EAU.

Puisque c'est votre volonté, foi de femme, je l'i baillera à li même. Monsieur Gaufighon, Dieu vous conserve, & ce qu'ous aimez,

LE DOCTEUR.

N'y manquez pas, au moins. Ces desesperez-là ne font point de quartier à leurs rivaux.

GAUFICHON.

Dame Claude, sur les yeux de votre tête, la lettre en main propre.

C O L O M B I N E.

St , st , la porteuse d'eau ? Gardez-vous bien de dire qu'on vous a enfermée. Il en couteroit peut-être la vie à deux hommes.

LA PORTEUSE D'EAU *en s'en allant.*

A ce prix-là , six mois de prison accommoderoient bien mes affaires.

LE DOCTEUR.

En bonne justice , je devrois vous rendre la moitié de ces frais-là : car très assurément le bombardier me veut plus de mal qu'à vous. Oh ça , monsieur Gaufichon , ce n'est pas assez de convenir que vous avez tort , il faut promettre à mademoiselle votre sœur de n'y plus retourner.

GAUFICHON *en embrassant Colombine & lui touchant la main.*

Ah , de tout mon cœur.

C O L O M B I N E.

Je suis encore assez simple pour m'y fier. Essayons-en pour la dernière fois.

P A S Q U A R I E L *à Colombine.*

Voilà votre tailleur , mademoiselle , qui vous apporte un corps.

G A U F I C H O N.

Faites-le entrer. *Au Docteur.* Monsieur le Docteur , laissons ma sœur en liberté. Une fille qui se marie demain , n'a pas trop de tems pour songer à ses habits.

LE DOCTEUR.

Adieu, ma charmante maitresse. Le tems me va bien durer jusqu'à demain au soir.

C O L O M B I N E.

Si je pouvois m'expliquer , vous verriez, monsieur , qu'il me dure peut-être autant qu'à vous.

G A U F I C H O N *au Docteur.*

Vous voyez ce que l'amour lui fait dire.

L E D O C T E U R.

Elle n'oblige pas un ingrat. *Ils s'en vont.*

C O L O M B I N E *seule.*

A ce que je vois , les enfermeurs de femmes n'ont pas plus d'esprit que d'autres. Je ne fai si je me trompe : mais il me semble que je les renvoye tous deux assés contents.

## S C E N E V I.

*ARLEQUIN en garçon tailleur,*  
C O L O M B I N E.

C O L O M B I N E.

**P**ourquoi votre maître ne vient-il pas lui-même ?

A R L E Q U I N.

Ce n'est pas sa faute , mademoiselle ; en faisant descendre du vin dans sa cave , un demi muid lui a roulé sur le corps. Le pauvre homme marcheroit aussi-tôt sur la pointe des cheveux que sur les pieds.

C O L O M B I N E.

Ah ! que j'en suis fâchée ! Et que deviendront mes habits ?

A R L E Q U I N.

Cela ne tardera pas votre nôce d'un quart-d'heure.

C O L O M B I N E.

Mais , mon ami , il me semble que je ne vous ai point encore vû chés lui.

A R L E Q U I N

Comment m'y auriez-vous vu ? je viens d'un voyage qui a duré trois ans.

C O L O M B I N E.

Vous avez donc été bien loin ?

A R L E Q U I N.

J'y fait cinq ou six fois le tour du monde , & il n'y a point de nation sur la terre que je n'habille presentement à livre ouvert. Croiriez-vous qu'en de certains pays j'ai fait un habit tout entier avec une seule éguillée de soie ?

C O L O M B I N E.

Cela ne se peut pas sans miracle.

A R L E Q U I N.

Pardonnez-moi. C'est qu'en ce pays-là on ne s'habille point , & qu'on ne porte pour tout équipage que de petits tabliers volans devant les endroits necessaires.

C O L O M B I N E.

Est-il vrai que dans l'Orient les femmes y sont plus richement vetues qu'à Paris ?

A R L E Q U I N.

Un million de fois. Mais les tailleurs sont diablement à plaindre dans ces quartiers-là.

C O L O M B I N E.

Et d'où vient ?

A R L E Q U I N.

C'est que les hommes y sont si cruellement jaloux qu'on n'oseroit toucher aux femmes pour prendre leurs mesures : on les regarde tant qu'on veut , on tourne autour d'elles & à la physionomie il faut les habiller. Dans les commencemens cela me faisoit un peu de peine : mais j'y suis presentement si bien accoutumé , qu'à voir passer un homme ou une femme dans les rues, je me vante de leur faire un habit d'aussi bon air que tailleur de Paris.

C O L O M B I N E.

Notre ami , n'y a-t-il point un peu de hablerie à votre affaire ?

A R L E Q U I N.

Cela est si vrai , que sur un simple portrait que j'ai dans ma poche , je livrerai demain un habit le plus riche & le plus galand qu'on ait jamais porté.

C O L O M B I N E.

Cela n'est pas possible ?

A R L E Q U I N.

Moi, je n'en fais point de façon , je m'en vais vous le montrer.

C O L O M B I N E *à part.*

Si je ne me trompe , c'est le portrait de Leandre. Voici encore quelque nouveau stratagème d'amitié. *Après l'avoir regardé attentivement.*

*lentivement.* Mon ami , voilà un cavalier d'une heureuse physionomie.

ARLEQUIN.

Vraiment , l'original est bien une autre befogne !

COLOMBINE.

Tu le connois donc ?

ARLEQUIN.

C'est mardi le plus royal homme ... il n'a qu'un défaut , c'est qu'il est amoureux.

COLOMBINE.

Est-ce un défaut que d'aimer ?

ARLEQUIN.

Non ; mais c'est qu'il est fou d'une fille qu'il n'époufera jamais.

COLOMBINE.

Et pourquoi ? il me semble que rien ne peut traverser l'inclination d'un si honnête homme.

ARLEQUIN.

Il ne dit pas cela lui. Je ne sçai comme diantre il bricole , que sa maitresse a un frere , que ce frere enferme sa sœur ; que cette qu'il va épouser un vieux homme : tant y a sœur n'en cassera que d'une dent.

COLOMBINE.

Mais aussi ne s'allarme-t-il point mal à propos ? Car il n'y a pas d'apparence qu'un vicillard puisse inquiéter un homme si bien fait.

ARLEQUIN.

Oh , vous me dites-là trop de raisons

pour y répondre. Tout ce que j'en sçai, moi, ce n'est qu'en bâtons rompus.

C O L O M B I N E.

Ecoute, mon enfant, parlons à cœur ouvert. N'est-il pas vrai que tu viens de la part de Leandre qui a de la considération pour moi ?

A R L E Q U I N.

A quoi voyez-vous cela ?

C O L O M B I N E.

Je vois bien encore qu'il t'a commandé de m'apporter son portrait. Dis la vérité.

A R L E Q U I N.

Ma foi, vous l'avez deviné.

C O L O M B I N E.

T'a-t-il pas donné ordre de me le laisser ?

A R L E Q U I N.

Oh mais, je croi qu'il ne vous dévisageroit pas, quand vous le retiendriez.

C O L O M B I N E *à part.*

Il n'est pas juste que Leandre me donne des marques de son amitié, sans en recevoir de la mienne. Je lui vais envoyer mon portrait à la place du sien ; mais je ne veux pas que le tailleur s'en apperçoive. *Après avoir mis son portrait à la place de celui de Leandre, elle le rend à Arlequin d'un air de couroux.* Qui vous a fait assés hardi pour entreprendre de me presenter un portrait ? Allez, vous êtes un insolent ; & peu s'en faut que . . . .

ARLEQUIN.

Ah , mademoiselle , ne me ruinez pas :  
On m'a promis cinquante pistoles.

COLOMBINE.

Quand on vous en auroit promis cent ,  
vous le reporterez.

ARLEQUIN.

Mademoiselle , je sçai bien qu'en France  
on ne fait rien pour rien. Prenez le portrait,  
& partageons l'argent. Nous aurons chacun  
ving-cinq pistoles ; c'est toujours pour faire  
la fille.

COLOMBINE.

Maraut , si j'appelle du monde , je vous  
ferai reconduire un peu vivement.

ARLEQUIN.

Ah si , mademoiselle , ne faites point  
cette dépense-là , il n'y a plus que les bour-  
geois qui reconduisent. *Il fait sept ou huit  
pas pour s'en aller.*

COLOMBINE *à part*

Leandre ne doutera pas de mon amitié ,  
quand il recevra mon portrait. Je suis per-  
suadée que sa surprise fera grande.

ARLEQUIN *revenant.*

Sérieusement , mademoiselle , ne le vou-  
lez-vous point prendre ?

COLOMBINE.

Sérieusement , mon ami , vous cher-  
chez les étrivieres. Croyez-moi , reportez  
en diligence le portrait. Celui qui vous en-  
voye apprendra par là à me connoître.



ARLEQUIN.

Ah , tigresse ! me faire perdre cinquante pistoles , en refusant le portrait d'un si bel homme ! *Il s'en va.*

COLOMBINE *seule.*

Jusqu'à présent les sentinelles de mon frere ont bien gagné son argent : Une lettre, un portrait. Pour peu que les empressements de Leandre continuent , je croi que je ne ferai point de mauvais ménage avec le Docteur. Un homme qui enferme une femme est bien mal conseillé.



## A C T E II.

## S C E N E I.

*Le Théâtre représente l'appartement d'Isabelle.*

ISABELLE, LEANDRE.

ISABELLE.

**Q**Uoi ? cet homme si clair-voyant , ce preneur de précautions , a donné trois louis d'or à une porteuse d'eau , pour rendre le billet de sa sœur à ce capitaine de bombardiers ?

LEANDRE.

La peur l'avoit tellement faisi , qu'il au-  
roit lui-même porté la lettre.

ISABELLE.

Voilà ce qui me defespere , de voir des  
hommes si pénétrants en de certains rencon-  
tres , & si aveuglés en d'autres. Pour peu  
que cela continue , j'espere que nous le cor-  
rigerons. Mais , serieusement , Leandre , ai-  
mez-vous mademoiselle Gaufichon ?

LEANDRE.

Jamais passion n'a été plus forte.

ISABELLE.

J'admire les hommes. La difficulté les en-  
chante. Pour les faire courir , il n'y a qu'à  
enfermer une fille.

LEANDRE.

J'ai bien hâte de favoir si on aura reçu fa-  
vorablement mon portrait.

ISABELLE.

A propos , je crains que votre ambassa-  
deur ne soit embourbé quelque part. Nous  
devrions , ce me semble , en avoir des nou-  
velles.

LEANDRE.

Ce maraut boit tranquillement dans un  
cabaret , pendant que l'impatience me ron-  
ge ici , & me dévore.

*Arlequin paroît en grand deuil , & passe de-  
vant Isabelle & Leandre.*

ISABELLE.

Pourquoi le scandalisez-vous ? Il vient de

quelque enterrement. Arlequin ? te voilà dans un terrible deuil ?

A R L E Q U I N.

Ne m'approchez point , je suis inconsolable.

L E A N D R E.

As-tu perdu ton pere ?

A R L E Q U I N.

Je ne serois pas si fâché.

I S A B E L L E.

Un frere peut-être ?

A R L E Q U I N.

Le mien est fec il y a plus de quatre ans. Mais , grace au ciel , tant d'honnêtes gens l'ont assisté à la mort , que je n'ai pas sujet de le regretter.

L E A N D R E.

C'est donc ta femme ?

A R L E Q U I N.

Encore pis , monsieur , encore pis.

I S A B E L L E *le tire à part.*

Viens-ça , n'est-ce point que tu as perdu le portrait de Leandre ?

A R L E Q U I N.

Non , mademoiselle.

I S A B E L L E.

Parle-moi franchement. Dans la vie on a ses petits besoins : ne l'as-tu point mis quelque part en gage ?

A R L E Q U I N.

Non , mademoiselle , non, & de par tous les diables , non.

LEANDRE.

Je m'en vais bien le faire parler autrement. *Il lui présente l'épée dans le ventre.* As-tu porté mon portrait à ma maitresse ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Oui , monsieur.

LEANDRE.

T'a-t-on laissé entrer ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Oui , monsieur.

LEANDRE.

As-tu parlé à elle ?

ARLEQUIN.

Oui , monsieur.

LEANDRE.

Mais pourquoi pleurer ? jusques-là il n'y a qu'à rire.

ARLEQUIN.

Et riez , monsieur , je ne vous en empêche pas.

LEANDRE.

Lui as-tu fait voir le portrait ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Hé oui , monsieur , oui.

LEANDRE.

Prenoit-elle plaisir à le regarder ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Oui , monsieur.

LEANDRE.

Ne t'a-t-elle pas fait parler sur mon chapitre ?

516 *La Précaution inutile.*

A R L E Q U I N.

Oui , monsieur.

L E A N D R E.

Et encore , que lui as-tu dit ?

A R L E Q U I N.

J'ai dit qu'une femme seroit trop heureuse avec vous.

I S A B E L L E.

Je le croi comme cela.

A R L E Q U I N.

J'ai dit que vous ne grondiez jamais , que vous aimiez la dépense , & que vous ne deviez pas un liard à vos valets. Pour vous obliger , je suis sûr que j'ai menti plus d'un quart-d'heure.

L E A N D R E.

Le bien que tu as dit de moi l'a déterminée à prendre le portrait ?

A R L E Q U I N.

Non , monsieur , & c'est ce qui me desespère. Après tout ce badinage , ma drôlesse a mis orgueilleusement les poings sur les rognons , & me l'a jetté à la tête.

I S A B E L L E.

Cette brusquerie-là ne répond guère à son billet.

A R L E Q U I N.

J'ai fait tous mes cinq sens de nature pour l'adoucir. Croiriez-vous que je lui ai offert la moitié de ce que vous m'avez promis ? Bon ! comme si j'avois parlé à un suif-

se : elle a mardi eu l'effronterie de me menacer d'étrivieres. Mais je suis venu de plus belle à la charge : & d'un ton à faire fendre un caillou , je l'ai priée & reprieras-tu , de ne me point ruiner , & de garder le portrait pour me faire gagner votre argent. La brutale m'a renvoyé comme un peteux ; m'a dit insolemment de vous le rapporter , & que par là vous apprendriez à la connoître. Sans aller au devin , monsieur , vous voyez bien que c'est une panthere qui n'a point de conscience. Moi au sortir de sa maison , j'ai pris le grand deuil , car selon toutes les apparences , me voilà veuf des cinquante pistoles que vous me deviez donner.

ISABELLE à *Leandre*.

Cousin , dans ces rencontres-là il faut s'armer de patience. Les filles ont leurs caprices : & un cœur bien épris doit tout effuyer sans se plaindre.

ARLEQUIN *rendant le portrait à Leandre*.

Tenez , monsieur , en présence de témoins , je vous le rends comme vous me l'avez donné.

LEANDRE *le prend , & le jette avec dépit à terre*.

Misérable ! as-tu le front de présenter à ma vue ce qui a pû déplaire à ma maitresse ?

ISABELLE *le ramasse & voit le portrait de Colombine*.

LEANDRE.

Ah ciel! pourquoi me flatter d'une espérance si agréable , pour me précipiter dans un si cruel desespoir.

ISABELLE.

Ne reprochez rien au ciel , vous n'êtes pas trop à plaindre.

LEANDRE.

Toutes les disgrâces ensemble n'approchent point de la mienne.

ISABELLE *lui mettant le portrait de Colombine devant les yeux.*

Tenez , voilà de quoi vous consoler.

LEANDRE.

Que vois-je ? le portrait de ma maitresse!

ISABELLE.

Franchement , le tour est adroit : & sans beaucoup de passion une fille ne fait guère de semblables presens.

ARLEQUIN *après avoir regardé le portrait.*

La rusée merlesse ! Je ne m'étonne pas si elle avoit tant de hâte de me le faire reporter. Il falloit voir son air de fierté. Allez , mon ami , allez , celui qui vous envoie apprendra par là à me connoître. Par ma foi , voilà un malin bétail ! Monsieur , vous ne ferez pas Normand ? J'aurai les cinquante pistoles ?

LEANDRE.

Tu aurois ma vie , si tu me la demandois.

ARLEQUIN *vers Isabelle.*

Et mon deuil , mademoiselle , qui me le payera ?

I S A B E L L E.

Cela est trop juste : en attendant mieux , voilà un diamant qui t'aquitte de ta dépense. ARLEQUIN.

Au retour d'un si heureux voyage , seroit-ce un crime de faire un tour à la cuisine ?

I S A B E L L E.

Suis-moi , je te ferai donner tout ce que tu demanderas. *Vers Leandre.* Cousin , vous ne vous ennuyez pas , je vous laisse en assez bonne compagnie.

LEANDRE *seul.*

Mon bonheur est si grand , que je n'ose encore le croire. *En regardant le portrait.* Est-il bien vrai , ma belle , que votre cœur se déclare si obligeamment pour moi.

---

## S C E N E I I.

MEZZETIN , LEANDRE.

MEZZETIN.

**H**E bien , monsieur , le marchand Anglois n'a-t-il pas fait son devoir ?

LEANDRE.

St , st , st , *Leandre fait signe à Mezzetin*



520 *La Précaution inutile.*

*de ne point parler. Il l'aborde & l'embrasse des deux côtez sans lui rien dire ; & après lui avoir fait mettre son manteau & son chapeau à terre, il lui fait voir le portrait de Colombine.*

**M E Z Z E T I N** *se frottant les yeux.*

Dieu me le pardonne , je pense que voilà le portrait de cette prisonniere.

**L E A N D R E.**

Ecoute , je suis veritablement amoureux.

**M E Z Z E T I N.**

Tant pis , vous nous allez diablement donner de la pratique.

**L E A N D R E.**

A quelque prix que ce soit , il faut m'introduire chés monsieur Gaufichon.

**M E Z Z E T I N.**

Voilà-t-il pas mon compte ? vous craignez que cette demoiselle ne s'ennuye chés son frere , & par bonne amitié vous seriez bien-aïse de lui faire compagnie.

**L E A N D R E.**

Je voudrois , mon cher Mezzetin , la voir toujours , lui parler toujours , & ne jamais sortir d'auprès d'elle.

**M E Z Z E T I N.**

Si cela est , il n'y a qu'à y faire porter votre lit tout d'un train.

**L E A N D R E.**

Je te prie , ne raillons point , & prenons des mesures justes pour me la faire époufer.

MEZZETIN.

Comptez que je suis à vous comme les fergens sont au diable , & que demain elle fera votre femme , ou j'y brûlerai mes livres. Allons , battons le fer pendant qu'il est chaud : mais si vous ne faites à point nommé ce que je vous dirai , je vous laisserai , ma foi embourbé dans votre amour.

LEANDRE *en l'embrassant.*

Je m'abandonne à ta conduite. *Ils s'en vont*

ISABELLE *sortant de sa chambre.*

Qu'on donne à Arlequin tout ce qu'il voudra manger , & qu'on le régale en homme de conséquence. De l'air dont nous nous y prenons , il est mal-aisé de faire cheminer l'amour plus vite. Une lettre fort tendre , un portrait donné. Ah ! que je vous plains , monsieur Gaufichon , de faire si mal observer votre sœur.



## S C E N E I I I.

GAUFICHON , ISABELLE.

GAUFICHON *entre en furie , une épée à son côté , & deux pistolets à sa ceinture.*

**P** Ar tout où je le rencontrerai , je lui fendrai le cœur avec mon épée

ISABELLE.

Quoi , monsieur , chez moi en cet équipage-là ?

GAUFICHON.

Oui , morbleu chez vous , & en votre présence je veux qu'il en coute la vie à Leandre.

ISABELLE.

A Leandre ? Bon Dieu ! & par où vous auroit-il fâché , lui qui a tant d'égards & d'honnêteté pour tout le monde ?

GAUFICHON.

Infâme ! la dernière goutte de ton sang va laver l'affront que tu fais à ma famille.

ISABELLE.

Mais encore , ne peut-on savoir la cause d'un desespoir si violent ? Je vous ai toujours dit qu'une fille gardée de trop près fait bien du chagrin.

GAUFICHON.

Je ne m'étonne pas si dans votre assemblée

il me rompoit en visiere , & s'il ne pouvoit digérer qu'on enfermât une fille pour s'assurer de sa conduite.

I S A B E L L E.

Son sentiment là-dessus est celui de tous les honnêtes gens.

G A U F I C H O N.

Vous me trouvez donc moi , un fort mal-honnête homme , parce que je défends ma maison à tous les fainéans de Paris ?

I S A B E L L E.

Je croi qu'il seroit mieux pour votre réputation , qu'elle fût ouverte aux honnêtes gens , & que dans le monde on ne vous fit point passer pour le geolier de votre sœur.

G A U F I C H O N.

Et que seroit-ce , ventrebleu, si je lui donnois tant de liberté , puisque malgré tous ses surveillans , je viens de trouver le portrait de votre cousin sur sa toilette ?

I S A B E L L E.

Le portrait de mon cousin ? Vous auriez beau le dire dans le monde , on ne le croira jamais. Votre maison est gardée comme une place fronticre ; d'ailleurs Leandre n'est pas coquet , je ne fai même s'il n'est point en pourparler de mariage avec une demoiselle.

G A U F I C H O N.

Vous dis-je pas ! Je suis un visionnaire , & ce n'est pas là son portrait ? *Il lui montre le portrait.*

ISABELLE *après l'avoir regardé.*

A vous dire vrai , cela ne lui ressemble point mal. Mais il vaut encore mieux avoir trouvé le portrait de Leandre sur la toilette de votre sœur , que celui de votre sœur entre les mains de Leandre.

G A U F I C H O N.

Grace au Ciel , ma sœur est trop bien née pour faire de ces écarts-là ! Il faut favoir la violence qu'elle s'est faite d'écrire tantôt deux lignes à un homme ; & si c'étoit pour me sauver la vie.

ISABELLE.

Puisque vous êtes si persuadé de sa retenue , à quoi bon tout ce vacarme ? A la fin vos manieres vous attireront des suites fâcheuses.

G A U F I C H O N.

Ecoutez , mademoiselle , il n'y a qu'un moyen de calmer mon ressentiment contre votre cousin. Le portrait n'est pas entré tout seul dans ma maison ; on a gagné quelqu'un de mes valets. Aidez-moi à découvrir lequel de ces marauts-là m'a si indignement trahi. Faites-moi prêter le manteau de votre cocher.

ISABELLE.

Le manteau de mon cocher ? Et bon Dieu , qu'en voulez vous faire ?

G A U F I C H O N.

Je veux moi-même , à la faveur de ce déguisement , sonder mes coquins ; & à force  
d'offrir

d'offrir de l'argent, découvrir celui qui a été capable d'en prendre.

ISABELLE.

Ces sortes de stratagèmes n'ont presque jamais réussi ; & pour l'ordinaire ceux qui s'en servent , sont les duppes.

GAUFICHON.

Ils ne s'y prennent donc pas comme moi.

ISABELLE.

Jasmin ?

JASMIN.

Mademoiselle ?

ISABELLE.

Allez me querir le manteau du cocher.

GAUFICHON.

Je n'oublierai jamais un si bon office. Peut-être vous aurai-je l'obligation de mon repos.

ISABELLE.

Je mourrois contente , si j'y pouvois contribuer.

JASMIN.

Voilà le manteau du cocher , mademoiselle.

ISABELLE.

Tenez-vous dans l'antichambre.

GAUFICHON *le mettant sur ses épaules.*

Dans un quart-d'heure je vous apprendrai à coup sûr par qui le malheur entre chez moi. *Il s'en va.*

ISABELLE.

Si vous continuez, j'ai bien peur que vous ne l'introduisiez vous-même.

## SCÈNE IV.

PIERROT en cocher, son fouet à la main.  
ISABELLE.

PIERROT.

QUand on reprend le manteau d'un cocher, on entend de reste ce que ça veut dire. Ça, mademoiselle, comptons, s'il vous plaît.

ISABELLE.

A qui en avez-vous, maître fiacre ? est-ce le vin nouveau qui commence à travailler ?

PIERROT.

On vous a peut-être dit que je bois de votre foin au cabaret : mais ces flagorneurs-là n'oseroient le soutenir en ma présence. J'ai mardi trop d'honneur pour un cocher. Je veux bien qu'ous sachiez que je fais manger à vos chevaux jusqu'aux liens des bottes. Ils ne font pas gras de rien, non.

ISABELLE.

Dites-moi donc, maître fiacre, quelle mouche vous picque ? Personne ne m'a rien dit, & je ne songe nullement à vous mettre dehors.

PIERROT.

Si je m'étois voulu laisser débaucher par

✓ votre oncle le chanoine , il y a plus de six mois qu'il me tournoye . . . . De sa grace , il m'a fait offrir la clef de sa cave .... Mais....

I S A B E L L E.

Je suis persuadée que vous me servez par bonne amitié.

P I E R R O T.

Tout franc, je suis assés content de vous ; mais c'est que votre masque de fille de chambre a une dent contre moi , à cause que pendant votre maladie . . . . Je suis encore bien sot de vous avertir de tout ça.

I S A B E L L E.

Hé bien ?

P I E R R O T.

Hé bien , elle est amoureuse d'un grand ferlampié nommé Pasquariel , qui vous la pourchasse d'une diable de force. La vela donc qu'a commence à me dire : Maître fiacre , mademoiselle est malade , menez-nous à S. Cloud. Moi facilement je les y mene ; car les chevaux deviennent pouffifs quand ils ne travaillent point. Eh dame , c'est votre grace ; quand ils furent à S. Cloud , ils vouloient encore aller à Ruel , & puis à Marli. Ma foi , de peur de vous fâcher , je les remenai tout court à Paris.

I S A B E L L E.

Vous fites fort sagement.

P I E R R O T.

Depuis ça , jamais elle ne me l'a pardon-



né. Je gagerois qu'a vous a dit que j'achette de l'avoine relavée dans ces batteaux à la Greve. Elle a bien menti , la bonne carogne ; je ne ressemble pas à ces fripons de cochers qui mettent la graisse du carosse dans leurs poches , & qui se contentent de frotter le bout des moyeux.

I S A B E L L E

Encore un coup , maître fiacre , je vous croi un homme de bonne conscience.

P I E R R O T.

On fait bien qu'il faut gagner l'argent d'une maîtresse ; mais il ne la faut pas voler. Afin qu'ous le sachiez , n'étoit l'affection que je porte à vos chevaux , il y a plus de trois ans que je vous aurois quittée ; car il n'y a pas moyen de vivre avec cette flatteuse-là.

I S A B E L L E.

Laissez-moi faire , maître fiacre , je la mettrai à la raison.

P I E R R O T.

Mettez-là dehors , à moins que de ça, je décampe au premier jour. *Il s'en va.*

I S A B E L L E *seule.*

Si les valets ne s'accusoient point , on ne fauroit jamais leurs friponneries. Comme c'est un mal nécessaire , il en faut souffrir.



---

SCENE V.

*Le Théâtre représente la rue ; l'on voit la maison de monsieur Gaufichon , & une gueritte à chaque côté de la porte.*

GAUFICHON, PASQUARIEL,  
PIERROT.

*Pasquariel & Pierrot sortent de leurs niches & veulent tuer un papillon qui vole devant la porte de la maison , disant qu'il veut porter une lettre. Pasquariel en le voulant prendre tombe rudement à terre. Pendant qu'ils font leurs folies , arrive Gaufichon en habit de cocher , une pipe à sa bouche.*

GAUFICHON.

**B**on jour , vivans, bon jour. Dites donc, quel diable de métier faites-vous-là avec vos mousquetons & vos capotes ?

PASQUARIEL.

Nous empêchons qu'on n'apporte des lettres à la sœur de notre maître , & qu'on ne vienne lui parler de mariage.

GAUFICHON.

Votre maître est donc un fantasque ?

PIERROT.

C'est un brutal , vous dis-je , qui fait en-

Ll iij

rager cette pauvre fille-là. Si elle m'en vou-  
loit croire. . . . .

**G A U F I C H O N** à part.

Voilà un méchant homme. *Haut.* N'y a-  
t-il point quelque soupireux qui lui fasse te-  
nir sa passion par écrit, & qui vous donne  
des lettres pour elle ?

**P A S Q U A R I E L.**

Il ne s'en presente point, c'est de quoi  
nous enrageons.

**P I E R R O T.**

Il n'y a pas pour un liard de profit dans  
cette peste de boutique - ci. J'en sortirai  
avant qu'il soit Pâques.

**G A U F I C H O N.**

Et la demoiselle ne vous donne-t-elle  
rien pour la faire parler à des monsieur ?

**P A S Q U A R I E L.**

Fi ! c'est une innocente qui se laisse me-  
ner par le nez comme un oison, & qu'on  
va marier à un vieillard qui n'a pas la force  
de ramasser son mouchoir.

**G A U F I C H O N.**

Si vous me vouliez garder le secret, je  
vous proposerois quelque chose où il n'y  
auroit rien à perdre pour vous.

**P A S Q U A R I E L.**

S'il y a de l'argent à gagner, parlez li-  
brement.

**G A U F I C H O N.**

Mon maître est un jeune égrillard à qui

les dents demangent. On lui a dit que mademoiselle Gaufichon est fort aimable & fort riche.

PASQUARIEL.

On lui a dit vrai.

GAUFICHON.

Si vous vouliez faire tenir cette lettre-là, il y auroit, ma foi, pour chacun trois pistoles en trois pièces.

PIERROT.

Si notre bourgeois venoit à le savoir, il nous casseroit les bras. Vous voyez bien que ce ne seroit pas la peine de se faire estropier pour si peu de chose.

PASQUARIEL.

Ecoutez, cotterie, faites une offre un peu plus raisonnable.

GAUFICHON.

Hé bien, chacun quatre ?

PIERROT.

Ne vous tenez pas à peu de chose pour être bien servi.

GAUFICHON.

Allons, vuidons d'affaire, vous en aurez cinq.

PASQUARIEL.

Tout comptant.

GAUFICHON.

Il n'y a point de crédit avec moi. *Il donne à chacun l'argent.* Mais si mon maître vous prioit de le faire entrer secrètement dans

532 *La Précaution inutile.*  
votre maison , combien lui demanderiez-vous ?

PASQUARIEL *vers Pierrot.*

Camarade , je pense que ce maraut-là nous veut tirer les vers du nez : Par la jernie il faut le repasser. *Ils le battent.*

PIERROT *en le frappant.*

Ah , monsieur le coquin , vous nous prenez pour des fripons. *En rendant la lettre.* Tenez , misérable , dites à votre maître qu'on se soucie de sa lettre comme d'un fétu.

PASQUARIEL.

Mettons ce gueux-là entre les mains de la justice.

GAUFICHON.

Ah , messieurs , ne me faites pas un si mauvais tour. J'aime mieux vous donner encore quatre pistoles.

PIERROT *en prenant l'argent.*

J'enrage de m'attendrir comme ça pour de l'argent. Allons , puisqu'il en use honnêtement , il faut être humains. Pour cette fois on vous pardonne : mais n'y revenez pas. *Gaufichon s'en va.*

PASQUARIEL.

Te mocques-tu ? A ce prix-là je voudrais qu'il revînt quatre fois par jour.

PIERROT.

Il me semble que nous n'avons point trop mal negocié cette petite affaire-là.

PASQUARIEL.

As-tu pris garde comme j'étois fâché ?

PIERROT.

Je faisois ma foi , conscience de frapper  
sur un si galant homme.

PASQUARIEL.

Voici le patron. Reprenons notre poste.

*Ils rentrent dans leurs loges.*

GAUFICHON *d'un air mortifié.*

Ciel ! pourquoi m'as-tu fait d'un si défiant  
tempéramment ? Isabelle a raison : il ne faut  
pas pousser la curiosité si loin. Après tout je  
me serois bien passé d'éprouver mes valets  
aux dépens de ma bourse & de mes épaules :  
heureusement , la chose s'est passée sans té-  
moins. N'ébruitions point notre disgrâce.

*Il frappe à la porte.*

PASQUARIEL & PIERROT *lui te-  
nant chacun le mousqueton à la gorge.*

Qui va là ?

GAUFICHON.

C'est moi , mes enfans , c'est moi , ne  
me reconnoissez-vous pas ?

PASQUARIEL *à genoux aux pieds de  
Gaufichon.*

Monsieur ne me refusez pas une grace.

GAUFICHON *à part.*

Ah ! je suis perdu : ils connoissent qu'ils  
m'ont maltraité. *Haut.* Qu'est-ce que cette  
grace ? PASQUARIEL.

C'est de ne marier votre sœur que dans

534      *La Précaution inutile.*  
un mois ou six semaines. Vous feriez notre fortune.

GAUFICHON.

Comment donc ?

PIERROT.

Ah , monsieur , que vous auriez eu de plaisir si vous aviez vu ça ! Un maraut de cocher nous vient d'apporter une lettre de la part de son maître pour mademoiselle votre sœur.

PASQUARIEL.

Ce qu'il y a de bon , c'est que pour nous la faire prendre , il nous a donné dix pistoles.

GAUFICHON.

Que vous avez prises ?

PASQUARIEL.

Ce sont nos petits profits , monsieur. Faut-il pas se sauver du mieux qu'on peut ?

GAUFICHON.

Et après cela ?

PIERROT.

Après cela , nous lui avons repassé son buffle d'importance : & puis nous l'avons renvoyé avec sa lettre. Ah , ventrebleu , que n'étiez-vous là ? Dites la vérité , monsieur , vous auriez été bien-aïse de voir cette opération-là ?

GAUFICHON *à part.*

Je ne l'ai que trop vue , de par tous les diables : ils ne m'ont point reconnu , tant

mieux. *Haut.* Vous avez très-bien fait d'étriller ce coquin-là.

PASQUARIEL.

Monfieur , ne la mariez point fi-tôt. Le maître du cocher viendra , nous en tirerons pour le moins cent pistoles.

GAUFICHON.

Cela merite bien d'y penser. Ouvrez-moi la porte.

PIERROT.

Cela ne fe peut pas , monfieur.

GAUFICHON.

Et pourquoi ?

PASQUARIEL.

C'est que vous avez défendu de laisser entrer perfonne fans votre ordre.

GAUFICHON.

Hé bien , je vous ordonne de me laisser entrer.

PIERROT.

Ce n'est pas le tout , il faut voir devant fi vous ne portez point quelque lettre à votre fœur. *Ils tâtent fes poches.*

GAUFICHON.

Comment , coquins , vous avez l'effronterie.....

PASQUARIEL.

Me voulez-vous croire ? Donnez-nous quelques pistoles , nous ne vous fouillerons point : il faut bien vivre avec les vivans.



536 *La Précaution inutile.*

GAUFICHON *leve le bâton , ils ouvrent la porte , & le laissent passer , puis se remettent dans leurs niches.*

---

## S C E N E V I.

*Le Théâtre représente l'appartement de Colombine.*

MARINETTE , COLOMBINE.

MARINETTE.

J E vous dis moi , que je lui ai vu prendre le portrait sur votre table , & qu'il est parti comme un enragé , avec des pistolets , un mousqueton , & une épée. Oh ! la belle histoire , s'il a tué quelqu'un par votre faute !

COLOMBINE.

Mon frere n'est pas cruel.

MARINETTE.

Un homme au desespoir est toujours dangereux. Fi ! on donneroit le fouet à une fille de six ans qui seroit aussi mal soigneuse : & à quoi diantre servent toutes les leçons que je vous ai données depuis le matin jusqu'au soir ?

COLOMBINE.

Je reconnoitrai tes soins devant qu'il soit peu.

M A R I N E T T E.

Ce qui me fait enrager , c'est que plus je prens de peine, moins vous vous façonnez. Voyez , je vous prie , quelle lourdisse , de laisser le portrait d'un amant sur sa table ! On le pardonneroit à un agnès : mais une fille de votre âge. . . . Ma foi c'est une honte.

C O L O M B I N E.

A te dire vrai , Marinette , je prenois tant de plaisir à le voir , que je n'ai pas songé à l'enfermer. Hé bon dieu ! peut-on mettre en prison ce que l'on aime ?

M A R I N E T T E.

Oh ça, de bonne foi, où en seriez-vous, si je n'avois pris des mesures avec Leandre pour raccommoder ce que vous avez gâté ?

C O L O M B I N E.

Mais ne se rebuttera-t-il point d'un si bizarre contre-temps ?

M A R I N E T T E.

Le voilà bien malade , ma foi ! & pourquoi est-il amoureux , si ce n'est pour avoir de la peine ? Allez , mademoiselle , dormez en repos : il va venir tout à l'heure un drôle qui replatrerà l'affaire à merveille. Votre frere sera encore trop aise d'avaller le gougeon sans s'en appercevoir. Mais, merci de ma vie , n'allez pas oublier une syllabe de tout ce que je vous ai dit. Car si vous bronchez je découvrirai tout le negoce.

C O L O M B I N E.

Va , va , Marinette , je ne suis pas si agnés que tu pense : ma mémoire ne m'a encore jamais trahie . Mais j'apperçois mon frere . Ne perds point la tramontane : écoute-moi seulement fans te déconcerter . *A Marinette d'un ton de colere pendant que Gaufichon entre.* Point tant de discours ma mie , faites votre paquet , recevez vos gages , & cherchez une autre condition , si bon vous semble .

G A U F I C H O N .

Pourquoi mettre cette fille-là dehors ?

C O L O M B I N E .

Et de quoi vous mêlez-vous ? Sont-ce là vos affaires ?

G A U F I C H O N .

Je l'ai toujours connue pour une fort honnête fille .

C O L O M B I N E .

Toute son honnêteté n'empêchera pas qu'elle ne forte .

G A U F I C H O N .

Mais . . . .

C O L O M B I N E .

Mais , c'est une affaire résolue . Une plaisante friponne , de ne me pas dire la verité quand je la demande .

M A R I N E T T E .

Quand je devrois être tirée à quatre chevaux , il n'y a rien de si vrai que je l'ai laissé sur votre table .

**G A U F I C H O N.**

Mais encore , ma sœur , ne peut-on point savoir de quoi il s'agit entre vous ?

**C O L O M B I N E.**

Oh, très-volontiers. Premièrement, vous n'ignorez pas que je suis l'ennemie déclarée du mystère. Je gage que vous allez être de mon côté. Cette gueuse-là pour qui j'ai mille bontés , ( je vois bien que c'est ce qui gâte les valets, ) ce matin je l'ai envoyée acheter de la gance & des boutons d'or pour garnir le deshabilité blanc que je mettrai. La friponne s'en est revenue , & m'a dit qu'en sortant de chez le marchand , elle a trouvé sur le pas de la boutique un portrait dans une boete d'or. Moi qui entre volontiers dans ses petits besoins , je lui ai conseillé de porter la boete d'or à quelque orfèvre , & d'en faire son profit. Je lui demande présentement combien elle l'a vendue : l'insolente a l'effronterie de dire qu'elle l'a laissée sur ma table , & qu'elle ne l'a point vendue.

**M A R I N E T T E.**

Oui , assurément , je l'ai laissée sur votre table. Toute servante qui sort d'une maison , doit dire la vérité.

**G A U F I C H O N.**

Il y a quelque chose à votre histoire que je n'entens pas. Laquelle est-ce de vous deux qui ment ?

PASQUARIEL *entre & dit à Gaufichon.*

Monfieur , il y a là bas un marfouin de Baffe Normandie , avec des bottes , un chapeau retrouffé & une grande épée , qui demande à vous parler.

COLOMBINE *bas à Marinette.*

Apparemment , c'est du fecours qui nous vient pour le defabufer du portrait de Leandre.

GAUFICHON *à Pasquariel.*

Que veux-tu dire avec ton marfouin ?

PASQUARIEL.

Je n'ai point encore vu d'homme de cette couleur-là.

GAUFICHON.

Allons au-devant de lui , nous verrons ce que c'est. Ma fœur , je vous prie , ne chafsez point Marinette , nous découvrirons peut-être ce que le portrait est devenu.



SCENE

---

S C E N E V I I.

*ARLEQUIN* vêtu en campagnard , appelé le baron de Fourbadiere , *MEZZETIN* , valet du baron , *GAUFICHON*.

*ARLEQUIN* sautant au col de *Gaufichon*.

**A**H , cher ami , que j'ai eu de peine à trouver votre maison ! le cousin de Trigouille m'a bien recommandé de vous bailler cette lettre en main propre.

*GAUFICHON*.

Vous êtes parent du marquis de Trigouille ! *Il l'embrasse.*

*ARLEQUIN*.

Oui , monsieur , son parent & son vassal. De plus , je me donne au diable , s'il y a sur terre un meilleur gentilhomme.

*GAUFICHON*.

C'est le seul Normand que je connoisse sans défauts.

*ARLEQUIN*.

Depuis quatre ans que nos briquets chassent ensemble ils n'ont pas pris une allouette qu'on ne l'ait mangée chez lui , & du gros cidre tant que le repas dure. Je suis sûr qu'il ne lui reste pas encore trente procès à vui-

der. Je mettrois ma main au feu que dans toutes les affaires on ne trouvera peut-être pas six faux temoins.

GAUFICHON.

Que je lui suis obligé de l'honneur de son souvenir !

ARLEQUIN.

Je veux que cinq cens pestes m'étranglent , s'il n'a parlé de vous comme de la fleur de ses amis. Voyez , voyez dans sa lettre le cas qu'il fait de vous.

GAUFICHON *lit la lettre.*

„ Trouvez bon , mon cher ami , que je  
 „ vous adresse monsieur le baron de Four-  
 „ badiere , homme de qualité & de mes  
 „ parens. *Ils s'embrassent.* Il va exprès à Paris  
 „ pour acheter les habits de nôce de made-  
 „ moiselle sa sœur : enseignez-lui , je vous  
 „ prie , le plus fameux marchand , & ta-  
 „ chez de le loger dans une auberge près  
 „ de vous , afin qu'il puisse plus commodé-  
 „ ment profiter de vos sages avis. Je pren-  
 „ drai sur mon compte les amitiés que vous  
 „ lui ferez , & il ne tiendra qu'à vous d'é-  
 „ prouver en toute rencontre la reconnois-  
 „ sance de votre très-humble & très-obéis-  
 „ sant serviteur ,

LE MARQUIS DE TRIGUILLE.

GAUFICHON.

On n'écrit point plus poliment que cela à Paris.

ARLEQUIN.

A vous dire vrai , l'arriere-ban a bien façonné la noblesse.

GAUFICHON.

Monfieur le baron , ne me faites pas l'affront de prendre une autre maifon que la mienne.

ARLEQUIN.

Ce me feroit honneur , monfieur : mais depuis le fiége de Mons , il faut malgré moi que je loge en mon particulier.

GAUFICHON.

Que veut dire cela ?

ARLEQUIN.

C'est qu'à l'attaque de cet ouvrage que nous forçâmes , les ennemis en l'abandonnant firent jouer un fourneau , qui m'a rôti tout le vifage , & qui m'a jetté à trois grands quarts de lieue de la ville.

GAUFICHON.

Ah , pauvre homme ! vous deviez être brifé en mille morceaux.

ARLEQUIN.

Le ciel qui s'intereffe à la confervation des braves , me fit heureufement tomber fur le fumier d'une baffe-cour auprès de quantité de femmes qui battoient la lessive. A ce bruit qu'elles faifoient , je m'imaginai que c'étoit encore quelque fourneau qui alloit jouer. Ces diables de lavandieres ont fait une fi cruelle impreflion fur mon cer-



veau , que quand par malheur sur le soir je rencontre une fille ou une femme à mon chemin, je tombe comme un homme mort, & suis quelquefois quatre heures entières étendu sur la place.

G A U F I C H O N.

Ah, monsieur , que me dites-vous là ?

M E Z Z E T I N.

Ne le retirez pas dans votre maison , s'il y a des femmes : vous seriez homicide de sa mort.

G A U F I C H O N.

Je mettrai monsieur dans un appartement où personne ne l'incommodera. *Vers Mezzetin.* Mon grand ami , faites apporter les hardes de monsieur votre maître : car absolument il n'aura point d'autre logis que le mien.

A R L E Q U I N à *Mezzetin.*

Puisque monsieur le veut , faites entrer ma valise. *Vers Gaufichon.* Comme vous voyez la noblesse de Normandie n'est point façonniere.

L E A N D R E arrive vêtu en crocheteur, & entre dans la maison.

P A S Q U A R I E L à *Gaufichon.*

Monsieur , fouillera-t-on ce crocheteur ?

G A U F I C H O N.

Donnez-vous-en bien de garde. Dites seulement qu'on nous prépare à manger. *Pasquariel s'en va.*

GAUFICHON à *Arlequin*.

En toute liberté , monsieur le baron , faites-moi la grace de me dire à quoi je vous suis utile.

A R L E Q U I N.

Vous êtes trop obligeant. Les habits de ma sœur levés , & le contrat signé , je décampe en poste avec le beau-frère.

GAUFICHON.

Oserois-je vous demander à qui vous la mariez ?

A R L E Q U I N.

A un homme de Paris que je n'ai point encore jamais vu.

GAUFICHON.

Il n'est pas possible !

A R L E Q U I N.

On nous en a dit du bien. Un de nos amis en a envoyé le portrait à ma sœur : La drôlesse l'a trouvé à son gré : sur le champ l'affaire a été baclée. Tous les bons mariages se font comme cela à la billebode. A quoi bon faire languir si long-temps une pauvre fille ? A propos , ne connoissez-vous point quelque habile jouaillier ?

GAUFICHON.

Pour acheter les bijoux , volontiers ?

A R L E Q U I N.

Non , c'est que ma sœur est si folle du portrait de son serviteur , qu'elle ma prié en venant à Paris , de le faire enrichir de

946 *La Précaution inutile.*  
diamans , & qu'une boete d'or toute unie  
lui semble trop simple & trop mesquine.

G A U F I C H O N .

Pour une fille de province , voilà ce qu'on  
appelle raffiner en amour & en galanterie :  
& comment s'appelle ce bien-heureux-là ?

A R L E Q U I N .

C'est un nommé monsieur Leandre.

G A U F I C H O N .

Monsieur Leandre ?

A R L E Q U I N .

A votre air , monsieur , vous savez quel-  
que chose du futur : Ecoutez , il n'y a enco-  
re rien de signé. Si c'est un mal-honnête  
homme , je casse le mariage comme un  
verre. G A U F I C H O N .

Le casser , monsieur ! Tout au contraire.  
Pour votre satisfaction & pour la mienne , je  
voudrois qu'il fut déjà consommé.

A R L E Q U I N

Parbleu , si Leandre a des défauts , sa  
physionomie est bien trompeuse. Je vous  
prie que je vous montre son portrait. *Il*  
*cherche dans sa poche , & ne le trouvant point ,*  
*il tire son épée , & court après Mezzetin.* Par  
la morbleu , où est mon coquin de valet de  
chambre , que je lui passe mon épée au tra-  
vers du corps.

G A U F I C H O N *l'arrêtant.*

Hé quartier , monsieur ; ce n'est peut-  
être pas sa faute.

A R L E Q U I N.

Comment, pas sa faute ? Pourquoi le maraut n'a-t-il pas regardé dans la boutique où j'ai marchandé de la frange d'or pour des gands ? Je suis le plus trompé du monde si une fille ne s'est baissée pour ramasser quelque chose dans le tems que j'ai tiré mon mouchoir de ma poche.

G A U F I C H O N *à part.*

Ah, juste ciel ! voilà l'histoire de Marinette d'un bout à l'autre. Ma joye est inconcevable.

A R L E Q U I N.

Tout résolument, il faut que je vous donne le plaisir de tuer ce miserable-là en votre présence. Le portrait de mon beau-frere perdu ! Et que me dira ma sœur ?

G A U F I C H O N *lui mettant le portrait de Leandre entre les mains.*

A coup sûr, voilà de quoi empêcher le meurtre du valet.

A R L E Q U I N.

Ventrebleu, monsieur, me retenez-vous dans votre logis pour me jouer de ces tours-là ? Par la mort, si vous n'étiez pas ami du cousin de Trigouille, je vous apprendrais à berner un homme de ma qualité. Ne l'auriez-vous point acheté de mon coquin de valet ?

G A U F I C H O N.

Non ; mais la suivante de ma sœur l'a ra-

ramassé comme vous le venez de dire , en sortant de la même boutique où vous avez marchandé cette frange d'or. A son retour elle l'a mis sur la table de sa maitresse , où je m'en suis saisi, pour approfondir si Leandre étoit amoureux de ma sœur : mais grace au ciel , m'en voilà heureusement éclairci.

A R L E Q U I N.

L'histoire n'est point mal inventée pour épargner les écrivaines à un valet. Somme totale, j'ai une joye sensible de le retrouver.

G A U F I C H O N.

Et moi , un vrai plaisir de vous le rendre. Pasquariel ? Marinette ? en attendant que le couvert soit mis , qu'on mène monsieur le baron dans le grand appartement. *Lorsqu'il veut entrer dans la maison , Mezzetin en sort en habit de crocheteur.*

A R L E Q U I N *en crocheteur.*

Mon ami , mon valet de chambre t'a-t-il contenté ?

M E Z Z E T I N.

Vraiment , je nous appercevons bien quand je travaillons pour du monde de votre qualité.

A R L E Q U I N.

Ne pense pas rire. Vive la basse Normandie pour la libéralité. *Il entre chez Gaufighon.*

G A U F I C H O N *seul.*

Sans le secours du ciel , qui m'a envoyé cet homme-là pour me desabuser , j'allois

encore faire quelque brusquerie. Toute la terre auroit cru comme moi que le portrait de Leandre s'adressoit à ma sœur ; cependant la pauvre fille n'a point de relation avec lui. Il ne sera pas hors de propos de lui faire tantôt quelque petite excuse ; la moindre démarche appaise les femmes. *Il s'en va.*

---

S C E N E V I I I.

*COLOMBINE , LEANDRE , MEZ-  
ZETIN , ARLEQUIN , GAUFICHON ,  
PASQUARIEL.*

C O L O M B I N E.

**Q**Uoi ! est il possible que la compassion de mon malheur ait donné lieu en si peu de tems à toute la tendresse que j'éprouvede Leandre ?

L E A N D R E.

Votre mérite , mademoiselle , ne frappe point à demi. Je n'ai pu vous voir sans vous aimer , ni vous aimer sans vous le dire : & mon cœur justement allarmé de votre mariage avec le Docteur , m'a suggeré toutes les mesures que je prens pour rompre une si indigne alliance , & pour vous offrir des vœux qui ne finiront qu'avec moi.

550 *La Précaution inutile.*

COLOMBINE.

Mais encore , comment prétendez-vous  
me tirer d'ici sans qu'on s'en apperçoive ?

LEANDRE.

Mon ame a prévu à tout. J'ai servi de  
crocheteur au baron de Fourbadiere , pour  
avoir occasion de m'introduire chés vous ,  
& pour apporter dans une valise les habits  
nécessaires au déguisement qui doit favori-  
ser votre retraite.

COLOMBINE.

Ma vie sera-t-elle assés longue pour re-  
connoitre des bontés si surprenantes ?

LEANDRE.

Plût au ciel que la mienne fut employée  
toute entiere. . . .

ARLEQUIN & MEZZETIN à  
*Leandre.*

Hem , hem , cachez-vous , voilà la bête  
qui s'approche.

GAUFICHON.

Laquais , a-t-on servi ?

*Arlequin se jette à bas , & se tourmente con-  
tre terre.*

MEZZETIN.

Ah , maudite maison ! Monsieur de Tri-  
gouille avoit bien affaire d'adresser ici mon  
pauvre maitre , pour le faire mourir.

GAUFICHON.

Est-ce son mal qui l'a repris ?

MEZZETIN.

Retirez-vous de-là , monsieur , vous nous coupez la gorge avec vos diables de femmes. GAUFICHON.

Mais encore , faut-il entendre raison : il n'y a que ma sœur qui prend l'air au jardin.

MEZZETIN.

C'est plus qu'il n'en faut , de par tous les diables. *En frappant dans la main d'Arlequin.* Mon pauvre maître ! Ah ! voilà un homme mort. Il n'a jamais eu d'accès si fort que celui-là. Tenez , tâtez , on ne lui sent plus ni pous ni haleine. C'est un homme mort , vous dis-je , sans remission.

PASQUARIEL.

Hé laissez-moi faire , j'ai ici d'un orviétan liquide qui le va guérir pour jamais. C'est un baume heroïque , qui donneroit la vie au fer & aux pierres. Ca , ça , soutenez-le un peu. *Il fait boire un verre de sa drogue à Arlequin qui commence à se reconnoître.* Hé bien , que dites-vous de ma theriaque ?

ARLEQUIN *d'un ton dolent.*

Mezzetin ?

MEZZETIN *du même ton.*

Monsieur ?

ARLEQUIN.

Est-ce que je mourrai sans voir monsieur Leandre mon beau-frere ?

MEZZETIN.

Ne vous inquietez point. Je lui ai fait



dire par ce crocheteur , que vous demeurerez ici. Il devoit être déjà venu.

GAUFICHON.

Courage , monsieur le baron , courage , ce ne sera rien.

ARLEQUIN.

Monsieur mon hôte , vous m'assassinez. J'ai entrevu par ma fenêtre une femme dans votre jardin.

COLOMBINE *arrivant.*

Encore faut-il que je voye cet original que la vue d'une femme jette par terre.

ARLEQUIN.

Misericorde ! me voilà reperdu.

GAUFICHON *à Colombine.*

Hé , ventrebleu , ma sœur , retirez-vous dans votre appartement. Ne vous a-t-on pas dit l'accident du siege de Mons , du fourneau & des lavandieres ? Pasquariel ? la Fleur ? Champagne ? que tout le monde prête la main pour reporter monsieur de Fourbadiere sur son lit. *On le reporte.* Après le plaisir qu'il me vient de faire , je voudrois le pouvoir secourir de mon sang ; il faut ma foi convenir que la Normandie est la pepiniere des honnêtes gens.





## A C T E I I I.

---

### S C E N E I.

*GAUFICHON, PIERROT en cuisiniere,  
MEZZETIN.*

G A U F I C H O N.

**M**Ais par où voudrais-tu que cet homme fût passé ? Moi-même quand je reviens de la ville, j'ai bien de la peine à rentrer dans ma maison sans que mes valets me fouillent. Je te donne à penser comme un autre y feroit reçu.

P I E R R O T.

Je vous dis, monsieur. . . . .

G A U F I C H O N.

Et moi, je dis que tu es une bavarde, & une carogne qui ne cherche qu'à me donner du chagrin.

P I E R R O T.

Oh, ne faites point comme ça le vespasian & le ferragus avec vos injures. Je vous dis & vous douze, qu'il y a dans votre jardin un grand drôle bien bâti : mais je vous dis bien bâti. A la phisionomie de son visa-

554 *La Précaution inutile.*

ge : cet ouvrier-là tailleroit diantrement des croupieres à votre sœur.

GAUFICHON.

Tu l'as donc vu effectivement ?

PIERROT.

C'est un aussi biau gars. . . . .

GAUFICHON.

Mais de par tous les diables , par où est-il entré ?

PIERROT.

Que vous êtes encore simple. Tenez , monsieur , imaginez-vous que les jeunes hommes sont comme des vents coulis ; ça se glisse dans les maisons , sans qu'on sache par où ils entrent.

GAUFICHON.

Mais Pasquariel est toujours à la porte.

PIERROT.

Faut donc qu'on lui ait fassiné les yeux . car j'ai vu le monsieur , ni plus ni moins que je vous regarde.

GAUFICHON *à part* :

L'affaire mérite quelque petite réflexion : *Haut*. Jacqueline , sur les yeux de votre tête , ne me mentez pas.

PIERROT.

Tenez , monsieur , s'il n'y a pas un homme tout luisant d'or dans votre jardin , ôtez-moi la clef de la cave. Dame , voilà un terrible ferment stila !

GAUFICHON.

Puisqu'ainsi va , monte tout doucement dans ma chambre , & m'apporte ma peruisanne qui est au chevet de mon lit.

PIERROT.

N'est-ce pas ce grand chose de fer , avec quoi vous faites le caroussel tant que la nuit dure ?

GAUFICHON.

Te dépêcheras-tu ? *Seul.* Ne sortirai-je jamais d'un chagrin que pour rentrer dans un autre ? Quoi au moment que je suis desabusé de Leandre , un autre homme a l'insolence de s'introduire chés moi pour me deshonorer ?

PIERROT *revenant.*

Monsieur , voilà votre plartousiane. A votre place , je n'en ferois point à deux fois , je fendrois en deux l'ame de ce fripon-là , pour lui apprendre. . . .

GAUFICHON.

Jacquette , retournez dans votre cuisine comme si de rien n'étoit , & qu'on ne fasse point de bruit à monsieur le baron qui repose. Nous allons voir si on m'insultera jusques dans ma maison. Il y a long-tems que j'ai envie de trouver sous ma patte un de ces aventuriers , qui croient beaucoup honorer une fille riche , quand ils se donnent la peine de l'enlever.

MEZZETIN *à part.*

Il faut vîtement appaifer le grabuge de cettemafque de cuifiniere.

GAUFICHON *presentant la pertuisanne dans le ventre de Mezzetin.*

Demeure-là.

MEZZETIN *à part.*

Une hallebarde! voilà nos cartes bien brouillées. Allons, Mezzetin, bon courage jusqu'au bout. *Haut.* Faites-moi le plaisir de me dire où je pourrois trouver monsieur Gaufichon ?

GAUFICHON.

Le voilà tout trouvé, que lui voulez-vous ?

MEZZETIN.

Quelqu'un de ces enrolleurs vous a-t-il mis sur la liste, monsieur ?

GAUFICHON.

Je pense que c'est le valet de chambre de monsieur de Fourbadiere: Et comment se porte ton maître ?

MEZZETIN.

Presentement, monsieur, il se porte assez bien. Mais toute la nuit franchement il nous a desespéré. Ah! qu'il a souffert! Bon dieu qu'il a souffert!

GAUFICHON.

Son mal a donc été plus violent qu'à l'ordinaire ?

MEZZETIN.

M E Z Z E T I N.

Je croyois fermement qu'il nous demeureroit entre les bras. Le pauvre homme ne faisoit à tout bout de champ que se lamenter, en me disant : est-ce que je mourrai sans voir monsieur Léandre mon beau frere ? Quoi ! je ne verrai point monsieur Léandre ?

G A U F I C H O N.

Pour le contenter, il n'y avoit qu'à l'aller querir.

M E Z Z E T I N.

Dès que le jour a paru, j'y ai couru comme au feu. Croiriez-vous, monsieur, que son mal a cessé dès qu'il a envisagé cet homme-là ?

G A U F I C H O N.

Le bon naturel !

M E Z Z E T I N.

C'est qu'il aime cette sœur à la folie : il m'a commandé de savoir si vous étiez en votre appartement.

G A U F I C H O N.

Que souhaite-t-il de moi ?

M E Z Z E T I N.

Je pense que c'est pour vous présenter monsieur son beau-frere : en attendant ils font un tour dans votre jardin.

G A U F I C H O N.

Oh, de par tous les diables, voilà donc l'homme que ma carogne de cuisinière a vu. *Il jette la hallebarde à côté du Theatre.*

M E Z Z E T I N.

Oserois-je prendre la licence , monsieur , de vous demander les tenans & aboutissans de votre chagrin ? car à la perspective de votre visage , quelqu'un vous a fâché. Si je pouvois le découvrir , par la mort. . . .

G A U F I C H O N.

Grace au ciel , ce n'est qu'une bévue de ma servante , qui croyoit que du monde fut entré chez moi pour me faire pièce.

M E Z Z E T I N.

Oh , ventrebleu , où sont ces marauts-là que je les extermine ? Comment jernie , faire insulte à l'hôte de mon maître !

G A U F I C H O N. *à part.*

Il faut avouer que les Normands sont de bons cœurs d'hommes : cela ne demande qu'à s'égorger pour faire plaisir.

M E Z Z E T I N.

Se jouer à monsieur Gaufichon !

G A U F I C H O N.

Heureusement je découvre que ce n'est qu'une fausse allarme.

M E Z Z E T I N.

S'il ne faut donner que des coups , vous n'avez qu'à dire. Je fers un gentilhomme qui ne me garderoit pas un quart d'heure , si je frappois doucement.

G A U F I C H O N.

On ne sauroit trop reconnoitre tant de bonne volonté. *Il lui offre une bourse.*

MEZZETIN.

Vous mocquez-vous, monsieur ? c'est tout ce que vous pourriez faire si j'avois rompu les bras à quelqu'un pour votre service. GAUFICHON.

Tiens, te dis-je, prends cela pour l'amour de moi. MEZZETIN.

Si vous n'aviez pas logé mon maître, je me donne au diable si je prenois de votre argent. Mais comme . . . .

GAUFICHON.

Tiens, le voici.

MEZZETIN.

Il n'est pas autrement nécessaire, que mon maître fache cette petite particularité-là.

GAUFICHON.

Va, va, nous savons vivre.

MEZZETIN *à part.*

Si ce coquin d'Arlequin apprenoit l'aventure, il voudroit en avoir sa part, ou il découvreroit tout. Je le connois, il se feroit pendre pour de l'argent.

---

S C E N E I I.

ARLEQUIN, LEANDRE, GAUFICHON, MEZZETIN.

ARLEQUIN.

AH, mon cher hôte, quel plaisir de vous avoir ! Je vous prie que mon beau-frere vous embrasse.



GAUFICHON.

Avec bien de la joie , monsieur.

ARLEQUIN.

Ma sœur ne fera pas trop mal lotie , non.  
 Vous le connoissez de longue main : n'est-ce  
 pas un galant homme ?

GAUFICHON.

Je vous en répons. C'est le cousin de ma  
 maîtresse. Celle qu'il épouse peut se vanter  
 à coup sûr d'être la plus heureuse femme du  
 royaume. LEANDRE.

Vous en dites trop , monsieur , pour être  
 cru. GAUFICHON.

Non , dieu me damne : je parle à cœur  
 ouvert. Je vous dirai bien plus , si ma sœur  
 n'étoit pas engagée à monsieur Balouard ,  
 je tiendrois à grandissime honneur d'avoir  
 un beau-frere de sa mine & de son merite.

ARLEQUIN.

Vous mariez donc aussi mademoiselle  
 Gaufichon ?

GAUFICHON.

J'espere qu'aujourd'hui l'affaire en sera  
 réglée. Je me flate, messieurs , que vous lui  
 ferez l'honneur de signer à son contrat de  
 mariage. MEZZETIN.

De la force que ces messieurs-là vous ai-  
 ment , je gagerois que le mariage de votre  
 sœur leur fait bien autant de plaisir qu'à  
 vous. GAUFICHON.

J'en suis persuadé.

LEANDRE.

Je serois au désespoir , si quelqu'un entroit plus avant que moi dans les intérêts de votre famille.

ARLEQUIN.

Je croi que nous sommes tous de même avis là-dessus , & que pas un de nous ne pleurera du mariage de monsieur Balouard.

GAUFICHON.

Vous me comblez, messieurs , de toutes vos bontés.

ARLEQUIN à *Leandre*.

A propos, beau-frere, il ne faut pas abuser de l'honnêteté de monsieur Gaufichon ; il y a assez de temps que je l'incommode.

GAUFICHON.

Vous mocquez-vous , monsieur ?

ARLEQUIN.

Les complimens mis à part ; monsieur Leandre , courez s'il vous plaît, faire expedier votre contrat aux termes dont nous sommes convenus.

LEANDRE.

Je vous obéis avec un grand plaisir.

ARLEQUIN.

Mon hôte , je vous ai promis de signer le contrat de votre sœur , mais à condition que vous signerez celui de la mienne.

COLOMBINE.

De toute mon ame. Je m'en vais de mon côté prier mon notaire de se tenir prêt pour

tantôt. Ah , que vous êtes heureux , vous autres Normands , de vous défaire d'une fille pour rien , ou du moins pour peu de chose !  
ARLEQUIN.

Quand on débite cette marchandise-là un peu fraîche , on s'en défait toujours à meilleur marché. Ce n'est pas que pour moi je fais les choses fort honorablement ; tel que vous me voyez , je donne à ma sœur cinq mille livres d'argent sec , un septième dans le colombier , & pareille portion en quatre instances pendantes au baillage de Falaize.

GAUFICHON.

Le tout ensemble peut devenir considerable.  
ARLEQUIN.

Et si , là-dessus je n'y fais point entrer mon crédit auprès des juges.

GAUFICHON.

Cela peut encore valoir quelque chose.

ARLEQUIN.

Comptez que monsieur Leandre peut tuer hardiment cinq ou six personnes , sans apprehender ni informations ni poursuites. Sans vanité il n'y a point de maison dans la province où les sergens fassent si peu d'ordure que chez moi.

GAUFICHON.

Vous avez de beaux privileges dans votre Normandie.

ARLEQUIN.

Celui d'être de vos amis me fait mépriser

tous les autres. Adieu , notre cher , je vous quitte pour aller achever mes emplettes. Entre amis on en use librement.

G A U F I C H O N .

Vous êtes le maître , monsieur , & de ma fortune & de tout ce qui dépend de moi. *Arlequin s'en va.* Pendant qu'il songe à ses affaires , je m'en vais terminer celle de ma sœur. Quand une fois j'aurai cette épine hors du pied , je serai le plus content du monde.

P A S Q U A R I E L *arrétant Gaufichon.*

Madame la comtesse d'Entremise demande à voir mademoiselle , pour lui faire compliment sur son mariage. Il faut que ce soit une femme de grande qualité ; car son laquais lui porte la queue bien haut. La laisserai-je entrer ?

G A U F I C H O N .

Voilà une belle demande ! qu'on la conduise à l'appartement de ma sœur. Vous verrez que c'est quelque dame du quartier qui vient prendre part à notre joie. *Il s'en va*

---

S C E N E I I I .

L E D O C T E U R , P I E R R O T ,  
L E D O C T E U R .

Q U E L plaisir , Pierrot , quel plaisir d'être aimé par une belle personne ! Non , trente fortunes comme la mienne ne paye-

roient pas l'amitié de mademoiselle Gaufrichon. M'avoir préféré à un capitaine de Bombardiers , & à tant d'honnêtes gens qui la recherchent ! A mon âge c'est être bien-heureux. Qu'en dis-tu , Pierrot ?

P I E R R O T,

Je dis , monsieur , que je vous plains d'avoir attendu si tard à jeter votre gourme. Voilà-t-il pas un homme bien récréatif pour un tendron de dix huit ans ! Comme je vous affectionne , je vous parle moi à cœur ouvert. Cette fille-là est trop fringante pour vous.

L E D O C T E U R.

Quand la jeunesse est trop vive, on tâche de la ramener tout doucement par la raison.

P I E R R O T,

Vous avez beau dire , vous êtes trop sage pour une bête de cet âge-là. Hé, de par tous les diables , que faites-vous depuis le matin jusqu'au soir dans votre bibliothèque ? Un Docteur ne devrait-il pas savoir qu'en moins de trois mois une jument bondissante va jeter unerosse comme vous dans l'ornière , & que le mariage va tout de travers quand l'homme ne tire pas à plein collier.

L E D O C T E U R.

Monsieur le faquin , les épaules vous démangent. P I E R R O T.

Oh , la tête vous démange bien davantage. Allez , monsieur , n'avez-vous pas de

conscience de vous rebiffer contre un pauvre valet qui vous remontre si bonnement vos sottises. LE DOCTEUR.

Tu crois donc que c'est sottise d'épouser une jeune personne ?

PIERROT.

Je crois que c'est tout fin droit comme ceux qui prennent des violons à leur service : ils font danser toute la ville , & ne dansent presque jamais.

LE DOCTEUR.

A ce que je vois , tu te mets sur le pied de precepteur. PIERROT.

Tant que les femmes ne vous ont point gâté le timbre , je vous ai gouverné assez gentiment : mais depuis que la rage de la nôte vous tient , vous devenez si incorrigible, qu'à la fin je vous lâcherai la bride sur le cou. LE DOCTEUR.

Et moi , je vous lâcherai une volée de coups de bâton , qui mortifieront diablement votre morale. Ouais ! quand ce gueux-là se met à raisonner. . . . .

---

S C E N E I V.

GAUFICHON , LE DOCTEUR ;  
PIERROT.

G A U F I C H O N .

**I**L me semble que vous le prenez d'un ton bien aigre avec Pierrot.

LE DOCTEUR.

Pierrot a ses quintes tout comme les autres valets. P I E R R O T.

Il n'a garde de vous dire que, quand vous êtes venu , je lui donnois la pouffée sur son mariage avec votre sœur.

G A U F I C H O N.

Hé pourquoi cela ?

P I E R R O T *bas à Gaufichon.*

C'est qu'il branloit encore un peu dans le manche. Comme j'ai vu ça, je lui ai chanté sa gamme d'un bout à l'autre. De la manière comme je lui ai parlé , je vous répons à cette heure qu'il l'époufera.

G A U F I C H O N.

Tu n'obliges pas un ingrat.

LE DOCTEUR.

Ne pourroit-on pas savoir ce que Pierrot vous confie ?

P I E R R O T.

Moi , je disois à monsieur , que l'amour vous fait perdre le boire & le manger , & que si vous n'êtes promptement secouru , l'infection que vous portez à sa sœur vous fera crever : écoutez , monsieur , il y a valets & valets : mais je veux bien vous dire qu'ous n'en trouverez point qui se jette comme moi à corps perdu dans vos intérêts.

LE DOCTEUR.

Ce maraut-là ne merite pas votre attention. Ça , monsieur , parlons de notre af-

faire. Quand voulez-vous me rendre heureux ?  
G A U F I C H O N.

Presentement. Rien ne peut retarder votre joie & la mienne : & mes chagrins sont dissipés : Leandre épouse mademoiselle de Fourbadiere : le bombardier vient de partir pour sa garnison ; ma sœur s'est déclarée pour vous : enfin tout semble concourir à l'honneur d'être votre beau-frere. Il n'y a plus que le contrat à signer : êtes-vous content de mon notaire ? A-t-il suivi vos intentions ?

LE DOCTEUR.

Je vous l'ai déjà dit , je donne tout mon bien sans aucune reserve.

G A U F I C H O N.

Ma sœur ne vous considere point par cet endroit-là , monsieur ; c'est par le cœur qu'elle est prise , & son unique soin sera d'aimer son mari.

LE DOCTEUR.

Vous me faites venir l'eau à la bouche.

G A U F I C H O N.

Dans une couple d'heures , vous connoîtrez que je vous dis vrai.

LE DOCTEUR.

Mais êtes-vous bien certain que ce monsieur Brise-roche soit parti ?

G A U F I C H O N.

Rien n'est plus veritable. Malepeste , s'il étoit ici , nous serions mal dans nos affaires.



## LE DOCTEUR.

Cela étant , il faut se prévaloir de son absence , & conclure le mariage dès ce soir. Quand une fois votre sœur sera ma femme , je me mocque de lui & de sa poudre à canon. Adieu pour un moment, je vais donner ordre au festin ; & faites avertir votre notaire de se tenir prêt pour venir tantôt.

*Il s'en va.*

## GAUFICHON.

Par quel endroit me suis-je attiré du ciel une protection si déclarée? malgré toutes les prédictions d'Isabelle , ma sœur sera pourtant mariée selon mon choix. Je n'ai jamais mieux fait que de m'en rendre le maître, & de fermer ma porte aux muguetts. Un homme sans vigueur n'est bon à rien.

## SCENE V.

GAUFICHON, LEANDRE,  
ARLEQUIN.

## GAUFICHON.

**V**Oici notre campagnard qui a fait apparamment toutes ses emplettes.

## ARLEQUIN.

Oh , monsieur Gaufichon, l'affreuse ville que votre Paris ! il y a , mardi , des rues aussi longues que carême.

## GAUFICHON.

C'est ce qui en fait la beauté.

ARLEQUIN.

Ma foi, vivent les petites villes pour y être respecté : en ce pays-ci on ne salue personne. A Falaize je fais mettre aux cachots pour six semaines , quand on ne me tire pas le chapeau de cinq cens pas.

LEANDRE.

Je ne m'étonne donc pas que les Normands aiment tant leur pays.

ARLEQUIN *à Gaufichon.*

Mon hôte , quel bagage est-ce là que je vois sortir de votre maison ?

GAUFICHON.

C'est une dame du quartier qui vient complimenter ma sœur sur son mariage.

ARLEQUIN.

Ah , c'est bien fait : elle est jolie.

GAUFICHON.

Nous allons voir.

---

## SCENE VI.

*MEZZETIN en dame du quartier ,  
COLOMBINE , & les acteurs de la scene  
precedente.*

MEZZETIN *à part.*

**C**ourage, voici le coup de partie. *Haut  
à Colombine.* Quoi , mademoiselle ,  
pousser la civilité jusqu'à la rue ?

C O L O M B I N E.

Le plaisir de vous voir, madame, meneroit les gens encore plus loin. *Vers Gaufichon.* Mon frere, c'est madame la comtesse d'Entremise, qui s'est donné la peine de nous venir témoigner sa joye sur mon mariage.

A R L E Q U I N.

Une bonne grosse gague!

G A U F I C H O N *à la Comtesse.*

Vous ne sauriez, madame, me faire un plus sensible plaisir que de vous interesser à l'établissement de ma sœur, je croi qu'elle a lieu d'être contente.

M E Z Z E T I N.

On ne peut jamais s'en expliquer avec un empressement plus honnête.

C O L O M B I N E.

Oh, madame! ne me faites point rougir. Je vous ai peut-être ouvert mon cœur avec trop de franchise. Que voulez-vous; je suis née sincere, & je veux bien que le monde sache que je ne me marierois point, si je n'aimois mon mari de toute l'étendue de mon ame.

L E A N D R E.

Ah! que j'envie son bonheur.

C O L O M B I N E.

Ne l'enviez point, monsieur, je suis persuadée que votre femme vous en dira tout autant.

MEZZETIN *bas à Colombine.*

Expédions matière. *Haut.* Ma belle demoiselle, c'est trop vous incommoder.

GAUFICHON.

Ma sœur, que n'avez-vous fait mettre les chevaux au carosse ?

MEZZETIN.

Ce n'est pas la peine, monsieur, je ne vais que chez mademoiselle Isabelle.

COLOMBINE.

Puisque vous ne voulez point de carosse, souffrez du moins que mon frère vous donne la main jusques-là.

GAUFICHON *se présentant.*

Ce me fera bien de l'honneur.

MEZZETIN.

On ne sort point de chez soi le jour qu'on marie une sœur.

GAUFICHON.

Souffrez tout au moins que ces deux cavaliers-là vous accompagnent.

ARLEQUIN.

Très-volontiers : aussi-bien je suis gros de saluer la maîtresse de mon hôte. On dit par le monde qu'elle a la gorge aussi charmante que l'esprit.

COLOMBINE *à la Comtesse.*

Madame, par ce vilain temps-là, ne voudriez-vous point prendre une grosse coiffe & une écharpe ?

M E Z Z E T I N.

Cela n'est point de refus , mademoiselle ,  
à cause de ma fluxion sur le visage.

G A U F I C H O N.

Jasmin , allumez vite un flambeau.

M E Z Z E T I N à *Gaufichon.*

Je vous donne , monsieur , des peines  
infinies.

L E A N D R E à *la Comtesse.*

Vous ne connoissez pas monsieur Gaufi-  
chon : jamais homme n'a été plus galant &  
plus officieux.

G A U F I C H O N *allant au devant du  
laquais.*

Où est donc ce coquin-là ? Faudra-t-il  
que j'aille moi-même au devant de lui ?  
*Pendant que monsieur Gaufichon dit ces mots ,  
Colombine prend la coëffe & l'écharpe de la Com-  
tesse , & Mezzetin se retire. Gaufichon apper-  
cevant le laquais : Je vous en fai bon gré ,  
monsieur le maraut , d'être cause qu'une da-  
me de qualité est incommodée ! Vers Colom-  
bine qu'il croit être la Comtesse. Madame , je  
vous demande mille pardons de la sottise  
de mon laquais.*

L E A N D R E.

Il n'y a encore rien de gâté.

G A U F I C H O N.

Madame , à cause de votre fluxion ca-  
chez-vous bien le visage de vos coëffes &  
de votre manchon , les rhumes sont mor-  
tels

tels cette année. *A Leandre & à Arlequin.*  
Messieurs, je vous recommande cette dame-là. L E A N D R E.

Ne vous embarrassez pas, nous en aurons plus de soin que vous.

G A U F I C H O N.

On a beau dire, les femmes de qualité se distinguent toujours par leurs manières. Cette dame ne se contente pas d'avoir fait ses civilités à ma sœur, elle veut encore, pour me combler, rendre visite à ma maîtresse.

P A S Q U A R I E L *entrant.*

Il y a là un homme qui dit qu'il est notaire, le laisserai-je entrer sans le fouiller ?

G A U F I C H O N.

Oui, de par tous les diables, oui. Sans cet homme-là, nous ne saurions rien faire ; jamais il ne pouvoit arriver plus à propos.

---

S C E N E V I I.

G A U F I C H O N , L E N O T A I R E.

G A U F I C H O N *au notaire.*

J E vous attens, monsieur, avec beaucoup d'impatience.

L E N O T A I R E.

Je présume, monsieur, par votre impatience, que vous voulez faire un testament. G A U F I C H O N.

Moi, un testament ? il rêve.

L E N O T A I R E .

La coutume , comme vous savez , nous prescrit d'être deux pour le recevoir ; autrement ce seroit une nullité qui défigureroit l'acte sans aucune ressource.

G A U F I C H O N .

Qu'ai-je affaire moi , de tout votre grimoire ? L E N O T A I R E .

Graces au ciel , votre maladie n'est pas pressante : j'aurai bien encore le temps d'appeler un de mes confreres.

G A U F I C H O N *le retenant.*

Hé , non , monsieur , n'appellez personne : il n'est pas besoin de testament , j'ai bien d'autres choses en tête.

L E N O T A I R E .

C'est peut-être pour une donation entre-vifs ? G A U F I C H O N .

Encore moins.

L E N O T A I R E .

Auquel cas , il est bon de vous avertir que le donateur doit être libre & sain d'esprit. Je veux croire , monsieur , que vous n'êtes pas dans cette situation-là.

G A U F I C H O N .

Est-ce que j'ai l'air d'être fou ?

L E N O T A I R E .

Il faut de plus , que la chose donnée appartienne au donateur.

G A U F I C H O N .

Le pauvre homme perd l'esprit.

LE NOTAIRE.

Parce qu'autrement , au lieu d'avoir fait une grace , il ne laisseroit au donataire que le chagrin de regretter une liberalité infructueuse.

GAUFICHON.

Pourquoi diable m'embarasser de vos rubriques? LE NOTAIRE.

Ce sont , monsieur , de petites observations que le devoir de la profession nous oblige de vous faire.

GAUFICHON.

Hé , monsieur , le notaire, dieu merci; je me porte bien , & je ne songe ni à testament ni à donation. Je vous demande seulement si. ....

LE NOTAIRE.

N'est-ce point aussi que vous couchez quelque grosse terre en joue pour donner du relief à vos qualités ?

GAUFICHON.

A la fin la patience m'échappera.

LE NOTAIRE.

C'est quelque chose à la verité d'avoir un beau titre : mais la vanité de l'acquerreur fait presque toujours manquer aux précautions les plus necessaires.

GAUFICHON.

Le maudit parleur !

LE NOTAIRE.

Vous avez beau dire , il n'y a que le

Ooij



decret qui puisse rendre votre possession paisible.

G A U F I C H O N.

Que la peste vous étouffe, avec votre terre & vos decrets ! Je ne vous demande que le loisir de m'expliquer.

LE N O T A I R E.

Tout à votre aise , monsieur. De bonne foi , me croyez-vous assez indiscret pour instrumenter , sans savoir précisément votre intention ?

G A U F I C H O N.

Mon intention , de par tous les diables , est de savoir si le contrat de monsieur Balouard est prêt à signer ?

LE N O T A I R E.

Pour qui me prenez-vous , monsieur ? Sachez que je ne travaille point pour des noms de cocq-à-l'âne : En un mot, je m'appelle Gabriel l'Alteré , notaire au châtelet de Paris sachant mon métier , & de plus le faisant avec honneur.

G A U F I C H O N.

Je conviens , monsieur , de toutes vos prérogatives. Mais encore , que venez-vous chercher dans ma maison ?

LE N O T A I R E.

Je cherche un seigneur de basse Normandie appelé le baron de Fontagriere.

G A U F I C H O N.

Vous voulez dire de Fourbadiere.

LE NOTAIRE.

Justement ; qui marie sa sœur à monsieur Leandre : & comme ils doivent prendre la poste demain à la pointe du jour , je croi qu'ils n'ont pas de tems à perdre pour faire signer le contrat à mes amis.

GAUFICHON.

Sûrement , j'y signerai avec plaisir. Tenez , ils ne font que de sortir pour reconduire une dame jusqu'à deux pas d'ici.

LE NOTAIRE.

Que je vous serois redevable , monsieur , si je pouvois savoir précisément où ils sont allés !

GAUFICHON.

Je veux vous faire le plaisir tout entier , je vais vous y mener moi-même.

LE NOTAIRE.

Ah , monsieur , je ne mérite pas la peine que. . . . GAUFICHON.

Vous mocquez-vous , avec votre peine ? Ce sont mes meilleurs amis. En chemin faisant , monsieur l'Alteré , dites-moi , je vous prie , combien Leandre vous donnera-t-il pour la façon de son contrat ?

LE NOTAIRE.

Hélas , monsieur , je n'en aurai pas plus que celui de mademoiselle votre sœur. Nous faisons payer tous les gens de condition sur le même pied. Votre notaire vous dira cela comme moi. Jamais nous ne prenons que le dixième du prix des contrats.

GAUFICHON.

Malepeste, le dixième !

LE NOTAIRE.

On se passe à cela presentement , parce que l'argent devient rare.

GAUFICHON.

Je ne m'étonne pas si messieurs vos confrères se jettent dans les grandes charges.

## S C E N E V I I I.

GAUFICHON, LEANDRE, ARLEQUIN, LE NOTAIRE.

GAUFICHON *appercevant Arlequin & Leandre.*

**M**Es chers amis , nous allions vous chercher.

LEANDRE *appercevant le notaire.*

Hé bien , monsieur l'Alteré , pouvons-nous partir demain ?

LE NOTAIRE.

J'ai rempli de ma part tout mon petit ministere. ARLEQUIN.

Monsieur le tabellion , prenez garde que votre coutume de Paris , n'aille pas heurter celle de Normandie. Ces sortes d'affaires-là ne se pardonnent jamais.

LE NOTAIRE.

De la maniere que je m'y suis pris, toutes les parties seront contentes de moi.

GAUFICHON.

Monsieur est habile homme : il m'a donné tantôt un rude échantillon de sa capacité.

LEANDRE *vers le notaire.*

Dites-moi , je vous prie , les parens ne signent-ils pas les premiers ?

LE NOTAIRE.

C'est l'usage , monsieur , & les amis en suite.

LEANDRE.

Cela étant , monsieur le baron , prenez la peine de mener le branle.

ARLEQUIN.

Je gagerois , quinze contre un , que monsieur Leandre ne se repentira point de cette affaire-ci. Monsieur Gaufichon en sera bien de moitié avec moi. Je ne fais ce qui arrivera : mais je signe avec beaucoup de confiance.

ISABELLE *arrive avec Colombine toujours déguisée en comtesse.*

LEANDRE *allant au devant d'Isabelle.*

Ah , ma chere cousine , que je vous ai d'obligation de venir approuver l'alliance que je fais aujourd'hui.

ISABELLE.

Vous m'en avez plus que vous ne pensez. J'amène avec moi madame la comtesse , qui malgré sa fluxion , veut à toute force signer à votre contrat.

GAUFICHON.

Elle a raison , c'est un fort galant homme.

I S A B E L L E.

Elle se loue aussi beaucoup des manières de monsieur le baron.

A R L E Q U I N.

Ne pensez pas rire. Quoique je ne sois pas le plus bel homme du royaume, je puis me vanter d'amuser moi seul plus de femmes que tous les gens de cour ensemble. Un Normand qui parle avec l'accent, a toujours bien de la presse autour de lui. *Au notaire.* Allons, monsieur l'Alteré, faites un peu là votre charge comme il faut. *Le notaire présente la plume à Isabelle qui l'offre à Colombine.*

I S A B E L L E à Colombine.

Souffrez, madame, que j'aye l'honneur de vous la présenter.

G A U F I C H O N.

Elle a raison, madame; les femmes doivent signer avant les filles. *Colombine prend la plume, & signe.*

I S A B E L L E la voyant signer.

Je ne fais pas comment fera mon cousin, pour reconnoître des manières si obligantes. . A R L E Q U I N.

Il fera tout de son mieux, je vous en réponds.

I S A B E L L E prenant la plume &amp; signant.

Pour moi, le cœur me dit que Leandre fera heureux. *Vers Gaufichon.* Qu'en dites-vous, monsieur Gaufichon?

*La Précaution inutile.* 581

GAUFICHON *prenant la plume.*

Je le croi comme vous : & pour preuve ,  
j'applique de très-bon cœur mon nom au-  
près du vôtre. *Il signe.*

LEANDRE.

Je pense que c'est à mon tour à glisser. *Il  
signe & dit au notaire : Monsieur l'Alteré ,  
vous n'avez presentement qu'à faire expé-  
dier la grosse.*

LE NOTAIRE.

Dans une couple d'heures je vous la rap-  
porte en forme.

---

## SCENE DERNIERE.

*LE DOCTEUR , UN AUTRE NO-  
TAIRE , les acteurs de la scene precedente.*

ARLEQUIN *appercevant le Docteur tout  
chargé de rubans couleur de feu.*

JÉ croi que voici de la moutarde après  
dîné.

LE DOCTEUR.

Je suis au desespoir , mesdames , de vous  
avoir tant fait attendre : mais on ne gouver-  
ne pas messieurs les notaires comme on  
voudroit.

GAUFICHON.

Heureusement il n'y a encore rien de gâté.

COLOMBINE *à part*

A ce qu'il croit.

GAUFICHON.

Par un bonheur extrême , tous nos amis qui viennent de signer le contrat de monsieur Leandre , nous feront aussi l'honneur de signer le vôtre : & comme cela nous ferons d'une pierre deux coups.

COLOMBINE *à part.*

Et d'une fille deux mariages. Je croi que nous allons un peu rire.

GAUFICHON.

Comme frere de la mariée , je vais vous montrer le chemin. *Au notaire.* Monsieur de la Pince , votre meilleur plume , s'il vous plaît ? Me voilà au comble de ma joye.

ARLEQUIN *à part.*

Cela est trop violent , cela ne durera pas.

LE NOTAIRE.

Pour faire les choses dans l'ordre , il seroit à propos que les parties interessées fussent ici presentes.

GAUFICHON.

Oh , je vous répons de ma sœur.

COLOMBINE *à part.*

Vous allez voir qu'un homme sage ne doit répondre de personne.

LE DOCTEUR.

Hé , monsieur de la Pince , abregeons matiere , je vous en conjure. Mademoiselle Gaufichon signera de reste ; c'est une fille qui m'épouse par pure amitié , & qui me

préfère à milles gens qui valent mieux que moi.

LEANDRE.

Marque de son bon goût.

PASQUARIEL *arrive tout troublé.*

Ah , monsieur Gaufichon , mon cher maître . . . . Mon pauvre maître , tout est perdu.

ISABELLE.

Qu'est-il arrivé de nouveau ?

PASQUARIEL.

Mademoiselle . . . . Ah ! ah ! ah !

GAUFICHON.

Hé bien ?

PASQUARIEL.

Mademoiselle votre sœur est . . . est . . . est perdue , monsieur ; on ne la trouve point dans la maison.

LE DOCTEUR.

On ne la trouve point dans la maison ? Vous verrez que le bombardier est revenu. Ah , monsieur Gaufichon , nous sommes des gens massacrés.

COLOMBINE *à part.*

Oh point , personne ne mourra de cette affaire-ci.

GAUFICHON.

Ma porte n'a-t-elle pas toujours été bien fermée ?

PASQUARIEL.

Les clefs ne partent point de ma poche. *Il montre un gros paquet de clefs.*



G A U F I C H O N.

Il ne faut pas s'allarmer mal à propos : il n'y a pas un quart-d'heure que madame la comtesse d'Entremise l'a laissée au logis.

A R L E Q U I N.

Une fille ne se perd pas comme un couteau de poche. Vous l'allez retrouver quand vous y penserez le moins.

G A U F I C H O N.

Vous verrez qu'elle s'est retirée dans son cabinet pour ajuster ses pierreries. *Vers le notaire.* Monsieur de la Pince , allons toujours notre train. Faites signer ces dames. *Le notaire présente la plume à Colombine qui est toujours déguisée , & Gaufichon s'en approchant , lui dit :* La douleur de votre fluxion vous permettra-t-elle , madame , de . . .

C O L O M B I N E *relevant sa coëffe.*

Oui , mon frere , tous mes maux sont finis , votre mauvaise humeur étoit le seul que j'avois à craindre. Mais les empressements de monsieur Leandre m'en ont heureusement delivrée.

A R L E Q U I N.

Je n'y ai pourtant pas nui , moi.

C O L O M B I N E.

Grace à votre défiance , & malgré vos sentinelles , me voilà femme d'un homme de merite. Vous pouvez , si bon vous semble , faire un present de votre docteur à quelque demoiselle ruinée , qui sacrifiera

volontiers sa jeunesse à de l'argent. Pour moi qui suis née avec une fortune honnête, & un cœur bien placé, vous trouverez bon que je me garantisse d'un écueil de ruy-pies, de gouttes & d'infirmités, que votre bon naturel me préparoit depuis si long-temps.

LE DOCTEUR.

Oh, il ne falloit rien pour cela, mademoiselle, il ne falloit rien, rien, rien.

COLOMBINE.

Grace au ciel, me voilà pour jamais hors de votre conciergerie. Si vous m'en voulez croire, cherchez sous main quelque homme de votre humeur à qui vous puissiez revendre vos verroux, vos grilles de fer, & vos ferrures.

ARLEQUIN *vers Gaufichon.*

Trouvez-vous pas, monsieur, qu'elle arrange cela assez mignardement ?

GAUFICHON.

Ai-je bien entendu ? Est-ce ma sœur que je vois ? Ma surprise ne trompe-t-elle point tout à la fois & mes yeux & mes oreilles ?

ARLEQUIN.

Non, monsieur, nous avons tous entendu la même chose.

GAUFICHON.

Quoi ! ma sœur épouse Leandre, d'intelligence avec ma maîtresse ? Ah, ciel ! quel poignard me mets-tu dans le cœur ?

I S A B E L L E.

Ne vous ai-je pas dit cent fois qu'il est perilleux d'enfermer une fille raisonnable, parce que tout le monde se fait un plaisir de berner le geolier, & de secourir la prisonniere ?

C O L O M B I N E.

Depuis vingt-quatre heures, mon cher frere, vous avalez trop agréablement la pillule, pour vous en fâcher.

G A U F I C H O N.

Mais encore, ne saurai-je pas le détail de ma catastrophe ?

A R L E Q U I N.

Je vous la veux dire par charité : mais fort laconiquement, afin de soulager votre mémoire. Reprenons la chose dans son principe. Vous savez bien cette conference d'académie chez votre maitresse ?

G A U F I C H O N.

Trop, de par tous les diables, trop.

A R L E Q U I N.

Après cela, le masson & le ferrurier qui vous escamoterent vingt pistoles ; parlant par respect, j'étois le masson, & Mezzetin le ferrurier : & puis le marchand de bas d'Angleterre, la porteuſe d'eau, le bombardier, le garçon tailleur, le portrait de Leandre, le mousqueton, l'épée, les pistolets, la pertuisanne, le manteau de cocher tout chamarré de coups d'étriveres, le cousin

de Trigouille, le baron de Fourbadiere, le siège de Mons, le fourneau, le fumier, la basse-cour, les lavandieres, la maladie, les complimens de la comtesse d'Entremise sur le pas de votre porte avec une coiffe & une écharpe, mademoiselle votre sœur décampe, vous-même vous la baillez à conduire chez votre maîtresse, monsieur l'Alteré apporte le contrat, à votre exemple tout le monde le signe. Jusqu'à présent, voilà ce qu'il y a de besogne taillée; monsieur Leandre achevera l'histoire au premier jour. Quant à moi, voilà ce qui me regarde, & voilà ce qui arrive à coup sûr, aux enfermeurs de filles.

**G A U F I C H O N.**

Quoi ? monsieur le baron, tout cela n'étoit pas vrai ?

**A R L E Q U I N.**

Non, monsieur, cela n'étoit que vraisemblable, & c'est ce qui vous a fait donner si heureusement dans le panneau.

**G A U F I C H O N.**

Mon pauvre monsieur le docteur, que deviendra votre dépense ?

**L E A N D R E.**

Je le rembourserai de tout, jusqu'aux frais du petit opera qu'il a préparé, & dont nous allons prendre le divertissement.

**P I E R R O T** *au Docteur.*

Encore n'est-ce pas tout perdre. Hé bien,

monieur , une autre fois prendrez-vous de mes almanachs ? Vous frotterez-vous à de jeunes chevres ?

LE DOCTEUR.

Tout bien considéré , je ne suis plus d'âge à couleur de feu. Monsieur Gaufichon, il faut prendre patience. On va un peu rire à nos dépens; franchement nous le méritons bien. Mademoiselle votre sœur nous a fait tourner la cervelle à tous deux. Moi , je suis un fou d'y avoir osé prétendre ; & vous , un autre fou de me l'avoir voulu donner.

COLOMBINE.

Mon frere , en quelque chose le malheur est bon. Croyez-moi , cette épreuve-ci vous fera du bien dans la suite , & votre histoire apprendra au public que de toutes les précautions celle de garder une femme est la plus inutile. Mais qu'on fasse entrer les danseurs , & qu'on se divertisse. *On danse , & on chante les paroles qui suivent.*

Penses-tu , jaloux , être sage

De resserrer une beauté ?

Plus on la tient en esclavage ,

Plus on l'engage

A trahir sa fidélité.

Un oiseau que l'on tient en cage

N'aspire qu'à sa liberté.

*Fin de la Comedie & du I. Volume.*

# AIRS

1

## du Mercure Galant




Dieu du sommeil endormez mes ri



vauæ. Lorsque l'aimable Celi...mene



me faisoit chaque jour quelque nouvelle



peine, je consentois qu'ils apprissent mes



maux. mais puis que ma bergere cesse



d'être se-vere et qu'elle est fa-vo-



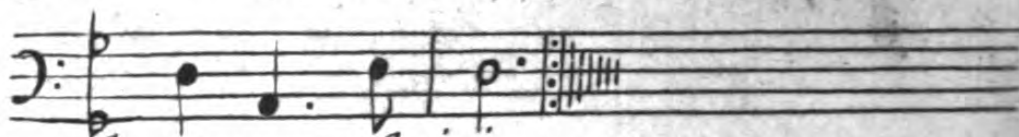
rable a mes tendres desirs, ah! ah!



ne permettez pas qu'ils scachent mes plai-



sirs, ah! ah! ne permettez pas qu'ils sca-



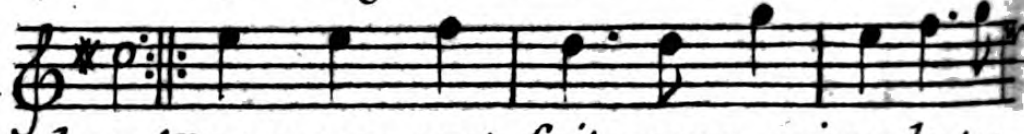
chent mes plaisirs .



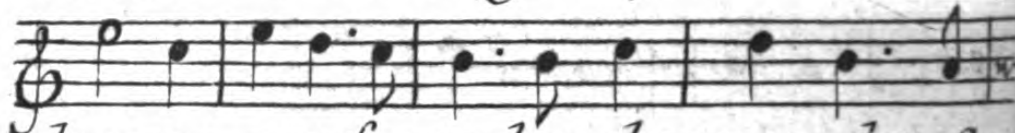
Que craignons nous de l'Amour qui nous



presse; que craignons nous des traits d'un Dieu si



doux. Nos cœurs sont faits pour suivre la ten-



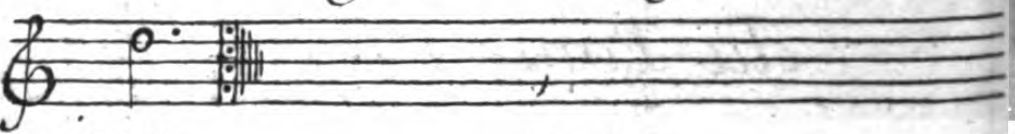
dresse: se refuser les charmes des a-



mours, c'est s'avancer le sort de la vieil-



lesse, c'est ignorer l'usage des beau-



jours .



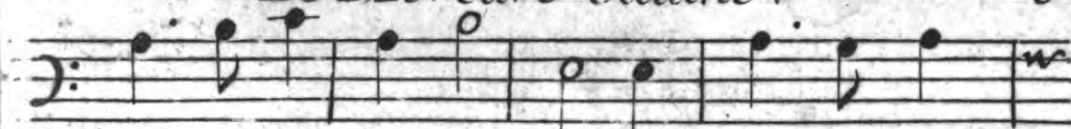
Ne veux tu pas, Perrette, m'écouter



un moment, soulage mon tourment

*Le Mercure Galant.*

3



*pour toi je quitte Annette ne veux tu*



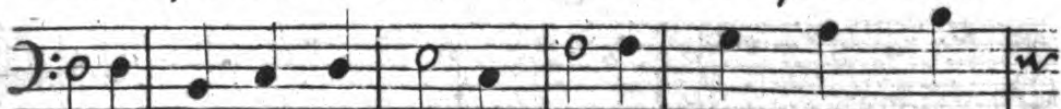
*pas, Per rette, m'écouter un moment*



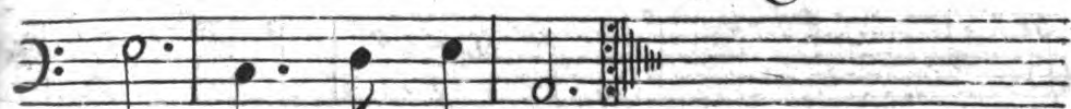
*rends ton Amant content en l'épousant*



*en l'épousant; ta bonne amie qui se ma*



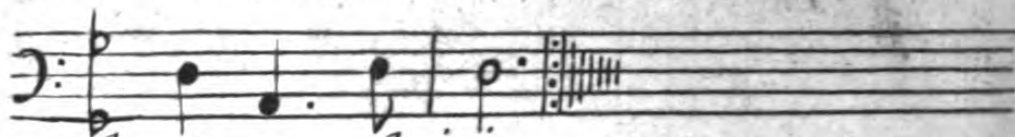
*rie doit te donner en vie d'en faire au-*



*tant, d'en faire autant,*

*FIN de la Musique  
du Tome I.<sup>er</sup>*





chent mes plaisirs .



Que craignons nous de l'Amour qui nous



presse; que craignons nous des traits d'un Dieu si



doux. Nos cœurs sont faits pour suivre la ten-



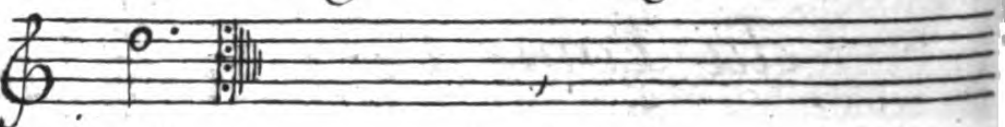
dresse: se refuser les charmes des a-



mours, c'est s'avancer le sort de la vieil-



lesse, c'est ignorer l'usage des beaux



jours .



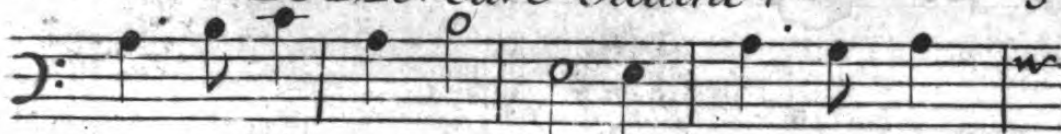
Ne veaux tu pas, Perrette, m'écouter



un moment; soulage mon tourment

*Le Mercure Galant.*

3



*pour toi je quitte Annette ne veux tu*



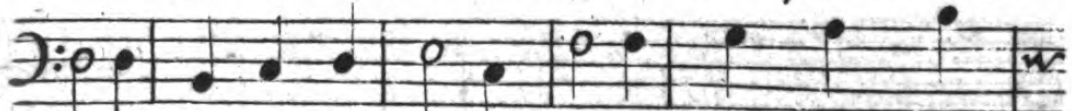
*pas, Perrette, m'écouter un moment*



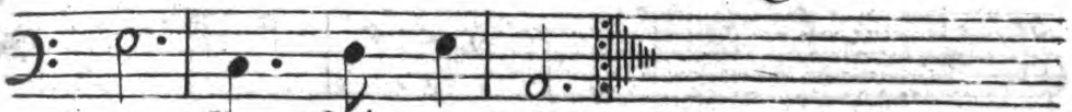
*rends ton amant content en l'épousant*



*en l'épousant; ta bonne amie qui se ma-*



*rie doit te donner en vie d'en faire au-*



*tant, d'en faire autant.*

*FIN de la Musique  
du Tome I.<sup>er</sup>*

*Air*  
*de l'Homme a Bonne Fortune.*  
*Tome II.*

The musical score consists of five staves of music in a single system. The first staff begins with a treble clef and a '2' indicating a second ending. The notes are: G4, A4, B4, C5, B4, A4, G4, F4, E4, D4, C4. The lyrics 'Pa ta pa ta pa ta pan Amis je men' are written below the first staff. The second staff continues with notes: D4, C4, B3, A3, G3, F3, E3, D3, C3. The lyrics 'vais a la guerre j'ai pour Epée un Fla-' are written below the second staff. The third staff continues with notes: D3, C3, B2, A2, G2, F2, E2, D2, C2. The lyrics 'con et pour tout mousquet un grand Verre.' are written below the third staff. The fourth staff continues with notes: D2, C2, B1, A1, G1, F1, E1, D1, C1. The lyrics 'La Santé' du Roi portez la moi, dépeches' are written below the fourth staff. The fifth staff continues with notes: D1, C1, B0, A0, G0, F0, E0, D0, C0. The lyrics 'toi, car je suis mort si je ne bois.' are written below the fifth staff. The score ends with a double bar line and a repeat sign.

*Pa ta pa ta pa ta pan Amis je men*  
*vais a la guerre j'ai pour Epée un Fla-*  
*con et pour tout mousquet un grand Verre.*  
*La Santé' du Roi portez la moi, dépeches*  
*toi, car je suis mort si je ne bois.*

*Fin de la Musique du*  
*Tome II.*

